This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2207

OEUVRES

DE

ARSÈNE HOUSSAYE

V

Vet. Fr. III B. 2207

OEUVRES

DE

ARSÈNE HOUSSAYE

V

TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR
Rue Garancière, 8, à Paris.

Eng. Fischer inc. v. Hultgreen Sc.

ARSÈNE HOUSSAYE

PRINCESSES DE COMÉDIE

ET

DÉESSES D'OPÉRA

PORTRAITS, CAMÉES, PROFILS, SILHOUETTES

PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
8, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLX

Tous droits réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 APR 1968
OF OXFORD
LIBRARY

RACHEL

SŒUR INSPIRÉE DES DIEUX ANCIENS

DERNIÈRE MUSE DE L'OLYMPE

JE TE DÉDIE CES PORTRAITS

A TOI

QUI AS RETROUVÉ LA MAISON DE CORNEILLE

DANS LA MAISON DE MOLIÈRE

PRÉFACE.

A quoi bon tailler sa plume pour dessiner ces silhouettes qui rient, pleurent ou grimacent? Vous avez bien raison. Le ciel est si beau là-bas, vu des forêts où siffle le merle, du versant des montagnes où la vigne suspend ses mamelles pleines de pourpre, du sentier ombreux où la méditation vous prend par la main et vous entraîne au doux pays des songes! Mais j'avais vingt ans, j'aimais le sentier qui mène aux coulisses, j'ai voulu juger la nature par son masque, j'ai secoué la poussière — la poudre de riz — qui dérobe toutes ces figures de comédie et d'opéra. Tout le monde alors écrivait son roman intime, j'ai écrit le roman de *la Camargo*. — Quoi! elle avait un cœur! s'est-on écrié.—Et j'ai répondu par le roman de *Sophie Arnould*, — des romans historiques ceux-là! Et les directeurs de journaux m'ont dit : Encore un conte que vous contez si bien! Et j'ai conté, non pas bien, mais gaiement. Et puis, ne faut-il pas les faire revivre, ne fût-ce que pour une heure, toutes ces étoiles des ciels de carton ensevelis dans les nuages, toutes ces héroïnes tragi-comiques qui ne laissent dans l'histoire de l'art qu'un écho perdu? C'est d'elles surtout qu'il faut dire : *Ci-gît le bruit du vent.*

Je suis devenu directeur de la Comédie française. Le directeur de l'Opéra était mon ami. J'ai donc continué ces études sans le vouloir, retrouvant çà et là une figure, une expression, un mot de caractère.

Un soir, j'étais resté dans les coulisses de l'Opéra avec Roqueplan. Tout le monde venait de partir, les pompiers sommeillaient en marchant. On n'entendait plus que les échos fantastiques de Rossini et de Meyerbeer. Roqueplan avait voulu être seul pour regarder, aux clartés vacillantes du gaz, ce soleil de la nuit, je ne sais quelle vallée de Josaphat que Rubé venait de lui peindre pour je ne sais quelle épopée chantante. — Ne voyez-vous pas, me dit-il, passer des ombres là-bas? — J'allais vous faire cette remarque. Ce sont les ombres de la Camargo, de la Guimard, de la Saint-Huberti qui viennent faire leur sabbat. N'oublions pas les paroles de Philippe d'Orléans : « Les heures de la nuit n'appartiennent pas aux vivants. »

Roqueplan prit silencieusement sa lorgnette. — Vous voyez la Guimard, vous? Moi je reconnais Sophie Arnould qui cherche à placer un mot contre Adèle Dervieux. — N'écoutons pas! c'est un revenant. — Oui, des mots d'outre-tombe; mais combien de beaux esprits de 1854 qui vivent des miettes de la table de Sophie Arnould!

Et nous dévidâmes le chapelet de perles vraies ou fausses des cantatrices et des Terpsichores des deux siècles. Mais le fil se rompait à chaque instant dans nos mains. Il n'y a pas d'histoire de l'Opéra. On trouve à peine çà et là une page détachée, — et encore est-elle à moitié rongée par les rats. — Les rats de l'Opéra n'ont pas intérêt à laisser vivre leur histoire.

Au Théâtre-Français il y a une galerie de portraits.

Si dans un entr'acte, égaré dans les labyrinthes de la Comédie Française, vous demandez votre chemin à quelque petite-fille de Molière, elle vous conduira d'un air malicieusement ingénu tout droit au foyer des acteurs, ce fameux foyer dont on ne franchit guère le seuil sans terreur : car ce n'est pas le parterre seulement qui a le privilége des sifflets; les comédiens se donnent la comédie dans leur foyer aux dépens de ceux qui s'y aventurent.

Ce foyer est tout un musée; on y retrouve les comédiennes de trois siècles, depuis Champmeslé jusqu'à mademoiselle Brohan. Celles qui vivent de la vie réelle sont-elles plus vivantes que celles qui vivent par la peinture et par la tradition? Où commence et où finit le rêve? En entrant, on salue du même coup de chapeau mademoiselle Rachel et mademoiselle Clairon : mademoiselle Clairon tout aussi éloquente dans son sourire que mademoiselle Rachel dans sa moqueuse périphrase.

Plus d'une fois, quand j'étais seul, j'ai prié les princesses de l'ancienne comédie de descendre un instant de leur cadre et de venir me conter ce qui a été la joie et le tourment de leur vie. Et toutes sont venues, même les déesses des forêts de l'Opéra. Et toutes m'ont conté leur histoire. Gaussin m'a parlé d'Helvétius et m'a présenté à mademoiselle de Camargo, qui a dansé sur ses larmes avec la bouche en cœur. Mademoiselle de Camargo m'a dit : « Écoutez mademoiselle Clairon, qui est un philosophe. » Je n'aime pas les philosophes à rubans, surtout mademoiselle Clairon qui ne contait pas, qui dissertait. Elle voulait me prouver que tous les grands comédiens doivent avoir pris leurs degrés en Sorbonne. Je me moquai de ses paradoxes avec mademoiselle Dumesnil, qui ne consultait pour bien jouer que l'oracle d'une bouteille de vin. Mademoiselle Lange, en costume de chasseresse, se mêlait

au débat; s'il faut l'en croire, ce sont les beaux yeux qui jouent la comédie. Mademoiselle Dangeville affirmait qu'il n'y a que celles qui n'ont pas de talent qui jouent des yeux. Ce n'était pas l'opinion de mademoiselle Mars, qui avait la coquetterie de l'amour et la coquetterie de la scène! Mademoiselle Lecouvreur disait que les cendres de la comédie sont dans l'urne qu'elle tient contre son cœur! Madame Favart, la chercheuse d'esprit, disait à mademoiselle Lecouvreur qu'elle aurait mieux fait d'inhumer le maréchal de Saxe dans son urne que d'y ensevelir la tragédie. Mademoiselle de Champmeslé leur chantait à toutes, d'une voix un peu solennelle qui sentait son grand siècle, que la comédienne la plus savante est celle qui ne sait que son art. « C'est celle qui ne sait que son cœur, » ajoutait mademoiselle Gaussin.

Et ainsi, de propos en propos, je voyageais à travers ces deux siècles, jusqu'au moment où la comédie contemporaine m'apparaissait sur la toile savante où Geffroy l'a représentée. Car elles sont toutes là, les gaies et les folles, les graves et les affligées, Jeanne qui rit et Jeanne qui pleure. C'est mademoiselle Mars qui fait les honneurs du salon de Célimène, mais tout le monde y est chez soi.

Muse, fille de Scarron et d'Hoffmann, toi qui as appris dans les coulisses avec les ingénues toutes les coquineries du cœur, chante ici de ta voix d'argent la chanson de la beauté, de l'esprit et de l'amour, pour le temps où il n'y aura plus ni amour, ni esprit, ni beauté.

LES COMÉDIENNES

DU TEMPS PASSÉ.

A ARSÈNE HOUSSAYE.

Esprit, malice, amour, formes enchanteresses,
Flots bouffants, d'un lien à peine retenus,
Laissant jaillir les lys des beaux seins demi-nus,
Olympe extasié, Grâces et Chasseresses,

Telles on vous rêva, payennes charmeresses,
Parmi les sombres parcs, berceaux chers à Vénus,
Si jeunes, égayant de rires ingénus
Les forêts d'opéra dont vous fûtes déesses!

Je retrouve à plaisir vos groupes nonchalants,
Vos galantes chansons et vos soupers galants,
Railleuses visions, fraîches apothéoses!

Beaux masques de théâtre, ô nymphes dont Watteau
Peuplait ses paradis tout étoilés de roses,
Vous revivez encore en ce charmant tableau.

THÉODORE DE BANVILLE.

I.

ADRIENNE LECOUVREUR.

La vie des comédiennes du dix-huitième siècle est plus compliquée, plus romanesque, plus invraisemblable que les romans imaginés. Dans ce temps-là les comédiennes savaient vivre : c'étaient les cigales qui chantent et qui dansent toute la belle saison dans les parterres de roses, par les luzernes fleuries, sous les rives embaumées, sans prévoir que novembre amènera le givre et la bise. Aujourd'hui les comédiennes ont trop lu la fable de La Fontaine. Presque toutes, comme la fourmi, elles ne pensent qu'à l'hiver dans les jours dorés du printemps. La Fontaine a prêché faux ce jour-là; ce n'est pas la fourmi qui a raison, c'est la cigale.

Parmi celles qui ont donné tort à La Fontaine, saluez cette belle et poétique Adrienne qui fut une

cigale dorée et qui eut trop d'esprit pour mourir dans le grenier d'abondance de la fourmi.

Il y a là-bas, en Champagne, une petite fille qui s'en va pieds nus, cheveux au vent, à tous les théâtres de campagne. Elle s'oublie si bien à ces spectacles, qu'elle rentre tard toujours et qu'elle est battue par sa mère. Cette petite fille fera bientôt baiser ses pieds à toute une génération de grands seigneurs. Voltaire lui fera des madrigaux pour empapilloter ses cheveux, et, au lieu d'être battue par sa mère, elle battra un maréchal de France qui a l'habitude de battre tout le monde.

Mais par quel chemin arrivera-t-elle à dominer ainsi les plus fortes têtes de son temps? Son père est un pauvre chapelier qui ne travaille guère dans la semaine, qui se repose le dimanche et qui fait le lundi. Il n'a pas de quoi payer la maîtresse d'école. Aussi quelle charmante écolière! comme elle sait tout sans avoir rien appris! Mais un jour voilà que les huissiers viennent vendre le dernier chapeau du chapelier; il ne sait plus où poser sa tête; il lui reste sa femme et sa fille, il va fuir avec elles, il va se réfugier à Paris, Paris où l'on peut tout espérer quand on a désespéré de tout.

Il se vint loger dans un galetas, au voisinage de la Comédie française; il fallait bien que cela fût : Adrienne avait son étoile. La petite fille, qui était jolie et dont tout le monde caressait les cheveux au passage, entra bientôt à la Comédie française sans plus de façon

qu'au théâtre des comédiens de campagne. Elle vit jouer *Polyeucte*, elle voulut jouer Pauline. Une petite troupe de jeunes gens se forma autour d'elle comme par magie. La présidente Le Jay, qui avait un hôtel rue Garancière, donna un théâtre à ces comédiens de hasard : ils débutèrent avec assez d'éclat, par *Polyeucte* et *le Deuil*, pour inspirer des inquiétudes sérieuses aux comédiens français, qui firent cerner l'hôtel et qui firent arrêter leurs rivaux encore tout barbouillés de rouge et de blanc. Mais nul ne peut avoir raison des comédiens qui veulent jouer la comédie, pas même les comédiens français. Adrienne et ses amis sont à peine enfermés au Temple, qu'elle conquiert la protection du grand prieur de Vendôme, et que bientôt la prison se transforme en une salle de théâtre. On criait au prodige en voyant cette fille de quinze ans, habillée à la française, car elle n'avait pas de quoi louer des costumes à la romaine, dire avec un naturel charmant les vers de Corneille, qui jusque-là avaient été chantés.

On peut dire de mademoiselle Lecouvreur qu'elle fut la vraie élève de Molière par tradition. Le disciple de Gassendi, humain avant tout, a écrit en deux mots toute la poétique du comédien. Il voulait que ce fût la nature qui parlât; il ne voulait pas que l'étude, quelque intelligente qu'elle fût, apprît à déclamer ou à chanter. S'il avait été professeur au Conservatoire, il eût enseigné la diction et non la déclamation. Baron fut son élève; et mademoiselle Lecouvreur s'était passionnée pour ce jeu savant qui cachait sa science, pour ce

naturel étudié qui est l'idéal du naturel, parce que l'étude lui donne la lumière, la force et la grâce. Mademoiselle Lecouvreur, née comédienne, ne voulut pas se soumettre au style déclamatoire qui avait fini par perdre la Champmeslé et mademoiselle Duclos. Elle arrivait sur la scène toute à sa passion; elle répandait son âme dans l'âme des spectateurs; mille battements de cœur répondaient à son battement de cœur; et deux heures durant on subissait avec bonheur son amour, sa terreur, sa pitié, sa joie et sa tristesse. Coypel l'a peinte tenant son urne de Cornélie; on a trop appris à juger cette figure d'après le portrait de Coypel* : le peintre a eu tort de la représenter avec cette expression larmoyante, qui s'est perpétuée et qui n'a été que le masque de sa vraie expression. Adrienne avait une tête charmante, très-variable, où le sourire n'était pas tout à fait dégagé de la mélancolie. L'air de tête avait un vif agrément; les yeux s'ouvraient dans l'azur et dans la flamme : beaux yeux qui chantaient toutes les symphonies de l'amour. Qui avait plus qu'Adrienne Lecouvreur la science des passions? Quand elle parlait en scène des tempêtes de son cœur, on la croyait au premier mot, car on savait que celle-là avait étudié l'amour... en aimant. Aussi, quand elle pleurait, c'étaient des larmes et non des perles.

Baron et mademoiselle Lecouvreur furent les premiers comédiens admis dans le monde. Je ne parle

* Tout le monde a vu ce portrait par la belle gravure de Drevet.

pas de Molière, grande figure à part : celui-là allait à la cour, et quand les grands seigneurs refusèrent un jour de dîner avec lui, le roi Louis XIV, qui était une autre grande figure, on pourrait dire un autre grand comédien, disait à Molière : « Eh bien, mon philosophe, j'aurai, moi le roi, l'honneur de dîner avec vous, vous Molière. »

Baron, qui se croyait Molière quand Molière ne fut plus là, surpassa le comédien sur le Théâtre-Français et l'homme de cour sur le théâtre du monde. Il croyait même qu'il l'eût égalé comme auteur dramatique, s'il n'eût préféré dépenser ses belles matinées en savantes galanteries. Il allait dans le monde, bon jeu bon argent. Que lui manquait-il? Il avait l'esprit, il avait la figure, il avait l'habit du grand seigneur. Son habitude de jouer les princes lui donnait beaucoup de grâces chez les princes, ou avec les princes. Rien ne lui manquait, pas même l'or, ce dernier mot spirituel de tous les hommes; par exemple, il se présentait sans façon à une table de jeu où était le prince de Conti, et, la main pleine d'or, il lui disait : « Va cent louis au prince de Conti! » A quoi Son Altesse sérénissime répondait en riant : « Tôpe à Britannicus! »

Une lettre de mademoiselle Lecouvreur, écrite peu de temps avant sa mort, montre la comédienne moins à son aise parmi les duchesses. Il semble qu'elle veuille à chaque mot se faire pardonner son génie par toutes ces pompeuses filles d'Ève qui n'ont pour elles que la curiosité. Et encore, la grande comédienne ne réussit

TAYLOR INST. OXFORD

qu'à moitié : elle plaît aux hommes sans y penser; elle déplaît aux femmes, quoi qu'elle fasse. Écoutez-la plutôt : « Vraiment, dit l'une, elle fait la merveilleuse. » Une autre ajoute : « C'est donc là cette fille qui a tant » d'esprit? ne voyez-vous donc pas qu'elle nous dédai- » gne et qu'il faut savoir du grec pour se faire entendre » d'elle? — Elle va chez madame de Lambert, dit » celle-ci; cela ne vous dit-il pas le mot de l'énigme? » — Le mot de l'énigme, dit celle-là, c'est qu'elle » cache son jeu. » Et mademoiselle Lecouvreur ajoute : « Vous connaissez la vie dissipée de Paris, ainsi que les devoirs indispensables de notre état. Je passe mes jours à faire les trois quarts au moins de ce qui me déplaît le plus, par exemple les connaissances nouvelles qui m'empêchent de cultiver les anciennes ou de m'isoler chez moi selon mon goût. C'est une mode établie, de dîner ou de souper avec moi, parce qu'il a plu à quelques duchesses de me faire cet honneur. » Et ainsi, de dîner en souper et de souper en dîner, on voit la pauvre Adrienne condamnée à ces travaux forcés du génie parisien, quand il est le génie à la mode.

On allait chez elle et on la recevait chez soi à peu près comme une autre Ninon de l'Enclos, parce qu'elle allait au péché discrètement sans mettre des panaches à ses passions, parce que la comédienne couvrait la courtisane, parce qu'elle choisissait bien ses amants et qu'elle était *honnête homme* jusque dans les faiblesses du cœur.

Son roman est des plus confus. On en a perdu les premières pages, et aucune des lettres écrites par elle ou écrites sur elle n'indique même de loin ses premières aventures.

Le bonhomme Laplace, ce journaliste du temps qui faisait encre de tout, suivant son expression, a recueilli cette page perdue qui nous montre Adrienne Lecouvreur entrant, non pas dans le monde, mais dans la comédie. « Le comédien Legrand avait une jeune et jolie maîtresse, à laquelle il était fort attaché, et qui, ayant un jour disparu de chez lui, le plongeait dans les inquiétudes les plus vives, lorsque, environ un mois après, il reçut un billet de la part du marquis de Courtanvaux, qui l'invitait à dîner. Qu'on se peigne la surprise de Legrand, lorsqu'à table il reconnut sa maîtresse à côté du marquis, et superbement vêtue! Il avait trop d'esprit et d'usage du monde pour ne pas sentir que le seul rôle qu'il eût à jouer en pareil cas était celui de la résignation et de la plaisanterie : aussi se borna-t-il, en sortant de table assez tard, à supplier le marquis de lui accorder, par forme de réparation, la grâce d'accepter un dîner chez lui, à quelques jours de là, avec son ancienne maîtresse. Au jour indiqué, les deux conviés, arrivés chez Legrand, furent à leur tour bien surpris de voir le comédien leur présenter avec gravité une petite-fille très-simplement mise, et supplier très-humblement M. le marquis de permettre qu'elle prît place à table avec la compagnie. « Ah! ah! s'écria le marquis, quelle est donc

» cette enfant, mon cher amphitryon? La fille de ta » cuisinière apparemment, ou celle de ta ravaudeuse? » — Nenni, reprit le comédien, c'est la nièce de ma » blanchisseuse; c'est-à-dire la cousine germaine de » la belle dame qu'il vous a plu de m'enlever, qui » réunit maintenant toutes mes affections pour la » famille, et peut seule me consoler d'avoir perdu sa » parente; car, s'écria-t-il en parodiant le vers de » *Thésée,* de Quinault :

« C'est le sort de Legrand de s'enflammer pour elle! »

« Ce dîner, comme on l'augure, fut très-gai, et fut suivi de plusieurs autres. Legrand s'attacha à la petite blanchisseuse, lui donna de l'éducation, l'envoya débuter à Strasbourg, lui ouvrit les portes de la Comédie française, et appela le public à saluer une grande actrice qui s'appelait Adrienne Lecouvreur. »

Voilà le récit de Laplace. Pourquoi ne serait-il pas vrai? Celles qui jouent les princesses ne débutent pas ordinairement comme les princesses. Sans cela, pourquoi descendraient-elles sur le théâtre? Elles joueraient la comédie sur les planches dorées du monde sans apprendre leurs rôles. Ce sont les déshéritées qui, se sentant, comme André Chénier, *quelque chose là,* et dédaignant leur entourage comme indigne de les comprendre, se jettent éperdument sur la scène pour se retrouver dans leur centre, pour s'enivrer à la coupe des Dieux, pour descendre et remonter sans cesse l'abyme jonché de roses.

Adrienne Lecouvreur n'eut pas seulement Legrand pour maître, elle eut Dumarsais et Voltaire, Dumarsais comme ami, Voltaire comme amant. Voici comment d'Allainval, un contemporain qui voyait bien, raconte les leçons de Dumarsais à la comédienne : « Jamais début sur aucun théâtre ne fut peut-être plus brillant que celui d'Adrienne Lecouvreur. Un seul homme, tapi dans un coin de loge, et pour qui cet engouement général n'était pas contagieux, se bornait, de temps en temps, à dire à demi-voix : *Bon, cela!* Et cet homme ayant été remarqué, l'actrice, à qui l'on fit part de cette espèce de phénomène, voulant savoir quel il était, et ayant appris que c'était le fameux grammairien-philosophe Dumarsais, l'invita, par un billet très-poli, à lui faire l'honneur de venir dîner chez elle en tête-à-tête. Dumarsais, quoique bien accueilli en arrivant chez elle, débuta par la prier, avant de se mettre à table, de vouloir bien avoir la complaisance de lui réciter une tirade de l'un des rôles qu'elle aimait le mieux; à quoi l'actrice ayant consenti, fut bien surprise de n'entendre de la part de Dumarsais que deux ou trois : *Bon, cela!* et, quoique un peu humiliée, ne persista pas avec moins de politesse à lui demander le mot de cette singulière énigme. « Volontiers, mademoiselle; attendu que, si l'explica-
» tion vous déplaisait, je vous épargnerais l'ennui de
» dîner avec un homme qui aurait eu le malheur de
» vous déplaire. — Parlez, je vous en prie; votre répu-
» tation m'est connue, et votre physionomie m'est cau-

» tion que je ne peux que gagner beaucoup à vous
» entendre. — Eh bien, mademoiselle, apprenez donc,
» puisque vous l'ordonnez, que jamais actrice, à mon
» gré, n'annonça de plus grands talents que les vôtres,
» et que, pour effacer probablement toutes celles qui
» vous ont précédée, j'ose vous garantir qu'il ne s'agit
» de votre part que de donner aux mots la vraie valeur
» nécessaire à ce qu'ils doivent exprimer, surtout dans
» votre bouche. — Ah! monsieur, s'écria cette très-
» estimable actrice, quelle obligation ne vous aurais-je
» pas si vous aviez assez d'indulgence pour me mettre
» en état de me corriger de ce défaut! et quel maître
» est plus en état que vous de me rendre ce très-
» important service? »

Je crois que Voltaire, qui s'y connaissait, lui donna encore de meilleures leçons que Dumarsais. Si l'amour est un grand maître, c'est surtout au théâtre, et on ne s'explique pas comment les mères d'actrices, qui n'ont jamais été ou qui ne sont plus les mères de l'amour, accompagnent leurs filles dans les coulisses pour servir d'épouvantail aux amoureux. Il n'y a point de spectacle plus lamentable que celui de ces femmes sans sexe et sans âge. La maternité est une chose si sainte, qu'on souffre de la voir, de gaieté de cœur, venir souiller sa robe dans ces enfers du théâtre.

Voici ce que Voltaire entendait par le diable au corps (feu sacré ou diable au corps, c'est toujours l'amour). Quel éloge pour l'amour, quand cela est dit par un homme que l'amour a si peu occupé!

A ADRIENNE LECOUVREUR.

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avait en vous brillé dès votre enfance;
Il fut dès lors dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez même sans le savoir.
Sur le théâtre heureusement conduite,
Parmi les vœux de cent cœurs empressés,
Vous récitiez, par la nature instruite.
C'était beaucoup, ce n'était point assez :
Il vous fallut encore un plus grand maître.
Permettez-moi de faire ici connaître
Quel est ce dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire suprême;
Le tendre Amour me l'a conté lui-même.
On me dira que l'Amour est menteur.
Hélas! je sais qu'il faut qu'on s'en défie;
Qui mieux que moi connaît sa perfidie?
Qui souffre plus de sa déloyauté?
Je ne croirai cet enfant de ma vie;
Mais cette fois il a dit vérité.
Ce même Amour, Vénus et Melpomène,
Loin de Paris faisaient voyage un jour.
Ces dieux charmants vinrent dans un séjour
Où vos attraits éclataient sur la scène;
Chacun des trois avec étonnement
Vit cette grâce et simple et naturelle
Qui faisait lors votre unique ornement.
« Ah! dirent-ils, cette jeune mortelle
Mérite bien que, sans retardement,
Nous répandions tous nos trésors sur elle. »
Ce qu'un dieu veut se fait dans le moment.
Tout aussitôt la tragique déesse
Vous inspira le goût, le sentiment,

Le pathétique et la délicatesse.
« Moi, dit Vénus, je lui fais un présent
Plus précieux, et c'est le don de plaire;
Elle accroîtra l'empire de Cythère;
A son aspect tout cœur sera troublé,
Tous les esprits viendront lui rendre hommage.
— Moi, dit l'Amour, je ferai davantage :
Je veux qu'elle aime. » A peine eut-il parlé,
Que dans l'instant vous devîntes parfaite;
Sans aucun soin, sans étude, sans fard,
Des passions vous fûtes l'interprète.
O de l'Amour adorable sujette,
N'oubliez pas le secret de votre art!

La comédienne joua mieux encore l'amour que la tragédie. Elle est restée célèbre par ses passions tout autant que par son grand jeu. Elle est morte jeune, d'ailleurs; c'est encore une bonne fortune pour la postérité. Il n'y a que les philosophes, comme son ami Voltaire, qui aient le droit de vivre leur siècle. Les poëtes et les comédiennes portent mal leur couronne de cheveux blancs. Le vieillard de Téos ne serait admis en France que dans les jours de carnaval.

Adrienne Lecouvreur a passé sa vie à aimer : du comédien Legrand au poëte Voltaire, du poëte Voltaire à lord Peterborough, de lord Peterborough au maréchal de Saxe, sans compter celui-ci qui fut père de sa première fille, sans parler de celui-là qui fut père de la seconde; car, si on cherchait bien, on trouverait, à ce qu'il paraît, beaucoup de descendants de l'illustre comédienne, par exemple, le mathématicien Francœur.

Ce n'était pas précisément le théâtre qui l'avait enrichie. Il y a une fable antique qui raconte que Jupiter, conseillant l'Amour, lui disait : « Quand tu auras usé tes flèches dans ton voyage, il te restera encore une ressource pour aveugler les femmes : tu leur jetteras à pleines mains de la poussière d'or qui est dans ton carquois. »

Mademoiselle Lecouvreur ne s'était pas montrée dédaigneuse pour la poudre d'or.

Elle pouvait dire, comme Marion Delorme : « Je prends quand je n'ai rien à donner, » c'est-à-dire quand elle ne pouvait donner que le masque de l'amour; mais au moins c'était un masque charmant. Milord Peterborough lui disait : « Allons, madame, qu'on me montre beaucoup d'amour et beaucoup d'esprit! » Et elle montrait beaucoup d'esprit et beaucoup d'amour; mais son cœur ne battait que lorsque milord était parti.

Le maréchal de Saxe ne fut pas aimé pour son argent, c'était d'ailleurs l'amoureux le plus jaloux qui fût au monde. On se demandera alors pourquoi il recherchait les comédiennes : peut-être Maurice de Saxe n'était-il jaloux qu'avec elles; peut-être ce sentiment de jalousie qui avive la passion l'aiguillonnait-il autant que l'amour lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il avait quelque joie à découvrir qu'il était trompé; c'était le dilettantisme de la jalousie, car alors il s'abandonnait à une colère bleue qui faisait pâlir tout le monde, même Adrienne Lecouvreur, quoiqu'elle fût bien habituée aux fureurs orageuses des

amants trahis. Mais après cette colère bleue, Maurice de Saxe retombait tout éperdu dans les bras de l'infidèle plus heureux que jamais. Il avait un aphorisme à son usage : « La jalousie fouette l'amour avec des roses. »

Un soir qu'il devait partir de bonne heure pour une fête à Versailles, Adrienne lui fit de si belles protestations qu'il ne douta pas que la nuit ne fût à un autre. « Qui attendez-vous? lui demanda-t-il. — Morphée, dit-elle en se retournant sur son oreiller; vous pouvez venir demain au point du jour me réveiller du sommeil où je vais tomber. — Je viendrai, madame, » dit le comte en s'en allant. Après avoir refermé la porte de la chambre à coucher, il s'arracha un cheveu, non pas précisément par désespoir. Il fixa son cheveu sur la porte et sur le chambranle, mettant ainsi de fragiles scellés sur les serments d'Adrienne Lecouvreur. Les jaloux sont comme les voleurs : à toute heure, en tout lieu, le maréchal avait de la cire sur lui, pour pouvoir, c'était l'usage alors, prendre l'empreinte des serrures.

Quand il revint de Versailles, le cheveu était cassé. Il entra comme la tempête. Adrienne se mit à rire. Il lui conta son stratagème, elle rit plus fort; il menaça de la quitter, elle rit à gorge déployée. « Vous vous en allez, mais vous revenez toujours; cette fois je vous prends au mot, mais ne revenez plus. » Ce fut le héros qui trembla. « Mais, madame... — Monsieur, je ne veux jamais avoir tort. — Vous avez toujours raison, c'est moi qui ai tort. »

Le Cheveu cassé, n'est-ce pas une jolie comédie à deux personnages? je me trompe, à trois personnages.

Du reste, le maréchal de Saxe donna plus d'une rivale à la tragédienne. Adrienne disait un jour : « Ce que c'est que de payer l'amour des hommes, ils vous trompent comme des femmes. » Elle faisait allusion aux quarante mille livres — le prix de ses diamants vendus, — qu'elle avait données au comte quand il partit pour la conquête du duché de Courlande.

Faut-il croire au roman dont on a fait un drame? Mademoiselle Lecouvreur mourut peut-être tout prosaïquement d'une forte dose d'ipécacuana que lui administra un médecin qui ne croyait pas qu'on pût mourir avec un remède si harmonieux. Elle mourut dans les bras de Voltaire, mais bien loin de lui, car elle avait les yeux fixés sur un buste de Maurice de Saxe, à qui elle débitait à tort et à travers des tirades tragiques*.

* Mademoiselle Rachel, qui a été à la fois mademoiselle Rachel et Adrienne Lecouvreur, a consacré cette page d'histoire dramatique où la maîtresse de Maurice de Saxe insulta publiquement sa rivale, la duchesse de Bouillon, en lui jetant à la figure ces vers de Phèdre :

Je sais mes perfidies,
OEnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Selon un de ses historiens, « le public, qui savait l'aventure, confirma l'application par de nombreux applaudissements. La duchesse frémit de rage, et résolut la perte de sa rivale. Peu de temps après, un petit abbé, ministre de ses vengeances, offrit à mademoiselle Lecouvreur un présent de confitures qui fit passer à la pauvre Phèdre le goût des vanités de ce monde. »

Après sa mort, il lui arriva ce qui arriva plus tard à Voltaire. Elle qui avait légué cent mille livres aux pauvres, lui qui avait bâti une église, ils furent tous les deux proscrits du cimetière! Si l'on peut retrouver Voltaire au Panthéon, on ne sait où évoquer sa chère comédienne. Et pourtant Voltaire avait rappelé la reconnaissance des Anglais pour leurs actrices, tout en s'indignant de l'ingratitude parisienne :

Votre Oldfields et sa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir su dans leurs beaux jours
Réussir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poêle de velours,
Dans votre église pour toujours
Loger de superbe manière.
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les Amours :
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid honneur
De dormir dans un cimetière;
Et que l'aimable Lecouvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges et d'une bière;
Et que monsieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps, autrefois si vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.

On a élevé un temple grec sur les cendres d'Adrienne Lecouvreur, mais non pas tout à fait pour rappeler ses vertus tragiques. Ce temple grec, c'est le Corps législatif.

Son oraison funèbre fut prononcée le 24 mars 1730, quatre jours après sa mort, en plein Théâtre-Français, par Grandval :

« Messieurs, je sens que vos regrets redemandent » cette actrice inimitable, qui avait presque inventé » l'art de parler au cœur, et de mettre du sentiment et » de la vérité où l'on ne mettait guère auparavant » que de la pompe et de la déclamation.

» Mademoiselle Lecouvreur, souffrez-nous la conso- » lation de la nommer, faisait sentir dans tous ses per- » sonnages toute la délicatesse, toute l'âme, toutes les » bienséances que vous désiriez : elle était digne de » parler devant vous, Messieurs; parmi ceux qui » daignent ici m'entendre, plusieurs l'honoraient de » leur amitié; ils savent qu'elle faisait l'ornement » de la société comme celui du théâtre, et ceux qui » n'ont connu en elle que l'actrice peuvent bien juger, » par le degré de perfection où elle était parvenue, » que non-seulement elle avait beaucoup d'esprit, » mais encore l'art de rendre l'esprit aimable.

» Vous êtes trop justes, Messieurs, pour ne pas » regarder ce tribut de louanges comme un devoir; » j'ose même dire qu'en la regrettant je ne suis que » votre interprète. »

C'était Voltaire qui parlait par la bouche de Grandval.

Adrienne Lecouvreur était quelque peu bas bleu. Plus d'une fois ses amants surprirent une tache d'encre en baisant ses ongles roses : c'était la faute de Voltaire, qui fut son maître en prose et en vers. Je vais vous lire une de ses lettres, — celle-là qui s'est vendue cinq cents francs à une des dernières ventes d'autographes :

5 mai 1728.

« Vous connaissez la vie dissipée de Paris, et les » devoirs indispensables de mon état. Il est des per- » sonnes dont les bontés me charment et me suffi- » raient, mais auxquelles je ne puis me livrer, parce » que je suis au public, et qu'il faut absolument ou » répondre à toutes celles qui ont envie de me con- » naître, ou passer pour impertinente. Quelque soin » que j'y apporte, je ne laisse pas de mécontenter; si » ma pauvre santé, qui est faible, comme vous savez, » me faisait refuser ou manquer à une partie de dames » que je n'aurais jamais vues, qui ne se soucient de » moi que par curiosité, ou, si je l'ose dire, par air, » car il en entre en tout : — Vraiment, dit l'une, elle » fait la merveilleuse. Une autre ajoute : — C'est que » nous ne sommes pas titrées! Si je suis sérieuse, » parce qu'on ne peut pas être fort gaie au milieu de » beaucoup de gens qu'on ne connaît pas : — C'est » donc là cette fille qui a tant d'esprit? dit quelqu'un » de la compagnie. — Ne voyez-vous pas qu'elle nous » dédaigne, dit un autre, et qu'il faut savoir du grec

» pour lui plaire! elle va chez madame de Lambert. Je » ne sais pourquoi je vous fais tout ce détail; car j'ai » bien d'autres choses à vous dire; mais c'est que je suis » encore toute remplie de nouveaux propos de cette » espèce, et plus occupée que jamais du désir de » devenir libre, et de n'avoir plus de cour à faire qu'à » ceux qui auront réellement de la bonté pour moi, et » qui satisferont et mon cœur et mon esprit. Ma vanité » ne trouve point que le grand nombre dédommage du » mérite réel des personnes. Je ne me soucie point de » briller; j'ai plus de plaisir cent fois à ne rien dire, » mais à entendre de bonnes choses; à me trouver » dans une société douce, de gens sages et vertueux, » qu'à être étourdie de toutes les louanges fades que » l'on me prodigue à tort et à travers. Ce n'est pas que » je manque de reconnaissance ni d'envie de plaire; » mais je trouve que l'approbation des sots n'est flat- » teuse que comme générale, et qu'elle devient à » charge quand il la faut acheter par des complaisances » particulières et réitérées. »

Adrienne Lecouvreur fut avant mademoiselle Rachel la plus grande tragédienne de la scène française. Elle avait la beauté, les larmes, la furia tragique. Plus que mademoiselle Rachel, elle laissait sa personnalité dans les coulisses et prenait en entrant sur la scène la figure, l'accent, la passion de Bérénice, d'Élisabeth, de Jocaste, d'Émilie, d'Hermione, de Cornélie. Ce sont de vraies larmes qu'elle répand dans cette urne classique, et ce sont les larmes de Cornélie.

II.

DANCOURT

ET

MADEMOISELLE LA THORILLIÈRE.

I.

En décembre 1681, une petite chambre de la rue Saint-Jacques éveillait la curiosité de tout le voisinage. Que s'y passait-il donc de mystérieux? La porte était toujours fermée, la fenêtre ne s'ouvrait guère que çà et là pour un rayon de soleil ou une chanson de la rue. Alors on voyait une très-jolie fille en coquet et galant déshabillé, qui se penchait sur la pierre en souriant au soleil ou au chanteur; mais presque aussitôt la fenêtre se refermait : adieu la douce et romanesque apparition. Au dehors, cette chambre inspirait je ne sais quelle tristesse et quel délaissement; la fenêtre

sombre et rouillée se détachait d'un toit tout dévasté, où pas un oiseau ne s'arrêtait au passage; sur le bord de la fenêtre, où passait l'eau de la gouttière, pas une miette de pain pour le moineau gourmand qui crie famine au mois de décembre; la cheminée toute noire s'égayait à peine une heure par jour par un filet de fumée qui n'indiquait qu'un pauvre feu. Au dedans, la chambre n'était guère plus attrayante : on y arrivait à grand'peine par un *escalier casse-cou,* comme il en reste encore quelques-uns vers la montagne Sainte-Geneviève; après l'escalier, c'était un corridor tortueux où il faisait clair de lune en plein midi; enfin, on entrait tête baissée dans un petit taudis garni de vieux meubles écloppés. Par quel miracle cette jolie fille se trouvait-elle si mal logée? C'est tout simple : il y avait un beau garçon.

Le beau garçon, c'était Florent Dancourt; la jolie fille, c'était Thérèse La Thorillière. Dancourt avait vingt-trois ans. Il était né à Fontainebleau, d'une famille noble, le même jour que le grand Dauphin. Le calvinisme avait à peu près ruiné sa famille. Son père, voulant faire de lui un bon catholique, avait confié sa jeunesse aux jésuites, qui étaient sans contredit les meilleurs maîtres du monde. Comme « ils se levaient à quatre heures du matin pour prier Dieu à huit heures du soir », ils pouvaient en passant cultiver l'esprit de leurs écoliers. On l'a dit, durant tout un siècle ils ont eu la fleur d'esprit de la jeunesse française. Le père Delarue, charmé des agréments et des saillies du jeune

Dancourt, avait eu l'envie d'en faire un jésuite; mais Dancourt, pressentant déjà l'ivresse des passions profanes et des riantes aventures, ne s'était pas laissé séduire par la solitude religieuse. D'abord, ne sachant que faire de bon, il avait étudié le droit; mais, à peine avocat, devenu éperdument amoureux d'une comédienne à la mode, il s'était détourné de son chemin pour une bonne fortune. Il avait héroïquement enlevé la comédienne à ses risques et périls; il s'était réfugié avec elle dans ce triste et pauvre logis de la rue Saint-Jacques. Thérèse était fille du fameux comédien La Thorillière; elle avait débuté brillamment depuis peu. Un soir, au sortir du théâtre, Dancourt s'était jeté à son passage, et, sans autre préambule, il l'avait enlevée, littéralement parlant, pendant que La Thorillière discutait avec Baron. Il faut dire que la belle Thérèse, comme toutes les femmes qui se laissent enlever, n'avait crié au secours qu'en se voyant seule avec son ravisseur. C'était un beau cavalier, c'était une aventure, c'était un scandale; comment se débattre contre tout cela quand on est comédienne? « Vous croyez avoir maille à partir avec quelque grand seigneur magnifique, avait dit Dancourt, près de l'église Sainte-Geneviève, en appuyant Thérèse sur son cœur; détrompez-vous, je ne suis qu'un pauvre gentilhomme sans feu ni lieu, mais je vous aime à la folie. Je voudrais vous ouvrir un palais, mais je n'ai pour cette nuit qu'une pauvre chambre indigne de vous. » Thérèse, qui voyait les larmes de Dancourt au clair

de la lune, avait répondu en comédienne : « Votre cœur est un bon gîte. » Et là-dessus les amoureux étaient allés au septième ciel, presque au septième étage.

Les voilà donc là sans argent, à peine abrités, mais à la grâce de Dieu et de l'amour. L'amour est un hôte miraculeux; l'amour, c'est de l'argent comptant; il prodigue à tout instant et à tout propos sa petite monnaie de baisers, de regards attendris, de sourires consolants. Un pauvre diable qui a l'amour en main frappe des écus au soleil; mais quand l'amour n'est plus là, qu'est-ce qu'un regard, un sourire, un baiser? c'est une bourse vide. Voyons comme le temps se passe au logis de nos amoureux. Il y a bientôt trois semaines qu'ils sont là. Nul des deux ne s'en plaint; ils sont loin du monde : c'est une amante adorée, c'est un amant qu'on aime. Ils font maigre chère, mais ils n'y pensent pas. Ils n'ont pas de bois pour se chauffer, mais est-ce qu'ils auraient le temps de se chauffer? Ils sont heureux, voilà toute l'histoire. Cependant, si le temps passe vite, l'amour passe encore plus vite. Au bout de six semaines, faut-il le dire? l'amour subissait déjà les atteintes de décembre. Thérèse, la première, regarda à l'horizon; elle se prit à songer que l'amour était bel et bon, mais qu'à côté de l'amour il y avait encore bien des plaisirs aimables; elle regretta malgré elle le théâtre et tout ce qui s'ensuit. Alors on la vit plus souvent penchée à la fenêtre, même quand Dancourt était là. Pourtant elle aimait

toujours son amant par-dessus tout; Dancourt lui voulait tout sacrifier, son nom et son état, son rang et sa famille; elle était touchée à jamais de ce culte tout chevaleresque.

Or M. Dancourt père ne chantait pas la même chanson que M. Dancourt fils. Ayant appris son aventure (l'aventure avait fait du bruit), il se mit en route pour le sermonner; il finit par découvrir le refuge des amants. Un matin, comme Dancourt ouvrait la porte pour sortir, il vit avec un sentiment de crainte la sévère figure de son père dans le sombre corridor. « Enfant prodigue! murmura le père, tout essoufflé d'avoir monté si haut. — Enfant prodigue? dit Dancourt prenant la main de son père; venez donc voir tout l'argent que je jette par la fenêtre! » La colère du père tomba à la vue du logis du fils, mais surtout à la vue de Thérèse, qui passait pour une des trois ou quatre plus belles de Paris. « Eh bien, mon père, suis-je un enfant prodigue? — Est-ce le saint Évangile, monsieur, qui vous a conseillé de lâcher la bride à vos mauvaises passions? — Je ne sais plus trop ce que dit l'Évangile, mais je ne crois pas qu'il condamne mon cœur, car vous voyez ici moins des amants que des époux. — Des époux, monsieur! Osez-vous bien ainsi profaner les divines lois du mariage! Hâtez-vous de plier bagage et de vous en revenir avec moi; votre mère se meurt de chagrin. — Mon père, je prierai Dieu pour ma mère et pour vous, si vous y tenez; mais je ne quitterai pas mademoiselle La Thorillière non plus que

son ombre. Je suis à elle comme elle est à moi; le mariage se fera quand il pourra; en attendant, ne vous déplaise, nous avons fait un vrai mariage de théâtre. — Jamais je ne sanctifierai une pareille union. Adieu, monsieur; pour tout châtiment je vous abandonne à vos remords. — Et moi, dit Thérèse avec un sourire adorable, vous ne me dites donc pas adieu? » M. Dancourt revint malgré lui dans la chambre. « Quoi! dit-il, une belle fille comme vous l'êtes, perdre ainsi son temps! Croyez-moi, laissez là ce fou, qui est nu comme un ver, qui vous prépare la pauvreté de trop bonne heure; allez fleurir au grand soleil. — Voilà tout ce que vous avez à me dire? murmura Thérèse en essuyant deux belles larmes. — C'est donc sérieux? reprit M. Dancourt tout ému. Que diable, ma pauvre enfant, que ne songiez-vous qu'entre un gentilhomme et une comédienne il y a... — Il n'y a que la main, et je donne ma main à Thérèse, » dit Dancourt avec impatience. Cette fois le père s'éloigna sans rien dire de plus.

Après la visite du père de Dancourt, ce fut la visite du père de Thérèse. Quoique celui-ci vînt directement de jouer Trissotin à la Comédie française, il se présenta avec la fierté digne et glaciale d'un père de tragédie. « Savez-vous qui je suis? dit-il à Dancourt, après un silence éloquent, après avoir repoussé sa fille. — Oui, je sais qui vous êtes, répondit Dancourt, qui ne manqua jamais d'à-propos; vous êtes le très-haut, très-noble et très-puissant seigneur de La Thorillière.

Mon père, un peu moins haut, un peu moins noble, un peu moins puissant, seigneur de Dancourt, vous a connu beau capitaine de cavalerie. Si vous êtes devenu comédien, c'est par le bon plaisir du roi Louis XIV qui vous aimait presque autant que son ami Molière. — Oui, monsieur, je suis devenu comédien sans déchoir de ma noblesse; donc, je ne suis pas un père de comédie, et je ne vous pardonnerai d'avoir enlevé ma fille que si elle revient avec moi. — Thérèse suivra son cœur. — Il serait si simple de marier vos deux noblesses, dit Thérèse en se jetant dans les bras de son père. — Jamais! dit le comédien. Jamais ma gentilhommerie ne subira une pareille mésalliance, car entre les La Thorillière et les Dancourt il y a un monde. — C'est vrai, dit Dancourt, mais ne me reste-t-il pas la ressource de me faire comédien? — Vous, comédien! vous en parlez bien à votre aise. Vous n'avez pas d'étoile. Adieu, monsieur. Je ne suis pas un homme violent; si ma fille ne revient pas ce soir pour jouer demain au *Misanthrope*, je mourrai de chagrin. »

Et le bonhomme La Thorillière s'en alla gravement sombre et désolé, mais pas attendri *.

Le lendemain Dancourt sortit dès le matin, ne rentra que dans l'après-midi. Il rentra triste et plus rêveur que de coutume. « Qu'as-tu donc? — Je suis un

* Qui le croira! il mourut de chagrin quand il apprit que sa fille avait épousé Dancourt.

pauvre diable sans ressources : je cherche à plaider, les plaideurs me fuient; je veux faire des dettes, je ne puis. Cependant il serait bien temps de quitter ce grenier, tout au plus bon pour des amoureux d'été. Il est ouvert à tous les vents, il tremble aux quatre points cardinaux. — Oui, dit Thérèse, allons-nous-en ailleurs; que Dieu nous conduise! — Mais où aller? Une idée! une belle idée! dit Dancourt; si je jouais la comédie? — Oui, oui! » s'écria vivement Thérèse, qui brûlait de reparaître au théâtre. Au même instant Dancourt et Thérèse improvisèrent quelques scènes. « Mais tu n'y pensais pas, dit la comédienne, tu feras des pièces et tu les joueras. — A merveille! s'écria Dancourt, c'est la destinée qui vient de parler par ta bouche. » Ils s'embrassèrent avec effusion, ils ramassèrent le peu de hardes éparpillées dans la chambre, ils s'éloignèrent pour jamais de cette pauvre et triste demeure. En descendant la rue Saint-Jacques, Thérèse se retourna en levant les yeux. « Qu'as-tu donc, ma chère amoureuse? comme te voilà pâle! »

Mademoiselle La Thorillière s'appuya toute tremblante sur le bras de son amant. « C'est que j'ai voulu voir encore une fois, dit-elle d'une voix étouffée, la fenêtre qui a éclairé tant d'amour. »

II.

En 1694, un soir pluvieux de novembre, deux hommes assez bizarrement affublés descendaient, bras dessus, bras dessous, la rue de la Comédie. Ils n'avaient pas trop l'air de craindre la pluie; ils discutaient en philosophes qui sont au-dessus de tous les contretemps. Cependant l'un d'eux, un peu plus morose, secouait de temps en temps son feutre à plumes, comme pour détourner les petites gouttières qui lui jetaient l'eau sur les épaules. « Tu as beau dire, murmura-t-il tout à coup, comme s'il se reprenait, la *Cornemuse* ne console pas du sifflet. » A cet instant les deux philosophes s'arrêtèrent devant le cabaret célèbre qui avait une cornemuse pour enseigne. Pendant que l'un frappait à la porte, l'autre s'écria : « Je te salue, fleuve de l'oubli! » Le cabaretier vint ouvrir.

« Messeigneurs, dit-il en s'inclinant, soyez les bienvenus; vous arrivez fort à propos. Il y a dans la salle MM. de Belle-Chaume, Boursault et Fuselier, qui ont toute la gaieté de mon vin de Bourgogne. — C'est plus que la gaieté que nous venons chercher dans les bouteilles, c'est de la folie, dit le plus morose des deux arrivants. — En outre, dit l'autre d'un air un peu fanfaron, je veux que ta femme nous verse à boire et que tu ailles te coucher. — A votre aise, messeigneurs. » Fuselier vint à la porte de la salle. « Je vou-

drais bien voir ces seigneurs-là, » dit-il avec insolence. A la vue des deux philosophes tout ruisselants de pluie, il ne put arrêter un éclat de rire. « Oh! oh! dit-il, Dancourt et Baron; un duc de Crispin et un marquis de Mascarille! — Allons, allons, dit Dancourt d'un air de protection, tout le monde n'a pas gardé les pourceaux comme toi. J'ai parmi mes ancêtres un chevalier de l'ordre de la Jarretière. Pour Baron, son nom atteste qu'un baron a passé dans sa famille. Mais aujourd'hui le plus noble de tous est celui qui boit le plus. N'est-ce pas là votre avis, de Belle-Chaume? — Oui, dit le poëte, la vraie noblesse descend de la vigne de Noé. — Eh bien, mon pauvre Dancourt, dit Boursault d'un air lamentable, on vous a donc sifflé ce soir? — Vous étiez à la Comédie? — Non pas à la vôtre; mais je devine ce qui s'est passé, car vous ne faites jamais si bien l'apologie du vin qu'après une chute. — Bien deviné! Cheret, apporte-nous donc à boire : l'adversité est mère de la philosophie. Ma fille m'avait prédit cela. « Ah! mon père, vous irez souper ce soir à la *Cornemuse.* » Dancourt et Baron accrochèrent leurs chapeaux et suspendirent leurs épées, tout en buvant une bouteille de vin. « Il est bien certain, reprit Dancourt, que les dieux étaient ivres lorsqu'ils firent l'homme. — Ils ont dû bien rire après avoir cuvé leur vin! dit Boursault. — Voilà pourquoi, tous tant que nous sommes, nous jouons la comédie. Pétrone le dit : *Mundus omnis agit histrioniam.* — N'allons pas perdre notre latin, dit Boursault, qui n'en

savait pas un mot; c'est déjà bien assez d'écorcher le français. Mais qu'as-tu donc, Belle-Chaume? Te voilà tout d'un coup devenu triste comme si tu songeais à ta maîtresse. » Belle-Chaume, déjà à demi ivre, soupira profondément. « *Sedes inter suspiria et lacrymas!* murmura-t-il au grand dépit de Boursault. Qu'est-ce que la vie? poursuivit-il avec une gravité comique. — Nous n'en savons rien, et j'en suis bien aise, dit Dancourt; car si je savais ce que c'est que la vie, j'aurais grande hâte de savoir ce que c'est que la mort. Qu'en dis-tu, Fuselier? Te voilà devenu bien silencieux. — Il ne dit rien, mais il ne pense à rien, » dit Baron, toujours impertinent. Fuselier répondit en buvant une rasade. « Il a l'esprit en dedans, reprit Baron. — Ce n'est pas là le plus mauvais, dit Dancourt; il vaut bien ton esprit évaporé. Les uns ont l'esprit en dedans et en dehors, comme moi, comme toi, comme nous tous; nous avons l'esprit sur les lèvres et au bout de la plume; les autres (ceux qui ne sont pas là) n'ont d'esprit ni en dedans ni en dehors : ce sont des bêtes qui ont une figure humaine, comme notre brave cabaretier; n'est-ce pas, Angélique? » La cabaretière versa à boire en souriant. « Dis donc, Fuselier, reprit Dancourt, est-ce que tu es déjà ivre? Que diable fais-tu là couché sous la table? — Une comédie; les idées ne me viennent que ventre à terre. — Mais toi, Belle-Chaume, dit Dancourt, tu es entre les soupirs et les larmes : ta maîtresse t'a donc encore joué quelque tour de sa façon? Il faut s'attendre à tout avec de jeunes

folles de vingt ans. — Hélas! dit Belle-Chaume, je ne songe pas à ma maîtresse, mais à moi-même : voilà que j'ai trente ans; au delà de cet âge est-ce la peine de vivre? — Je n'en sais trop rien, répliqua Dancourt. Tu dois te rappeler cette vieille fable qui nous dit que Jupiter avait fixé à trente ans la vie de l'homme. Or, voulant après coup jouir plus longtemps du spectacle curieux de sa créature, Jupiter accorda soixante années de plus à l'homme; et, pour ne rien déranger dans l'ordre de la création, il retrancha vingt ans à l'âne, vingt ans au chien et vingt ans au singe. Ainsi, nous jouons plus ou moins le rôle de l'homme jusqu'à trente ans; depuis trente ans jusqu'à cinquante, celui de l'âne; nous portons notre croix sur le dos, le travail nous assomme, nous traînons péniblement au logis tout ce qu'il faut pour notre famille. Depuis cinquante jusqu'à soixante-dix, nous grondons et nous aboyons comme un chien hargneux, ne pouvant prendre plaisir à rien. Les vingt dernières années, nous ne sommes plus qu'une pitoyable contrefaçon de l'enfance, nous n'imitons que niaiseries et bagatelles, nous sommes rechignés et laids comme le singe. — Angélique, versez à boire à Dancourt; encore une bouteille, il va parler comme un oracle. — Les comédiennes ne viennent donc pas souper ce soir? — Belle demande! dit Baron en relevant la tête avec la nonchalance d'Adonis; les comédiennes sont un troupeau de brebis égarées que je chasse devant moi; elles m'ont vu partir pour la *Cornemuse*, elles viendront à la *Cornemuse*.

N'entendez-vous pas ce carrosse qui s'arrête à la porte ? »

La cabaretière quitta les joyeux buveurs pour aller aux nouveaux venus. Quatre jolies femmes descendirent de carrosse et franchirent sans façon le seuil du cabaret. « Il nous faut un souper de reine, dit la première. — Non pas de reine de théâtre! dit la seconde. — Du vin d'Espagne. — De l'ambroisie et du civet. — Du nectar et du ragoût. — Du chevreuil sauvage comme ma vertu. — Une guirlande de cailles. » Tout en disant cela, ces dames montaient à la chambre en haut, le *Réduit de Paphos.* « Eh bien, dit Baron en venant dans la salle d'entrée, voilà les oiseaux qui s'envolent! — Ces oiseaux-là ne chantent pas pour vous, dit en raillant la cabaretière; ce ne sont pas des femmes de pacotille, celles-là. Voyez-moi ce cocher; n'a-t-il pas l'air d'un cocher de bonne maison? Et ces laquais plus chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel! Allez-vous-en boire avec vos pareils, monsieur le comédien! Gothon! Jacqueline! Margot! allez servir ces dames! Pour vous, Chrysostome, allumez tous les fourneaux! — Messieurs, dit Baron après avoir lutiné la cabaretière, si le cœur vous en dit, nous ferons le siége là-haut. — En avant! s'écria Belle-Chaume saisissant son épée. — Un instant, dit Dancourt qui avait grand'faim, attendons que le souper de ces duchesses soit servi; au moins, si nous ne pouvons faire le siége autour de la table, nous ferons le siége de la table. — Bien parlé! la table, le vin sur la

table, les femmes autour de la table, voilà le banquet de la vie, voilà la sagesse de Salomon. — La philosophie, reprit Dancourt, se traîne comme une tortue à la recherche de la science; l'amour couronné de pampres y vole à tire-d'aile. » Là-dessus Dancourt vida son verre et celui de son voisin. « Prends garde, Dancourt, dit Boursault, qui était le plus sage des cinq, tant va la cruche à l'eau.... — Tu es un niais! je n'ai rien à craindre; ma cruche ne va pas à l'eau, mais au vin. — Voilà qu'on monte les ragoûts là-haut, dit Baron; qui est-ce qui me suit? — Tout le monde! »

Fuselier se leva. La cabaretière voulut mettre le holà; nos philosophes en action montèrent l'escalier quatre à quatre. Mais Margot et Gothon, sortant du *Réduit de Paphos,* se mirent bravement en sentinelle. « Qui vive? — L'amour! s'écria Baron. — Le vin! s'écria Dancourt. — On ne passe pas! » Baron prit Margot par le corsage et la fit pirouetter. « On passe partout! » dit-il. Gothon vint au secours de Margot; mais Belle-Chaume prit Gothon par la jupe. Jacqueline vint au secours de Gothon, mais Boursault se mit de la partie. Ce furent des cris, des ébats, des éclats de rire à faire damner le guet. Les philosophes eurent bientôt le dessus. Ils frappèrent à la porte du cabinet. « Je n'ai qu'à me nommer, dit Baron, elles m'ouvriront tout de suite. Ouvrez-nous la porte, pour l'amour de Dieu et de votre prochain. — Passez votre chemin, mauvais histrion! cria une voix du cabinet; nous ne pouvons rien vous faire. — Ne jouez pas tant les

duchesses, dit Dancourt; sachez que je suis l'auteur d'une pièce sifflée ce soir à la Comédie! — C'est moi qui ai le mieux sifflé! cria une voix. — Eh bien, ouvrez donc que j'aille vous remercier, ma mie! — N'avez-vous pas de honte, reprit la même voix, de venir boire à la *Cornemuse,* tandis que madame Dancourt se morfond d'ennui toute seule au coin de son feu? Prenez garde, l'oiseau de mauvais augure chante peut-être pour vous. — Allons donc! ma femme a trente-six ans; elle commence à se fixer, comme les girouettes qui se rouillent! » A peine le comédien eut-il prononcé ces mots, que, la porte s'étant ouverte comme par magie, il reçut un soufflet qui n'était pas un soufflet de théâtre. « Encore, dit-il avec dépit, si ce soufflet ne me venait point de ma femme! — Hélas! dit Baron, qui reconnut aussi sa femme, nous n'avons rien à faire ici. » Cependant ils se mirent à table et soupèrent tous gaiement. Dancourt eut encore des saillies sans nombre, une par chaque verre. « Avec tout ton esprit, dit Boursault, qui voyait venir avec effroi le quart d'heure de Rabelais, tu ne nous empêcheras pas de payer le souper. » Dancourt, qui n'était pas au bout de ses ressources, appela la cabaretière : « Angélique, lui dit-il en lui prenant la main, je vais vous donner une leçon d'astronomie. N'avez-vous pas ouï parler de cette grande année platonique, où toutes les choses doivent rentrer dans leur premier état? Sachez donc que dans seize mille ans nous serons encore à boire ici à pareil jour, à pareille heure;

voulez-vous nous faire crédit jusque-là ? » La cabaretière réfléchit un peu : « Je le veux bien, répondit-elle; mais il y a seize mille ans, jour pour jour, que vous étiez encore à boire ici; vous vous en allâtes sans me payer : acquittez le passé, je vous ferai crédit du présent. »

III.

Nous sommes aux beaux jours de la Régence; les joyeuses passions parisiennes, que madame de Maintenon avait un peu enchaînées dans ses rosaires de buis, relèvent fièrement la tête en face de Philippe d'Orléans, de la Parabère et de la Phalaris. Ce n'est plus l'heure de faire son salut; on jette son âme à tous les péchés, avec la folle insouciance du cadet de famille et de la comédienne. C'est le début de cette mascarade éperdue qui ira de tourbillon en tourbillon jusque devant la guillotine de 1793. Mais ce n'est pas tout à fait une comédie de la Régence que nous allons voir : le tableau qui nous appelle est plus grave.

Dans un coin du Berry, au fond d'une vallée assombrie par les grands bois, au pied d'une montagne toute couronnée de roches, ne voyez-vous pas ces deux tourelles aiguës où serpentent deux magnifiques ceps de vigne? Vous êtes à la porte d'un vieux manoir en ruine qui semble habité par les hiboux et les chauves-souris; le corps de logis est tout dévasté, le dernier coup de vent a détaché à demi la gouttière

de la façade, et cassé presque toutes les vitres des lucarnes. La cour est déserte, l'herbe de l'oubli encadre depuis bien des années les pavés moussus. Nul aboiement joyeux à votre passage, cet aboiement du chien qui réveille déjà le cœur. Ce château est donc un repaire de voleurs ou de fantômes? Y bat-on la fausse monnaie? Y fait-on le sabbat? Rassurez-vous; voyez là-bas à l'une des fenêtres ces deux nids d'hirondelles : ces doux oiseaux qui portent bonheur ne font jamais leur nid dans le désert. D'ailleurs, ne voyez-vous pas cette cheminée qui fume? Entrez sans crainte, c'est une pieuse solitude où vous serez accueilli dans l'esprit du Seigneur.

Devant cette grande cheminée de pierre gothiquement sculptée, il y a deux hommes qui se chauffent. L'un, âgé de près de quatre-vingts ans, est l'ermite vénérable du voisinage; il tourmente le feu du bout d'un grand bâton blanc où il a dessiné une croix en deux traits; l'autre, qui n'a pas soixante ans, est l'habitant du manoir, il est plus vieilli et plus cassé que l'ermite; il s'est affublé depuis peu d'une longue robe de bénédictin qui ne contribue pas à égayer sa face pâle et sombre. Son front penché semble tourmenté par le souvenir. Ces deux vieillards se font bien contraste : l'ermite indique, par la sérénité de son front, par le calme de son regard presque éteint, par son sourire de béatitude, qu'il a passé une vie sans orages, dans la paix du Seigneur; l'autre vous révèle de prime abord qu'il a traversé toutes les passions

humaines : il a été battu par la tempête; il a aimé, il a souffert; il a bu dans toutes les coupes profanes; mais l'ivresse qu'il a trouvée a laissé l'amertume sur ses lèvres. A cette heure, il aspire au divin calice. Reconnaissez-vous Dancourt? Dancourt que vous avez vu naguère sur les planches du théâtre et sur les dalles du cabaret! C'est presque une métamorphose d'Ovide. Mais ne perdons pas de vue cet étrange tableau. Les deux solitaires se parlent en latin. Le vieil ermite observe de temps en temps qu'ils s'entendraient mieux en français, mais Dancourt répond qu'ayant joué la comédie en français; il faut qu'il fasse son salut en latin; d'ailleurs, cette maudite langue de Rabelais et de La Fontaine lui rappelle trop de souvenirs profanes. « Ah! frère Montain, dit tout à coup Dancourt, entraîné par son cœur, si vous saviez les joyeux passe-temps de ma vie! Mais silence! silence! — Dites toujours, mon frère, murmura l'ermite un peu curieux; ne suis-je pas un confesseur? — Il y a vingt ans, j'étais le premier comédien de la France; j'écrivais des comédies le matin, et je les jouais le soir sous les éclats de rire des gens de cour et des gens d'esprit. J'avais les plus belles amitiés du monde; voyez ce diamant, qui sera vendu à ma mort au profit des pauvres, ce diamant qui vaut plus de mille pistoles : c'est un prince de Bavière qui me l'a mis au doigt en me disant que mon esprit brillerait plus longtemps. Louis XIV m'a plus d'une fois tendu sa belle main plus que royale. Il y avait au palais de Louis XIV un cabinet mystérieux dont madame de

Montespan seule avait la clef; eh bien, moi, j'avais mes petites entrées dans ce cabinet, faveur singulière qui ne fut accordée qu'à Dufresny! Un jour, je lisais une comédie de mon chef au grand roi et à son altière favorite; il y avait un grand feu dans le cabinet. Madame de Montespan me regardait avec des yeux ardents (j'étais un comédien quasi grand seigneur); ces regards si dédaigneux, qui s'arrêtaient doucement sur moi, me troublèrent au point que je faillis à m'évanouir. « Le feu vous fait mal, Dancourt? » s'écria Louis XIV avec émotion. Et, dans sa sollicitude, il alla en toute hâte ouvrir la fenêtre. Ah! s'il avait su quel feu me faisait mal! »

Dancourt soupira par regret et par repentir tout à la fois. « Une autre fois, poursuivit-il avec un sourire d'orgueil, je jouais *le Misanthrope* à la Comédie; j'étais animé à bien jouer par la vue de madame de Montespan, qui avait toujours pour moi ses douces œillades. A la fin de la pièce elle me fit appeler à l'avant-scène; elle m'offrit sa main : je la baisai de tout mon cœur; elle y mit tant de laisser aller qu'elle appuya vivement la main sur ma bouche... Mais n'en parlons plus; de grâce, éteignons les dernières étincelles.... »

Dancourt étendit les bras comme pour chasser ces fantômes de sa folle vie. « Allons, mon frère, voilà déjà la nuit qui vient : vous n'avez pas de temps à perdre pour regagner votre ermitage. Voyez-vous le soleil qui se couche? » Les deux solitaires se levèrent

et allèrent vers le perron. « Après tout, murmura l'ermite, qui se laissait séduire de temps en temps par les riants tableaux de la vie de Dancourt, si Dieu vous accorde, grâce à votre grand repentir, la rémission de vos péchés, vous n'aurez pas lieu de regretter d'avoir passé vos jours si gaiement. Qui sait si Dieu me comptera les jours pieusement passés dans l'ennui? — Croyez-vous, mon frère, que le chemin du paradis puisse s'ouvrir à un comédien qui s'est moqué de Dieu et du diable? — Hélas! mon frère, le Très-Haut a mis le purgatoire sur le chemin de l'enfer. » Dancourt ne put arrêter une saillie : « Comme la *Cornemuse* sur le chemin de la Comédie. » L'ermite avait descendu le perron; il s'inclina, sourit, et s'éloigna en silence.

Dancourt, plus attristé en se retrouvant seul, traversa deux grandes salles presque abandonnées; il arriva dans une petite pièce où une femme de son âge sommeillait dans un fauteuil : « Thérèse, dit-il d'une voix attendrie, réveille-toi, car je veux souper de bonne heure. — Le poulet n'est pas cuit, dit madame Dancourt. — Du poulet! Êtes-vous bien sûre que ce n'est pas aujourd'hui vigile et jeûne? — Allons, allons, vous marmotterez une oraison de plus. — Ma pauvre Thérèse! vous serez toujours jeune et folle. Vos cheveux blancs vous devraient avertir que l'heure de faire votre salut a depuis longtemps sonné. — Je n'ai pas si grand souci de la mort que vous n'avez. Pourquoi me repentirais-je? Pour avoir trop ri et trop fait

rire les autres? Le bon Dieu ne me damnera pas pour cela.... Ursule, venez mettre la table et servir le souper.... A propos, Dancourt, as-tu relu les lettres de tes filles? Sais-tu que les voilà toutes les deux dans le grand monde par leur mariage? Tu vois que le théâtre mène à tout. — Il ne mène pas au ciel, ma pauvre Thérèse! — Allons, murmura madame Dancourt, le voilà encore qui bat la campagne; je suis bien sûre qu'il a traduit aujourd'hui un psaume de David : tous les poëtes ont leurs travers. »

Dancourt soupa silencieusement, entre deux *Ave* et quatre signes de croix; ensuite il sortit, après avoir embrassé sa femme sur le front. Il traversa toutes les salles du corps de logis, il descendit dans le jardin, il marcha, tout en se recueillant, vers la chapelle. En levant les yeux au ciel, il vit briller les étoiles : *Laudate eum, omnes stellæ et lumen!* murmura-t-il. Il entra dans la chapelle, où brûlaient jour et nuit deux lampes de terre. Cette chapelle était ornée d'un grand christ d'ivoire, d'un autel de bois sculpté qui supportait un grand bloc de pierre représentant, plus ou moins, saint Benoît; mais ce qui frappait surtout la vue en entrant, c'était un tombeau de marbre déposé sous le christ. Ce tombeau, entr'ouvert, avait été apporté là par l'ordre de Dancourt. « Voilà mon dernier rôle, » disait-il avec un sourire austère. Il prit une bêche dans un coin de la chapelle, pour creuser sa fosse au pied du tombeau, où les dalles avaient été enlevées. « Je crains bien, dit-il en s'essuyant le front,

que la mort n'aille plus vite que moi. » Il déposa sa bêche, prit sur l'autel les Psaumes de David, se rapprocha du tombeau et s'y coucha. Ce ne fut pas sans peine qu'il se coucha dans ce lit funèbre où l'on a froid, où l'on est seul, mais où l'on dort, lui qui s'était couché jadis si lestement dans tant de lits d'un plus difficile accès. Tout en se couchant, il redit ces paroles du cantique de saint Benoît : « Les passions m'ont environné de toutes parts comme les abeilles; elles m'ont attaqué avec ardeur, comme un feu qui brûle dans les épines, *et in nomine Domini quia ultus sum in eos.* »

Dix-huit mois durant, Dancourt, affaibli d'âme comme de corps, fit ce métier de trappiste. Tous ses derniers jours se passèrent à peu près ainsi. Il mourut en catholique fervent, assisté du vieil ermite, qui le suivit de près.

Sa fille Manon vint le veiller sur ses derniers jours. A l'heure solennelle, il lui prit la main, et se tournant vers l'ermite : « Mon père, croyez-vous que j'aille en paradis? — Les portes du paradis sont ouvertes à tous les pécheurs repentants. — Mais j'ai pris si peu de temps pour faire pénitence! Je suis un grand pécheur, comme a dit saint Augustin; j'ai semé le péché à pleines mains. — Mon père, dit Manon Dancourt, un homme qui meurt bien est à moitié sauvé. — La volonté de Dieu soit faite! murmura Dancourt d'une voix presque éteinte; ma fosse est creusée.... mon dernier lit est fait.... » Dancourt,

qui déjà n'y était plus, laissa dire sa bouche tant habituée à la saillie : « Comme on fait son lit, on se couche. »

Dancourt mourant avait supplié sa fille de brûler ses comédies et ses chansons. Mais, par un quiproquo diabolique, Manon Dancourt, qui n'y regardait pas de si près, brûla la traduction des Psaumes de David.

Madame Dancourt l'avait précédé chez les morts : à sa dernière heure elle lui rappela leur nid d'oiseaux de la rue Saint-Jacques. « C'est avec toi que je me suis éveillée, lui dit-elle, c'est avec toi que je m'endors. » Un rêve amoureux qui avait duré un demi-siècle à travers le paradis et l'enfer du théâtre !

Dancourt et mademoiselle La Thorillière ont été les Philémon et Baucis de la Comédie française.

III.

LA DEMOISELLE PREVOST.

On est aimé à l'Opéra pour son argent. C'est imprimé. Il vient de s'y passer une histoire qui rappelle beaucoup celle de mademoiselle Prevost et du chevalier de Mesmes. Comme je ne puis conter l'histoire d'hier, je conte celle d'avant-hier, qui sera celle de demain.

Quand je dis je conte, je me trompe; je laisse parler mon grand-oncle, avocat au parlement, qui savait par cœur l'histoire familière de ces belles folies, et qui a écrit celle-ci dans les *Causes célèbres.*

Mademoiselle Prevost fut une des plus impérieuses déesses du ciel de l'Opéra. Elle mit tout à feu et à sang dans l'Olympe français, non pas moins terrible que celui des Grecs. Elle y abusa de son talent, mais surtout de sa beauté; non pas que ce fût une vraie Diane ou une vraie Vénus, mais quand elle était

vêtue des robes d'or semées de rubis qui la déshabillaient galamment, elle prenait tous les cœurs du parterre.

On a d'elle un portrait par Toqué et quelques pastels à demi effacés. L'histoire de l'Opéra n'a pas recueilli les faits mémorables de cette existence tapageuse. A peine si on a imprimé çà et là ce nom digne de gloire. Sans son procès scandaleux avec le chevalier de Mesmes, nous n'aurions pas à cette heure le plaisir de vous présenter chez elle; mais, grâce à cette cause célèbre, nous allons voir face à face — sans son masque — la femme dépouillée de la déesse :

« Le chevalier de Mesmes, qui était charmant et spirituel, vit un jour à l'Opéra mademoiselle Seize ans, que sa mère appelait Fanchonnette, et que l'Opéra connaissait sous le nom de la demoiselle Prevost, danser une gargouillade. Fanchonnette, jeune encore, aimait déjà les hommes qui pensent mûrement. Le chevalier la vit et lui plut; mais elle était chez père et mère, et le ménage de cette famille indisposa d'abord le nouvel amant : il les trouva logés dans une chambre obscure, n'ayant d'autre ameublement qu'une bergame et quatre chaises de tapisserie. Fanchonnette, qui ne s'était point attendue à cette visite, fut surprise dans son état ordinaire; ce ne fut point là une néréide de la cour de Neptune, chargée des richesses des mers; c'était Fanchonnette vêtue de calmande rayée, coiffée en bonnet de nuit entortillé d'un ruban couleur de rose; son visage était démas-

qué, son cou découvert; on y distinguait librement tout le travail des muscles.

» Fanchonnette, en cet état, était au coin d'une petite cheminée, occupée à ranimer la cendre d'un cotret, vraie Cendrillon sans pantoufles.

» Le chevalier fut surpris et interdit; ce spectacle lui serra le cœur. La première visite fut bientôt faite : après quelques mauvais propos de la part du père, de la mère et de l'enfant, il se sauva confus de sa démarche, et se promit bien de ne s'exposer jamais à de pareilles aventures.

» Il ne connaissait pas encore l'enchantement du théâtre. Il retourna quelques jours après à l'Opéra, il y vit Fanchonnette métamorphosée en bergère amoureuse, dans un pas de deux qu'elle dansait avec Ballon. C'étaient des grâces timides, des regards brûlants, des attitudes nouvelles toujours plus voluptueuses. Fanchonnette sut lui donner tant d'illusions, les imprimer si profondément en lui, qu'il s'accoutuma à ne voir en elle que ce qu'elle représentait. Il l'aimait nymphe, il l'adorait bergère.

» Il demanda à revoir Fanchonnette, et cette grâce lui fut refusée. L'amant qu'elle avait alors n'avait pas trouvé bon que le chevalier de Mesmes eût été s'asseoir sur ses chaises : il en craignit les suites, acheva dans l'intervalle de meubler la chambre, s'en rendit le maître et se fit obéir.

» Cette porte fermée fut un coup cruel; le chevalier en fut agité, il chercha des expédients; il fit si

bien qu'il obtint un rendez-vous sur le soir, dans l'allée noire du Palais-Royal.

» Les transports du chevalier ne se croiraient pas, les récits n'en seraient pas vraisemblables : la conclusion fut, et le chevalier s'y soumit, qu'il aimerait en second, qu'il serait averti de l'heure du berger, et qu'il pourrait même prendre les heures indues où le premier ne se trouverait pas; quant aux frais, on convint qu'il se chargerait seulement du détail de la vie et des mémoires du cabaretier.

» Dès le soir, Fanchonnette s'enivre, ainsi que madame sa mère. L'amant épris lui trouva les yeux tendres et les dents aiguës. Mademoiselle Prevost alors souhaitait impatiemment chaque jour d'Opéra : elle sentait bien le besoin qu'elle avait d'entretenir ces illusions qui charmaient son nouvel amant; elle savait le danger que court une fille de théâtre lorsque ces prestiges s'évanouissent et qu'on est réduit à la voir comme une femme du monde; plus d'une s'est vue délaissée pour avoir cessé de jouer pendant quelques mois; il en est d'autres pour qui même on craindrait l'effet d'une semaine de Pâques.

» Fanchonnette dansait beaucoup; le chevalier l'aimait passionnément : il s'écoula de cette sorte un temps assez long. Le sort enfin disposa du rival, du père et de la mère, et le chevalier prit possession libre et entière de son amante.

» Vers ce temps, le chevalier reçut des biens de l'Église et des dignités; il fut fait bailli de Malte, il

fut nommé ambassadeur. Fanchonnette en eut le cœur élevé; elle mit au jour le nom de son père : elle se fit appeler la demoiselle Prevost. Il lui fallut alors cave et cuisine, appartement doré, des meubles de toutes couleurs, des habits de toute saison, et bonne chère surtout; à peine eut-elle l'embarras de désirer toutes ces choses. Son buffet fut garni de vaisselle, ses armoires de linge, sa garde-robe d'habits. M. l'ambassadeur glissait tous les jours dans ses tiroirs des bijoux de toutes sortes, et prenait même plaisir à embarrasser l'esprit de cette fille, qui n'en savait point encore l'usage.

» Cette maison devint bientôt célèbre; ces deux amants se plaisaient à y rassembler leurs amis particuliers et à recevoir d'eux tout l'éloge qu'ils croyaient dû à un si tendre engagement. Les uns et les autres y étaient bien reçus et se confondaient dans la maison; gens titrés, gens d'épée, gens de robe y venaient voir M. l'ambassadeur; on voyait pêle-mêle des fleuristes, des couturières, des coiffeuses, anciennes amies ou parentes de la demoiselle Prevost, qui lui parlaient avec respect; filles de chœur de l'Opéra qui n'avaient pas fait le même chemin s'y rendaient et faisaient leur cour; on la nommait la reine, on cherchait ses regards, on multipliait les petits soins auprès d'elle, on ne s'entretenait que de ses grâces et de ses talents. C'est ainsi que M. l'ambassadeur jouissait de ses bienfaits; il bénissait son destin, il adorait une fidèle maîtresse.

» Une affaire l'obligea d'aller à la cour pour quelques jours; la demoiselle Prevost s'y opposa, alarmée de son absence, et il n'obtint son congé qu'en lui promettant d'écrire: c'est précisément ce que M. l'ambassadeur ne fit point. Il est si doux de donner de ces plaisirs de surprise aux gens que l'on aime et qui souhaitent vous voir! L'incertitude, il est vrai, fait plus souffrir que l'attente, mais elle prépare une sensibilité plus vive pour le moment où l'on se revoit.

» Ce fut dans cette pensée que M. l'ambassadeur revint à Paris en pleine nuit, et qu'il entra, sans se faire annoncer, dans la chambre de son amante. Il la surprit avec un acteur de l'Opéra. Voilà trois personnes interdites et stupéfaites. M. l'ambassadeur fut longtemps sans croire ce qu'il voyait; ses sens lui revinrent à la fin, il s'alluma et devint furieux. « Mon-
» sieur, dit-elle d'un ton modeste et pourtant assuré,
» je n'ai que deux mots à vous dire pour me justifier.
» Je suis accablé de vos bienfaits, ma reconnaissance
» est inexprimable; mais, plus j'en reçois de vous,
» plus j'ai de reproches à me faire. On m'a ouvert les
» yeux sur la vie que nous menons: elle est coupable
» envers le ciel, elle scandalise les gens de bien; j'ai
» résolu de changer de conduite et d'embrasser l'état
» de mariage pour parvenir à une fin: c'est un mari
» que vous voyez dans ma chambre, jamais autre n'y
» entrera que lui; je sacrifie, parce que j'y suis con-
» trainte, tout ce que je vous dois, sentiments d'amour
» et de respect, au repos de ma conscience : je vous

» demande en grâce de ne la jamais troubler. —
» Qu'entends-je, ingrate? vous me quittez! Méritais-je
» de vous trouver, à mon retour, maîtresse infidèle ou
» femme sous la loi d'un mari? Puis-je vivre sans
» vous, cruelle? »

» Les plaintes et les reproches durèrent longtemps et donnèrent au rival tout le loisir de s'évader par la ruelle du lit, et la liberté d'aller ailleurs contracter et consommer de nouveau un mariage pareil; mais il n'eut rien de plus pressé, pour cette fois, que de se retirer chez lui par le plus court chemin. Il passa le reste de la nuit à rire de cette aventure et à considérer avec quelle adresse et quelle effronterie la demoiselle Prevost s'était tirée de ce pas-là.

» Ce ne fut pas tout: à force de larmes, de soupirs, de caresses, M. l'ambassadeur détermina son amante à rompre ce mariage qu'il croyait fait; il n'y entra qu'une petite condition, savoir, que M. l'ambassadeur rembourserait à l'acteur de l'Opéra les frais qu'il avait faits par avance pour cet établissement: une tenture de serge bleue qu'on estima comme du brocart, et un lit peint qu'on estima au poids de l'or... mais un lit destiné à l'amour conjugal!

» Les jours suivants ne se passèrent pas sans quelques reproches, et c'était M. l'ambassadeur qui les recevait. « Vous abusez, disait-elle, de mon inno-
» cence; je voudrais ne me séparer jamais de vous,
» mais je passe ma vie à en former le dessein et à
» m'en repentir. Mille songes cruels viennent m'agiter

» tour à tour; j'ai grande foi aux songes; ma mère, » une Espagnole qui avait beaucoup d'esprit, m'a ap- » pris que les songes nous étaient envoyés pour nous » servir d'avertissements : j'y suis fort attentive. J'ai » cru voir ma mère elle-même cette nuit, les yeux » enflammés de colère, me reprocher l'amour que j'ai » pour vous : *Fille indigne,* m'a-t-elle dit, *sont-ce là* » *les leçons que je vous ai données?* — C'en est trop, » reprit M. l'ambassadeur, vos inquiétudes me déchi- » rent. Ma chère amie, soyez à moi sans remords, » reposez-vous de votre amour sur le mien. Si j'avais » les trésors des rois, je vous les offrirais, et ne croi- » rais vous rien offrir; je m'en vais commencer par » une rente annuelle de six mille livres. »

» Ce fut alors que la demoiselle Prevost fit un libre usage de ses talents, qu'elle acquit des connaissances sérieuses, de nouveaux amis qui d'abord changeaient de nom. Elle se mit sur le pied de ne point paraître aux promenades; elle s'aperçut que l'éclat du grand jour découvrait en elle mille petites laideurs que le blanc, le rouge et les mouches ne réparaient pas assez; elle se tenait chez elle dans une tendre obscurité, et n'y était jamais sans compagnie. Là se faisait un hombre qui se finissait en six tours. Ce qu'il y avait de plus singulier était la présence d'esprit de cette demoiselle, attentive à la fois à tenir son jeu et à occuper trois amants, ayant ses deux pieds, sous la table, posés sur ceux de ses voisins, et ses regards tournés languissamment vers le troisième; en sorte que tous

jouissaient d'une préférence qu'ils regardaient presque comme unique, et que chacun des trois riait des deux autres et les prenait pour dupes; ce qui ne l'empêchait point de prendre du tabac de quelqu'un près d'elle qui la conseillait, d'appuyer ses doigts sur sa tabatière, de demander à un autre à voir sa manchette de point, prétexte pour lui serrer la main : tout petits riens que la contrainte fait imaginer, que le sang-froid ne conçoit point, et dont les vrais amants connaissent seuls tout le prix.

» Elle avait de ces amants-là, de ces hommes de bon goût, amateurs de talents, mais avides d'illusions, et dont l'imagination faisait trop de progrès, d'après les impressions que donnait cette danseuse de l'Opéra, dans les molles attitudes d'une sarabande ou dans les positions lascives d'un tambourin. Elle était toujours la même pour ceux-là, tout était théâtre pour eux. Jouant au quadrille, ils se la représentaient dansant, naïade timide, amoureuse, flottant sur le crystal des eaux, y cherchant le dieu qu'elle aime, ou, dryade insensible et légère, environnée de faunes, voltigeant sur la pointe des herbes au son de la flûte de Pan, et chacun se disait : « Cette nymphe est mon amante; elle charme tous les cœurs et ne veut que le mien. »

» M. l'ambassadeur trouva le cercle un peu nombreux; il prit garde à des présents anonymes, à des tabatières, à des diamants qui ne venaient point de lui; il parla d'un ton de courroux, et donna l'exclusion de la maison aux amants les plus généreux.

» Un de ceux-là entreprit de se venger : il enleva la demoiselle de son gré, et l'emmena hors de Paris; en sorte que M. l'ambassadeur, un matin, ne trouva qu'une servante qui lui conta l'histoire.

» Nouveau Roland dans la maison de sa maîtresse, tout y ressentit sa fureur : les tapisseries, les glaces, les tableaux, son portrait même, tout y fut renversé. Peu de jours se passèrent ainsi; le silence des bois ennuya bientôt Médor et Angélique : il fallut revenir en cette ville où les nymphes font usage de l'argent. Le malheur était qu'ils n'en avaient ni l'un ni l'autre. Angélique alors fut pénétrée de repentir d'avoir abandonné Roland bienfaiteur, qui pouvait l'être encore; son parti fut d'abord pris : ce fut d'imposer à Médor les mêmes conditions qu'avait acceptées le chevalier Mesmes de Fanchonnette. Ils convinrent de ne se plus voir qu'en très-grand secret. La demoiselle Prevost n'eut pas de peine à faire le reste : on entend son raccommodement. Elle reçut d'abord les reproches les plus vifs, mais ils firent bientôt place à d'autres sentiments. Tout fut apaisé, sous la promesse authentique de ne plus voir le Médor.

» Deux mois s'écoulèrent, la demoiselle eut tout le temps de faire sa paix et de ramener à elle un amant qui ne demandait qu'à l'aimer. Elle lui donna des preuves d'un retour sincère : soins, soupirs, caresses, tout y fut employé; elle fut jusqu'au point de courir les risques d'une grossesse, pour lui donner le gage d'un amour qui ne devait jamais finir. En effet, la

demoiselle Prevost accoucha, au bout de sept mois, d'une fille qui fut présentée à M. l'ambassadeur, et qu'il reçut en ses bras avec des transports de joie qui ne s'expriment point. Aussi bon père que tendre amant, il entra dans tous les détails du berceau de cette enfant. Il vit croître sa fille, il la regardait, il y voyait sa mère. Elle, de son côté, soutenait que l'enfant ne ressemblait qu'à lui. C'étaient, des deux parts, des agaceries continuelles de sentiment sur ce sujet, de petites contradictions qui finissaient par des baisers : jamais ces amants ne furent plus unis. Il se trouva une maison de campagne à vendre à Pantin : elle fut achetée et destinée à la petite, qui déjà commençait à parler et à distinguer avec finesse M. l'ambassadeur des autres hommes.

» La famille, augmentée, demandait une plus grande maison : la demoiselle Prevost en prit une à son gré sur le jardin du Palais-Royal. Ce fut alors qu'on étala les meubles de toutes saisons, les tableaux, les bronzes, les urnes du Japon; tous les jours il y paraissait de nouveaux meubles, jamais il ne s'en trouvait assez. Les anciens amis ne laissaient pas de soulager M. l'ambassadeur sans qu'il le sût, soit par une tenture de toile de Perse, par le tableau d'une Bacchante, par des pots à fleurs de la Chine, des pendules, des clavecins, que sais-je? tout y trouvait place, jusqu'aux médailles et aux colifichets. Il est vrai que la demoiselle savait sur cela distinguer son monde et distribuer secrètement les récompenses méritées. Il y avait, à cet effet,

une petite porte qui donnait sur le jardin, et dont on faisait l'usage convenable pendant l'absence du maître. Cette petite porte n'appartenait qu'aux privilégiés, et ne leur était pas permise à toute heure. Le zèle quelquefois y en entraînait qui avaient tout le temps de s'y morfondre et d'y essuyer la pluie, le froid ou le chaud. Mais à quoi ne s'expose-t-on pas pour parvenir à ce qu'on aime! la peine qu'on souffre en ce cas occupe bien moins que le prix qu'on en attend. Quel est l'amant qui ne s'enflamme? La fureur de l'amour le prend, il triomphe d'un rival dont la maîtresse n'est infidèle que pour lui; c'est toujours la même illusion.

» Un de ceux-là languissait depuis plusieurs années dans une contrainte continuelle. Les jours lui étaient interdits; les nuits, à la longue, lui devenaient impossibles. Il paya la permission d'entrer le jour et de courir les risques d'une rencontre de M. l'ambassadeur.

» Cependant M. l'ambassadeur, tout-puissant qu'il était, se ressentait de la conjoncture des temps. Les dettes qu'il avait contractées en partie pour élever si haut sa maîtresse; des montagnes de meubles, de bijoux, de vaisselle, emmagasinés dans sa maison, avaient consommé d'avance son plus clair revenu. Il lui fallait prendre haleine; la pension de six mille livres ne rendait pas les cinq cents livres par mois aussi régulièrement que la demoiselle Prevost les demandait : quinze jours, trois semaines, un mois de retardement l'inquiétaient. M. l'ambassadeur s'en

aperçut. L'excès de sa bonté lui fit faire de nouveaux efforts; elle eut lieu d'en être contente. Il fit plus : ce fut un billet portant promesse de lui payer cette pension tant qu'il vivrait.

» La demoiselle, nantie de cette sûreté que lui avait acquise le nouveau serment d'une fidélité inviolable et d'un attachement éternel, se persuada bientôt que son amant premier n'était plus en droit de contraindre le second, ni les autres, ni celui par conséquent qu'elle avait déjà introduit de jour chez elle. En effet, il y revint et plus souvent. A force de courir un danger, on n'y pense plus.

» Un jour qu'ils se croyaient dans la plus grande sécurité, M. l'ambassadeur entra brusquement et reconnut là le Médor dont il a été parlé et qu'elle avait juré de ne revoir jamais.

« Monsieur, dit-elle, je consens à vous désabuser. » L'amant que vous voyez là n'a pas cessé de m'aimer » depuis huit ans. J'étais convenue avec lui de vous » épargner la peine de le voir; j'y ai fait mon possi- » ble : le malheur vous guide ici quand je ne vous y » attends pas. Vous me surprenez, ce n'est pas ma » faute; d'ailleurs je m'en moque : fille d'Opéra, je » suis maîtresse de moi. — Et des autres, » dit M. de Mesmes en s'en allant.

» Il revint. « Rendez-moi ma fille! mon bonheur et » ma conscience veulent que j'en prenne soin, et que, » pour la sauver de sa perte, je la retire de vos mains! » — C'est sur quoi, repartit la demoiselle, je ne puis

» vous être agréable. — Vous me rendrez mon enfant!
» — Votre enfant, monsieur, n'est point à vous. S'il
» vous souvient que j'accouchai de sept mois pour
» vous, apprenez que j'accouchai de neuf mois pour
» un autre, et que cet autre est l'amant que j'ai là; il
» en est le père, et ma fille est à lui. »

Grand procès; car M. l'ambassadeur refusa de payer ses billets annuels de six mille livres pour nourrir la fille d'un rival! C'est abuser de l'or, qui est spirituel par sa nature.

Le chevalier de Mesmes redevint un homme d'esprit. Il était temps, après tant de sottises, comme disait mon grand-oncle. Il écrivit un livre curieux sous ce titre : *le Commerce de l'amour;* mais il fut condamné à payer ses billets.

IV.

MADEMOISELLE DUCLOS.

Mademoiselle Duclos avait été la tragédie, avant Adrienne Lecouvreur. Mais le public — le public ingrat mais juste! — lui arracha sa couronne et la mit sur la tête de sa jeune rivale.

Mademoiselle Duclos avait d'abord chanté à l'Opéra; aussi ne perdit-elle jamais l'habitude de chanter. On peut dire qu'elle chanta pendant quarante ans la tragédie à la Comédie française *. Elle avait succédé à la Champmeslé, qui chantait aussi; mais elle fut remplacée par mademoiselle Gaussin, qui ne chantait pas du tout, qui avait peut-être le tort de jouer la tragédie comme elle jouait l'amour dans sa chambre à coucher.

* Mademoiselle Duclos débuta, le 27 octobre 1693, dans une tragédie oubliée. Le lendemain, après avoir joué le rôle d'*Ariane*, elle fut reçue par acclamation dans la troupe célèbre où régnait encore mademoiselle de Champmeslé.

Elle avait la passion, elle avait les colères et les larmes; mais le théâtre tragique veut le style avant tout, et mademoiselle Duclos, toute déclamatoire qu'elle fût, avait plus que mademoiselle Gaussin le caractère olympien.

On a beaucoup raillé la déclamation héroïque de mademoiselle Duclos. N'est-ce pas un tort de la critique que de venir, après un siècle, proclamer hardiment que telle comédienne n'avait pas l'art de bien dire? L'art de bien dire, c'est d'effrayer l'esprit, c'est de toucher le cœur, c'est d'arracher des larmes. Or nul n'a mieux réussi que mademoiselle Duclos à inspirer la terreur et la pitié. Le régent, dont elle fut la maîtresse; le régent, qui était un bon juge en matière d'art, puisqu'il était artiste lui-même et qu'il connaissait son cœur pour avoir étudié le cœur des autres, ne pouvait voir cette tragédienne jouer *Ariane* ou *Inès*, sans pleurer toutes ses larmes.

Les contemporains de mademoiselle Duclos l'ont jugée en vers et en prose. Voici des vers de Houdard de La Mothe :

Ah! que j'aime à te voir en amante abusée,
Le visage noyé de pleurs,
Hors l'inflexible cœur du parjure Thésée,
Toucher, emporter tous les cœurs!

Mais quel nouveau spectacle! Ah! c'est Phèdre elle-même
Livrée aux plus ardents transports :
Thésée est son époux, et c'est son fils qu'elle aime!
Dieux! quel amour! mais quels remords!

De tous nos mouvements es-tu donc la maîtresse?
Tiens-tu notre cœur dans tes mains?
Tu feins le désespoir, la haine, la tendresse,
Et je sens tout ce que tu feins.

Il est vrai que Houdard de La Mothe devait être fort reconnaissant envers celle qui avait fait croire que sa tragédie était en vers. On se rappelle le mot de Voltaire, à qui La Mothe disait : « *Œdipe*, quel beau sujet! il faudra que je mette votre tragédie en prose. — Faites cela, dit Voltaire, il faudra que je mette votre *Inès* en vers. »

Voici maintenant la prose de Lesage :

Ne conviendrez-vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de *Didon* est admirable? N'a-t-elle pas représenté cette reine avec toute la noblesse et l'agrément convenables à l'idée que nous en avons? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, et lui fait sentir les mouvements de toutes les passions qu'elle exprime? On peut dire qu'elle est consommée dans les raffinements de la déclamation. — Je demeure d'accord, dit Pompeyo, qu'elle sait émouvoir et toucher; jamais comédienne n'eut plus d'entrailles, et c'est une belle représentation; mais ce n'est point une actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise, elle roule les yeux d'une manière outrée, ce qui sied mal à une princesse. Ajoutez à cela qu'en grossissant le son de sa voix, qui est naturellement doux, elle en corrompt la douceur, et forme un son assez désagréable. D'ailleurs, il m'a semblé, dans plus d'un endroit de la pièce, qu'on pouvait la soupçonner de ne pas trop bien entendre ce qu'elle disait. J'aime pourtant mieux croire qu'elle était distraite, que de l'accuser de manquer d'intelligence.

Je crois que mademoiselle Duclos était en effet plus

distraite qu'inintelligente; elle avait trop vécu à la cour du régent pour rester bête, si elle le fut jamais. Lesage l'avait vue un certain jour où elle était plus préoccupée de sa passion à elle que de la passion d'Ariane. D'ailleurs, on peut juger, par ses violentes sorties contre le parterre, qu'elle n'avait pas toujours le spectateur en grande religion. A la première représentation d'*Inès*, quand les enfants parurent sur la scène, toute la salle partit d'un grand éclat de rire. Mademoiselle Duclos, indignée, s'avança vers le parterre et lui jeta au nez cette apostrophe : « Ris donc, sot de parterre, à l'endroit le plus touchant de la tragédie! » Ce qu'il y eut d'étrange, c'est que le parterre, loin de se révolter ou de rire plus fort, applaudit la tragédienne et comprit soudainement tout le pathétique de la scène des enfants. Toute la salle fut bientôt en larmes, ce qui fit dire qu'on n'avait jamais vu en un seul moment tant rire et tant pleurer*.

* Il y a une autre sortie de mademoiselle Duclos que je veux laisser conter par Lemazurier, de la Société philotechnique, une académie du beau langage, comme vous allez voir :

« *Ariane* était le triomphe de mademoiselle Duclos; le parterre demandait souvent cette tragédie.

» Un jour que Dancourt se préparait à en annoncer une autre, il fut prévenu par la majeure partie des spectateurs qui lui crièrent : *Ariane!* Quoique cet acteur fût habitué à porter la parole au nom de sa société, il resta pendant quelques instants dans un embarras visible : mademoiselle Duclos était grosse; il ne savait si son état lui permettrait de jouer, il savait encore moins comment l'annoncer au public d'une manière décente. Jusque-là rien que de vraisemblable dans cette anecdote : mais on ajoute que,

Sans l'apostrophe de mademoiselle Duclos, la tragédie de La Mothe était condamnée le premier jour comme elle l'est aujourd'hui; ce qui eût évité bien des larmes, car on sait que

Tout Paris pour Inès eut les yeux de don Pèdre.

Il y a peut-être de bonnes tragédies, je ne parle pas des chefs-d'œuvre; mais, quand elles réussissent, c'est qu'il y a de bons tragédiens. J'aime encore mieux *Inès* avec mademoiselle Duclos, que *Phèdre* avec une tragédienne sans talent.

Mademoiselle Duclos n'avait guère que cinquante-

lorsque le tumulte fut apaisé, il s'avança sur le bord du théâtre comme pour parler plus confidentiellement au public; qu'après quelques excuses d'usage, il assura qu'une maladie de mademoiselle Duclos ne permettait point qu'elle jouât, et que, par un geste significatif, il désigna le *siége* du mal; qu'à l'instant même mademoiselle Duclos, qui l'observait, s'élança rapidement de la coulisse, appliqua un soufflet sur la joue de l'orateur, et se tournant avec feu du côté du parterre, lui dit : « Messieurs, à demain *Ariane!* » Ce récit n'est pas vraisemblable : Dancourt était homme d'esprit et de sens, et n'aurait certainement pas eu besoin d'employer dans une pareille occasion, pour se faire entendre du public, un geste emprunté du *paillasse* de la Foire. Si cependant l'anecdote était aussi vraie qu'elle paraît fausse, et que Dancourt, déconcerté par une demande imprévue, eût réellement fait le geste en question, tout en convenant que mademoiselle Duclos avait raison d'en être choquée, on serait forcé d'avouer qu'elle ne manquait pas de hardiesse, et cela fournirait d'ailleurs matière à réflexion sur la différence de ce siècle et du nôtre. » Il ne manque à ce beau morceau que les réflexions du bonhomme Lemazurier.

cinq ans — avait-elle compté plus de cinquante-cinq amants? — quand elle salua l'aurore du plus beau jour de sa vie.

Ce jour-là elle se maria.

Elle était vieille, il est vrai, mais son mari n'avait que dix-sept ans. C'était le beau Duchemin, élève de Baron, qui venait de débuter par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*.

Ce bel hyménée donna le jour à toute une famille de procès : séparation de biens, séparation de corps. Mademoiselle Duclos fut battue, mademoiselle Duclos fut trahie. La comédie humaine était entrée chez la tragédienne avec ses coudées franches. Une fois séparés, les époux se retrouvèrent sur la scène, elle jouant Phèdre, lui jouant Hippolyte. Que de fois Hippolyte rudoya Phèdre dans la coulisse! Tout Paris s'amusait de ce mariage ridicule; ce n'était pas assez de les voir grimacer sur les planches de la Comédie française, on les mit en spectacle à la Comédie italienne et au théâtre de la foire : *la Réunion forcée* et *les Mariages assortis*.

Mademoiselle Duclos fut vengée. Duchemin, congédié par ordre de la cour, fut réduit à courir la province et revint mourir fou à Paris.

Pauvre Duclos! que n'étais-tu morte toi-même dans la folie de ta beauté et de ta jeunesse, quand Largillière te représentait avec toutes les pompes de ton art et du sien; belle par ta beauté et belle par son esprit; avec ta ceinture de perles, ta gorge au vent, tes bras

voluptueux, tes yeux inspirés et ta bouche amoureuse! Quelle table somptueusement servie pour l'amour! aussi l'amour est là qui voltige dans ton atmosphère, tenant d'une main ta couronne d'étoiles, d'étoiles qui filent! de l'autre ton masque tragique, ton sceptre enflammé, et les lauriers qui poussent si verts pour toi! Tu joues Ariane; le navire fuit au loin; ce n'est pas ton amant qui fuit, c'est ta jeunesse. Il fallait t'embarquer avec ta jeunesse et ne pas revenir.

V.

MADEMOISELLE DE CAMARGO.

I.

En avril 1770, le bruit se répandit que mademoiselle Marie-Anne de Camargo venait de mourir en bonne catholique. Ce fut, dit un journal du temps, une grande surprise dans la république des lettres; car depuis plus de vingt ans on la croyait morte. Son dernier admirateur et son dernier ami, à qui elle avait légué ses chiens et ses chats, la fit enterrer avec une magnificence sans exemple à l'Opéra. « Tout le monde, dit Grimm, admirait cette tenture blanche, symbole de candeur dont les personnes non mariées sont en droit de se servir dans leur cérémonie funèbre. »

Mademoiselle de Camargo vint au monde presque en dansant. Elle était dans les bras de sa nourrice, quand les airs mariés d'un violon et d'un hautbois

vinrent frapper son oreille. Elle bondit vivement, et, durant tout le temps de la musique, elle dansa, il n'y a pas d'autre mot, en mesure avec beaucoup de gaieté. Il faut dire qu'elle était d'origine espagnole. Elle est née à Bruxelles le 15 avril 1710, d'une famille noble qui a donné plusieurs cardinaux au sacré Collége, et qui marque avec éclat dans l'histoire d'Espagne, soit dans l'histoire ecclésiastique, soit dans l'histoire nationale. Elle s'appelait Marie-Anne. Sa mère avait dansé, mais avec les dames de la cour, pour son plaisir et non pour celui des autres. Son père, Ferdinand de Cupis de Camargo, était un franc gentilhomme espagnol, c'est-à-dire pauvre. Il vivait à Bruxelles des miettes de la table du prince de Ligne, sans compter les dettes qu'il faisait. Sa famille, assez nombreuse, s'éleva par la grâce de Dieu. Le père courait les cabarets, se reposant sur cette vérité, qu'il y a un Dieu pour les enfants — et pour les ivrognes.

Marianne était si jolie que la princesse de Ligne l'appelait la fille des fées. Légère comme un oiseau, on la voyait s'envoler dans les charmilles. Jamais biche en matinale gaieté n'eut des mouvements plus vifs et plus capricieux; jamais daim blessé par le chasseur ne bondit avec plus de force et de grâce. Quand elle eut dix ans, la princesse de Ligne jugea que cette jolie merveille revenait de droit à Paris, la ville des merveilles. Il fut décidé que mademoiselle de Camargo serait danseuse à l'Opéra; son père se récria beaucoup. « Danseuse! la fille d'un gentilhomme, d'un grand

d'Espagne! — Déesse de la danse, si vous voulez, » dit pour l'apaiser la princesse de Ligne. Il se résigna à faire le voyage de Paris dans un carrosse du prince; il arriva en grand seigneur chez mademoiselle Prevost, que les poëtes du temps chantaient sous le nom de Terpsichore. Elle consentit à donner des leçons à Marianne de Camargo. Trois mois après le départ, M. de Camargo rentrait à Bruxelles avec l'air d'un conquérant : mademoiselle Prevost lui avait prédit que sa fille serait sa gloire et sa fortune.

Après avoir dansé à une fête du prince de Ligne, Marianne de Camargo débuta au théâtre de Bruxelles, où, durant plus de trois années, elle régna comme première danseuse. Son vrai théâtre n'était pas là; malgré son triomphe à Bruxelles, son imagination l'entraînait toujours à Paris : cependant elle quitta Bruxelles pour Rouen. Enfin, après un assez long séjour dans cette ville, il lui fut permis de débuter à l'Opéra. Ce fut le 5 mai 1726, car le jour fameux de son début n'a point été oublié, qu'elle apparut dans tout l'éclat de ses seize ans sur la première scène du monde. Mademoiselle Prevost, jalouse déjà, peut-être par pressentiment, lui avait conseillé de débuter dans les *Caractères de la danse*, ce pas presque impossible, que les virtuoses renommées osaient à peine aborder dans leurs plus beaux jours. Mademoiselle de Camargo, qui dansait comme une fée, surpassa toutes ses devancières; son triomphe fut si éclatant, que dès le lendemain toutes les modes prirent son nom : coif-

fures à la Camargo, robes à la Camargo, souliers à la Camargo. Toutes les dames de la cour imitèrent ses grâces; il en est bien peu qui n'eussent voulu copier jusqu'à sa figure!

Je ne l'ai point dit encore : mademoiselle de Camargo était faite par l'amour et pour l'amour. Elle était belle et jolie tout à la fois. Rien de passionné comme ses yeux noirs, rien d'enchanteur comme son sourire. Lancret, Pater, Van Loo, tous les peintres alors célèbres, ont voulu reproduire cette tête charmante.

Le second jour où mademoiselle de Camargo parut sur la scène, il y eut vingt duels et des luttes sans nombre aux portes de l'Opéra : tout le monde voulait entrer. Mademoiselle Prevost, effrayée d'un pareil triomphe, intrigua si bien, que mademoiselle de Camargo fut bientôt contrainte au rôle de figurante. Elle eut beau s'indigner avec ses admirateurs, il fallut qu'elle se résignât à danser dans les espaliers. Mais elle ne tarda pas à se venger avec éclat : un jour qu'elle figurait dans une entrée de démons, Dumoulin, surnommé le Diable, ne parut pas pour danser son solo quand les musiciens attaquèrent son entrée. Une inspiration saisit mademoiselle de Camargo : elle quitte les figurantes, s'élance au milieu du théâtre et improvise le pas de Dumoulin, mais avec plus de verve et de caprice. Les applaudissements retentirent dans toute la salle. Mademoiselle Prevost jura de perdre sa jeune rivale; mais c'en était fait : Terpsichore était détrônée. Mademoiselle de Carmago fut ce jour-là couronnée

pour longtemps reine de l'Opéra. Reine absolue, dont le pouvoir était sans bornes, elle osa la première trouver ses jupes trop longues. Ici je laisse parler Grimm : « Cette invention utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors occasionner un schisme très-dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Église, qui répugnait à voir des gargouillades et des pirouettes embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. »

M. Ferdinand de Camargo veillait avec une austère sollicitude sur la vertu et sur les appointements de sa fille : il ne sauvait que les appointements. Enivrée par son triomphe, mademoiselle de Camargo écoutait trop volontiers tous les seigneurs de la cour qui envahissaient alors la scène de l'Opéra; il aurait fallu que le roi nommât un historiographe pour raconter toutes les passions de la danseuse. Il fut un temps où tout le monde était amoureux d'elle. On ne jurait que par la Camargo, on ne chantait que la Camargo, on ne rêvait qu'à la Camargo. On n'a pas oublié les madrigaux de Voltaire et des poëtes galants de cette époque galante.

Cependant la gloire de mademoiselle de Camargo s'éteignit peu à peu; comme la mode qui l'avait pro-

tégée, elle passa pour ne plus revenir. Quand elle demanda sa retraite, quoiqu'elle n'eût pas quarante ans, nul ne songeait à la retenir; à peine fut-elle regrettée. On ne se demanda même pas où elle s'était retirée, on ne parla plus d'elle que de loin en loin; et encore n'en parlait-on que comme d'un souvenir. Elle était devenue un peu dévote et très-charitable, connaissant par leurs noms tous les pauvres de son quartier. Elle ne voyait plus guère que trois ou quatre célébrités d'un autre temps, oubliées comme elle.

Dans les *Amusements du cœur et de l'esprit*, mademoiselle de Camargo est accusée d'avoir eu mille et un amants. Sans m'inscrire en faux contre cette accusation, ne puis-je la combattre en reproduisant dans toute sa simplicité cette histoire, qui dévoile une passion profonde? On a beau danser à l'Opéra, sourire à ses adorateurs sans nombre, vivre follement au jour le jour dans toutes les bruyantes agitations du monde, il est des heures bénies où le cœur, souvent dévasté, refleurit tout d'un coup. L'amour est comme le ciel, dont on voit l'azur jusque dans le ruisseau formé par l'orage; çà et là l'amour se retrouve pur dans un cœur troublé. Mais, d'ailleurs, cette passion sérieuse de mademoiselle de Camargo lui est venue dans toute la fraîcheur de la jeunesse.

II.

Un matin, Pont-de-Veyle, Grimm, Duclos, Helvétius, se présentèrent gaiement à l'humble logis de la célèbre danseuse. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas du Louvre. Une servante centenaire vint ouvrir. « Nous désirons parler à mademoiselle de Camargo, » dit Helvétius qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux. La gouvernante les fit tous entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boiseries étaient couvertes de pastels représentant mademoiselle de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant elle n'ornait point à elle seule le salon : on y voyait un *Christ au mont des Oliviers*, une *Madeleine au tombeau*, une *Vierge au Voile*, une *Vénus à Cythère*, les *Trois Grâces*, des Amours à demi cachés sous les chapelets et les buis bénits, des madones couvertes de trophées d'Opéra.

La déesse du lieu ne se fit pas longtemps attendre : une porte s'ouvrit, une demi-douzaine de chiens de toute espèce se précipitèrent dans le salon; il faut dire, à la louange de mademoiselle de Camargo, que ce n'étaient pas des petits chiens. Elle apparut à leur suite, portant dans ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis dix ans, elle avait l'air de

revenir de l'autre monde. « Vous le voyez, messieurs, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma cour aujourd'hui; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres. Tout beau, Marquis! A bas, Duc! Couchez là, Chevalier! Ne trouvez-vous pas mauvais, messieurs, que je vous reçoive en cette compagnie? Mais puis-je savoir... » Grimm prit la parole : « Vous nous pardonnerez, mademoiselle, cette visite inattendue, quand vous saurez la raison sérieuse qui nous amène. — Me voilà curieuse comme si j'avais vingt ans. Mais, hélas! quand j'avais vingt ans, c'était mon cœur qui était curieux. Aujourd'hui que l'hiver est venu pour moi, je n'ai plus rien à apprendre de ce côté-là. — Le cœur ne vieillit pas, dit Helvétius en s'inclinant. — C'est une hérésie, monsieur; il n'y a que ceux qui n'ont point aimé qui osent avancer de pareilles maximes. C'est l'amour qui ne vieillit pas, il meurt enfant. Mais le cœur! — Vous voyez bien, madame, reprit Helvétius, que votre cœur est toujours jeune; ce que vous venez de dire nous prouve assez que vous êtes encore toute pleine de feu et d'inspiration. — Oui, oui, murmura mademoiselle de Camargo en soupirant, vous avez peut-être raison; mais, quand on a des cheveux blancs et des rides profondes, le cœur est un trésor perdu; c'est une monnaie qui n'a plus cours. » Tout en disant ces mots, elle souleva Marquis par ses deux pattes et le baisa sur la tête. Marquis était un beau chien couchant, porteur d'une belle robe tigrée. « Au moins ceux-là m'aimeront jus-

qu'à la fin. Mais, à ce qu'il me semble, nous commençons par déraisonner; est-ce là tout ce que nous avons à dire? Voyons, messieurs, je vous écoute. »

Les visiteurs se regardèrent avec un peu d'embarras; ils semblèrent tous se demander qui d'entre eux prendrait la parole en cette grave circonstance. Pont-de-Veyle se recueillit et débuta par ces mots : « Mademoiselle, tout à l'heure nous déjeunions; nous déjeunions gaiement, comme font des gens d'esprit; au lieu de faire passer devant nous, comme autrefois les Égyptiens, des momies, pour nous montrer que la chose du monde la plus précieuse est le temps, nous évoquions toutes les folles images qui ont enchanté notre jeunesse; ai-je besoin de vous dire que vous ne fûtes pas la moins charmante de ces apparitions? Qui ne vous a aimée? qui n'eût voulu vivre une heure avec vous, au prix d'un coup d'épée? Le bonheur ne se paye jamais trop cher. » Mademoiselle de Camargo interrompit l'orateur. « Ah! de grâce, messieurs, ne m'aveuglez pas par le souvenir de mon temps, ne réveillez pas des passions ensevelies; laissez-moi mourir en paix. Voyez, j'ai des larmes dans les yeux! » Les visiteurs, touchés, regardèrent tous avec une certaine émotion cette pauvre vieille qui avait tant aimé. « C'est étrange, dit Helvétius à son voisin, nous sommes venus ici pour rire, mais nous n'en prenons pas le chemin; et pourtant rien ne serait plaisant comme cette caricature, s'il n'y avait pas une femme là-dessous. — Continuez, monsieur, dit mademoiselle de Camargo à

Pont-de-Veyle. — Il faut bien vous le dire, mademoiselle, l'un de nous, la plus mauvaise tête de la compagnie, ou plutôt celui qui avait bu davantage, déclara que, de tous vos amants, il était celui que vous aviez le plus aimé. « Propos d'homme qui a trop « bu ! » lui dit l'un de nous. » Mais notre fat vida son verre et soutint son paradoxe. La discussion fut très-animée. On parlait, on buvait, on parlait encore. Quand on eut vidé la dernière bouteille, ne sachant plus ce qu'on disait, sans doute, comme la dispute menaçait de finir par un duel, les plus raisonnables de la compagnie proposèrent de venir vous demander à vous-même lequel de vos amants vous aviez le plus aimé. Est-ce le comte de Melun ou le comte de Clermont? Est-ce le duc de Richelieu? Est-ce le marquis de Croismare, le baron de Viomesnil, le vicomte de Jumilhac? Est-ce M. de Beaumont ou M. d'Aubigny? Est-ce un poëte? Est-ce un soldat? Est-ce un abbé? — Chut! chut! dit en souriant mademoiselle de Camargo, ou plutôt prenez le calendrier de la cour. — Ce qu'il nous importe de savoir n'est pas le nom de ceux qui vous ont aimée; mais, je vous le dis encore, le nom de celui que vous avez le plus aimé?... — Vous êtes des fous, dit mademoiselle de Camargo d'un air triste et d'une voix émue; je ne veux pas vous répondre. Laissons en paix dans leur tombeau nos passions éteintes. Pourquoi exhumer toutes ces charmantes folies qui ont eu leur jour de fête? — Voyons, dit Grimm à Duclos, ne nous laissons pas attendrir, cela deviendrait un peu trop

ridicule. Mademoiselle de Camargo, dit-il en caressant deux chiens à la fois, quelle est donc l'époque des jupes raccourcies? car c'est encore là un des points de notre dispute philosophique. »

La vieille danseuse ne répondit pas. Tout à coup, prenant la main de Pont-de-Veyle : « Monsieur, lui dit-elle en se levant, suivez-moi. » Il obéit avec quelque surprise. Elle le conduisit dans sa chambre à coucher; c'était une vraie chiffonnière qui ressemblait fort à la boutique d'une marchande à la toilette : tout y était en désordre; on voyait que les chiens y tenaient beaucoup de place. Mademoiselle de Camargo s'arrêta devant une petite commode en bois de rose, couverte de porcelaines de Saxe plus ou moins ébréchées. Elle ouvrit un petit coffre d'ébène, tout en le présentant sous les yeux de Pont-de-Veyle. « Voyez-vous? » dit-elle avec un soupir. Pont-de-Veyle vit une lettre en lambeaux et un bouquet desséché depuis plus d'un demi-siècle; à peine si on pouvait reconnaître l'espèce de fleurs qui le composaient. « Eh bien? demanda Pont-de-Veyle. — Eh bien, vous ne comprenez pas? — Pas du tout. — Voyez ce portrait. » Elle indiqua du doigt un mauvais portrait à l'huile, couvert de poussière et de toiles d'araignée. » Je commence à comprendre. — Oui, dit-elle, c'est son portrait. Pour moi, je ne le regarde jamais. Il est là bien plus ressemblant, poursuivit-elle en se frappant le cœur. Un portrait! c'est bon pour ceux qui ne prennent pas le temps de se souvenir. »

Pont-de-Veyle regardait tour à tour avec beaucoup d'intérêt la lettre, le bouquet fané et le mauvais portrait. « Avez-vous jamais rencontré cette figure-là? — Jamais. — Mais retournons de l'autre côté. — Non, de grâce, je vous écoute. — N'est-ce pas assez de vous avoir montré le portrait? Vous pouvez maintenant d'un seul mot terminer la dispute, puisque vous avez vu si celui que j'ai le plus aimé ressemble à votre ami.... qui avait bu. — Il ne lui ressemble pas le moins du monde. — Eh bien, tout est dit; je vous pardonne votre visite. Adieu; quand vous déjeunerez avec vos amis, vous prendrez un peu ma défense; vous leur direz, à tous ces libertins sans pitié, que je me suis sauvée par le cœur, si on peut se sauver par là.... Oui, oui, c'est la planche de salut dans le naufrage! »

Disant ces mots, mademoiselle de Camargo s'avança vers la porte du salon. Pont-de-Veyle la suivit, emportant le coffre d'ébène. « Messieurs, dit-il à ses joyeux amis, notre buveur n'était qu'un fat; j'ai vu le portrait du plus aimé de la déesse de céans; maintenant vous allez joindre vos prières aux miennes pour décider mademoiselle de Camargo à nous raconter le roman de son cœur; je n'en connais que la préface, qui est triste et charmante : j'ai vu une lettre, un bouquet et un portrait. — Je ne dirai pas un mot, murmura-t-elle; les femmes sont accusées de ne pouvoir garder un secret; il en est pourtant plus d'un qu'elles ne confient jamais. Un secret amoureux, c'est une rose qui vous

embaume le cœur; si on le confie, la rose perd son parfum. Moi qui vous parle, poursuivit mademoiselle de Camargo en s'animant, je n'ai gardé cet amour dans toute sa fraîcheur que parce que je n'en ai jamais rien dit. Il n'y a guère que la Carton et ce vieux malin de Fontenelle qui aient surpris mon secret. Fontenelle dînait souvent chez moi. Un jour, me voyant pleurer, il fut si étonné de mes larmes, lui qui ne pleurait jamais, par philosophie sans doute, qu'il me tourmenta durant plus d'une heure pour avoir le mot de l'énigme. C'était presque une femme; il m'arracha par ses chatteries l'histoire de cette passion. Le croiriez-vous? j'espérais le toucher au cœur, mais c'était parler à un sourd. Après m'avoir écoutée sans mot dire jusqu'à la fin, il murmura de sa petite voix éteinte : *C'est joli.* Au moins la Carton pleurait avec moi! C'est bien la peine d'être un poëte et un philosophe, pour ne rien comprendre à ces histoires-là! »

Mademoiselle de Camargo se tut, un profond silence suivit ses paroles, tous les regards s'arrêtaient sur elle. « Parlez, parlez, nous écoutons, dit Helvétius; nous sommes plus dignes de vous entendre que le vieux philosophe, qui n'aima que lui-même. — Après tout, reprit-elle, emportée par le charme de ses souvenirs, c'est une bonne heure à passer, je parle pour moi, et les heures bonnes ou mauvaises, il n'en sonnera plus beaucoup dans ma vie; car je sens bien que je m'en vais. Mais je ne sais plus mon commencement; il me passe du feu sous les yeux, je n'y vois plus,

tant je suis éblouie. Voyons, j'avais vingt ans... Mais je n'oserai jamais lire à livre ouvert devant tant de monde. — Figurez-vous, mademoiselle de Camargo, dit Helvétius, que vous lisez un roman. — Eh bien, dit-elle, je commence sans plus de façons :

III.

« J'avais vingt ans. Vous savez tous, car cette aventure a été un grand scandale, vous savez comment le comte de Melun m'enleva un matin avec ma sœur Sophie. Cette petite folle, qui avait beaucoup d'imagination, m'ayant surprise lisant une lettre du comte où il parlait de son dessein, elle jura sur ses treize ans qu'il faudrait bien qu'on l'enlevât aussi. J'étais loin de croire à une pareille prétention. On se figure toujours que les enfants ne comprennent rien; mais à l'Opéra et en amour, il n'y a pas d'enfants. Le comte de Melun avait, à force d'argent, gagné notre femme de chambre. J'étais bien coupable; je savais tout et je n'avais pas averti mon père. Mais mon père m'ennuyait un peu; il prêchait dans le désert, c'est-à-dire qu'il me prêchait la vertu. Il me parlait sans cesse de notre gentilhommerie, de notre cousin qui était cardinal, de notre oncle qui était grand inquisiteur. Vanité des vanités! tout n'était que vanité chez lui, quand chez moi tout n'était qu'amour. Je me souciais bien d'être d'une famille illustre! j'étais belle, on m'adorait, et,

ce qui vaut mieux peut-être, j'étais dans le divin cortége des vingt ans!

» Au milieu de la nuit, voilà que j'entends ma porte qui s'ouvre : c'était le comte de Melun; je ne dormais pas, je l'attendais. N'est pas enlevée qui veut; j'allais être enlevée!

» L'amour n'est pas seulement charmant par lui-même, il l'est encore par ses extravagances romanesques. Une passion sans aventures, c'est une maîtresse sans caprices. J'étais assise sur mon lit. « Est-ce toi, Jacqueline? dis-je en jouant l'effroi. — C'est moi, dit le comte en tombant à genoux. — Vous, monsieur! Votre lettre n'était donc pas un jeu? — Mes chevaux sont à deux pas; il n'y a pas de temps à perdre : quittez cette triste prison; mon hôtel, ma fortune, mon cœur, tout cela est à vous! » A cet instant une lumière brilla à la porte. « Mon père! m'écriai-je avec terreur, en me cachant dans mes rideaux. — Tout est perdu! » murmura le comte. C'était Sophie. Je la reconnus bientôt à son pied léger. Elle s'avança la lumière à la main et en silence, devant le comte. « Ma sœur, me dit-elle avec un peu de trouble, mais sans trop se déconcerter, me voilà toute prête. » Je ne comprenais pas, je la regardais avec surprise; elle était habillée des pieds à la tête. « Que veux-tu dire? tu es folle! — Pas du tout, ma sœur, je veux être enlevée comme vous. » Le comte de Melun ne put s'empêcher de rire. « Mademoiselle, lui dit-il, vous oubliez vos poupées et vos polichinelles. — Monsieur, répondit-

elle avec dignité, j'ai treize ans, ce n'est pas d'hier que j'ai débuté à l'Opéra; je joue mon rôle dans *l'Enlèvement de Psyché.* — A merveille, dit le comte, nous allons vous enlever. Aussi bien, me dit-il à l'oreille, il n'y a que ce moyen de nous délivrer d'elle. »

» J'étais fort ennuyée de ce contre-temps qui compliquait trop l'aventure. Mon père pouvait pardonner mon enlèvement, mais celui de Sophie! J'essayai de la détourner de cette folle tentative : je lui offris mes parures; elle ne voulut pas entendre raison : elle déclara que, si on ne l'enlevait pas avec moi, elle allait avertir mon père, et par là empêcher l'aventure. « Ne la contrariez pas, dit le comte; avec ces dispositions-là, un peu plus tôt, un peu plus tard, elle sera enlevée. — Eh bien, partons tous ensemble. » La femme de chambre, qui s'était avancée à pas de loup, nous dit de nous dépêcher, parce qu'elle craignait que le bruit des chevaux, qui piaffaient dans le voisinage, ne réveillât M. de Camargo. Nous partîmes; le carrosse nous conduisit à l'hôtel du comte, rue de la Culture-Saint-Gervais. Sophie riait et chantait. Le lendemain j'écrivis à l'Opéra que, par ordonnance du médecin, je ne pouvais danser avant trois semaines. Vous le dirai-je, messieurs, huit jours après, j'allai moi-même avertir mon directeur que je danserais le soir! Ceci, vous le voyez, ne fait pas l'éloge du comte de Melun; mais il est si peu d'hommes en ce monde qui soient amusants huit jours de suite! J'aimais le comte, sans doute, mais j'avais besoin de respirer un peu sans lui.

Mes yeux cherchaient l'éclat du théâtre; j'ouvrais sans cesse les fenêtres, comme si je devais m'envoler par là.

» Dès que je reparus à l'Opéra, mon père me suivit à la piste et découvrit la retraite de ses filles. Un soir, dans les coulisses, il alla droit au comte et le provoqua. Le comte lui dit avec beaucoup de déférence qu'il n'avait garde de s'exposer à tuer le grand homme qui avait donné le jour à une fille comme moi. Mon pauvre père eut beau établir et prouver seize quartiers, le comte ne se voulut point battre. C'est de ce temps-là que date la fameuse requête que mon père adressa au cardinal de Fleury. Je n'ai point oublié la teneur de cette requête :

Le suppliant expose à monseigneur le cardinal que le comte de Melun ayant enlevé ses deux filles la nuit du 10 au 11 de ce mois de mai 1728, il les tient emprisonnées en son hôtel, rue de la Culture-Saint-Gervais. Le suppliant, ayant pour partie une personne de rang, est obligé de recourir aux législateurs; il espère de la bonté du roi qu'il lui fera rendre justice, et qu'il ordonnera à monseigneur le comte de Melun d'épouser la fille aînée du suppliant et de doter la cadette.

» Un père ne pouvait mieux parler. Le cardinal de Fleury s'amusa beaucoup de la requête, et me conseilla pour toute pénitence, un jour que nous soupions ensemble, d'abandonner à mon père mes appointements de l'Opéra. Mais je m'aperçois que je n'avance guère dans mon récit. Que voulez-vous? le commencement est le chapitre où l'on revient toujours avec le

plus de plaisir. Il y avait un an que j'habitais l'hôtel du comte de Melun. Sophie était retournée chez mon père pour n'y pas rester longtemps; mais ce n'est pas son histoire que je raconte. Un matin, un cousin du comte arriva à l'hôtel avec beaucoup de fracas : c'était M. de Marteille, qui était lieutenant aux armées du roi. Il venait de la guerre; il s'était distingué à la campagne de Flandre par des actions d'éclat. Il devait passer une saison à Paris dans toutes les folies de son âge. Il nous surprit à déjeuner; il se mit à table sans façon, sur la prière du comte.

» Au premier abord il ne me séduisit pas; je lui trouvai l'air un peu fanfaron. Il parlait de ses prouesses guerrières. Une visite nous ayant interrompus, le comte passa dans son cabinet et nous laissa en tête-à-tête. La voix de M. de Marteille, jusque-là haute et fière, s'adoucit un peu; il m'avait regardée en soldat, il me regarda en écolier : « Pardonnez-moi, madame, me dit-il d'une voix troublée, mes allures cavalières; je n'entends rien aux belles manières, je n'ai point passé à l'école de la galanterie. Ne vous offensez pas de tout ce que je puis dire. — Mais, monsieur, lui dis-je en souriant, vous ne me dites rien. — Ah! si je savais parler! mais, en vérité, je serais plus à mon aise en face de toute une armée que devant vos beaux yeux. Le comte est bien heureux d'avoir à combattre une si belle ennemie. » Disant ces mots, il me regarda avec une tendresse suppliante qui contrastait singulièrement avec ses airs de héros. Je ne sais ce que mes yeux lui

répondirent. Le comte rentra alors, et la conversation prit un autre tour.

» M. de Marteille accepta, sur les instances de son cousin, un appartement à l'hôtel. Il sortit : je ne le revis que le soir à souper. Il ne savait pas qui j'étais; le comte m'appelait Marianne, et, par hasard peut-être, il ne dit pas un mot à son cousin de l'Opéra ni de mes grâces à danser. Au souper, M. de Marteille n'avait plus sa franche gaieté du matin; une légère inquiétude passait sur son front; plus d'une fois je rencontrai son regard attristé. « Égayez donc votre cousin, dis-je au comte. — Je sais bien ce qu'il lui faut, me répondit M. de Melun; je veux demain le conduire à l'Opéra. Vous verrez que dans ce pays perdu il retrouvera sa belle humeur. » Je me sentis jalouse sans chercher à me dire pourquoi.

» Le lendemain, on représentait le *Triomphe de Bacchus*. J'apparus sur la scène en Ariane, toute couverte de pampres et de fleurs. Je n'ai jamais si mal dansé : j'avais reconnu M. de Marteille parmi les gentilshommes de la maison du roi. Il me regardait avec une sombre attitude. J'espérais lui parler avant la fin du ballet, mais déjà il était parti. Je fus offensée de ce brusque départ. « Quoi! me disais-je, il me voit danser, et voilà de quelle façon il me fait ses compliments! » Le lendemain matin, il déjeuna avec nous : il ne me disait pas un mot de la veille; à la fin, ne pouvant réprimer mon impatience : « Eh bien, monsieur de Marteille, lui dis-je d'une voix aigre-douce,

vous êtes parti hier de bonne heure; ce n'était guère galant. — Ah! si vous ne dansiez pas! » dit-il avec un soupir. C'était la première fois qu'on me parlait ainsi. Craignant d'en avoir trop dit, et pour donner le change à M. de Melun, qui le regardait d'un air étonné, il se mit à parler d'une petite chanteuse sans figure, dont la voix avait beaucoup de fraîcheur.

» Dans l'après-midi, le comte, retenu je ne sais pourquoi, pria son cousin de me conduire au bois en carrosse : il devait nous rejoindre à cheval. L'idée de cette promenade me fit battre le cœur avec violence : c'était la première fois que j'écoutais battre mon cœur avec plaisir.

» Nous montâmes en carrosse par un beau soleil d'été; tout me semblait en fête : le ciel, les maisons, les arbres, les chevaux et les passants. Un voile était tombé de mes yeux. Durant quelques minutes nous gardâmes le plus profond silence : ne sachant quelle figure faire, je m'amusai à faire briller un diamant sous un rayon de soleil qui pénétrait dans le carrosse. M. de Marteille me saisit la main. Nous gardions toujours le silence; je voulus dégager ma main, il la pressa davantage; je rougis, il devint pâle. Un cahot vint à propos nous tirer d'embarras; le cahot m'avait soulevée; lui me fit tomber sur son cœur. « Monsieur! lui dis-je en tressaillant. — Ah! madame, si vous saviez comme je vous aime! » Il me dit ces mots avec une tendresse inexprimable : c'était l'amour lui-même qui parlait. Je n'eus pas la force de me

fâcher : il reprit ma main et la couvrit de baisers; il ne me dit plus rien. Je voulais parler, mais je ne savais que dire moi-même. De temps en temps nos regards se rencontraient : c'est alors que nous étions éloquents. Que de serments éternels! que de promesses de bonheur!

» Cependant nous arrivâmes au bois; tout à coup, comme saisi d'une idée soudaine, il mit la tête à la portière, et dit quelques mots au cocher. Je compris par la réponse de La Violette qu'il ne voulait pas obéir; mais M. de Marteille ayant parlé de coups de bâton et de cinquante pistoles, le cocher ne répliqua pas. Je ne comprenais guère où il en voulait venir. Après une demi-heure de course rapide, comme je regardais avec une certaine inquiétude de quel côté de la promenade nous étions, il chercha à me distraire en me parlant de quelques épisodes de sa vie. Quoique je n'écoutasse pas avec beaucoup de recueillement, je compris que jusque-là j'étais la seule femme qu'il eût aimée. Ils disent tous cela; mais lui disait la vérité, car il parlait avec ses yeux et avec son cœur. Je m'aperçus bientôt que nous n'étions plus dans notre chemin; mais voyez jusqu'où va la faiblesse d'une femme amoureuse : je n'eus point le courage de lui demander pourquoi nous avions changé de route. Nous traversâmes la Seine en bateau entre Sèvres et Saint-Cloud; nous regagnâmes les bois, et, après une heure de traversée, nous arrivâmes à la grille d'un petit parc au bout du village de Velaisy.

» M. de Marteille avait compté sans son hôte. Il croyait ne trouver âme qui vive dans le petit château de son frère; mais, depuis la veille, son frère était de retour d'un voyage sur les côtes de France. Voyant que le château était habité, M. de Marteille me pria de l'attendre un peu dans le carrosse. Dès qu'il se fut éloigné, le cocher vint à la portière : « Eh bien, madame, me dit-il, nous respirons enfin; m'est avis que nous ferions bien de nous éclipser : comptez sur La Violette, avant deux heures nous serons à l'hôtel. — La Violette, lui dis-je, ouvrez la portière. » Je courais un grand danger! La Violette obéit. « Maintenant, lui dis-je quand je fus sur le gazon, vous pouvez partir. » Il me regarda avec les yeux d'un vieux philosophe, remonta sur son siége et fit claquer son fouet; mais, à peine en route, il jugea à propos de rebrousser chemin. « Je ne retourne pas sans madame; car, si je retourne seul, je suis bien sûr d'être battu et chassé. — Ma foi! La Violette, comme il te plaira. » A cet instant, je vis revenir le comte. « Tout va pour le mieux, me cria-t-il de loin; mon frère n'a que deux jours à passer à Paris; il s'est arrêté ici pour donner des ordres; il veut à toute force voir la Camargo danser ses loures et ses musettes; je lui ai dit qu'elle dansait aujourd'hui : il va partir à l'instant. Vous allez attendre dans le parc le moment de son départ. Je retourne près de lui, car il faut que je l'embrasse et lui souhaite un bon voyage. »

» Une heure après, nous étions installés au château,

comme il y a cent ans Ninon de Villarceaux. La Violette demeura à nos ordres avec son carrosse et ses chevaux. Le soir, grande rumeur à l'Opéra. On annonça solennellement au public que mademoiselle de Camargo avait été enlevée. Le comte de Melun, surpris de ne pas nous rencontrer au bois, était allé au théâtre. On le persifla, il jura de se venger. Il chercha partout, il ne retrouva ni ses chevaux, ni son carrosse, ni sa maîtresse. Durant trois mois l'Opéra fut en deuil : on mit vingt huissiers sur mes traces; mais nous faisions si peu de bruit dans ce petit château, perdu là-bas dans les bois, que nous n'y fûmes pas découverts. »

IV.

Mademoiselle de Camargo était devenue pâle; elle se tut et regarda ses auditeurs comme pour leur dire, par ses regards rallumés à cette flamme céleste qui avait passé sur sa vie : « Ah! comme nous nous sommes aimés pendant ces trois mois! »

Elle reprit ainsi : « Cette saison a tenu plus de place dans ma vie que tout le reste du temps. Quand je songe au passé, c'est tout de suite là que je vais. Comment vous raconter tous les détails de notre bonheur? Quand la destinée nous protége, le bonheur se compose de mille riens charmants que des cœurs étrangers ne peuvent comprendre. Durant ces trois mois, j'étais heureuse de tout, je voulais vivre à jamais dans cette

retraite charmante pour celui que j'aimais mille fois plus que moi-même. Je voulais renoncer à l'Opéra, l'Opéra, que M. le comte de Melun n'avait pu me faire oublier pendant huit jours!

» M. de Marteille avait tous les attraits de la vraie passion; il m'aimait avec une naïveté charmante; il mettait en jeu, sans y penser, toutes les séductions de l'amour. Que de paroles tendres! que de regards passionnés! que de propos enchanteurs! Chaque jour était une fête, chaque heure un ravissement. Je n'avais pas le temps de songer au lendemain.

» Nos journées se passaient en promenades au fond des bois, dans les mille détours du parc. Le soir, je jouais du clavecin et je chantais. Plusieurs fois il m'arriva de danser, mais de danser pour lui. Au milieu d'un pas qui eût fait fureur à l'Opéra, je tombais tout éperdue à ses pieds; il me relevait, m'appuyait sur son cœur et me pardonnait d'avoir dansé. J'entends toujours sa belle voix, qui était de la musique, mais de la musique comme j'en rêve et comme n'en fait pas Rameau.... Mais voilà que je ne sais plus ce que je dis. »

Mademoiselle de Camargo se tourna vers Pont-de-Veyle. « Monsieur, lui dit-elle, ouvrez ce coffre, ou plutôt passez-le-moi. » Elle prit le coffre, l'ouvrit et y prit le bouquet. « Mais avant tout, messieurs, il faut que je vous explique pourquoi j'ai gardé ce bouquet. » Disant ces mots, elle chercha à respirer l'odeur évanouie du bouquet.

« Un matin, reprit-elle, M. de Marteille m'éveilla de bonne heure. « Adieu! me dit-il, pâle et tremblant. — Que dites-vous? m'écriai-je avec effroi. — Hélas! reprit-il en m'embrassant, je n'ai pas voulu vous avertir plus tôt, mais, depuis quinze jours, j'ai reçu l'ordre du départ. On va reprendre les hostilités dans les Pays-Bas, je n'ai plus une heure pour moi ni pour vous : il faut que je fasse près de quarante lieues aujourd'hui. — Ah! mon Dieu! que deviendrai-je? dis-je en pleurant. Je veux vous suivre. — Mais, ma chère Marianne, je reviendrai. — Vous reviendrez dans un siècle! Allez, cruel, je serai morte quand vous reviendrez. »

» Une heure se passa dans les adieux et dans les larmes; il fallait partir : il partit.

» Je retournai à Paris. Deux jours après son départ, il m'écrivit une lettre bien tendre, où il me disait que le lendemain il aurait la consolation de se battre. Que vous dirai-je encore? il m'écrivit une seconde fois. »

Mademoiselle de Camargo déploya lentement la lettre en lambeaux. Cette seconde lettre, la voici :

Ce 17 octobre.

Non, je ne reviendrai pas, ma chère maîtresse, je vais mourir, mais sans peur et sans reproche! Ah! si vous étiez là, Marianne! Quelle folie! dans un hôpital, où tous tant que nous sommes nous nous voyons défigurés et mourants! Quelle idée aussi de m'élancer en avant, quand je ne songeais qu'à te revoir! Aussitôt blessé, j'ai demandé au médecin si j'aurais le temps d'aller jusqu'à Paris : « Vous n'avez qu'une heure! » m'a-t-il dit

sans pitié.... On m'a transporté ici avec les autres. Enfin, il faut savoir prendre tout ce qui vient d'en haut. Je meurs content de t'avoir aimée; console-toi. Je ne suis pas jaloux de ceux qui viendront, car t'aimeront-ils comme moi? Adieu, Marianne, la mort passe et n'attend pas; je la remercie de m'avoir laissé le temps de te dire adieu. A présent, c'est moi qui vais t'attendre.

Adieu, adieu! je te sens encore sur mon cœur qui cesse de battre.

« J'étais dans ma loge à l'Opéra quand je reçus cette seconde lettre : on m'habillait. Je tombai évanouie en disant que je ne danserais plus jamais. C'était un jour de belle représentation. Le bruit se répandit que j'étais à moitié morte et que mademoiselle Aurore allait danser mon pas. O fragilité du cœur des femmes! le rideau se leva, et que vit-on? Mademoiselle de Camargo elle-même, avec son même sourire et ses mêmes pirouettes! Mais si un des spectateurs avait mis la main sur son cœur!... »

TAYLOR INST. OXFORD

V.

Les philosophes qui avaient d'abord écouté en sceptiques eurent ici toutes les peines du monde à n'être plus philosophes. Si mademoiselle de Camargo avait des larmes dans la voix, ils avaient presque des larmes dans les yeux.

Mademoiselle de Camargo poursuivit : « Vous dirai-je toute ma douleur, toutes mes larmes, toutes mes an-

goisses? Je n'ai point oublié M. de Marteille dans le tourbillon de mes folies. Les autres m'ont aimée, je n'ai aimé que M. de Marteille; son souvenir a passé sur mes années comme une bénédiction du ciel. On m'a vue aller à la messe; on s'est amusé de ma dévotion. Ils n'ont pas compris, les philosophes, que j'allais prier Dieu à cause de ce mot de M. de Marteille : « A présent, c'est moi qui vais t'attendre. »

Mademoiselle de Camargo acheva ainsi son histoire.

« Eh bien, mon cher philosophe, dit Helvétius à Duclos en descendant l'escalier, vous venez de lire un livre assez curieux. — Un mauvais livre, répondit Duclos; mais ceux-là seuls sont les bons. »

VI.

MADEMOISELLE GAUSSIN.

Mademoiselle Gaussin ne pouvait pas se prévaloir de son blason comme mademoiselle de Camargo, qui étalait ses jupes en s'écriant : « Trente-six quartiers ! »

En effet, voici l'histoire de la naissance de mademoiselle Gaussin :

Le comédien Baron avait un carrosse et un château. Il avait ramené de son château, pour conduire son carrosse, un grand diable de Bourguignon haut en couleur, vif et gai comme un coteau de Chambertin, sentant son cru à vingt pas à la ronde.

Ce grand coquin de cocher, quand il se vit sur un trône doré au gouvernail de deux rosses harnachées comme des chevaux de race, se mit en tête de conter des gaillardises à toutes les Margots de son voisinage.

Comme le drôle avait des allures cavalières, il tourna la tête à toute une phalange de cuisinières.

Baron ne montait pas une fois en carrosse sans trouver près des chevaux, quelle que fût l'heure, en allant à la comédie comme en revenant de la comédie, quelque sentimentale laveuse de vaisselle en colloque élégiaque avec son coquin de cocher. « De quoi se mêle cette canaille? disait Baron. Apprenez donc la passion humaine dans Corneille, dans Molière et dans Racine! A la fin vous n'en saurez pas autant qu'un cocher et qu'une cuisinière qui se donnent une accolade. »

Les hauts faits de ce cocher se répandirent de proche en proche; on en jasa beaucoup à la Comédie française, parce que ces demoiselles avaient toutes une servante affolée de ce don Juan bourguignon.

Un soir, mademoiselle Lecouvreur s'approcha mystérieusement de Baron, et lui dit : « J'ai une réparation à vous demander : ma cuisinière, une vertu romaine, a été séduite par votre cocher, qui menace de la laisser là avec son enfant, car la pauvre fille accouchera ces jours-ci. Je vous avertis que si vous ne forcez pas Antoine à épouser Jeanne, je vous forcerai à reconnaître l'enfant. — A reconnaître l'enfant! s'écria Baron en riant. Je n'ai jamais signé mes œuvres, je ne veux pas revendiquer celles des autres; mais puisque ce coquin a été coupable, il expiera son crime. Du reste, on n'a pas besoin de lui dire que quand le vin est versé il faut le boire. — Il n'y a que les comédiens, dit mademoiselle Lecouvreur, pour faire respecter la vertu : le théâtre est l'école des mœurs. Pour cou-

ronner l'œuvre, Baron, tu seras parrain de l'enfant. — Et toi la marraine, » dit Baron.

Voilà l'origine de mademoiselle Gaussin.

Le cocher de Baron s'appelait Antoine Gaussin, la cuisinière de mademoiselle Lecouvreur se nommait Jeanne Pollet; mademoiselle Gaussin eut les prénoms de Jeanne-Catherine-Marie-Madeleine. Ce fut celui de Madeleine qu'elle choisit plus tard, parce qu'elle voulait beaucoup aimer.

Les tableaux vivants ou les tableaux parlants ne sont pas, on le sait, d'une création moderne; les courtisanes de l'antiquité païenne avaient appris, dans les ateliers des peintres et des sculpteurs, à représenter les banquets et les fêtes de l'Olympe. On les voyait sur les places publiques d'Athènes et de Sicyone, sous la figure visible de Vénus ou de Diane, des Heures ou des Grâces, lutter avec l'œuvre des peintres ou des sculpteurs. Dans l'antiquité hébraïque, ne voit-on pas, à la cour de David et de Salomon, apparaître ces symboles vivants? Quand la reine de Saba vint à Jérusalem, elle avait toute une phalange de jeunes filles chastement vêtues de l'air du temps, qui représentèrent devant Salomon les visions de la reine du soleil.

Mademoiselle Gaussin se révéla dans les *Tableaux anacréontiques;* il y avait tant d'expression dans ses yeux et dans sa bouche, elle possédait à un si haut degré l'art des contrastes et des nuances, elle avait tant de grâces adorables pour incliner la tête, pour poser le pied, pour soulever la main, pour dénouer et

répandre sa chevelure comme un flot d'or sur le marbre frissonnant de son épaule ou la neige empourprée de son sein, que les spectateurs tout émerveillés voyaient en elle Vénus, Junon, Diane, Daphné, Terpsichore, et jamais Madeleine Gaussin.

Ce qui lui faisait dire plus tard, quand on lui reprochait ses débuts un peu décolletés, qu'elle ne s'était jamais montrée elle-même au public.

Elle passait tout entière avec la foi de l'artiste dans le symbole qu'elle représentait.

Quand mademoiselle Rachel joue Hermione, qui songe à mademoiselle Rachel? La tragédienne a disparu sous la femme furieuse, plus jalouse que la panthère. Ainsi mademoiselle Gaussin voilait sa nudité en montrant au spectateur l'épaule altière de Junon, le sein amoureux de Vénus et le flanc chaste de Diane.

Mademoiselle Gaussin était comme cette Susanne de Santerre, qui pour se cacher aux yeux des deux vieillards se découvre devant le spectateur. Dans ce tableau, comme disait Diderot, Susanne est chaste, elle ne sait pas que le public la regarde. Pareillement, mademoiselle Gaussin se cachait par la métamorphose*.

Elle commença, selon la coutume du temps, par

* M. d'Auberval, dans le discours de clôture qu'il adressa au public en 1765, rappela les tableaux anacréontiques de mademoiselle Gaussin : « Ses yeux, dit-il, parlaient à l'âme; l'amour semblait l'avoir fait naître pour prouver que la volupté n'a pas de parure plus provocante que la naïveté. »

courir la province; l'histoire ne dit pas ce qu'elle fit de son cœur dans ses pérégrinations printanières : il ne s'est pas rencontré, comme pour mademoiselle Clairon, quelque indiscret amant pour éditer ses premières aventures.

Les comédiennes ne courent pas la province sans déchirer aux buissons leur robe de lin; mais comme, après tout, Madeleine Gaussin n'est pas une sainte du calendrier, je n'ai pas à faire l'apologie de ses vertus.

Ce qui est hors de doute, c'est que, le 28 avril 1731, quand elle débuta à la Comédie française, elle connaissait à fond la science du cœur.

Elle avait été à l'école du sentiment, de la jalousie, de la fureur : elle faisait résonner sous son jeu toute la gamme des passions.

Elle avait passé par les joies infinies, par les tendresses ineffables, par les douleurs sauvages de l'amour. Nulle, au théâtre, n'était plus variée, plus légère et plus profonde, plus folle et plus méditative; elle éclatait en gaieté et elle fondait en larmes.

Aussi on peut dire sans hyperbole que dix années durant tout Paris fut amoureux d'elle : gens de cour et gens d'église, bourgeois et robins, hommes d'épée et hommes de plume, se laissaient prendre à cette expansion vibrante et attendrie.

M. de Voltaire, Voltaire lui-même, s'inscrivit sur la première page du Livre d'or de mademoiselle Gaussin; il lui donna le rôle de Zaïre, ce qui fut une des meilleures inspirations de sa tragédie.

Aussi, après la première représentation, Voltaire écrivit une épître à la tragédienne :

Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers, au théâtre applaudis;
Protége-les, Zaïre est ton ouvrage,
Il est à toi, puisque tu l'embellis.

Je ne dirai pas toute cette épître. On connaît ces madrigaux, qui ne sont pas de la poésie, mais qui sont de l'esprit. Voltaire écrivait cela sur des genoux impatients, dans le style chiffonné des grâces du temps.

Après Zaïre, ce fut Alzire. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée du madrigal :

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire,
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Guzman convertit.

Ce n'est pas moi qu'on applaudit! Cependant si on avait dit à Voltaire que c'était là une parole de l'Évangile! Celui qui écrit pour le théâtre pourrait toujours dire au comédien, quand le comédien lui donne son âme, de signer aussi la pièce, à moins que celui qui écrit pour le théâtre ne se nomme Molière.

Ce fut surtout dans le rôle d'Inès, cette célèbre tragédie de La Mothe, que Voltaire voulait mettre en vers, que mademoiselle Gaussin révéla la poésie passionnée et expressive de son jeu. On se rappelle le vers célèbre :

Tout Paris pour Inès a les yeux de don Pèdre.

Mademoiselle Gaussin ayant été peinte par Tournières dans ce rôle si émouvant, La Mothe fit inscrire ce vers sur le cadre en lettres d'or.

A ses débuts, elle fut poursuivie par tout ce qui restait de roués de la Régence. Richelieu, qui avait paraphrasé le vers de Boileau :

La femme est une esclave, et ne doit qu'obéir;

Richelieu, habitué à la conquête sur un plus haut théâtre, fut très-surpris et très-irrité de voir la porte de mademoiselle Gaussin se fermer devant lui. Il jura de se venger sur une femme de la cour.

Or pourquoi la porte de mademoiselle Gaussin se fermait-elle devant ce héros de ruelles, qui ne gagna jamais de batailles qu'avec M. de Cupidon?

C'est que Madeleine Gaussin n'avait plus qu'un amant à la fois.

Or quel était celui qui défendit la place, quand le maréchal de Richelieu y mit le siége?

Un brave garçon, nommé Bagnolé, qui n'avait pas le sou, mais qui pouvait rendre des points au maréchal sur les choses du cœur.

Voici toute cette histoire :

Un matin, sa fille de chambre lui apporta dans son lit, avec son chocolat et ses nouvelles à la main, une lettre écrite dans ce beau style :

MADEMOISELLE,

Je suis un pauvre écolier en droit, que vos yeux ont à jamais perdu. Il faut que j'aille me jeter à vos pieds et y mourir. Je

vous ai vue hier dans Zaïre! Vous êtes si belle, que je n'ai pas entendu un mot. Cette nuit, je la passe à rôder sous vos fenêtres sans savoir le temps qu'il fait. De grâce, faites-moi vivre ou faites-moi mourir. Votre laquais ne veut pas me laisser entrer. Je ne veux pas faire antichambre. Donnez des ordres pour que j'aille jusqu'à vous. En me voyant si bête, ou si sublime dans ma folie, vous aurez des larmes ou un éclat de rire, ma vie ou ma mort.

BAGNOLÉ.

Mademoiselle Gaussin relut trois fois cette lettre. « C'est un fou, » dit-elle. Et elle sonna. « Jacquelinette! — Mademoiselle? — Qu'est-ce que cela veut dire? »

Jacquelinette se mit à rire. « Ah! mademoiselle, celui-là vous fera tourner la tête, mais de l'autre côté. — Il est donc laid? — Oh! que nenni! mais il est équipé! c'est à mourir de rire. Il est venu déjà trois ou quatre fois, comme si nous nous levions avec le soleil. — Sa lettre est bien jolie. — S'il revient, que lui dirons-nous? — Tu lui diras qu'il m'en écrive d'autres. »

Bagnolé revint. Il eut beau faire du tapage à la porte, il n'entra pas.

Il se mit en sentinelle au bas de l'escalier, pour surprendre au passage la comédienne; mais à midi, comme elle ne descendait pas, il entra au café Procope pour lui écrire une seconde lettre.

Pendant qu'il écrivait, elle sortit. Ce jour-là elle joua dans *l'Oracle*. Dans l'entr'acte, comme elle recueillait des bouquets et des compliments au foyer, Bagnolé,

plus fou encore que la veille, accourut à elle et se jeta à ses pieds, après avoir renversé Pont-de-Veyle sur son passage.

Il y avait vingt-cinq personnes au foyer. Tout à sa passion, il ne vit que Madeleine Gaussin, et lui dit d'une voix émue, agenouillé devant elle : « Je vous aime et je vous le dirai partout. »

Mademoiselle Gaussin voulut se lever et s'enfuir, mais il la retint par le bras.

Un jeune homme, le marquis d'Imécourt, l'apostropha vertement et voulut le séparer violemment de la comédienne; mais Bagnolé tint bon.

Mademoiselle Gaussin, d'ailleurs, toute courroucée qu'elle était par cette manière de vivre ou plutôt par cette manière d'aimer, avait remarqué la figure de l'écolier en droit.

C'était une belle figure, très-pâle et très-expressive : l'âme y rayonnait. Une fleur de jeunesse et de poésie y répandait une auréole. « Savez-vous qu'il a une tête charmante? dit la comédienne au marquis d'Imécourt, qui était son amant du lendemain. — Ma foi! dit celui-ci, je m'en lave les mains, » et il lâcha Bagnolé.

En ce moment, les soldats de garde à la Comédie française vinrent pour le saisir. Sous le charme pénétrant d'un regard attendri de mademoiselle Gaussin, il se laissa conduire comme un homme ivre à la caserne du Luxembourg. Il demanda son père : c'était un cabaretier de la Râpée; croyant que son fils était fou ou

qu'il se disposait aux folies de l'Enfant prodigue, il le conduisit à Saint-Lazare avec la force armée.

Mais le lendemain, l'amoureux s'envola par une fenêtre et courut à la Comédie française.

Il attendit cette fois que mademoiselle Gaussin vînt à passer. Quand elle descendit de son phaéton, il se jeta encore à ses pieds. « J'ai voulu vous revoir, » lui dit-il avec passion.

Et lui montrant un poignard : « Mais ne vous impatientez pas, tout à l'heure tout sera fini. — Vous êtes un enfant, lui dit-elle en lui prenant la main pour lui prendre le poignard; relevez-vous et ne mourez pas. Je ne suis pas cruelle jusque-là. S'il faut que je vous aime, eh bien, je vous aimerai ! »

Le pauvre Bagnolé eut une joie si inespérée d'entendre ces paroles, ou plutôt cette belle voix qui venait de s'attendrir pour lui, qu'il tomba évanoui sur le pavé.

Madeleine Gaussin appela son laquais, tout en soulevant la tête de Bagnolé.

Le laquais le prit dans ses bras et le transporta au café Procope, où mademoiselle Gaussin entra elle-même.

Il y avait là Piron et Boissy. On fit cercle autour de la comédienne, qui raconta, avec toute sa naïve simplicité, la folie de l'écolier en droit.

Piron, qui n'avait pas encore été amoureux, s'approcha du jeune homme et le salua avec respect. « Les gens des académies, dit-il à Boissy, saluent la Sagesse,

qui est stérile; moi, je fais comme Érasme, je salue la Folie, qui va où la mène son cœur. »

Bagnolé, qui revenait à lui, ouvrait des yeux baignés de joie sur mademoiselle Gaussin, doucement inclinée au-dessus de lui. « Moi, dit Boissy, je salue la Passion quand elle est si forte et si franche. — Et moi, dit mademoiselle Gaussin, à tant de folie et à tant de passion, je donnerai ma folie et ma passion. »

Bagnolé s'était levé; il jeta un regard jaloux autour de la comédienne et sembla lui demander s'ils n'allaient pas aller savourer ailleurs leur lune de miel. « Honni soit qui mal y pense! » dit mademoiselle Gaussin.

Elle alla, suivie de près par Bagnolé, jusqu'à son phaéton. « Montez, » dit-elle à l'amoureux.

Il eut l'esprit de ne pas lui demander où ils allaient. Où ils allaient! le savaient-ils bien tous les deux? Mais à la Comédie, quand on annonça que Madeleine Gaussin, « subitement enrhumée, » ne jouerait pas ce jour-là le rôle de Lucinde dans *l'Oracle*, les spectateurs, nés malins, s'écrièrent : « Bagnolé! Bagnolé! »

Mademoiselle Gaussin revint; on en revient toujours! Elle revint seule; c'est ce qui arrive souvent quand on est parti deux. D'ailleurs mademoiselle Gaussin ne voulait pas se donner les airs d'une Philis sentimentale : elle voulait bien que tout le monde fût amoureux d'elle, mais elle craignait un peu le sublime ridicule d'aimer quelqu'un. Pour Bagnolé, il était encore dans toutes les flammes de la passion, mais il avait en

quelques jours subi tant de caprices, qu'il avait dit adieu à la Gaussin sans trop de regrets, comptant bien se consoler ailleurs avec quelque bonne fille du pays latin, sans mise en scène.

Malgré ses caprices de reine de théâtre, mademoiselle Gaussin avait une manière de vivre très-facile. « Je n'ai pas de préjugés, » disait-elle; ce qui voulait dire : « Je vais où va le vent, j'aime quand il me plaît, je n'écoute que ma folie, et je m'amuse de la sagesse des autres. » Elle aimait mieux une ceinture dorée qu'une bonne renommée. Une ceinture! a-t-elle jamais eu le temps de la nouer? Pour sa renommée, c'était la plus mauvaise du théâtre. Le parterre vengeait çà et là les mœurs outragées en la frappant d'une allusion. A la première représentation d'une comédie de Destouches, *la Force du naturel,* quand ce vers :

> Je crois que de sa vie elle ne dira non,

vint indiquer le caractère du personnage représenté par elle, toute la salle éclata de rire, — hormis le duc de Richelieu.

Mademoiselle Gaussin relevait ses très-chancelantes vertus par beaucoup d'esprit et d'originalité. Elle ennoblissait, si on peut dire, ses airs de courtisane par quelques accents de vraie passion et par un beau désintéressement. Une histoire entre mille :

Elle adora deux fermiers généraux — l'un après l'autre, — Bouret et Helvétius, — et ce ne fut pas pour leur argent. Avec Bouret, ç'avait été une passion à

l'épreuve de l'eau et du feu. Dans ses plus folles ivresses, le fermier général donna un blanc seing à mademoiselle Gaussin. « Prends garde, lui dit-elle gravement, j'en abuserai. — Tu n'épuiseras ni mon amour ni ma fortune. » A dix ans de là, Bouret n'était plus amoureux et ramassait les débris de sa fortune. Mademoiselle Gaussin, de son côté, ne levait plus de hautes contributions dans les coulisses de la Comédie française. Un matin que Bouret désespérait de faire face à sa mauvaise fortune, il lui vient une visite. C'est un homme de loi qui l'avertit qu'il va lui présenter un billet à l'ordre de mademoiselle Gaussin. « Ah! mon Dieu, s'écrie Bouret, j'avais oublié celui-là. » L'homme noir tire le billet de son portefeuille, Bouret le prend d'une main émue et le respire avec une secousse vers le passé. « Ah! dit-il, dans ce temps-là je ne doutais de rien. » Il déploie le billet. « C'est égal, coûte que coûte, je payerai celui-là. C'est bien son écriture en pattes de mouche, c'est bien ma signature. Mais qu'ai-je lu? » Les yeux du financier s'emplissent de larmes. Il relit le billet :

« *Je jure d'aimer Gaussin toute ma vie.*

» BOURET. »

Mademoiselle Gaussin avait appris que son ancien amant perdait la moitié de sa fortune : elle avait jugé que l'heure de l'échéance était venue et elle avait rempli le blanc seing.

Bouret pleurait comme un enfant. « Pauvre Gaussin, la dernière fois que j'ai dîné avec elle aux Porcherons, c'est elle qui a payé le dîner. »

Mademoiselle Gaussin aimait Helvétius pour sa beauté et pour sa distinction. Un soir, au foyer, pendant un entr'acte, Helvétius était là près d'elle qui pérorait sur je ne sais quel point de philosophie transcendante; un financier, vieux roué de la Régence, devenu fort laid et fort riche, s'approcha de mademoiselle Gaussin et lui offrit, sans autre entrée en matière, cent pistoles pour aller souper avec lui. « Turcaret mon ami, dit mademoiselle Gaussin à voix haute, avec l'air de tête le plus impertinent, je vous donnerai deux cents pistoles si vous voulez venir souper chez moi avec cette figure-là. » Et, disant ces mots, elle indiqua du doigt Helvétius.

On a beaucoup discuté sur la beauté de mademoiselle Gaussin. Voici comment mademoiselle Clairon l'a peinte : « Mademoiselle Gaussin avait la plus belle tête, la voix la plus touchante; son ensemble était noble, tous ses mouvements avaient une grâce enfantine à laquelle il était impossible de résister, et elle ne résistait pas non plus; mais elle était mademoiselle Gaussin dans tout. Zaïre et Rodogune étaient jetées dans le même moule : âge, état, situation, lieux, tout avait la même teinte. » Mademoiselle Clairon dit ailleurs que mademoiselle Gaussin n'a qu'un vague instinct de l'art dramatique, qu'elle n'en a pas comme elle le sentiment passionné et intelligent. Elle lui

refuse tout net le droit de juger une œuvre de théâtre, pas plus une comédie qu'une tragédie. Mademoiselle Clairon me semble plaisante. Ce droit de juger, qui est-ce qui l'a? Le temps, et encore! M. de Voltaire jugeait Corneille à cent ans de date; le jugeait-il mieux que le cardinal de Richelieu? Mademoiselle Clairon aurait mieux fait d'aimer une heure de plus que de promener sa balance.

Il y a au foyer des acteurs, à la Comédie française, un portrait de mademoiselle Gaussin plus ou moins authentique. C'est une jolie femme avec du rouge et de la poudre, peinte par Nattier. Elle est vêtue en vestale du dix-huitième siècle. Elle montre une fine et blanche épaule; elle ne prend guère souci de cacher son sein*.

Toute cette beauté, tout cet éclat, toute cette gloire passèrent vite, comme tout ce qui aime le soleil. Le foyer de la Comédie se dépeupla autour de mademoi-

* Voltaire a peint cette belle fille dans son beau temps, en prose et en vers, de face et de profil. Dans un exemplaire de *Zaïre*, j'ai lu ce dizain fantasque écrit de la main du poëte :

Non, le prophète de la Mecque
Dans son sérail n'a jamais eu
Si gentille Arabesque ou Grecque.
Son œil noir, tendre et bien fendu,
Sa voix et sa grâce intrinsèque
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebèque;
Mais quand l'auditeur morfondu
L'aura dans sa bibliothèque,
Tout mon honneur sera perdu.

selle Gaussin. Le siècle se faisait raisonneur; ses amants tournaient à la philosophie. Pour elle, ne sachant plus à quel vent tourner, elle chercha la sagesse, par curiosité. L'exemple de mademoiselle Gaussin n'a pas corrigé, plus tard, mademoiselle Guimard, qui a fini comme elle.

Or voici comment finit mademoiselle Gaussin.

Le mariage, qui lui avait pendant cinquante ans semblé un préjugé, lui apparut tout à coup comme une planche de salut pour l'éternité. Elle eut un si vif désir de mourir dans le sacrement, « honorée comme toutes les femmes, » que, ne pouvant s'allier à plus haut personnage, elle épousa un danseur de l'Opéra, elle qui avait vécu familièrement avec des ducs et des philosophes, Richelieu ou Helvétius! Elle devint donc *madame Toalaïgo* gros comme le bras. Mais il était trop tard pour être heureuse, partant pour avoir beaucoup d'enfants. Le sieur Toalaïgo, jaloux du passé, le pauvre homme, je veux dire le pauvre danseur! la battit pour tous les amants qu'elle avait eus. La pauvre femme! Vanité des vanités! Elle se consola un peu quand Toalaïgo acheta en Berry la terre de Laszenoy, dont il prit le nom. Mais, quel que fût le nom, c'était toujours le cœur et l'esprit de Toalaïgo.

On raconte que pendant une saison passée à ce fameux château elle rencontra son cher Bagnolé, qu'elle n'avait pas voulu prendre le temps d'aimer. Bagnolé était devenu un philosophe agreste; il chassait en méditant sur les agitations et les vanités humaines.

« Ah! Bagnolé! Bagnolé! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, c'était vous, et non les autres. — C'est vrai, dit Bagnolé en pâlissant; mais il est trop tard pour vous appuyer sur ce cœur qui ne bat plus pour vous. »

Elle retourna à son mari, plus désolée encore.

Toalaïgo lui fit la grâce de la quitter pour l'autre monde. Mais que lui reste-t-il, à elle, dans celui-ci? des yeux pour voir la solitude qui se fait autour de celles qui ont trop vécu dans la foule.

Elle n'avait plus qu'un parti à prendre, c'était de se fuir elle-même, ce qu'elle fit le 6 juin 1767. Pauvre Gaussin! tant de beauté, tant de charmes et tant d'esprit! Elle qui avait eu quatre chevaux à son carrosse, elle qui avait été l'adoration de tous les enfants prodigues de la génération de Voltaire, elle mourut sans avoir de quoi faire un testament! Et, ce qui est bien plus triste, sans un ami pour qui elle pût regretter de n'avoir pas à faire un testament!

VII.

LES CONFESSIONS

DE MADEMOISELLE GAUTIER,

COMÉDIENNE ET CARMÉLITE.

Des Carmélites de Lyon, avril 1757.

De pauvres gens me mirent au monde. On pouvait dire de mon père et de ma mère que c'étaient l'eau et le feu, la pluie et le beau temps. Est-ce à ces oppositions de caractères que j'ai dû d'être la créature la plus étrange qui soit sur la terre? Dès que je sus parler, je sus chanter; dès que je sus écrire, je sus dessiner. J'avais tout à la fois des aptitudes d'homme et de femme. Mon parrain m'ayant entraînée dans une salle d'armes, je saisis une épée avec la grâce, non pas d'une femme, mais d'un maître d'armes. Que faire de moi? je rimais des tirades de tragédie, je peignais avec un pinceau large et fier, mais je ne fus ni peintre

ni poëte. Il fut décidé, en conseil de famille, que j'entrerais au théâtre, où je ne peindrais que ma figure et où je débiterais les vers de Corneille.

Savez-vous ce qui faisait mon charme, c'est que j'étais violente et douce, c'était la tempête de l'équinoxe dans un verre d'eau de rose; j'avais des colères de lion et des paresses de couleuvre. Quand j'étais debout, je défiais tous les hommes, même le maréchal de Saxe. Un soir, à souper, je pris mon assiette d'argent et je la roulai comme une oublie. Il s'était moqué de moi : « Faible femme! » Je le défiai à l'épée, au pistolet et au poing; il me dit, car il était toujours galant, qu'il aimait mieux lutter corps à corps : il vint à moi d'un air résolu; je l'attendis comme un mur d'airain; aussi le premier choc fut épouvantable, il alla rouler à l'autre bout de la table. Il est vrai de dire qu'il prit sa revanche, car il l'emporta à la seconde attaque, mais il avoua que j'étais une rude amazone et que pas un homme ne lui avait résisté aussi longtemps que moi. Par exemple, si on me surprenait couchée, je n'étais pas si vaillante.

J'ai couru la province avant de débuter à la Comédie française. J'étais de toutes les aventures et de tous les duels. Il n'y avait pas alors un souper qui ne finît d'une façon tragi-comique. On se disputait mes grâces, on se coupait la gorge pour mes beaux yeux, mais je ne me croyais obligée à rien; bien mieux, il arriva un jour cette histoire :

M. de La Ferté, sous-gouverneur du roi, et le mar-

quis de Lenox, capitaine au Royal-Champagne, me défièrent, devant douze bouteilles de vin de Porto, car je ne reculais devant rien, pas même devant le diable. C'était après le spectacle : nous voilà tous les trois buvant jusqu'à l'ivresse. Une fois ivres, mes deux compagnons se disputent à qui m'enlèvera ; je riais sous cape. Voilà la dispute qui s'échauffe, on menace de se jeter les dernières bouteilles à la tête. Je les rappelai à la raison par ces simples mots : « Oh! messieurs, du si bon vin! » Ils reposèrent les bouteilles sur la table, mais ils dégainèrent vaillamment. M. de La Ferté, un peu plus gris que M. de Lenox, perdit d'abord du terrain, mais tout à coup, ressaisissant sa colère, il fondit sur le marquis comme un véritable ouragan et lui perça l'épaule de part en part; après quoi, pendant que son rival, tombé sur un fauteuil, demandait un médecin à l'hôtelier, il vint à moi avec un sourire et me dit cavalièrement : « Ma belle amie, c'est moi qui vous enlève pour ce soir. — Mon bel ami, lui dis-je, savez-vous à qui vous parlez? — A ma maîtresse, répondit-il. — A votre maître! » lui criai-je toute révoltée. Et subitement je me saisis de l'épée de M. de Lenox et je me mets en garde. M. de La Ferté ne veut pas me prendre au sérieux, il me rit au nez et hausse les épaules. « La lâcheté après l'outrage! lui dis-je avec fureur. — Attendez, me dit-il; puisque cela vous amuse, je vais m'amuser aussi. » Il tire son épée et veut faire sauter la mienne, mais j'avais prévu le coup et ce fut son épée qui sauta. Il se piqua au

jeu, ramassa son épée et se remit en garde. « Madame, dit-il en affectant de me parler avec respect, il est bien entendu que le vainqueur dictera ses conditions au vaincu. — J'y souscris, » répondis-je. Les fumées du vin ne nous aveuglaient pas. M. de La Ferté ne voulait pas me frapper au cœur, et moi je ne songeais qu'à lui donner une leçon. Tic tac, tic tac, nous étions de la même force; aussi durant toute une minute, nous nous escrimions sans aboutir. Je désespérais déjà de ma cause, quand il se découvrit, je l'atteignis au bras : « Touché! s'écria-t-il; je pourrais continuer, mais ce ne serait pas de jeu. — Continuez, » lui dis-je en souriant. Je voyais bien qu'il avait toutes les peines du monde à soulever son épée. Un médecin venait d'entrer; nous pansâmes les deux blessés et je passai la nuit à les veiller. Ils avaient juré de la passer amoureusement avec moi.

Voilà mes faits et gestes. J'en pourrais écrire tout un volume.

J'ai aimé, pour mes péchés, le maréchal de Wurtemberg. Un jour de vanité, il m'emmena à la cour du duc pour prouver à son souverain qu'il avait une plus belle maîtresse que lui. Arrivée à la cour, je regardai du haut de ma beauté la maîtresse du duc, qui jouait à la souveraine. Je fus d'une si belle impertinence, que le duc me donna l'ordre de sortir de ses États; je lui répondis avec la plus belle impertinence qu'il ne fallait pas vingt-quatre heures pour sortir de ses États.

Revenue à Paris, le croiriez-vous, je n'eus qu'une

idée, me venger du duc sur sa maîtresse. Comment me venger? je ne savais pas, mais je repartis.

Qu'on juge de l'intempérance et de l'effervescence de mes passions, par les écarts et les périls auxquels elles m'ont exposée. A quels dangers ne s'exposait pas une fille de vingt à vingt-deux ans, en allant de Paris dans le Wurtemberg et du Wurtemberg à Paris dans une voiture de poste, à la merci d'un seul laquais et d'un postillon! Ce laquais, plus timide et plus las, le sentant beaucoup mieux que moi, s'approchait souvent de ma chaise, et surtout dans les bois de Nancy et de Sainte-Menehould, en me disant d'une voix entrecoupée : « Mademoiselle, savez-vous que nous voici dans de vrais coupe-gorges?... » A quoi je répondais : « Marche toujours et ne crains rien : tu suis César et sa fortune! » Certaine nuit, dans une auberge, on entre dans ma chambre; et, croyant qu'on vient m'avertir que les chevaux sont à la chaise, j'appelle mon laquais, et personne ne me répond. Tandis que l'on s'approchait de mon lit, je crie aussitôt au voleur, et le voleur intimidé s'enfuit. Je m'élance du lit, il m'échappe. On vient au bruit. Je m'en prends à l'hôte, qui s'excuse sur trois voitures arrivées la nuit : « C'en est assez, lui dis-je; qu'on mette les chevaux à ma voiture! » On obéit, et je pars sur-le-champ, sans penser davantage au voleur.

J'arrivai incognito à Wurtemberg; j'achetai les deux plus beaux chevaux des États du prince, je les attelai à un carrosse de louage et j'allai sur la promenade où

toute la cour faisait la queue de paon. Je reconnais la maîtresse du duc, noblement couchée dans une calèche toute bleue et toute rose. « Attends, lui dis-je, je vais te donner un autre lit! » Je passe comme un coup de vent contre la favorite et je la jette les quatre fers en l'air à dix pas de là, au grand étonnement de ses courtisans, qui n'osaient pas y regarder à deux fois de peur d'être indiscrets.

Mais pourquoi vous dire toutes ces folies? Si vous aviez une heure à perdre, je vous raconterais mes galantes équipées avec le comte de Chémerolles, qui devint fou d'amour quand il me rencontra, et qui devint fou quand je lui dis que je ne l'aimais plus. Ah! chez moi les passions allaient à bride abattue, elles ne se reposaient pas à l'ombre des grands marronniers; si je prenais le temps de me retourner, c'en était fait de mon amoureux.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas! j'ai subi la peine du talion. Pendant six ans, je riais des larmes qui tombaient à mes pieds, car j'avais plus que toute autre l'art cruel de déchirer les cœurs. Mais un jour, mon cœur fut déchiré. Je jouais les princesses de tragédie, ce fut un prince de tragédie, Quinault-Dufresne, qui me prit dans son empire, qui m'emprisonna dans sa passion, je veux dire ma passion, et je fus triste jusqu'à la mort, comme a dit notre Sauveur, s'il m'est permis de mêler le sacré au profane. O cœur humain! ô abîme, ô ténèbres! j'étais descendue d'un gentilhomme à un comédien, et ce comédien ne m'aimait

pas. Juste retour des choses d'ici-bas, Quinault-Dufresne n'aimait que les femmes de qualité! Il daigna venir souper avec moi, mais le lendemain il partit de bonne heure et ne revint pas. J'allai plus loin dans mon humiliation, je lui écrivis les lettres les plus tendres. Savez-vous ce qu'il fit de mes lettres, des chefs-d'œuvre de passion, à ce qu'on a dit? il les donna à lire, pendant l'entr'acte, à ces dames de la Comédie. J'aurais voulu me venger, mais on se venge toujours mal, quand on aime, de celui qui ne vous aime pas. Ah! si Quinault-Dufresne avait su tenir une épée!

Il y avait six ans que j'étais à la Comédie française : j'avais débuté, un jeudi de septembre 1716, par le rôle de Pauline dans *Polyeucte;* j'y jouai pour la dernière fois, je ne sais plus quel jour d'avril 1723, le rôle de madame Patin. J'avais consenti depuis quelque temps à jouer les caractères, où, grâce à mon encolure, à mes airs d'amazone, à ma gaieté naturelle, à mes saillies, je faisais jaillir le rire comme une source vive de tous les coins de la salle. Je ne sais pas si je me consolais de l'abandon de Quinault-Dufresne; ce qui est hors de doute, c'est que j'avais plus d'un consolateur à mes trousses. Sans doute, pour parler dans la pernicieuse façon des gens du monde, j'étais plongée dans une mer de délices et je goûtais une funeste sécurité dans les ténèbres de la mort, quand je fus illuminée d'une lumière divine. Je m'éveille à huit ou neuf heures du matin, contre ma coutume ordinaire. Je me souviens que c'est le jour de ma naissance; je sonne

mes gens. Ma femme de chambre arrive, pensant que je me trouve mal : je lui dis de m'habiller, parce que je veux aller à la messe; elle me répond qu'il n'est pas fête, sachant qu'à peine les jours d'obligation m'y faisaient aller. J'insiste, elle m'habille. Je vais aux Cordeliers, suivie de mon laquais, menant avec moi un petit orphelin de ma mère, que j'avais adopté. J'entends une partie de la messe sans nulle attention; vers la préface, une voix intérieure me demande « qui m'amène au pied des autels? si c'est pour remercier Dieu de m'avoir donné de quoi plaire au monde, et transgresser mortellement chaque jour sa loi? »

Cette réflexion, de la plus monstrueuse ingratitude envers le Seigneur, me terrassa au point que je ne saurais l'exprimer!... De la chaise sur laquelle j'étais nonchalamment appuyée, je me prosternai sur le pavé.

La messe finie, je renvoie chez moi et mon laquais et l'orphelin, et demeure abîmée dans une perplexité inconcevable. Je me relève tout à coup, et vais à la sacristie demander une messe du Saint-Esprit, auquel un germe de foi, qui n'avait jamais été étouffé par mes désordres, me faisait avoir recours dans les dangers les plus évidents. Le premier mot que je prononce en attendant le prêtre, c'est celui-ci : « Mon » Dieu, je voudrais bien me sauver.... Mais comment » faire? je tiens à des chaînes d'autant plus indissolu- » bles, qu'elles me sont chères!... Aidez-moi donc

» vous-même, ô mon Dieu !... Pour être éclairée de vos » lumières, je viendrai tous les jours à la messe.... » Bref, après trois heures d'agitation, si je ne m'en retournai pas chez moi justifiée, j'étais du moins déterminée à entrer dans le chemin qui mène à la justification.

Six mois se passèrent avec ma messe fidèlement entendue le matin, et le soir mes allures accoutumées. On m'avait raillé sur mes messes : je me déguisai en femmelette, pour n'être pas connue. On s'en aperçoit, la raillerie redouble; pour lors je me rappelle cette parole de l'Évangile : « Qu'on ne peut servir deux maîtres. » Sur quoi je prends mon parti, vers la Toussaint, d'abandonner le plus dangereux, quoique le plus agréable.

Je commençai par me passer de femme de chambre pour m'habiller. Afin de m'accoutumer à la retraite que je méditais, je me retirai doucement des parties de plaisir, sous prétexte d'indisposition. Mais plus le temps pascal approchait, où j'avais fixé ma retraite, plus mes combats intérieurs devenaient si violents, que la force de mon tempérament y succomba. Un vomissement presque continuel ne m'empêcha pourtant pas d'écrire ma confession générale.

La nécessité de trouver un confesseur me détermina à me confier à une vertueuse parente, qui m'avait souvent et vainement moralisée. Elle s'adressa au grand pénitencier, qui lui indiqua un zélé vicaire de Saint-Sulpice, ma paroisse. Il me rebuta d'abord, et refusa

de m'entendre jusqu'à ce que j'eusse fait divorce avec le monde : enfin, touché de me voir à ses pieds, où mes larmes et mes sanglots lui peignaient la sincérité de mes sentiments, après m'avoir consolée dans l'espérance des miséricordes du Seigneur, il me quitta en me renvoyant à un jour plus tranquille.

Quel jour, bon Dieu!... c'était le jour même où, pour la dernière fois de ma vie, les personnes qui m'étaient les plus chères devaient dîner chez moi.... Mais, quelque chères qu'elles me fussent, elles m'étaient alors moins chères que mon salut.

Ce que je souffris à table pour ne rien laisser apercevoir de ma situation intérieure ne peut s'imaginer! La grâce et la nature se faisaient sentir dans tous les replis de mon cœur, surtout lorsque quelqu'un me dit : « Vous nous faites trop grande chère pour un mer- » credi de la Passion, » et qu'on répondit tout de suite : « C'est qu'elle nous fait ses adieux. »

Me sentant prête à m'évanouir, je me lève de table sous prétexte d'un payement à faire, et pour lequel j'avais donné ma parole. Chacun se lève aussi, on me conduit jusqu'à ma porte; je monte en carrosse, et la compagnie se remet à table : mais le premier coup de fouet du cocher me fait pousser un cri si perçant, qu'entendu par la compagnie, on se disposait à venir à moi. A ce mouvement, je rentre dans une salle basse; ma femme de chambre leur donne le change en leur persuadant que je suis partie, et que c'est l'enfant qu'on a entendu crier. Je remonte alors en

voiture, et me sauve à Saint-Sulpice où mon confesseur m'attendait.

Là, quelque agitée que je fusse, je commence ma confession; et après une séance de trois heures, où Dieu seul put me soutenir, le confesseur, vraiment touché de mon état, me remit à un autre jour.

Je rentrai chez moi, où je n'avais plus que quatre jours à demeurer. La désolation s'empara de mon esprit et de mon cœur; j'étais éperdue et tremblante, et me demandais, comme saint Augustin : « Pourras-tu » te passer de tant d'aisances et de biens? de tant de » sortes de douceurs qui, jusqu'à ce jour, ont comblé » tes souhaits? Abandonneras-tu ce petit palais pour » aller vivre seule dans une triste cellule, et ne voir » que des religieuses? embrasser enfin (et pour toute » la vie!) un état aussi monotone qu'obscur, et que tu » détestas toujours?... » Mais je triomphai de ce cruel moment.

Enfin, le jour de ma sortie arrive. M. Languet, mon curé, m'avait souvent évitée : j'avais toujours ri et badiné de ses pieuses exhortations. Sa joie fut complète lorsque je lui fis part des miséricordes de Dieu sur moi.

Je passai une partie de la nuit à écrire aux personnes avec lesquelles j'étais engagée de profession, et au père de mon adoptif, à qui je renvoyais l'enfant avec vingt pistoles. Je laissai les lettres, avec ordre de ne les envoyer à leur adresse qu'à midi, et de dire à quiconque me demanderait que j'étais absente pour

longtemps. Après quoi je partis, vers cinq heures du matin, de chez moi, pour n'y jamais rentrer.

Mais, au lieu des combats précédents, j'en sortis avec la même tranquillité que je sors actuellement de ma cellule pour aller au chœur, onze mois précisément après cette heureuse messe!

J'arrive, tout aussi tranquille, à Versailles, au lever de feu M. le cardinal de Fleury et de M. le duc de Gesvres, mes constants protecteurs, desquels j'allais prendre congé. Je passe de leur appartement à la chapelle du roi, pour y entendre la messe, pendant laquelle je me souviens qu'il y a dans le château une dame que j'avais violemment offensée; et, sortant de la chapelle, je me hâte d'aller chez elle, et je la fais prier de descendre dans un entre-sol, pour éviter l'éclat de ses premiers mouvements.

A peine y est-elle entrée, que je ferme la porte et me précipite à ses pieds : ce qui la rend interdite et sans voix. Je lui demande, dans la posture de suppliante où j'étais, un généreux pardon; parce qu'abandonnant le monde pour faire pénitence, j'avais cru devoir commencer par ce que l'Évangile prescrit de plus difficile.

Cette dame, un peu revenue de ce qu'elle avait d'abord cru n'être qu'une illusion, me dit tout ce que la colère d'une femme piquée le plus sensiblement put lui suggérer de plus dur. Après l'avoir écoutée sans lui répondre, je lui dis, toujours prosternée à ses pieds, que je n'étais pas venue pour me justifier, mais

pour lui demander pardon; que si elle daignait me l'accorder, je partirais contente; que si elle me refusait, Dieu serait satisfait de ma soumission, mais ne le serait pas de son refus. A ces mots, elle me tend la main, me fait asseoir, et nous voilà réconciliées.

Je repartis de Versailles sans y prendre de nourriture, l'action que je venais de faire m'ayant suffisamment rassasiée. Je me rendis à Paris, dans la communauté de Sainte-Perpétue, où j'avais fait meubler une petite chambre, pour y demeurer jusqu'à ce que l'inventaire de mes meubles et autres arrangements fussent finis.

En entrant dans cette première retraite, j'éprouvai invisiblement ce que saint Paul éprouva visiblement, puisqu'au lieu des écailles qui lui tombèrent des yeux, je me sentis transformée en une créature toute nouvelle. Montée à cett e petite chambre, je me crus montée au ciel!... Là, tout le passé s'évanouit; maisons, biens, amis, plaisirs, tout disparut de mon souvenir; le calme et la paix intérieure où je me trouvai me faisaient presque douter si ma vie jusqu'alors n'avait pas été un songe. Ma cousine, qui fondait en larmes et qui ne pouvait se séparer de moi dans la crainte de me laisser seule, et qu'elle ne me trouvât morte le lendemain, ne pouvait comprendre mon empressement à la renvoyer pour goûter à loisir le nouveau plaisir de la solitude.

Je dis à la supérieure que j'avais fait collation le matin, et que je la priais de me donner à souper du

reste du dîner de la communauté. Il ne se trouva qu'un peu de carpe à l'étuvée, que je mangeai avec appétit. Cette carpe réchauffée et quelques noix pour dessert non-seulement restèrent dans mon estomac sans peine, mais je dormis toute la nuit d'un sommeil aussi paisible que celui d'un enfant de huit ans : ce qui a toujours continué depuis.

Dès qu'on sut ma retraite, chacun lui donna la cause qui lui plut : personne ne put croire que dans la force de l'âge (j'avais alors trente et un ans) et de la violence des passions, j'eusse pris, sans m'y croire forcée, un parti si opposé à celui que je quittais.... Mon inventaire est affiché; il dure quinze jours, pendant lesquels tout Paris vient se convaincre de la réalité de ma fuite; et chacun s'en retourne touché et attendri des miséricordes de Dieu sur moi.

Mes affaires enfin rangées, je pars pour le Mâconnais, la veille de l'Ascension, six semaines après ma *sortie d'Égypte*, et où m'attendait madame la marquise de Valadons d'Arcy, mon amie, à qui j'avais fait part de ma détermination, en la priant de m'arrêter une place dans le couvent des Ursulines de Pondeveaux, pour y vivre pensionnaire et inconnue : car la vocation était encore bien loin de ma pensée, attendu l'aversion que j'avais toujours eue pour ce genre de vie, et surtout pour les communautés de filles.

En montant dans la diligence, je trouvai, pour compagnon de voyage, M. le commandant de l'Aubépin, qui, trompé par mon extérieur, me combla de soins

et d'attentions respectueuses jusqu'à Saulieu, où la marquise m'attendait : ce qui l'ayant confirmé dans la haute opinion qu'il avait prise de moi, il me supplia de lui dire à qui il avait eu l'honneur de rendre ses devoirs.

A peine fus-je installée dans le couvent de Pondeveaux, où les religieuses m'avaient reçue avec toute la bienveillance possible, que le démon me tendit un piége. Une personne dont le nom vous est très-connu m'écrivit : que dans la résolution où j'étais de mener une vie retirée, il me conjurait d'accepter une de ses terres qu'il me nommait, pour y finir mes jours comme il me plairait; et qu'en ce cas, il me la donnerait en bonne forme.

Mais je savais vaincre le démon.

Je le remerciai cordialement de son offre, en lui disant : qu'ayant quitté ma maison, il ne serait pas édifiant que j'acceptasse la sienne; et que, quelque pures que pussent être ses intentions, le public pouvait les mal interpréter.

Les religieuses m'avaient donné une grande chambre, dans laquelle j'en fis construire trois, comptant y finir mes jours. J'assistais à tous leurs exercices. On avait pour moi des égards qui m'affligeaient, parce que, trompées, ainsi que le commandeur, sur un certain air du monde et un embonpoint que je n'avais pas encore perdu, on me croyait de haut parage. Je les tirai d'erreur, comme j'avais désabusé le commandeur; et elles m'en témoignèrent encore plus d'amitié.

Je passais les jours à lire, à prier Dieu, menant la vie la plus douce qu'on puisse imaginer.

Je fus pourtant affligée à Pondeveaux, pendant les premiers six mois, par des songes qui, chaque nuit, me désolaient beaucoup. Un jour, me trouvant seule devant le saint sacrement, dans la peine où j'étais de ces songes impertinents, je m'adressai à la mère de Dieu, comme si elle eût été présente : « Oh çà! » sainte Vierge, lui dis-je avec la même ingénuité » que j'avais parlé à Dieu, aux Cordeliers, dix-huit » mois auparavant, on dit que vous êtes toute-puissante » dans le ciel, que vous obtenez pour les pécheurs ce » qu'ils osent vous demander?... Si, par votre inter- » cession, je suis délivrée des vexations nocturnes que » je souffre depuis si longtemps et qui me font hor- » reur, je vous promets de jeûner, au pain et à l'eau, » la veille de toutes vos fêtes, et de communier à votre » intention; de porter jusqu'à la mort, sur ma chair, » un cordon de laine blanche avec des nœuds; et de » dire chaque jour bien dévotement votre chapelet. »

Depuis cet instant je fus si tranquille sur ce point, et j'ai conservé une si vive reconnaissance envers cette mère de miséricorde, que je répandrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour soutenir et son pouvoir et sa bonté.

Après dix mois de séjour à Pondeveaux, je vins à Lyon rendre mes devoirs à feu M. le maréchal de Villeroi.

La maison de l'Antiquaille me plut beaucoup; et,

quoiqu'on n'y reçût point de pensionnaires, M. l'archevêque leur demanda pour moi cette grâce. J'avais eu quelques inquiétudes à Pondeveaux, pour avoir refusé la visite du vieux comte de Feuillans, qui en était gouverneur. D'un autre côté, mon amie la marquise d'Arcy n'approuvait pas que je fusse aussi séquestrée que je prétendais l'être, et que je regardasse comme une distraction l'offre qu'elle me faisait continuellement de passer une partie de la belle saison dans ses terres, avec elle et sa famille.

Je fis donc revenir mes meubles de Pondeveaux, sans me soucier des accommodements que j'y avais fait faire, et qui m'avaient coûté plus de deux cents pistoles. Je fis à peu près les mêmes frais à l'Antiquaille, la regardant enfin comme la dernière de mes stations. J'y suivis, de même qu'à Pondeveaux, les exercices réguliers de l'ordre de Sainte-Marie. J'avais pour directeur le père Deveaux, de la compagnie de Jésus, dont les ordres me paraissaient être ceux de Dieu même.

Il commença par me conseiller de me lever à onze heures du soir, et de faire l'oraison jusqu'à minuit. Je me tenais bien éveillée pour obéir; mais à peine étais-je à genoux, que je m'endormais comme une marmotte jusqu'à je ne sais quelle heure.

Voyant que cette pratique n'était pas de mon ressort, il m'en prescrivit une autre, dans une lettre que je reçus de lui.

Il me marquait que, puisque j'avais tant d'attrait pour l'expiation de mes péchés, il me conseillait de

faire usage de la discipline tous les vendredis, pendant l'espace d'un *Miserere*, ou sur les épaules, ou à la façon des religieuses; qu'on me prêterait à l'Antiquaille l'instrument nécessaire, sinon qu'il m'en fournirait un lui-même. Qui fut camuse à la lecture de cette lettre? ce fut moi. Je croyais avoir la berlue. Je lisais et relisais cette belle épître, croyant toujours m'être trompée; mais j'y trouvais toujours la même proposition!

« Quoi donc? me disais-je avec une espèce de » dépit, la discipline! à moi? Juste ciel, quelle imper- » tinence!... Les béguines sont bien maîtresses de se » soumettre à de telles sottises. Quant à moi, je n'en » ferai rien... Que faire cependant? C'est Dieu qui » me parle par sa bouche!... Et si je lui désobéis?... » Mais ce *Miserere* qu'il me prescrit, je ne le sus » jamais?... Eh bien! il faut l'apprendre; il faut se » soumettre au ministre de mon Dieu et se résigner à » tout, puisque mon salut en dépend. »

Pour ne point rougir en empruntant une discipline, j'allai couper six ou sept brins de corde neuve; je les nouai par intervalles; et pendant que la communauté se trouvait en oraison, je m'enferme, me découvre les épaules, et m'y applique une grêle de coups, mais dont la douleur fut telle, que je tombai tout à plat sur le nez, presque sans sentiment.

Je pleurai de dépit, non de dévotion, bien résolue de chanter une gamme très-vive à mon directeur flagellant.

La nuit se passa comme il plut à Dieu, sans pouvoir ni fermer l'œil, ni me tenir sur aucun côté. Le matin, je trouvai mes épaules tricolores de meurtrissures, et sortis outrée de colère, pour aller à Saint-Joseph rendre au compte au zélé directeur de ce que m'avait valu trop de soumission à ses conseils.

Hélas! dès qu'il parut avec son extérieur imposant, je me trouvai si faible, que je ne pus répondre aux questions qu'il me fit sur la cause de ma visite. Le seul mouvement de mes épaules le lui disant assez, il me le fit aisément avouer, en lui disant enfin très-franchement que j'avais pourtant accepté sa proposition, quoiqu'elle m'eût scandalisée, mais que je le priais de vouloir bien ne plus exiger que je réitérasse un pareil exercice. Il me le promit sur-le-champ, en m'assurant cependant qu'avant très-peu de jours je le lui redemanderais à genoux, mais qu'il n'y consentirait pas.

« Oh! quant à ce, lui répondis-je avec quelque » dépit, vous aurez la barbe bien longue avant que » votre oracle s'accomplisse! »

Il avait pourtant raison, le bon père; car je ne fus pas plutôt rentrée chez moi que la honte de ma démarche et de ma lâcheté me fit bientôt changer de sentiment et de langage.

Ces vierges pures avec lesquelles je vivais, et qui joignaient la pénitence à la plus innocente vie, faisaient ma condamnation; et mes épaules n'étaient pas guéries, que je demandai très-humblement ce que j'avais rejeté avec indignation. Le bon père, mais pour

la forme seulement, se fit un peu prier; car il eût été bien fâché de ne pas contribuer à la mortification de cette chair si potelée et si douillettée, et à laquelle je croyais encore devoir de si tendres égards. Aussi me fournit-il abondamment tout ce qu'il me fallait pour travailler à réparer les torts de ma première poltronnerie.

C'est ainsi que le Seigneur, par sa miséricorde infinie, m'a fait entrer dans la terre des saints, dix-huit mois après m'avoir fait sortir de celle de perdition, où la seule indigence m'avait conduite, puisque nul de mes parents n'était sorti de la simplicité et de l'honnêteté chrétiennes. Le seul dérangement d'un père m'avait réduite, à l'âge de dix-sept ans, grande et de figure, disait-on, assez prévenante, à ne savoir quel parti prendre.

J'avais horreur du vice et n'en eus pas moins de la proposition qu'on me fit d'embrasser l'état de comédienne. A quoi l'on me répondit que ce préjugé ne régnait plus que chez le peuple et les cagots, tandis que la cour et la ville pensaient différemment et regardaient d'un tout autre œil ceux qui exerçaient des talents devenus aussi utiles qu'agréables.

On persuade aisément la jeunesse! Mais l'expérience m'apprit combien la perversion devient inévitable à cet état, pour qui n'est pas en garde contre tous les écueils qui l'environnent; puisque, sans autre travail que celui de la mémoire, on vit dans l'opulence et dans de continuels amusements de toute espèce : au point que les trois dernières années que je restai au

théâtre me rapportèrent, tous frais faits, quarante-quatre mille francs.

Quelle amorce pour un cœur qui n'envisage que le présent! Et quelle miséricorde que celle qui peut l'arracher à une vie si voluptueuse, surtout dans la force de l'âge et des passions!

On me mit le balai à la main le jour même de mon entrée.

Laver la lessive, tirer de l'eau d'un puits très-profond, frotter les tables du réfectoire, porter les cruches de chaque sœur à leur place, laver la vaisselle de terre à notre usage, écurer les marmites et le poêle de la cuisine, fut un plaisir pour moi beaucoup plus grand que ne l'avaient été mes anciennes mollesses.

A ces occupations, qui durèrent quatre ans, succéda celle de faire les alpargates, ou souliers de corde, pour toute la communauté; d'avoir soin de l'horloge, pour laquelle il fallait chaque jour monter, à force de bras, trois pierres d'un poids énorme.

Après les trois premiers mois d'épreuves, je fus admise au saint habit, le 20 janvier 1725. Monseigneur l'archevêque eut assez de bonté pour présider à la cérémonie. Malgré toute la rigueur de la saison, la ville entière y assista : tant on avait eu peine à se persuader qu'il se fût fait en moi un changement si étrange, et que moi-même avais quelquefois peine à croire!

Le souvenir du passé, ainsi que la vue du présent, n'avait besoin d'aucun secours pour m'entretenir dans mes résolutions. Les miséricordes d'en haut me

rendaient mes anciennes erreurs d'autant plus odieuses; mes yeux étaient deux fontaines de larmes, et de larmes les plus sincères.

Quelques jours avant ma profession, Dieu permit à Satan de m'exercer plus que jamais, en me peignant l'extrême importance de l'engagement que j'allais prendre, surtout avec des religieuses, dont le nom seul m'avait toujours déplu! Le Ciel daigna me soutenir; et l'approche seule des sacrements écarta pour jamais de mon esprit de pareilles idées.

Je prononçai mes derniers vœux avec une voix ferme et une joie qui surprit tous les assistants, et cette joie ne se démentit jamais.

Quelque temps après ma profession, Dieu, cependant, permit que le démon me tourmentât sur nouveaux frais. Non comme à Pondeveaux, par des songes impertinents; mais le jour et la nuit je me trouvais dans des états qui me faisaient horreur. Je n'eus point recours aux épines, ainsi que saint Benoît; encore moins au feu, comme Martinien : ce fut à l'équivalent de l'un et l'autre, et le tentateur fut confondu.

Mon directeur, conformément à sa promesse, m'avait laissé la bride sur le cou. Alors, pour ajouter à l'austérité commune, j'y joignis toutes celles que mes forces et mon courage pouvaient me permettre de journellement pratiquer.

Je commençai par un vœu de ne jamais boire de vin, pas même en danger de mort, dût-il n'en falloir qu'une goutte pour prolonger ma vie. Pendant douze

ans de suite, avec la permission du père Deveaux et le secours d'en haut, je me suis exercée chaque jour à faire servir à la justice divine les membres qui avaient servi à l'iniquité; et une grande maladie ayant enfin affaibli mes forces, je m'en suis tenue depuis à l'austérité de la règle et à un entier abandon aux décrets de la Providence.

J'ai cette grâce particulière à rendre au Seigneur, que depuis l'instant que j'ai quitté le monde jusqu'à ce jour, je ne l'ai jamais regretté une seule fois, malgré les épreuves qu'il m'a fallu subir et les violences qu'il a fallu me faire pour vaincre mon extrême sensibilité : violences si grandes et qui ont tellement pris sur mon tempérament, que mes cheveux et mes sourcils, de très-noirs qu'ils étaient, sont devenus tout blancs en ma pleine jeunesse.

Vous me demandez comment j'ai connu la reine? parce que je connaissais M. de Moncrif et que je le priai un jour, par une lettre éloquente, de faire passer Masse, qui dirigeait l'orchestre de la Comédie française, dans la musique de la reine, car j'en suis arrivée à vouloir le salut de tout le monde, et je suis de l'avis de Nicole : on ne peut pas gagner le ciel dans l'enfer de la comédie. M. de Moncrif montra ma lettre à la reine, qui fut touchée de voir une comédienne si loin dans la pénitence. Elle daigna m'écrire, cette sainte femme qui a de la vertu pour toute la cour.

Voici ma vie à vol d'oiseau. Toute détachée que je sois des choses de ce monde, je ne me suis pas sans

quelque émotion retournée vers le passé. J'ai soulevé d'une main purifiée ma jeunesse dans son tombeau, j'ai vu avec une dernière larme voler autour de moi tous ces chers fantômes qui ont été le cortége chanteur de mes passions. CI-GÎT... tout est mort en moi, excepté Dieu.

Et d'ailleurs ce qui reste de moi va tomber en poussière. Sainte Thérèse, la patronne des carmélites, m'appelle et m'attend là-haut. C'est là que je verrai cette reine auguste, cette reine de France qui, dans le ciel, n'aura d'autre couronne que ce beau nom de Sophie qu'elle a sanctifié à son tour.

La fureur poétique vient de me reprendre, je finis ma confession par ces vers qui tombent de ma plume :

Thérèse, je t'entends! une éternelle vie
Brise de mon exil les liens importuns.
Avec une prière offerte par Sophie,
Mon âme va voler sur l'autel des parfums.
O reine! âme céleste et le charme du monde,
Si sur moi tes regards daignèrent s'abaisser,
J'implore, en expirant, ta piété profonde!
Demande mon bonheur, le ciel va t'exaucer.

SŒUR MADELEINE,
Carmélite indigne.

VIII.

MADEMOISELLE DE SEYNE.

Il y a à la Comédie française un joli portrait de mademoiselle de Seyne qui ne ressemble pas du tout à mademoiselle de Seyne. Il est signé d'un peintre moderne qui n'a vu cette charmante comédienne que dans la gravure de Lépicié, d'après le portrait d'Aved. Lépicié a fait une belle gravure un peu fière, qui ne rend pas le flou et le chiffonné de la peinture. Aved lui-même, tout en la métamorphosant en Didon, n'avait pas réussi à exprimer tout le charme pénétrant de cette belle fille, à la fois simple comme la nature et compliquée comme la femme. Il est donc tout naturel que le peintre moderne ait passé à côté de la vérité en toute bonne foi.

Lépicié, qui savait rimer un quatrain, avait gravé celui-ci sous le portrait de mademoiselle de Seyne :

L'art ne vous prête point sa frivole imposture;
De Seyne, vos attraits, vos talents enchanteurs
N'ont jamais emprunté qu'à la seule nature
Le don de plaire aux yeux et d'attendrir les cœurs.

J'ai, dans mon escalier, un portrait plus vrai de mademoiselle de Seyne. C'est un portrait de Nattier, qui l'a représentée dans le costume du temps : robe à ramages, gorge au vent, cheveux poudrés, avec un léger bouquet sur le front. *La seule nature* a barbouillé de rouge les lèvres et les joues, après avoir répandu sur le nez et sur les tempes un nuage de poudre à la maréchale. Mademoiselle de Seyne ne montre que discrètement sa gorge, et pour cause; elle cache ses mains sous une draperie inexplicable. Son œil noir est à la fenêtre, mais les jalousies sont baissées. Elle s'appuie, avec une grâce charmante, sur une urne, la Seine. De Seyne, de la scène, à la Seine, comme on disait alors. Nattier n'a pas manqué l'allégorie, lui qui n'a jamais fait un portrait sans avoir dans sa poche les *Métamorphoses* d'Ovide.

Mademoiselle de Seyne eut l'honneur de débuter devant Louis XV au palais de Fontainebleau. Elle joua *Hermione* avec une colère maladive qui impressionna le jeune roi. Elle fut reçue, quelques jours après, le 16 novembre 1724, à la Comédie française, et y débuta, le 5 janvier suivant, dans le même rôle,

« toute nue et toute vêtue d'or ». Le roi lui avait fait présent d'un costume de huit mille livres. Dès ce jour elle fut célèbre, tous les gens de cour lui débitèrent des galanteries, tous les gens de lettres lui débitèrent des louanges. La marquise de Prie, qui se croyait un peu la reine, puisqu'elle gouvernait la France par le bon plaisir du duc de Bourbon, voulut aussi donner un costume à la débutante, un costume tout parfilé d'or, l'or des frères Pâris. C'était le costume d'Agathe dans *les Folies amoureuses. Les Folies amoureuses!* tout le monde jouait alors *les Folies amoureuses.*

Voltaire, qui déjà voulait que tout ce qui devenait célèbre portât la queue de la robe de sa renommée, eut l'art de décider mademoiselle Lecouvreur à laisser jouer à côté d'elle mademoiselle de Seyne. On reprit *Mariamne,* où mademoiselle de Seyne joua le rôle de Salomé. Durant quelques jours, il y eut le coin de Salomé comme le coin de Mariamne. Les nouvelles reines au théâtre ont toujours le public pour elles, car le public aime par-dessus tout à bâtir ce château de cartes qui s'appelle la gloire des comédiennes.

Ce qui manqua le plus alors à mademoiselle de Seyne, ce fut un rôle nouveau, car elle n'avait pas le génie qui fait revivre les chefs-d'œuvre anciens. Elle semblait née pour le drame plutôt que pour la tragédie; elle n'avait pas le sentiment des attitudes sculpturales qui donnent le caractère aux héroïnes antiques; elle était mobile et brisée; elle puisait toute sa force dans ses larmes; elle ne savait pas porter le fier man-

teau des femmes de Corneille. Malheureusement, elle ne trouva de poëtes pour lui faire des rôles à sa taille, que La Mothe, l'abbé Pellegrin, Richer et Lefranc de Pompignan. Elle joua *Didon* avec beaucoup de sentiment; elle joua même *Electre* avec une énergie qui contrastait avec sa silhouette de roseau courbé par l'orage : car elle avait traversé les passions amoureuses avant d'échouer dans les récifs du mariage (Quinault-Dufresne avait daigné déposer sa couronne à ses pieds). Elle s'était embarquée plus d'une fois, toutes voiles tendues, sans s'inquiéter du soulèvement des vagues. Fille de Vénus, elle n'avait pas craint le baptême de Vénus.

Mademoiselle de Seyne, qui fut toujours mademoiselle de Seyne, même après son mariage, fut arrachée du théâtre par les médecins, toute jeune encore, mais déjà prédestinée au tombeau. On oublie si vite à Paris, qu'on la croyait morte depuis longtemps quand débuta mademoiselle Clairon. Tout le monde remarqua cette pâle figure que la curiosité avait rappelée à la comédie; on ne reconnaissait pas mademoiselle de Seyne : mais pourtant une autre femme avait-elle ce front intelligent, ce sourire de fée et ces yeux d'enfer tempérés par une larme de paradis? La *revenante* applaudit beaucoup; le jeu nouveau de mademoiselle Clairon lui rappela qu'elle-même aussi elle avait tenté de ne pas jouer selon la tradition.

Mais je laisse dire mademoiselle Clairon :

Mademoiselle de Seyne suivait exactement mes débuts, et les

applaudissements qu'elle me donna, surtout dans le rôle d'*Électre,* qu'on assurait avoir été son triomphe, achevèrent de me tourner la tête. Je remuai ciel et terre pour la connaître, et pour obtenir qu'elle voulût bien me dire des vers : un ami commun me procura l'un et l'autre. Lorsqu'elle entra dans la chambre où j'étais, je ne vis qu'une femme déjà sur le retour, n'annonçant rien de l'imposant que je craignais de trouver, mal coiffée, mesquinement mise, sans autre maintien que celui de l'insouciance. Le son de sa voix et les petits riens qu'elle prononça m'auraient permis de croire, en ne la regardant pas, que je n'entendais qu'un enfant volontaire et dédaigneux. Je triomphais. Ses refus de dire des vers devant moi me parurent autant les aveux de son insuffisance que de ma supériorité. Enfin elle consentit à répéter la scène d'*Électre,* au troisième acte, et j'arrangeai dans ma tête le petit compliment bien tourné et bien faux que je ne pouvais me dispenser de lui faire... Mais l'air de dignité qu'elle prit en se levant, en arrangeant des chaises pour se faire un théâtre et des coulisses, le changement que je vis dans tout son être à mesure que le moment de parler approchait, changèrent aussi toutes mes idées. Ma vanité se tut; je sentis que quelques larmes me roulaient déjà dans les yeux; et lorsqu'elle parla, les accents de son désespoir, la douleur profonde de son visage, l'abandon noble et vrai de tout son être, vinrent se réunir dans mon âme pour la pénétrer, l'éclairer et m'entraîner à ses pieds, pour me punir de mon impertinente présomption et m'en corriger à jamais.

Transformer ainsi une chambre à coucher en palais du roi d'Argos, se métamorphoser avec tous les attifets rococos en fille d'Agamemnon, trouver tout à coup l'émotion et la douleur, pleurer de vraies larmes et arracher de vraies larmes à cette altière débutante qui n'avait cru jusque-là qu'à elle-même, c'était le triomphe du génie.

Quinault-Dufresne avait épousé mademoiselle de

Seyne parce qu'elle était jolie, et surtout parce que le roi et la marquise de Prie l'avaient tout habillée d'or : non pas que ce fameux comédien voulût trafiquer des cadeaux de la cour, mais parce que son orgueil y trouvait son compte. Il avait souvent dit : « Je n'épouserai qu'une princesse. » Mademoiselle de Seyne n'était-elle pas une princesse trois heures par jour? Pour lui, il avait si bien pris l'habitude d'être toujours empereur ou roi, qu'il ne descendait jamais de son piédestal. Un jour qu'il était en scène et qu'il semblait ne déclamer que pour lui-même, on lui cria : « Plus haut! » Il regarda dédaigneusement ceux qui criaient ainsi, et leur dit d'un ton impératif : « Plus bas! » Il ne voulait pas parler à ses domestiques, tant il se croyait pétri d'une pâte sublime. Quand il arrivait au théâtre en fiacre ou en chaise, il laissait tomber ces mots du haut de sa grandeur : « Allons, qu'on paye ce malheureux. » Il créa le rôle du *Glorieux*, qui était son rôle de tous les jours, ce qui ne l'avait pas empêché de laisser longtemps sur le ciel de son lit la comédie de Destouches avant de la vouloir étudier. Il méprisait beaucoup ses camarades du théâtre. « Champagne, disait-il souvent à son domestique, allez dire à ces gens-là que je ne jouerai pas aujourd'hui. » Quand il entrait au café Procope, on eût dit Agamemnon lui-même. Il parlait tout naturellement de sa beauté et de son génie; aussi sa femme l'appelait-elle par dérision le fils des dieux. Un jour, au foyer, il s'écria mélancoliquement en se croisant les bras : « On me croit heu-

reux, c'est une erreur populaire; je préférerais à mon état celui d'un gentilhomme qui mange tranquillement douze mille livres de rente dans son vieux château. Oui, en vérité, j'aimerais mieux être à sa place que d'être ce que je suis, moi, Quinault-Dufresne! »

Quand le mari et la femme se furent retirés du théâtre, ils souffrirent beaucoup tous les deux de ne plus porter le sceptre ni la couronne. Ils avaient cru sérieusement à leur royauté défunte; ils ne régnaient plus que sur une famille de chiens, de chats et d'oiseaux. De jour en jour on les délaissa, soit à Paris, près des Tuileries, soit à Saint-Germain, près du château, car ils s'étaient toujours logés au voisinage des grandeurs. Lekain et mademoiselle Clairon avaient jeté beaucoup de terre sur leur tombe.

« Et pourtant, disait mademoiselle de Seyne, j'ai vu à mes pieds toute la cour, quand la cour était jeune. M. de Maurepas, aujourd'hui premier ministre, dénouait les rubans de mes souliers; et M. de Richelieu, aujourd'hui maréchal de France, celui-là qui dénouait tant de ceintures dorées, eût abandonné toutes ses duchesses pour dénouer ma ceinture. — Et moi, disait Quinault-Dufresne, moi qui ai conquis le monde sous la figure de César et d'Alexandre, il n'y a plus que mon perroquet qui sache mon nom! »

IX.

MADEMOISELLE SYLVIA.

Mademoiselle Sylvia avait, comme Marivaux, le génie de l'esprit. Elle était laide comme le péché, mais comme le péché elle avait ses ressources, ses charmes cachés, ses maléfices diaboliques. Au théâtre, elle parvenait à se faire une figure où rien n'était à elle, hormis les yeux, car elle avait de fort beaux yeux, — deux étoiles pour éclairer sa laideur, — disaient ses amies. Hors du théâtre, elle jetait aux yeux la poudre d'or de l'esprit; aussi, combien de belles filles lui enviaient ses adorateurs. On ne l'aimait pas en passant comme la beauté monotone, on l'aimait à toujours, parce qu'elle prenait par les yeux de l'âme. Elle dépensait autant d'esprit en ses aventures que son ami Marivaux dans ses comédies.

Voltaire a dit de Marivaux : « C'est un homme qui sait tous les sentiers du cœur humain, mais qui n'en

connaît pas la grande route. » Ne passe pas qui veut par les sentiers dans ce pays perdu, où la souveraine raison elle-même ne peut aller en droite ligne. Dans la poétique qu'il a faite à son usage, Marivaux démontre avec quelle subtilité il a suivi une route si tortueuse. « Chez les comiques, jusqu'ici, l'amour est en querelle avec ce qui l'environne, et finit par être heureux malgré les opposants; chez moi il n'est en querelle qu'avec lui seul, et finit par être heureux malgré lui. Il apprendra dans mes pièces à se défier encore plus des tours qu'il se joue, que des piéges qui lui sont tendus par des mains étrangères. » Là-dessus on l'a accusé de ne toucher qu'une corde du cœur. « Vous ne savez faire que des surprises de l'amour. » Il réplique aussitôt et soutient qu'on ne saurait être plus varié que lui : « Dans mes pièces, c'est tantôt un amour ignoré des deux amants, tantôt un amour qu'ils sentent et qu'ils veulent se cacher l'un à l'autre; tantôt un amour timide qui n'ose se déclarer; tantôt, enfin, un amour incertain et comme indécis, un amour à demi né, pour ainsi dire, dont ils se doutent sans être bien sûrs, et qu'ils épient au dedans d'eux-mêmes avant de lui laisser prendre l'essor. Où est en tout cela cette ressemblance qu'on ne cesse de m'objecter? » Quoi qu'il en dise, c'est toujours l'amour qui se cache, c'est toujours une surprise de l'amour.

Mademoiselle Sylvia courait les mêmes sentiers perdus.

Marivaux, original dans sa vie comme dans ses

œuvres, fit représenter ses premières comédies sans vouloir être connu, même des acteurs. Un ami discret arrangeait tout. Pour lui, il allait aux représentations pour son argent, comme le premier venu, se permettant de s'ennuyer sans façon et de le dire tout haut. Un jour, mademoiselle Sylvia, désespérée de ne pouvoir exprimer toutes les délicates nuances de son rôle dans *la Surprise de l'amour*, disait tout haut qu'elle donnerait tout au monde pour connaître l'auteur de cette pièce. Le représentant de Marivaux, tout discret qu'il fût, l'emmena de vive force chez mademoiselle Sylvia. Il le présenta comme un ami qui passait. La comédienne était à sa toilette; Marivaux demanda la permission de l'admirer chez elle comme il l'admirait sur la scène. Tout en festonnant le madrigal, Marivaux prend une brochure ouverte sur une console. « C'est *la Surprise de l'amour*, dit mademoiselle Sylvia, c'est une comédie charmante; mais j'en veux à l'auteur, un homme vain qui ne veut pas se faire connaître. Nous jouerions cent fois mieux sa pièce s'il avait daigné nous la lire lui-même. » Marivaux se mit alors à lire le rôle de Sylvia. Elle l'écouta en actrice passionnée pour son art. « C'est un trait de lumière, dit-elle; depuis deux ans que je joue cette comédie, je ne savais pas encore mon rôle. Vous êtes le diable ou l'auteur de la pièce. » Marivaux ne se cacha pas plus longtemps. « Je veux bien, dit-il, avouer mes fautes, mais je vais vous dire les vôtres : vous avez le tort de montrer de l'esprit dans votre rôle. Vous flattez votre

vanité; mais c'est un contre-sens. Il faut que les comédiens ne paraissent jamais sentir la valeur de ce qu'ils disent; la nature ne s'étudie pas avant de parler. Il faut bien laisser quelque chose à faire à l'esprit du spectateur. — Eh! mon Dieu! dit mademoiselle Sylvia, gardez-vous de supposer au spectateur une intelligence qu'il n'a pas; nous lui ferions un honneur dangereux pour nous et peu flatteur pour lui, qui n'en saurait rien. — Eh bien, vous avez sans doute raison : continuez de mal jouer pour être applaudie, et, sans nous vanter, pensons tous deux comme cet orateur qui, se voyant applaudi par la multitude, demanda s'il avait dit quelque sottise. »

Toute l'histoire de mademoiselle Sylvia, c'est la Comédie italienne. Avant ses débuts, après sa retraite, c'est la nuit des temps. D'où vint-elle? où alla-t-elle? Grimm lui reproche deux torts : *vieille et laide*, c'est trop de deux pour ces philosophes qui voulaient refaire le monde. Retourne en poussière, ô Sylvia! peut-être reviendras-tu sous le soleil belle comme Cléopâtre; mais le sculpteur suprême n'oubliera-t-il pas de te rendre ton esprit?

X.

MADAME DE LA POPELINIÈRE *.

I.

J'ai rencontré ces jours-ci madame de La Popelinière en très-mauvaise compagnie, c'est-à-dire exposée aux vitres d'un marchand de curiosités du quai Voltaire, entre un portrait d'abbé libertin et une fête flamande de Brauwer. Une expression de poétique tristesse m'attira vers madame de La Popelinière, je reconnus bientôt un pastel de La Tour du meilleur style, mais

* Mademoiselle Deshayes, qui devint madame de La Popelinière, était la petite-fille de Dancourt. Sa mère, la célèbre Mimi Dancourt, qui avait été la perle des amoureuses comiques, la mit toute jeune devant la rampe. M. de La Popelinière ne fut pas le premier qui l'entraîna hors de la scène, mais ce fut pour lui qu'elle quitta le théâtre à la condition signée qu'elle aurait un théâtre chez lui où elle serait chez elle. En effet, il lui donna tout ce qu'elle voulut, même sa main — une main pleine d'or.

d'un coloris éteint. Je saluai tout à la fois l'œuvre du peintre et la figure de la femme avec l'air du monde le plus sérieux, oubliant que j'avais au bras le plus railleur de mes amis.

Il me regarda en riant. « Quelle est donc, me demanda-t-il, cette ancienne connaissance qui sourit si tristement, avec son écharpe bleu de ciel, ses cheveux à frimas et son épaule nue? — Regardez-la bien, mon cher, si vous voulez voir une femme qui a aimé profondément il y a un siècle. — De beaux yeux, reprit-il, un ovale adorable, une bouche charmante, un cou fier et souple. Je ne sais pas trop si cette femme a beaucoup aimé, mais je ne doute pas qu'on ne l'ait aimée avec fureur. Le nom de la dame, s'il vous plaît? — C'est une petite-fille de Dancourt, une comédienne qui a passé à l'ennemi. Elle s'est appelée longtemps mademoiselle Deshayes; son nom historique c'est madame de La Popelinière. — A merveille; pourquoi donc me parliez-vous de passion sérieuse? Madame de La Popelinière a jeté son cœur à tous les vents, comme toutes celles qui sont nées sous la Régence. Mais un sentiment profond n'a jamais agité ces cœurs profanes. — Qui est-ce qui vous a dit cela? — Tous les livres. — Et vous les croyez sur parole? — A qui voulez-vous que je m'en rapporte? — A vous-même, à votre esprit, à votre cœur. La passion peut se métamorphoser mille fois, sans cesser un seul instant d'être la passion. Il y a cent ans elle riait; aujourd'hui elle pleure; mais, sous le sourire comme

sous les larmes, c'est toujours le même cœur qui s'agite, qui s'inquiète et qui souffre. Voyez plutôt ces yeux et ces lèvres de madame de La Popelinière : elle sourit avec la grâce narquoise de 1750; mais, dans ce sourire même, ne découvrez-vous pas une douleur qui se cache? Celui qui passe trop vite devant cette galerie de pastels ne sait pas le premier mot de l'histoire intime du dix-huitième siècle. Il en faut d'ailleurs accuser les peintres, qui sont les historiens pour les yeux. De ce que La Tour a peint cent marquises sous le même éclat, avec la même expression légère et moqueuse, faut-il conclure qu'il les a toutes vues ainsi? Nullement; c'était par l'habitude de pinceau. Nattier, comme Mignard, comme tous les portraitistes, avait dans l'imagination un certain idéal qui lui cachait la vérité. Mais la vérité ne perd jamais ses droits; ne la voyez-vous pas à travers ce joli sourire? Croyez-moi : cette pauvre femme, exposée aujourd'hui comme une curiosité, a aimé et a souffert quand elle était comédienne, grande dame, ou amante délaissée. C'est un drame en trois actes.

Disant ces mots, j'entrai dans la boutique et je demandai le prix du portrait. « C'est le portrait d'une comédienne célèbre, dont je ne sais pas le nom; je le donne pour le prix du cadre : cinquante francs. »

Je ne voulus pas marchander une si jolie figure. J'emportai moi-même la petite-fille de Dancourt, tout en jurant de la venger des injures du temps et de l'histoire.

II.

En 1750, dans un des plus fastueux salons de la rue de Richelieu, la maîtresse du lieu, assise ou plutôt perdue dans un volumineux fauteuil de soie à ramages, avait entrepris, vers sept heures du soir, devant un beau feu qui répandait un arome oriental, une guerre à outrance avec M. Fanfreluche. C'était une manière de passer le temps et d'attendre, sans trop d'impatience, un autre monsieur. Le bichon combattait par ses jappements, ses dents blanches et ses griffes noires; la dame n'avait pour se défendre qu'un très-délicat éventail de Pater, qui avait déjà donné cinquante soufflets à de grands personnages, par exemple au maréchal de Richelieu, au maréchal de Saxe, au maréchal de Lowendal. Cependant, la dame n'était ni duchesse, ni marquise, mais elle était belle, et de temps immémorial la beauté a eu les armoiries les plus victorieuses du grand livre héraldique. Du reste, notre héroïne n'était pas une petite bourgeoise du Marais abonnée au *Mercure de France;* c'était une dame de haut parage, après tout, puisque M. de La Popelinière l'avait épousée de la main droite. Il est vrai qu'il avait commencé par l'épouser de la main gauche.

Cependant un grand coquin de laquais, couvert d'or sur toutes les coutures, vint présenter sur un plat d'ar-

gent, ciselé avec beaucoup d'art par Réveil, une lettre à madame de La Popelinière.

Dès que le laquais eut tourné le dos, madame de La Popelinière, pâle et impatiente, baisa la lettre, et coupa avec ses jolies dents le fil de soie qui retenait le cachet. « C'est étonnant, dit-elle, La Rose n'avait pas ouvert la porte, que déjà j'avais pressenti une lettre de M. de Richelieu. » M. Fanfreluche ne cessait pas de japper et de s'élancer vers sa maîtresse dans ses folâtreries; madame de La Popelinière lui abandonna son éventail pour lire en repos l'épître amoureuse, qui était écrite sur un papier grossier dont une cuisinière d'aujourd'hui ne voudrait pas pour écrire ses comptes. Il est vrai qu'une cuisinière d'aujourd'hui écrit plus correctement qu'un maréchal de France il y a cent ans.

Voici ce que l'histoire a conservé de cette lettre :

« Mon cœur, que je suis fâchés si je ne vay pas ce » soir là-bas mourrir à vos pieds, je suis retenue à la » cour, mais j'y serai avec vostre ymage; cependant » vers dix heures peut-être vous surprandrais-je pen- » dant les folies du soupé, car j'esperre... »

Madame de La Popelinière en était là quand la porte s'ouvrit avec fracas; elle reconnut le financier à ce tapage de mauvais goût, et, dans son effroi, elle jeta la lettre au feu. « Autant en emporte le vent! » dit M. de La Popelinière en saluant sa femme avec ironie.

Il était suivi d'un homme d'esprit à gages. Les grands seigneurs avaient alors des poëtes comme les

marquises avaient des petits chiens; le financier donnait douze cents livres au sien, c'était peu; mais son homme d'esprit, c'était Marmontel, véritable homme d'esprit de financier. N'oublions pas de remarquer ici que les vrais poëtes, alors comme aujourd'hui, ne recevaient de gages que du public. Le public donne la gloire en donnant son argent. « Marmontel, asseyez-vous là, dit M. de La Popelinière en traînant un fauteuil près de sa femme. » Pour lui, il alla s'appuyer nonchalamment contre la cheminée. Marmontel fit toute sorte de lourdes grâces à madame de La Popelinière; il lui demanda des nouvelles de sa migraine et de son chien. Elle sembla ne pas l'écouter, ce qui d'ailleurs lui arrivait presque toujours. A quelqu'un qui lui en faisait la remarque, elle avait répondu que Marmontel étant payé comme un journal, on ne lui devait pas la réplique.

Mais, ce soir-là, elle était si loin de l'esprit de Marmontel! elle suivait tristement de son regard bleu de pervenche la destinée de la lettre du duc de Richelieu, qui avait disparu dans les flammes. « N'est-ce pas, madame, lui dit à brûle-pourpoint son mari, que vous réfléchissez à ceci : Les passions sont semblables à cette lettre que vous venez de brûler : un peu de fumée, un peu de flamme et un peu de cendre? »

Madame de La Popelinière s'arma de son plus charmant sourire. « En vérité, monsieur, je crois que vous avez de l'esprit à présent. — Non, madame, répondit le financier un peu brutalement, je n'ai pas d'esprit,

j'ai du cœur; vous m'avez blessé par là. — Ah! mon Dieu, dit Marmontel, qui pressentit la tempête, j'ai oublié d'écrire à mademoiselle Clairon. » Il se leva pour sortir. « Non, vous resterez céans, dit M. de La Popelinière d'un ton décidé; vous êtes de la maison, il n'y a point de secrets pour vous; ne savez-vous pas que M. de Richelieu... — Je ne sais rien du tout, dit Marmontel avec précipitation; ces choses-là, comme dit le poëte arabe, sont écrites sur le vent ou sur les flots. »

Madame de La Popelinière porta la main à son cœur. « Eh bien, dit-elle en regardant son mari, j'attends votre acte d'accusation; je suis sûre que M. Marmontel sera mon avocat. — Eh bien, madame, vous aimez M. de Richelieu; du moins vous permettez à M. de Richelieu de vous aimer. — Je vous avoue, monsieur, que je permets cela au monde entier. — Madame de La Popelinière est comme le soleil, dit Marmontel : on s'élève à lui, mais il ne descend pour personne. — Figure de rhétorique, image de poëte, dit M. de La Popelinière; cela n'a pas le sens commun; moi, je vais parler sans phrases : voilà ce qui s'est passé.... Ne m'interrompez pas, madame. — Je veux bien, à la condition de ne pas vous écouter. »

Madame de La Popelinière reprit son éventail et recommença la guerre avec M. Fanfreluche. « Si j'ai bonne mémoire, reprit le financier, votre grand-père jouait la comédie.... pardieu! c'était le bonhomme Dancourt; votre grand'mère jouait la comédie, c'était

la belle La Thorillière; votre mère jouait la comédie, c'était la célèbre Mimi Dancourt; enfin, vous-même, madame, vous avez joué la comédie et vous jouez encore la comédie. » Ici le financier, content de son préambule, fit crier sa tabatière, huma une prise et secoua ses breloques. « Et encore, reprit-il en hochant la tête, si vous vous étiez toujours contentée de jouer la comédie! Mais vous avez voulu en faire une, et je suis tombé comme un niais dans votre coup de théâtre; voilà pourquoi vous portez le titre de madame de La Popelinière. — Dites le nom, ne dites pas le titre, monsieur, murmura-t-elle avec un dédain charmant. — Oui, oui, j'avais un hôtel, des équipages, beaucoup d'argent, il ne me manquait qu'une maîtresse (car enfin c'est la mode aujourd'hui, à moins d'être comme M. de Richelieu, le mari de toutes les femmes); je suis allé à vous, vous êtes venue à moi; et puis, après la lune de miel, vous vous êtes mise à pleurer, larmes de crocodile! vous vous êtes jetée à mes pieds pour que je vous donne ma main; je ne voulais vous donner que mon cœur; voyant que vous n'obtiendriez rien de plus avec moi, je ne parle pas de ma fortune, vous êtes allée vous jeter aux pieds de cette coquine de madame de Tencin, pleurant votre vertu comme les filles de la Bible; après quoi vous êtes allée vous jeter aux pieds du cardinal de Tencin, lui montrant vos larmes, mais lui montrant surtout vos beaux yeux. C'était au renouvellement du bail des fermes. Le cardinal de Tencin m'appela devant lui et m'annonça sans

façon que le roi son maître était bien décidé à n'accorder le privilége de ma ferme qu'à celui qui épouserait mademoiselle Deshayes, la petite-fille de Dancourt, un modèle de vertu, de grâce et d'esprit; on ne saurait trop le reconnaître, madame. — Eh bien, dit madame de La Popelinière avec impatience, vous reconnaissez vous-même que je vous ai apporté en dot la moitié de votre fortune par ce renouvellement du bail. Est-ce que vous vous imaginez, monsieur de La Po-pe-li-niè-re, que je vous suis reconnaissante du nom que vous m'avez donné? Vous avez fait cela d'assez mauvaise grâce : vous m'avez conduite chez un notaire, qui a rédigé en mauvais style un contrat de mariage; vous m'avez donné, en cas de survie, de quoi acheter des habits pour porter votre deuil; ensuite vous m'avez emmenée à l'église un matin, avant que je fusse éveillée, par une pluie battante; on nous a bénis, comme des Auvergnats, dans une chapelle où je me suis enrhumée. Voilà toute la cérémonie. — Cela pourrait s'appeler encore *le Mariage forcé,* dit Marmontel. — Et la conclusion de tout ceci? demanda madame de La Popelinière. — La conclusion, répondit le fermier général, c'est que j'ai été joué et que je ne veux plus l'être maintenant. Je vous avertis, madame, que M. de Richelieu sera prié par moi-même d'aller faire la guerre ailleurs. — Prenez garde, dit Marmontel, les amoureux qu'on met à la porte rentrent toujours par la fenêtre. »

On sait que M. de Richelieu rentra par la cheminée.

III.

A cet instant, trois ou quatre convives, car on soupait tous les soirs en gaie compagnie chez le fermier général, entrèrent coup sur coup. « Ah! c'est vous, La Tour? Quel ravissant portrait j'ai vu de vous, celui de mademoiselle Gaussin! »

La Tour entra gravement, comme un homme préoccupé. « Croyez-moi, dit-il au financier, il y a de l'orage à l'horizon, la guerre d'un côté, un roi qui sommeille, un parlement qui met des points sur des i, des jésuites qui tendent partout leur toile d'araignée. »

Carle Van Loo, qui suivait La Tour, ne se piquait pas de politique; il avait l'esprit de son art et n'en cherchait pas d'autre. Il s'approcha gaiement de madame de La Popelinière, et lui demanda si elle voulait être belle le lendemain pour qu'il achevât son portrait.

Rameau et Vaucanson, les deux hommes célèbres les plus silencieux de ce dix-huitième siècle où l'on parlait tant; Fontenelle et Moncrif; des noms moins connus, furent annoncés dans le brouhaha pittoresque d'une conversation déjà animée : c'étaient le marquis de Meuse, le comte de Guiche, puis un abbé sans abbaye, un poëte sans poésie, un marquis sans marquisat. Quelques femmes vinrent à leur tour, les femmes libres du temps, madame de Tencin et made-

moiselle Verrières, pas tout à fait des femmes du meilleur monde, pas tout à fait des courtisanes.

Madame de La Popelinière, malgré tout le bruit et tout le mouvement qui se faisait autour d'elle, se trouvait seule encore. Son regard flottait de la pendule à la porte d'entrée. On lui parlait, elle n'entendait que la voix de celui qui n'était pas là.

On vint avertir solennellement que le souper était servi. On passa dans une salle à manger peinte par Oudry. La table avait l'air d'une féerie; jamais un fermier général n'avait déployé un pareil luxe de porcelaine de Saxe, de cristaux de Bohême et de fleurs rares.

Rameau se plaça par distraction à côté de madame de La Popelinière. Nul n'osa s'asseoir de l'autre côté. La place d'honneur fut pour l'absent, suivant la remarque ironique de M. de La Popelinière.

On n'avait pas encore eu d'esprit, mais on avait beaucoup mangé déjà, quand le duc de Richelieu entra.

M. de La Popelinière se leva subitement, comme entraîné par une inspiration. « Monsieur le duc, voulez-vous prendre ma place? car je suis décidé à m'emparer de la vôtre. »

Disant ces mots, M. de La Popelinière s'avança bravement du côté de sa femme.

M. de Richelieu se tint pour battu, et après avoir salué madame de La Popelinière, il alla s'asseoir d'assez bonne grâce sur la chaise de son hôte. Tous les convives se regardèrent avec intelligence. « Je disais

donc, reprit La Tour, que la tempête est à l'horizon. — Oui, monsieur, dit le fermier général d'un air bourru, c'est moi qui la conduis, et elle éclatera comme la foudre. — Quel beau sujet de tableau! dit madame de Tencin à Carle Van Loo, M. de la Popelinière conduisant les nuages comme le Père éternel, avec un front rayonnant et un sourcil olympien! »

A la fin du souper, Richelieu s'approcha de Vaucanson. « Monsieur, vous qui seriez capable de créer le monde si Dieu n'avait pas fait cela avant vous, pourriez-vous me dire comment on entre dans une maison quand la porte est fermée? — On n'entre pas, » dit Vaucanson sans trop savoir ce qu'il disait.

IV.

Le lendemain, le duc rôda autour de l'hôtel; il remarqua bientôt qu'une petite maison était adossée à une des ailes. Il entra dans cette maison, qui avait pour unique locataire un hautbois de l'Opéra, vieux musicien qui passait sa vie à copier de la musique. M. de Richelieu lui offrit de payer son loyer, moyennant qu'il pourrait à son gré, lui, Richelieu, habiter à certaines heures un cabinet de la maison. Le vieux musicien accepta avec joie. Dès le jour même, le duc revint avec un serrurier et un maçon pour que la pièce fût habitable. Ce cabinet n'était séparé que par un mur mitoyen d'un arrière-petit salon où madame de La Popelinière

avait son clavecin, sa bibliothèque, et un lit de repos qui devint plus tard son lit habituel. Elle fut avertie à temps, Richelieu l'ayant revue aux fêtes du mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne. Le maçon et le serrurier se mirent à l'œuvre sans retard. Le mur fut ouvert dans la cheminée de madame de La Popelinière; le serrurier enleva la plaque et la replaça très-artistement sur une charnière imperceptible, qui permettait de l'ouvrir à volonté.

M. de Richelieu fut ravi de cette nouvelle habitation; il y venait tous les jours; il y veillait quelquefois jusqu'au matin, sans doute dans l'étude de la guerre, Sa belle voisine ne s'en plaignait pas. « C'est étonnant, dit un jour M. de La Popelinière à Marmontel, ma femme a pris goût à la solitude. Sans doute, elle vit dans le repentir depuis que j'ai eu l'esprit de me délivrer du duc de Richelieu. Il ne faut jamais désespérer des femmes. La voilà qui passe tout son temps à lire Bossuet et Fénelon; je l'ai surprise hier jouant un air d'église sur son clavecin. Il y a six semaines, elle était toujours par quatre chemins, courant toutes les folies du monde. Aujourd'hui, elle s'enferme chez elle comme Pénélope ou comme Lucrèce. »

Le soir, pendant le souper, madame de La Popelinière, s'excusant auprès de l'unique convive, se retira dans le petit salon. Quand le fermier général se présenta, il fut reçu comme un ennuyeux qui n'est pas attendu. Il remarqua, non sans quelque surprise, que sa femme ne lisait pas et ne jouait pas du clavecin.

Quoiqu'elle ne dût pas sortir ce soir-là, elle ne s'était occupée que de sa chevelure. Elle venait d'y attacher un bouquet de jasmin d'Espagne tout fraîchement cueilli dans une jardinière en porcelaine de Sèvres. La visite inopportune de son mari la jeta dans une véritable anxiété, car ce n'était pas lui qu'elle attendait. « Est-ce que vous avez à me demander un quart d'heure d'entretien? dit-elle en se promenant. — Je vous avoue, madame, que je viens ici par curiosité; vous vous y trouvez si bien, que je veux m'y reposer un peu de mes soucis. Avouez, madame, que depuis que j'ai fermé ma porte aux conquérants qui ne livrent bataille que contre l'honneur des maris, la quiétude est revenue à tout le monde, à vous comme à moi. — Oui, monsieur; félicitez-vous.... »

A cet instant, le duc de Richelieu arrivait de l'autre côté du mur. Un signal résonna sur la plaque. Madame de La Popelinière pâlit. « Qu'ai-je entendu? demanda M. de La Popelinière en tournant l'oreille vers la cheminée. — Sans doute, dit-elle d'un air distrait, on allume le feu de l'autre côté. Ce voisinage est quelquefois ennuyeux, c'est un hautbois.... »

Un second signal résonna. « Est-il impertinent! poursuivit madame de La Popelinière; attendez un peu, je vais l'avertir qu'il y a du monde ici. »

Madame de La Popelinière prit les pincettes et frappa deux fois contre la plaque. C'était le contre-signal. « Si vous voulez, madame, je donnerai des ordres pour que votre voisin contienne son génie musical; ce

mur d'ailleurs n'est peut-être pas mitoyen.... — N'y songez pas, monsieur! je serais désolée de contrarier les habitudes de ce hautbois, que j'aime à entendre à certaines heures. »

Quelques jours après ce rendez-vous manqué, M. de La Popelinière reçut une lettre anonyme ainsi écrite :

« Je ne sais pas si c'est le diable, mais toutes les » nuits un amant pénètre chez madame de La Popeli- » nière sans passer par la porte ni par la fenêtre. »

La nuit suivante, M. de La Popelinière monta la garde à la porte du petit salon. Il s'aperçut bientôt que sa femme n'était pas seule. Il entendit une voix qui répondait à une autre voix. « Madame, cria-t-il avec force, le feu est à la maison! » La femme de chambre, qui s'était endormie dans un cabinet voisin, en sentinelle peu vigilante (l'histoire dit, par trahison), ouvrit presque aussitôt la porte au fermier général.

Il entra, tout botté et tout éperonné, comme Louis XIV dans le parlement. M. de La Popelinière était plus armé que Louis XIV, car il portait un fouet d'une main et un chandelier de l'autre. Il alla droit au lit de sa femme. *Elle dormait* sur un seul oreiller, avec une candeur qui désarma le jaloux. « Mais, madame.... » *Elle s'éveilla.* « Ah! monsieur, comme vous m'avez fait peur! — Mais, madame, il n'y a qu'un moment, je vous ai entendue.... — En vérité! — J'ai reconnu la voix de M. de Richelieu. »

M. de La Popelinière regarda sous le lit, après quoi

il passa dans la ruelle. « Une idée! dit madame de La Popelinière avec un joli bâillement rose qui laissait voir des dents blanches comme celles des jeunes loups : ouvrez le tiroir de ma toilette, s'est sans doute là que M. le duc s'est caché. »

Le fermier général était furieux. « Madame! madame! si vous me riez au nez, je vous extermine. Un homme est venu ici. — Ah! monsieur de La Popelinière, si vous saviez comme j'ai envie de dormir! »

M. de La Popelinière chercha silencieusement son rival sous le clavecin, sous les rideaux, dans la cheminée, partout, jusque dans les rayons de la bibliothèque. « C'est comme un miracle! murmura-t-il entre ses dents. Demain j'amènerai Vaucanson pour avoir la clef... » Comme il disait ces mots, son flambeau rayonna sur une épée couchée au pied du lit. Christophe Colomb découvrit l'Amérique avec moins d'enthousiasme. « Madame, voulez-vous me dire pourquoi cette épée est couchée avec vous? »

TAYLOR INST. OXFORD

V.

Le maréchal de Saxe voulait enlever au maréchal de Richelieu, sinon à M. de La Popelinière, madame de la Popelinière; il croyait d'ailleurs que le grand coureur de ruelles en était encore aux escarmouches avec cette belle femme dont tout Paris, dont toute la cour se disputait les adorables œillades. Il vint un

matin chez le fermier général, à l'heure du petit lever de sa femme. Il baisa galamment le bout des ongles de madame de La Popelinière, et lui demanda la grâce de l'emmener dans la plaine des Sablons, où il allait passer en revue ses célèbres uhlans.

C'était une fête pour Paris et pour Versailles. Madame de La Popelinière comprit que pour cette fête il y aurait une reine. Elle accueillit avec une joie mal déguisée la proposition du beau Maurice. Née pour le théâtre, elle n'avait pas perdu le goût des ovations. Elle pria le maréchal de l'attendre; elle appela toutes ses femmes et se fit habiller en toute diligence, sans pourtant compromettre la fraîcheur, l'harmonie et l'effet de ses ajustements. « Madame, lui dit le maréchal, qui, selon la bonne coutume du temps, avait assisté à ce travail de fée, l'Amour lui-même vous eût habillée avec moins d'art et de goût. Il est vrai, ajouta-t-il avec son air vainqueur, que l'Amour n'a pas l'habitude d'habiller les femmes. »

On monta en carrosse, on arriva dans la plaine des Sablons avec beaucoup de fracas, escorté par tout ce que l'armée française comptait d'officiers illustres par le blason, sinon par la bravoure.

Le maréchal de Richelieu était absent pour le service du roi. Madame de La Popelinière se consola dans toutes les distractions orgueilleuses de cette revue. Elle aimait Richelieu, mais elle n'en était encore qu'à la période de l'amour heureux, cet amour qui sourit et s'enivre, qui ne descend pas en lui-même pour

faire jaillir la source des larmes. Elle devait payer cher ces sourires et ces ivresses de l'aube amoureuse. Mais, en attendant, elle se laissait aller nonchalamment à la vie dans le triomphe de sa beauté.

Or, pendant qu'elle était à cette revue des uhlans, le célèbre Vaucanson, appelé à son hôtel par un billet du fermier général, allait, avec l'imprévoyance du génie, abattre la première pierre de ses châteaux en Espagne.

Quand M. de La Popelinière vit entrer Vaucanson, il lui prit la main, et le conduisit en silence dans le trop célèbre petit salon de madame de La Popelinière. « Mon ami, lui dit-il avec onction, un homme pénètre ici le jour et la nuit; j'ai mis des sentinelles aux portes et aux fenêtres; dites-moi s'il est possible d'entrer ailleurs? » Vaucanson, sans répondre, fit trois à quatre tours sur lui-même. Il commença par décrocher un portrait de Dancourt, portrait à mi-corps, peint par Largillière, encadré avec beaucoup de luxe. « Non, non, dit-il, en secouant la tête, il n'y a pas de porte par là. » Il se tourna vers la cheminée. « Pourquoi n'y a-t-il ni bois ni chenets dans l'âtre? — C'est cela, dit M. de La Popelinière en trépignant de joie, on passe par la cheminée. » Vaucanson s'agenouilla et avança la tête sous le manteau de marbre sculpté. « C'est impossible, il n'y a qu'un ramoneur de dix ans qui puisse passer par là. » Tout en disant ces mots, il frappa du doigt contre la plaque.

Marmontel survint alors. Comme il a lui-même

raconté (*Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants*) cette catastrophe, laissons-le parler lui-même : « Vaucanson s'aperçut que la plaque était montée à charnières, et si parfaitement unie au revêtement des côtés, que la jointure en était presque imperceptible. — Ah! monsieur, s'écria-t-il en se tournant vers La Popelinière, le bel ouvrage que je vois là! l'excellent ouvrier que celui qui l'a fait! Cette plaque est mobile, elle s'ouvre, mais la charnière est d'une délicatesse! Non, il n'y a pas de tabatière mieux travaillée. — Quoi! monsieur, dit La Popelinière en pâlissant, vous êtes sûr que cette plaque s'ouvre? — Vraiment, j'en suis sûr. Je le vois bien, dit Vaucanson, ravi d'admiration et d'aise; rien n'est plus merveilleux. — Et que me fait votre merveille? il s'agit bien d'admirer! — Ah! monsieur, de tels ouvriers sont fort rares; je n'en ai pas un qui.... — Laissons là vos ouvriers! qu'on m'en appelle un qui fasse sauter cette plaque. — Quel dommage, dit Vaucanson, de briser un chef-d'œuvre aussi parfait que celui-là! »

Une demi-heure après, le commissaire du quartier constata, par un procès-verbal, la découverte de cet *escalier dérobé*. M. de La Popelinière écouta bravement la lecture du procès-verbal. « Monsieur le commissaire, vous avez oublié de contater ma disgrâce, car il y a six mois que M. de Richelieu passe par là. »

Le commissaire constata la disgrâce de M. le fermier général. « Et moi, dit Marmontel en essuyant une larme (il devait bien cela à son hôte), et moi je

vous consolerai, je vous rendrai le bon office qu'Horace attribuait aux Muses : *Vos lene consilium et datis, et dato gaudetis almæ.* »

VI.

Si nous retournons à la revue des uhlans, nous retrouvons madame de La Popelinière indolemment couchée dans son carrosse, écoutant avec distraction les galanteries du maréchal de Lowendal, troisième maréchal de France qu'elle traînait à son char (style du temps).

Tout d'un coup, elle vit s'arrêter un certain personnage, fort laid, dont la vue seule avait depuis longtemps le privilége de l'émouvoir beaucoup : c'était Guimond, un aide de camp du duc de Richelieu. « Madame, madame, dit-il à madame de La Popelinière d'un air mystérieux, un grand malheur est arrivé. Votre mari a découvert, avec ce coquin de Vaucanson, le secret de vos entrevues avec mon maître ! »

Madame de La Popelinière ressentit au cœur un coup violent; elle garda sur sa figure tout le charme du sourire et de la quiétude. « Monsieur le maréchal, dit-elle à Lowendal, comme vous seriez galant si vous vouliez m'accompagner tout à l'heure chez moi! — Comment, madame, ne vous accompagnerais-je pas au bout du monde ? »

Quand madame de La Popelinière se présenta devant

son hôtel, le concierge lui cria, sans ouvrir la porte, qu'il avait un ordre formel de ne point laisser entrer madame de La Popelinière. Le maréchal de Lowendal eut beau crier haut et menacer de la corde, la porte fut inébranlable comme les Prussiens à Rosbach.

Madame de La Popelinière s'en alla, mais revint bientôt à la charge, cette fois avec le maréchal de Saxe. Le concierge, entr'ouvrant la porte, déclara qu'il lui était défendu... « Eh ! ne me connaissez-vous pas? lui dit le maréchal; apprenez que pour moi il n'y a pas de portes fermées. Entrez, madame. »

Le portier trembla sur ses gonds et recula de trois pas. M. de La Popelinière vint au-devant du maréchal. « Eh bien ! mon ami, mon cher La Popelinière, un esclandre, des scènes, un spectacle pour le public ! Allons donc! est-ce que vous n'êtes pas un homme d'esprit? A la guerre comme à la guerre. D'ailleurs, est-ce que vous croyez à toutes ces folies? La vertu tombe dans des embûches, mais c'est toujours la vertu. Si vous aviez épousé une femme sans figure et sans esprit, vous n'auriez pas à subir les fables de la canaille. Adieu, mon ami, je vous réponds du cœur de votre femme. — Maréchal, ne vous moquez ni de moi ni de ma femme; il y a six mois que M. de Richelieu passe par la cheminée. — Maréchal pour maréchal, j'aimerais mieux que ce fût moi; mais après tout, silence ! il n'y a pas de quoi s'en vanter; j'en connais plus d'un qui aime mieux savoir cela tout seul que de l'apprendre à tout le monde. Du reste, je suis attendu

à Versailles; je vous laisse et vous recommande la paix. »

Dès que le maréchal de Saxe se fut éloigné, madame de La Popelinière tomba sur une bergère et se cacha la tête dans les mains; c'était le vaincu devant l'ennemi victorieux. Triste victoire! Elle espérait que l'ennemi serait généreux, il ne le fut point. « Madame, lui dit-il, comme s'il lui eût parlé du haut de son honneur et de sa fortune, vous n'êtes pas chez vous ici, allez-vous-en au plus tôt. Emportez, si vous voulez, le portrait de votre grand-père et de sa fille. S'il ne vous arrive pas de mourir de honte, je vous accorderai une pension alimentaire. »

Madame de La Popelinière, à ces derniers mots, se leva indignée; elle jeta un regard de mépris et de douleur sur cet homme de qui on disait : *Qu'il aille cuver son or.* « Adieu donc! dit-elle avec la triste volupté que ressentent ceux qui s'abandonnent pour la première fois à leur mauvaise destinée; adieu, monsieur! ne me faites plus l'injure de penser à moi. » Elle partit et ne revint pas.

Quand son joli pied, délicatement chaussé de satin, se trouva sur le pavé de la rue, elle sentit douloureusement les réalités de la vie. Où aller? elle ne le savait : sa mère était morte, sa mère dont elle n'avait pas eu le temps, dans les folles joies du monde, de pleurer la mémoire....

La pauvre femme, qui avait une cour le matin, n'avait pas un lit pour reposer, le soir, son front

meurtri. Le maréchal de Richelieu était parti pour Toulouse; il eût été là, d'ailleurs, qu'elle n'eût pas osé lui demander un toit et surtout de l'argent. Elle avait bien voulu traiter avec lui de puissance à puissance; mais maintenant qu'elle venait d'être précipitée au bas du trône, elle ne consentirait pas à s'humilier devant lui.

Comme elle était arrêtée au coin du Palais-Royal, incertaine du chemin, toute à son malheur et à son amour, elle s'aperçut qu'elle était presque entourée de curieux qui murmuraient son nom et se racontaient son aventure. La valetaille de l'hôtel s'était bruyamment réjouie de l'histoire de la cheminée tournante : c'était une nouvelle à la main trop scandaleuse pour ne pas affriander tout Paris. Madame de La Popelinière comprit alors combien l'abîme était profond.

Elle alla droit devant elle. Tout d'un coup, elle se souvint d'un petit appartement de la rue Ventadour qu'elle avait conservé depuis la mort de sa mère, pour y garder pieusement les meubles de la célèbre Mimi Dancourt, ne voulant pas qu'ils fussent vendus à l'encan, et les trouvant trop surannés pour les transporter à l'hôtel de La Popelinière. C'était une planche de salut dans son naufrage; elle prit la clef chez le concierge, monta rapidement l'escalier et ouvrit la porte avec un battement de cœur. Il lui sembla qu'elle entrait dans la tombe : l'appartement était sombre et silencieux; on y respirait comme un parfum du sépulcre. Jusque-là elle avait retenu ses larmes; dès qu'elle eut refermé

la porte, ses sanglots retentirent dans toutes les pièces.

Ce n'était point sa mère, c'était elle-même qu'elle pleurait.

Étrange fantaisie de la destinée! il arrive le plus souvent qu'une galante aventure, loin de nuire à l'héroïne, la met en relief et lui donne plus d'accent. Quelquefois l'aventure galante est un marchepied tout de marbre et d'or; cette fois ce fut un tombeau. Tous les rieurs furent contre madame de La Popelinière, tous les journalistes lui furent cruels. On profana sans pitié le roman de sa vie. On colporta à Paris, en France, en Europe, au nouveau monde, cette histoire de la cheminée tournante. On la traduisit en caricature, on la rima en complainte sur l'air du Juif errant, on l'étala au théâtre de la Foire. Madame de La Popelinière n'osa plus se montrer, elle fut réduite à la prison perpétuelle. Si pourtant le maréchal de Richelieu s'était contenté de passer par la fenêtre, au lieu de passer par la cheminée, tout ce vacarme ne fût pas arrivé. Danger des innovations!

VII.

Depuis près de six semaines, madame de La Popelinière vivait du produit de six robes des Indes et d'un bonnet de dentelle que sa femme de chambre avait été vendre au Temple. M. de La Popelinière disait à tout

le monde qu'il faisait à sa femme une pension de vingt mille livres ; mais, en réalité, il ne lui avait encore envoyé que son clavecin, ses livres, ses habillements, ses parures et sa femme de chambre. Pour lui, il se consolait de toutes ses forces. Pour mieux fêter son veuvage, il avait appelé chez lui l'Opéra tout entier, Rameau en tête, qui ne le quittait plus. Parmi ses autres commensaux, on distinguait toujours Fontenelle, Van Loo, La Tour, Gentil-Bernard, Moncrif, Marivaux, Crébillon; mais les maréchaux de France ne venaient plus chez lui. Marmontel continuait à lui appliquer des vers d'Horace et à lui lire des tragédies. Le fermier général n'entendait pas le latin, mais ne comprenait pas un mot aux alexandrins de son poëte ordinaire. Vaucanson était assidu, et demandait toujours, à son arrivée, distrait qu'il était par ses mécaniques, si madame de La Popelinière était en bonne santé, et si elle tarderait beaucoup à paraître.

Quand le maréchal de Richelieu revint à Paris, il savait que le secret était découvert. Il parvint à savoir la retraite de madame de La Popelinière, il se présenta à sa porte. Elle vint lui ouvrir et tomba évanouie à ses pieds. Ce fut à peine s'il la reconnut, tant le chagrin l'avait flétrie et ravagée. « Voyons, madame, lui dit-il quand elle rouvrit les yeux, pourquoi toutes ces douleurs à la première bourrasque ? »

Il l'avait portée dans un fauteuil ; il s'était mis à genoux devant elle et lui baisait tendrement les mains. « Ah ! maréchal, murmura-t-elle d'une voix pleine de

larmes, tout est fini ! la France entière s'amuse de moi, je ne l'ai que trop vu en lisant les gazettes. — Que vous êtes faible de vous affliger des propos de tous ces coquins-là. Voulez-vous entendre un bon conseil ? » Elle secoua la tête en essayant de sourire. « Revêtez vos plus beaux atours, faites-vous belle jusqu'à l'impertinence, montez en carrosse, allez à l'Opéra et levez bravement le masque. En voyant vos beaux yeux, les faiseurs de quolibets s'écrieront tous : *Cet imbécile de La Popelinière !* Voyez-vous, madame, quand on est belle, si on veut avoir raison, il faut se montrer. — Jamais, dit-elle, en rougissant à la seule pensée de paraître en public. D'ailleurs, pensa-t-elle en baissant la tête, où sont mes laquais? où est mon carrosse ? »

Le maréchal de Richelieu n'avait pas coutume de prier longtemps ni Dieu ni les femmes. Quand il vit que madame de La Popelinière était bien décidée à vivre en exil, il ne la tourmenta plus. Pendant son séjour à Paris, il vint la voir presque tous les jours ; mais il sentit bientôt que son amour pour elle n'était qu'un feu de joie. Cet homme ne pouvait s'habituer aux larmes. Il avait d'ailleurs fort à faire. L'histoire de la cheminée tournante ne lui avait pas été si fatale qu'à madame de La Popelinière ; c'était pour lui une victoire de plus, une victoire qui devait lui soumettre plus d'un cœur jusque-là rebelle. Il fut accueilli partout comme un héros ; on faillit l'étouffer sous les lauriers ou plutôt sous les myrtes.

Avant de retourner à Toulouse, il vint passer toute

une soirée avec madame de La Popelinière. Il joua assez bien la passion pour tromper cette pauvre femme et lui faire croire qu'elle n'était pas seule encore. En la quittant, il lui recommanda les distractions, disant qu'à son retour il voulait la trouver belle et riante.

Pour lui complaire, madame de La Popelinière hasarda un pied craintif chez quelques amies de sa mère, entre autres madame de Souvré, où elle retrouva des peintres et des gens de lettres qu'elle avait connus à l'hôtel de La Popelinière. Ce fut vers ce temps-là qu'elle écrivait cette lettre si tendrement passionnée, cette lettre trouvée, en nombreuse compagnie, dans les archives de la famille de Richelieu. Nous la publions sans y changer un mot, avec ses incorrections charmantes, qui témoignent que c'était le cœur qui parlait et non l'esprit.

« 22 janvier.

» Mon cœur, votre courrier n'est point reparty je m'en doubtois bien quelle betise qu'un ayde de camp arrivé le 19 reparte le 20. Mais il faut leur obéir puisque je ne puis leur commander. Je suis honteuse de la lettre que je vous ay escrite hier. L'excès du sentiment est selon moy le commencement de la déraison et de la stupidité et à moins d'estre au même degré et de lire ces choses là avec autant d'amour qu'on en a ressenty en les escrivant elles sont plus capables de refroidir que d'échauffer. Ce pourroit il, mon cœur, que mes lettres vous fissent cet effet-là, tout passe

dans ma teste rapidement j'en conviens et je vous l'ai fait remarquer mil fois mais il n'y reste que ce qui peut m'affliger. Je suis née timide, l'expérience m'a rendue deffiante je vois tout à mon désavantage je crains que mes lettres volumineuses ne vous ayent ennuyé. Vous me dites quelles font votre bonheur mais cela est si faible si peu répetté, vous ne répondés qu'à des articles dont je ne me soucie guères et que je vous ay plutot mandé pour avoir une coupure à faire que parce que je les croyois. Tel est celui de madame de Souvré et de mes lettres. C'est mon seul plaisir de vous escrire de penser que vous me lirés que je seroy dans vos mains que je vous occupe de moy forcement pendant une heure sauf les distractions mais enfin vous me lisés cela seul me feroit copier la Gazette si je ne pouvois vous escrire autre chose et l'extreme confiance que j'ay en vous me fait vous escrire jusqu'à des bestises que je sens fort bien car je vous présente tout ce qui se passe dans ma teste avec le mesme désordre que la nature y a mis et plus encore car je ne veux rien oublier et j'étrangle tout. Je n'ay aucune suitte pour cette raison ainsi mon cœur que mes nouvelles mes craintes mesmes ne vous fassent aucune impression que comme des resveries de mon imagination mais pour mes sentiments pour vous de quelque façon que je les exprime adjouttés y tout ce que vous pouvés inventer faites tous vos efforts pour vous les bien peindre vous n'en trouverés jamais autant que j'en ay. Je vous aime mon cœur à la foli il n'y a rien

que je n'entreprisse pour vous le prouver et en mériter autant de vous mais c'est une balance à ce qu'il me semble qui n'est jamais égalle et je crois que plus mon costé se charge plus le vostre s'allège. L'inquiétude est une propriété de l'amour mais ce que je sens pour vous est plus que de l'amour. J'ai eschauffé ma teste à vous faire pitié. Je crois que ma solitude et la privation totale de dissipation fisiquement y a beaucoup contribué. Il y a des moments ou je souhaitterois et consentirois de vous voir un instant de vous serrer dans mes bras et de mourir. La réflexion me dit que cela arrivera sans qu'il m'en couste autant. Puis mes désirs s'augmentent mon impatience et les obstacles qui peuvent s'y rencontrer se présentent à mon esprit avec tant de vraisemblance que j'en tombe dans l'accablement le plus agonisant. Mais mon cœur songez donc qu'il faut que je passe encore un an sans vous que tout ce qui s'est escoulé est compté pour rien, que mesme je n'ay aucune certitude qu'un an soit la fin de mes peines, et tout ce qui peut arriver d'icy là. Et je vous desire avec une violence que si je devois vous voir ce soir cela me paroîtroit un siècle fussiez-vous de l'autre costé de la bergère. Mon cœur vous m'avez rendu bien malheureuse. Je ne puis envisager dans l'avenir de dédommagement assés fort pour tous les maux que j'éprouve, il y en auroit un et ce seroit de jouir de vous librement à ma fantaisie le reste de mes jours mais cela n'arrivera jamais. Il n'est pas possible de penser qu'une baguette ne soit pas plutost usée qu'une barre de fer.

Et vous et moy sommes encore plus fresles. Ah mon cher cœur tu me fais froidement des projets de campagne pour plus d'un an comment voulés vous que je sois contente. J'en mourrai, car ma vie est avec vous. »

A cette lettre si tendre, le maréchal de Richelieu ne répondit pas.

Un matin qu'il se trouvait près de la rue Ventadour : « Par la sambleu ! dit-il, je l'avais oubliée ! » Il monta chez madame de La Popelinière ; cette fois, ce fut un prêtre qui vint lui ouvrir la porte. « Qu'est-ce que cela veut dire ? Où est madame de La Popelinière ? »

Ce prêtre le conduisit silencieusement dans la chambre à coucher. Celle qu'il avait quittée fraîche encore, celle qu'il avait presque consolée, il la retrouva dans le délire de la mort.

La femme de chambre pleurait, immobile et muette, au pied du lit. Le médecin venait de sortir et lui avait dit que sa maîtresse n'avait plus que peu d'heures à vivre. « Ah ! monsieur le maréchal, dit cette fille en sanglotant, c'est vous qui l'avez tuée. Nous vivions dans une misère absolue, vendant nos hardes pour aller jusqu'au lendemain ; mais si vous aviez répondu à ses lettres, elle n'en serait pas là. Et encore, si vous saviez comme elle a souffert ! — Quelle agonie et quel martyre ! dit le prêtre d'une voix émue ; heureusement depuis hier le délire l'a prise, elle n'assiste plus à son supplice. »

Le maréchal de Richelieu prit tristement la main de la mourante, et demeura silencieusement appuyé au-

dessus du lit. « Tant de beauté, dit-il tout à coup, tant de fraîcheur et tant d'éclat!... Madame, madame, ne m'entendez-vous pas? »

A la voix de son amant, madame de La Popelinière se souleva et pencha la tête comme si elle fût saisie d'un vague souvenir. « Écoutez, dit-elle, c'est une lettre de ma mère. » Elle reprit d'une main défaillante une lettre ouverte sur le lit et lut à haute voix ce passage où Mimi Dancourt racontait la mort de son père :

« Dans la chapelle du château brûlaient nuit et jour » deux lampes de terre; ce qui frappait la vue en » entrant, c'était un tombeau en pierre déposé sous un » Christ d'ivoire. Toutes les nuits en expiation il venait » s'y coucher une heure, marmottant avec extase des » cantiques; j'ai surtout retenu ces paroles : *Les pas-* » *sions m'ont environné de toutes parts comme les* » *abeilles, elles m'ont envahi comme un feu qui brûle* » *dans les épines.* »

Madame de La Popelinière s'interrompit et s'écria : « J'ai peur! » Elle tendit les bras. « Ouvrez mon tombeau! M. de Richelieu m'attend. Écoutez, il a donné le signal contre la plaque de la cheminée. Où suis-je? c'est le maréchal de Saxe qui passe la revue de ses uhlans. Ah! Van Loo, quel joli portrait! Maintenant que je suis morte, envoyez-le à M. de Richelieu. Et votre pastel, La Tour, que va-t-on en faire? — Ah! madame, dit le maréchal, en pressant la main de la mourante, pardonnez-moi votre mort. — Qui est-ce

qui me parle? Je ne veux rien entendre. Il serait là que je ne l'écouterais pas. »

Madame de La Popelinière retomba sur l'oreiller, épuisée par une dernière secousse de la mort. Elle s'assoupit et ne se réveilla plus qu'au delà du tombeau. En vain le maréchal lui parla de sa voix la plus tendre, elle ne dit plus un mot. Elle mourut dans la nuit, ne laissant pas, dit Collé, de quoi se faire enterrer. On lui fit, à Saint-Roch, d'humbles funérailles où nul ne vint pour la pleurer. Elle n'eut pas même une épitaphe de Marmontel.

En apprenant sa mort, M. de La Popelinière sentit qu'il l'avait aimée; il n'avait pas voulu la revoir malgré les instances de M. de Machaut et de M. d'Argenson, car tout le monde avait fini par s'attendrir sur l'abandon de cette belle femme; il se trouva un peu cruel, et, comme il avait de la littérature, il déclama le vers de Malherbe tout en cuvant son or : *Elle était de ce monde....*

Quand M. de Richelieu mourut, on trouva chez lui le pastel de La Tour. « Vous avez été amoureux de toutes les femmes, mais vous n'avez jamais aimé, » lui dit un jour l'abbé Soulavie.

Le maréchal de Richelieu prit la main de l'abbé Soulavie et le conduisit devant le portrait de madame de La Popelinière. « Monsieur l'abbé, celle que vous voyez là, je l'ai aimée; mais je ne l'ai aimée qu'après sa mort. »

XI.

MADEMOISELLE DE MAUPIN.

J'ai dit l'histoire de mademoiselle Gautier, la faisant parler dans son style ou la laissant parler elle-même. Vous n'avez peut-être pas cru un mot de cette romanesque histoire; c'était pourtant du plus pur Tacite de théâtre. L'histoire de mademoiselle d'Aubigny, connue sous le nom de mademoiselle Maupin ou mademoiselle de Maupin, vous paraîtra bien plus invraisemblable; c'est pourtant la vérité elle-même qui conduit ma plume. Je ne vous promets pas la belle prose de son romanesque historiographe Théophile Gautier, mais je vous promets de suivre pas à pas les méandres de cette vie orageuse dont le récit eût embarrassé Beaumarchais lui-même.

Mademoiselle d'Aubigny était bien née; son père, Gaston d'Aubigny, était secrétaire du comte d'Armagnac; on le représente comme un héros d'aventures pareil à

d'Aubigné son presque homonyme, brave comme une épée, courant le jeu, les duels et les femmes, se moquant de Dieu et du diable. Sa seule inquiétude fut d'avoir mis une fille au monde, aussi dès qu'elle fut grande, il la maria à M. de Maupin, un gentilhomme de fraîche date à qui elle apporta en dot un emploi dans les gabelles. Le lendemain des noces, son mari lui dit : « Partons. » Elle lui répondit : « Partez. » On pense que la veille de son mariage elle s'était mariée au comte d'Armagnac. Le mari partit seul. Or, le lendemain de son mariage elle se maria pour la troisième fois à un gentillâtre, nommé Sésanne ou de Sésanne. Le comte d'Armagnac veillait plutôt que d'Aubigny sur la vertu de la belle; il lui reprocha amèrement de tromper son mari; mademoiselle de Maupin alla cacher son humiliation sur le sein de Sésanne et lui représenta que son père était un Virginius, capable d'immoler sa fille dans sa colère. Elle enleva Sésanne. Ils allèrent, on ne sait comment, jusqu'à Marseille, où ils voulaient s'embarquer pour la conquête de la toison d'or. Mais à Marseille ils se trouvèrent réduits à leur dernier écu au soleil, contraints à loger à la belle étoile. J'avais oublié de dire qu'ils s'étaient aimés en faisant des armes. Ils s'acoquinèrent aux comédiens et annoncèrent que le même soir, dans l'entr'acte, un monsieur et une dame du beau monde donneraient un assaut d'armes. Comme mademoiselle Gautier, mademoiselle de Maupin était de la taille des amazones, aussi criait-on dans le parterre : « Ce n'est pas une

femme. — Ah! je ne suis pas une femme! » s'écria-t-elle en recommençant l'assaut. Et jetant à tout jamais la pudeur dans la coulisse, elle montra insolemment sa gorge aux sceptiques du parterre. Le lendemain les deux maîtres d'armes chantèrent l'opéra; quelques jours après ils jouèrent la comédie. Ce fut un triomphe sur toute la ligne. On se battait aux portes du théâtre pendant toutes les représentations. Le sieur de Sésanne croyait déjà sa fortune faite, quand un soir la comédienne s'arrête tout à coup dans son monologue, toute saisie d'admiration devant une jeune fille d'une merveilleuse beauté, qui lui apparaît toute rayonnante à l'avant-scène. Durant toute la représentation elle ne joua que pour cette jeune fille; le lendemain elle lui écrivit la lettre la plus passionnée; le surlendemain elle la rencontra et parvint à lui dire, en face de sa mère, qu'elle sentait bien qu'elle était sa sœur et qu'elle ne voulait plus vivre sans la voir. La jeune fille se laissa prendre à ce magnétisme de la force. Elle répondit aux lettres de la comédienne, elle lui permit un jour de lui parler toute une heure à l'église, elle lui promit d'être à toutes ses représentations. Ce fut un scandale par la ville. Le Méry de l'époque écrivit un poëme sur les Lesbiennes. La mère de la jeune fille s'enfuit avec elle et l'enferma dans un couvent d'Avignon. La victime cloîtrée écrivit à Sapho Maupin, qui envoya son amant retrouver son mari et accourut en toute hâte se faire recevoir novice au couvent d'Avignon. Le

démon n'était pas entré dans la maison des filles de Dieu pour y faire son salut : mademoiselle de Maupin ne pouvant parvenir à se trouver seule avec sa jeune amie, mit le feu au couvent, courut à la cellule de la jeune fille et l'enleva à travers les flammes.

L'historien perd ici les traces des fugitives; on croit qu'elles se cachèrent dans quelque château perdu, la Maupin déguisée en homme *, la jeune fille pleurant sa jeunesse et mourant de chagrin.

* Voici comment Théophile Gautier, ce beau poëte qui trouve une palette lumineuse dans son encrier, a peint les divers aspects de son héroïne.

Voyez d'abord la femme travestie :

« Mais, dans tout cet essaim provincial, ce qui me charme le plus est un jeune cavalier qui est arrivé depuis deux ou trois jours; — il m'a plu tout d'abord, et je l'ai pris en affection, rien qu'à le voir descendre de son cheval. Il est impossible d'avoir meilleure grâce; il n'est pas très-grand, mais il est svelte et bien pris dans sa taille; il a quelque chose de moelleux et d'onduleux dans la démarche et dans les gestes qui est on ne peut plus agréable; bien des femmes lui envieraient sa main et son pied. Le seul défaut qu'il ait, c'est d'être trop beau et d'avoir des traits trop délicats pour un homme. Il est muni d'une paire d'yeux les plus beaux et les plus noirs du monde, qui ont une expression indéfinissable et dont il est difficile de soutenir le regard; mais comme il est fort jeune et n'a pas apparence de barbe, la mollesse et la perfection du bas de sa figure tempèrent un peu la vivacité de ses prunelles d'aigle; ses cheveux bruns et lustrés flottent sur son cou en grosses boucles, et donnent à sa tête un caractère particulier. — Voilà donc enfin un des types de beauté que je rêvais réalisé et marchant devant moi! Quel dommage que ce soit un homme, ou quel dommage que je ne sois pas une femme! — Cet Adonis, qui à sa belle figure joint

Cependant mademoiselle de Maupin était condamnée par la justice d'Avignon à être brûlée vive, mais elle n'était pas de celles qui se laissent prendre et qui meurent de la main des hommes; elle voulait mourir

un esprit très-vif et très-étendu, jouit encore de ce privilége d'avoir à mettre au service de ses bons mots et de ses plaisanteries une voix d'un timbre argentin et mordant qu'il est difficile d'entendre sans être ému. »

. . . . . .

« Ces belles paupières turques, ce regard limpide et profond, cette chaude couleur d'ambre pâle, ces longs cheveux noirs lustrés, ce nez d'une coupe fine et fière, ces emmanchements et ces extrémités déliés et sveltes à la manière du Parmeginiano, ces délicates sinuosités, cette pureté d'ovale, qui donnent tant d'élégance et d'aristocratie à une tête, tout ce que je voulais, ce que j'aurais été heureux de trouver disséminé dans cinq ou six personnes, j'ai tout cela réuni dans une seule personne. »

Voici maintenant la femme d'après nature :

« Rosalinde, j'ai la certitude profonde que vous êtes la plus belle des femmes; je vous ai vue dans le costume de votre sexe, j'ai vu vos épaules et vos bras si purs et si correctement arrondis. Le commencement de votre poitrine que votre gorgerette laissait entrevoir ne peut appartenir qu'à une jeune fille : ni Méléagre le beau chasseur, ni Bacchus l'efféminé, avec leurs formes douteuses, n'ont jamais eu une pareille suavité de lignes ni une si grande finesse de peau, quoiqu'ils soient tous les deux de marbre de Paros et polis par les baisers amoureux de vingt siècles. »

. . . . . .

« C'était bien Rosalinde, si belle et si radieuse qu'elle éclairait toute la chambre, — avec ses cordons de perles dans les cheveux, sa robe prismatique, ses grands jabots de dentelle, ses souliers à talons rouges, son bel éventail de plumes de paon, telle enfin qu'elle était le jour de la représentation. Seulement,

de sa belle mort et elle mourut de sa belle mort. Mais nous ne sommes pas au bout de ses aventures; elle adressa une supplique au roi par le comte d'Armagnac, elle obtint sa grâce et vint bruyamment débuter à l'Opéra par le rôle de Pallas dans *Cadmus*. Le rôle était bien choisi, jamais Pallas n'avait plus vaillamment armé le casque et porté la lance. Ce fut un triomphe à tout casser; quand elle disparut dans son char volant, on crut à une divinité de l'Olympe. Je ne donne ici que le sommaire des chapitres de sa vie. Dirai-je tous ses triomphes à l'Opéra? ses duels avec ceux qui osaient douter de sa vertu? car elle eut toutes les folies, même celle de la vertu. Fatiguée de donner des coups d'épée pour tenir en échec l'opinion publique, elle rappela son mari et n'alla plus à l'Opéra sans se faire accompagner par ce Philémon à toute

différence importante et décisive, elle n'avait ni gorgerette, ni guimpe, ni fraise, ni quoi que ce soit qui dérobât aux yeux ces deux charmants frères ennemis, — qui, hélas! ne tendent trop souvent qu'à se réconcilier. »

. . . . . .

« Tout était réuni dans le beau corps qui posait devant lui : — délicatesse et force, forme et couleur, les lignes d'une statue grecque du meilleur temps et le ton d'un Titien. — Il voyait là, palpable et cristallisée, la nuageuse chimère qu'il avait tant de fois vainement essayé d'arrêter dans son vol : — il n'était plus forcé de circonscrire ses regards sur une certaine portion assez bien faite, et de ne la point dépasser, et son œil amoureux descendait de la tête aux pieds et remontait des pieds à la tête, toujours doucement caressé par une forme harmonieuse et correcte. »

épreuve. Ce ne fut pas un des moins curieux spectacles que la belle donna aux Parisiens de l'Opéra.

Mademoiselle de Maupin n'en était pas pour cela devenue plus Lucrèce, elle courait les bals, les soupers, les tabagies; son mari ne l'accompagnait qu'à la messe et au théâtre. Une nuit de bal masqué, elle se déguise en homme et à brûle-pourpoint déclare sa passion à une jeune dame qui marchait dans un cortége d'adorateurs. La Maupin les jette de côté et prend cavalièrement le bras de la dame. La dame s'indigne, trois cavaliers en même temps provoquent la Maupin, qui accepte le défi en les provoquant à son tour. On va sous le prochain réverbère, et on ferraille si lestement, que bientôt la Maupin revint au bal le bras en écharpe, après avoir laissé ses trois adversaires sur le pavé, sinon morts, du moins hors d'état de faire les galants.

On ne donna pas d'ailleurs à mademoiselle de Maupin le temps de poursuivre ses galantes équipées. Ses amis l'avertirent qu'on allait la jeter en prison : elle se déguisa en sœur de charité et partit pour Bruxelles.

Combien de romans à Bruxelles! Je ne prends que cette page : L'électeur de Bavière voit mademoiselle de Maupin et jure que c'est sa vraie femme; mais après avoir subi huit jours les caprices, les bizarreries, les colères de cette fantasque créature, il reconnaît que c'est le démon sous la figure de la femme, et se va reposer de toutes ces tempêtes sur la rive drue et verte d'un autre amour : une blanche Flamande, toute somno-

lente, la comtesse d'Arcos. Mais il avait peur des vengeances de la Maupin, et il pria — qui? — le comte d'Arcos, d'aller porter dix mille écus à la terrible comédienne. « Monsieur, dit-elle au comte avec son dédain des grands jours, gardez pour vous ces dix mille écus, ce n'est pas trop payer le joli métier que vous faites. »

Que vous dirai-je encore? elle redemanda sa grâce, elle reparut à l'Opéra et porta sévèrement le deuil de son mari, après quoi elle se retira du monde, fit bâtir une chapelle, fonda un hospice, et trépassa en odeur de sainteté l'an du calendrier grégorien 1707, l'an 34 de sa vie. — Si jeune! dira-t-on; — n'avait-elle pas vécu trente-quatre siècles!

Et pourtant si à ses derniers jours elle rencontra quelque brave femme du village, dorée par le soleil qui auréole les moissonneurs, traînant sur ses pas toute une peuplade d'enfants, ne pensa-t-elle pas que celle-là qui n'avait eu qu'un homme et qui n'avait dansé que le dimanche après la messe, avait encore plus vécu que mademoiselle de Maupin?

XII.

MADAME FAVART.

I.

Qui n'a vu en passant sur les quais cette belle gravure de Larmesin, d'après Carl Van Loo, représentant madame Favart dans *la Chercheuse d'esprit* *? Comme on devine bien que Nicette aura tout à l'heure beaucoup plus d'esprit que celui-là qui lui en donne! Comme l'amour va la déniaiser, cette charmante ingénue assise sous l'arbre de la science! Elle n'attendra pas que les pommes soient mûres, et elle ne les trouvera pas amères, puisque l'amour parfume ses lèvres et aiguise ses dents.

Mais n'ayons pas d'esprit hors de propos sur madame

* Ce portrait est commenté par ces vers :

Nature un jour épousa l'Art :
De leur amour naquit Favart,
Qui semble tenir de son père
Tout ce qu'elle doit à sa mère.

Favart; laissons parler le bonhomme Favart, qui était une bête, mais une bête de la ménagerie de madame de La Sablière. Il a lui-même raconté ainsi l'histoire de sa femme :

Marie-Justine-Benoîte Duronceray naquit à Avignon le 15 juin 1727, sur la paroisse Saint-Agricol. Elle était fille d'André-René Duronceray, ancien musicien de la chapelle de Sa Majesté, et depuis musicien du feu roi Stanislas, et de Pierrette-Claudine Bied, aussi musicienne de la chapelle du roi de Pologne. Ce prince, qui s'intéressait au bonheur de tous ceux qui l'environnaient, eut la bonté de contribuer lui-même à l'éducation de la petite Duronceray, qui s'annonçait déjà par des talents prématurés. Les plus habiles maîtres la formèrent pour la danse, la musique, les différents instruments et les éléments de la langue. En 1744, sa mère obtint un congé du roi Stanislas pour venir à Paris. Mademoiselle Duronceray parut à l'Opéra-Comique, à la foire Saint-Germain, sous le nom de mademoiselle Chantilly, première danseuse du roi de Pologne. Elle débuta par le rôle de Laurence, qu'elle joua d'original dans une pièce intitulée *les Fêtes publiques,* faite à l'occasion du premier mariage de feu monseigneur le Dauphin. Elle eut beaucoup de succès, tant dans la danse que dans le chant et le dialogue.

Cette même année, l'Opéra-Comique fut entièrement supprimé, parce que ses progrès alarmaient les autres spectacles. Le sieur Favart, qui était alors directeur général de l'Opéra-Comique pour le compte de l'Académie royale de musique, obtint une permission de donner un spectacle pantomime à la foire Saint-Laurent sous le nom de *Matheus,* danseur anglais, toujours pour le compte du Grand-Opéra, afin de remplir les engagements que l'on avait pris avec les acteurs de l'Opéra-Comique. Mademoiselle Chantilly et mademoiselle Gobé en firent la réussite par la façon dont elles exécutèrent une pantomime en un acte, intitulée *les Vendanges de Tempé.* Sur la fin de la même année, au mois de décembre, mademoiselle Chantilly épousa le sieur Favart, qu'elle

suivit à Bruxelles, parce qu'il était chargé de la direction du spectacle de cette ville. Ce fut là que ses talents se développèrent, talents dangereux qui lui attirèrent, ainsi qu'à son mari, les plus cruelles persécutions de la part de ceux qui devaient les protéger. Ils aimèrent mieux, pour s'y soustraire, sacrifier toute leur fortune : ce qu'ils exécutèrent après avoir satisfait à tous les engagements et payé les dettes de la direction.

Madame Favart vint donc à Paris, et débuta au Théâtre-Italien, le 5 août 1749. Il n'y a point eu d'exemple d'un plus grand succès; mais les persécutions se renouvelèrent et l'empêchèrent de continuer ses débuts; enfin elle en triompha, et, l'année suivante, elle reparut sur le même théâtre, le 18 janvier, avec encore plus d'avantage; elle fut reçue d'abord à part entière (faveur assez rare et qu'elle ne devait qu'à ses propres talents). Une gaieté franche et naturelle rendait son jeu agréable et piquant : elle n'eut point de modèles, et en servit. Propre à tous les caractères, elle les rendait avec une vérité surprenante. Soubrettes, amoureuses, paysannes, rôles naïfs, rôles de caractère, tout lui devenait propre; en un mot, elle se multipliait à l'infini, et l'on était étonné de lui voir jouer, le même jour, dans quatre pièces différentes, des rôles entièrement opposés. *La Servante maîtresse, Bastien et Bastienne, Ninette à la cour, les Sultanes, Annette et Lubin, la Fée Urgèle, les Moissonneurs,* etc., ont prouvé qu'elle saisissait toutes les nuances, et que, n'étant jamais semblable à elle-même, elle se transformait et paraissait réellement tous les personnages qu'elle représentait; elle imitait si parfaitement les différents idiomes et les dialectes, que les personnes dont elle empruntait l'accent la croyaient leur compatriote.

Ce fut elle qui, la première, observa le costume; elle osa sacrifier les agréments de la figure à la vérité des caractères. Avant elle, les actrices qui représentaient des soubrettes, des paysannes, paraissaient avec de grands paniers, la tête surchargée de diamants et gantées jusqu'au coude. Dans *Bastienne*, elle mit un habit de laine, tel que les villageoises le portent, une simple croix d'or, les bras nus et des sabots. Cette nouveauté

déplut à quelques critiques du parterre; mais Voisenon les fit taire en disant : « Messieurs, ces sabots-là donneront des souliers aux comédiens. » Dans la comédie des *Sultanes*, on vit, pour la première fois, les véritables habits des dames turques; ils avaient été fabriqués à Constantinople, avec les étoffes du pays. Cet habillement, tout à la fois décent et voluptueux, trouva encore des contradicteurs. Lorsqu'on donna la parodie des *Indes galantes* à la cour, il fallut que madame Favart y parût sous le costume ridicule et fantastique que l'usage avait établi. Cependant, quelque temps après, on y représenta l'opéra de *Scanderbeg*, et l'on emprunta l'habit de sultane de madame Favart pour en faire sur ce modèle. Mademoiselle Clairon, qui eut aussi le courage d'introduire le véritable costume à la Comédie française, fit faire un habit à peu près sur le même patron, dont elle se servit au théâtre. Dans l'intermède intitulé *les Chinois*, représenté aux Italiens, elle parut, ainsi que les autres acteurs, vêtue exactement selon l'usage de la Chine : les habits qu'elle s'était procurés avaient été faits dans ce pays, de même que les accessoires et les décorations, qui avaient été dessinés sur les lieux. En un mot, elle n'épargnait et ne négligeait rien pour augmenter le prestige de l'illusion théâtrale.

Au mois de juin 1771, la maladie dont elle est morte se déclara; sa fermeté n'en fut point ébranlée; et, quoiqu'elle connût que son état était désespéré, elle continua de jouer pour l'intérêt de ses camarades jusqu'à la fin de l'année 1771. Elle s'alita le jour des Rois, envoya chercher des notaires pour son testament, qu'elle fit avec une présence d'esprit, une tranquillité d'âme et un enjouement qui étonnèrent. Quelques jours après, elle eut une crise violente; sa garde, qui la croyait expirante, se jeta à genoux en disant : « Courage, courage, madame! ce n'est rien; je vais faire toucher des linges à la châsse de la bienheureuse sainte Geneviève. » Madame Favart, qui avait repris ses sens, lui répondit : « Je ne donne point dans les momeries; mais je sais que telles et telles personnes sont dans le besoin : qu'on leur donne de ma part de quoi les soulager; les bonnes actions valent mieux que les prières. » Et tout de suite elle demanda les secours

de l'Église, qui lui furent administrés; elle les reçut avec une entière résignation, mais sans rien perdre de son caractère. Elle fit elle-même son épitaphe, qu'elle mit en musique dans les intervalles des plus cruelles douleurs.

Madame Favart a eu effectivement part aux pièces où l'on a mis son nom, pour les sujets, le choix des airs, les pensées, les couplets qu'elle composait, et différents vaudevilles dont elle faisait la musique; son mérite en ce genre était peu connu, parce que sa modestie l'empêchait d'en tirer avantage. Isolée, retirée dans le sein de sa famille, elle ne cherchait point à faire sa cour, elle s'occupait de sa profession; sa harpe, son clavecin, la lecture, étaient ses seuls amusements : tout au plus cinq ou six personnes recommandables par leurs mœurs formaient sa société. Telle fut madame Favart.

Ainsi parle M. Favart sur madame Favart. Pourquoi ne pas ajouter foi à un brave homme de mari faisant l'apologie de sa femme, des grâces de sa femme, des vertus de sa femme? Cela n'est pas si commun; les maris se contentent le plus souvent de faire une épitaphe, laissant aux Bossuets de leurs paroisses les soins de l'oraison funèbre. Si Favart ne fut pas toujours un mari content, il eut toujours les joies conjugales du cœur, soit en face du maréchal de Saxe, soit en compagnie de l'abbé de Voisenon, ce faiseur de contes qui passait pour faire les comédies et les enfants de Favart. Mais, au lieu de rapporter les opinions délicates de ceux qui ont sondé ce mystère, il faut lire l'histoire de Favart.

Favart avait lui-même commencé à l'écrire :

Je suis originaire d'une des plus honnêtes familles bourgeoises de la ville de Reims; mon aïeul était secrétaire de l'intendant de

Soissons. Sa place et plusieurs charges et offices dont il était pourvu l'avaient mis à son aise. Le mieux est l'ennemi du bien : il voulut augmenter sa fortune, il la perdit. Des entreprises dans lesquelles il avait mis ses fonds réussirent mal, il essuya des banqueroutes; le chagrin abrégea ses jours. Sa veuve, réduite avec ses deux enfants à un revenu très-modique, n'ayant plus le moyen de subvenir aux frais de leur éducation, fit apprendre un métier à mon père.

Je naquis à Paris, sur la paroisse de Saint-Jean en Grève, le 13 novembre 1710. Mon père et ma mère se chargèrent seuls du soin de mon instruction pendant les premières années de mon enfance. En très-peu de temps, sans le secours des livres d'alphabet, ils m'apprirent à lire et à former des caractères par un moyen ingénieux qu'ils avaient imaginé pour m'instruire en m'amusant. Mon père avait un esprit vif et une gaieté franche, il faisait des chansons avec facilité; il ajustait sur des airs de vaudeville les principes de morale et autres préceptes qu'il voulait m'inculquer : je les retenais aisément en chantant avec lui. De son côté, ma mère, d'un caractère plus sérieux, et qui avait l'esprit plus orné, développait insensiblement mes idées et formait mon cœur en me racontant différents traits d'histoire ou de la Fable mis à ma portée.

Mon père aimait le spectacle; il me menait souvent à la Comédie, mais de préférence à l'Opéra-Comique, dont le genre était plus analogue à sa gaieté. Je composai, pour lui faire ma cour, une pièce en vaudevilles, dont il fut si enchanté, qu'il ne me gêna plus dans mes occupations littéraires, et qu'il me permit de reprendre mes études, à condition néanmoins que je ne renoncerais pas à sa profession, et que je serais à ses ordres toutes les fois qu'il aurait besoin de moi.

Je retournai donc au collége de Louis-le-Grand, où je fis ma troisième. Je mettais en vers français la matière que l'on donnait pour les vers latins, jugeant, d'après Boileau, que, s'il était difficile de faire de bons vers en notre langue, on ne pouvait pas se flatter de mieux réussir dans la poésie latine. Mon régent m'approuva. Après un intervalle de six mois, que j'employai à

suivre les leçons de M. Rollin au collége Royal, j'entrai en rhétorique sous les PP. Porée et La Sante.

Ils eurent des bontés particulières pour moi; mais je n'en pus profiter longtemps. La mort de mon père mit fin à mes études classiques.

Je devenais absolument nécessaire à ma mère; je lui donnai tous les soins et tous les secours qu'elle attendait de mon devoir et de ma tendresse pour elle. Le système nous avait ruinés; mon père laissait des dettes. Je brochai une douzaine d'opéras-comiques....

II.

Jusque-là, Favart faisait ses opéras comme ses brioches, avec les distractions et les hasards de la jeunesse. Le sel manquait quelquefois de part et d'autre; mais le pâtissier-poëte se faisait pardonner à force de bonne volonté et de belle humeur.

Il débuta par un petit poëme, *la France délivrée par la Pucelle d'Orléans,* qui lui valut la violette à l'Académie des jeux floraux. C'était une œuvre pavée de bonnes intentions, mais écrite en mauvais vers. Favart eut le bon esprit, dans l'effervescence de la passion poétique où le poëte n'était pas né encore, de ne pas abandonner le four paternel, devant lequel son père avait rimé lui-même des couplets sans nombre, tout en suivant des yeux les belles teintes dorées qui se répandaient sur les gâteaux. Favart s'imagina longtemps qu'en fin de compte ses opéras ne seraient bons qu'à allumer son four. Quand il avait écrit le

dernier couplet, il ne manquait jamais d'ajouter au bas de la page : *Bon à mettre au four.*

Enfin il se décida à en appeler au public de tous ses auto-da-fé; on donna la première représentation des *Deux Jumelles.*

Ce mauvais opéra eut un vrai succès. Favart, enthousiaste de lui-même, courut chez sa mère pour lui raconter son triomphe. « C'est toujours cela, lui dit sa mère avec des larmes dans les yeux; mais, comme un bonheur n'arrive jamais seul, on est venu tout à l'heure de chez la duchesse me commander, pour ce soir même, tout un souper en pâtisserie. Allons, mon ami, il faut mettre la main à la pâte. » Favart passe la main sur son front, comme pour effeuiller la couronne idéale du poëte; sa mère lui apporte le bonnet de coton et le tablier blanc. Favart se met à l'œuvre : le voilà pétrissant le chaos de pur froment pour y créer tout un monde de pâtés, de meringues et de fanfreluches. On entend piaffer des chevaux; c'est un carrosse qui s'arrête à la porte. Madame Favart fait trois révérences, et s'enfuit dans l'arrière-boutique pour s'attifer un peu; Favart dégage ses mains, et s'avance bravement à la rencontre du nouveau venu. « Je viens, dit l'homme qui descendait de carrosse, pour parler à M. Favart, l'auteur de l'opéra-comique que je viens d'applaudir au théâtre de la foire. » Favart, pour la première fois de sa vie, ne fut pas un homme d'esprit. Quelle bonne fortune pour lui, en effet, que son équipage en face de celui

de fermier général! Il aurait dû lui répondre bravement : « Je suis M. Favart; voulez-vous des couplets ou des brioches? Est-ce au poëte ou au pâtissier que vous voulez parler? » Mais, au lieu de prendre bravement son parti, d'être un bon fils, travaillant pour sa mère avec tout le talent de son père, il se déroba à lui-même comme au bal masqué : « Monseigneur, dit-il, au fermier général, je vais prévenir M. Favart, car je ne suis que son garçon de boutique. »

Voilà Favart en pleine comédie. Il monte précipitamment dans sa chambre pour changer d'habit et de coiffure; mais le fermier général, qui s'ennuyait sur la scène, regarda ce qui se passait dans la coulisse. La chambre de Favart ne prenait son jour que par la boutique; on le voyait passer et repasser à travers les légers rideaux de la fenêtre. Favart redescend avec un certain air de marquis endimanché, secouant la farine, qu'ai-je dit! le tabac répandu sur son jabot et ses manchettes. « Monsieur (il avait supprimé le Monseigneur), je suis à vos ordres; je rentre à l'instant même du théâtre de la foire. »

Mais le fermier général ne s'y méprit pas; il reconnut que le maître et le garçon ne faisaient qu'un. « Monsieur, lui dit-il en lui prenant la main, vous avez voulu garder l'incognito.... » Favart pâlit et pense à ses meringues interrompues. Le fermier général continua : « Vous avez voulu garder l'incognito, mais le directeur du théâtre de la foire m'a dit que l'auteur des *Deux Jumelles* n'avait pas d'argent; comme je suis

l'argent en personne, je viens à vous : il faut bien que la fortune se trompe quelquefois de porte. J'ai été moi-même longtemps brouillé avec elle; mais, depuis qu'elle est sous mes ordres, je m'amuse à lui montrer quelquefois son chemin. » Ainsi parla le fermier général. Favart aurait pu lui dire : « Peste, monsieur, vous avez de l'esprit comme si vous n'aviez pas d'argent! » mais il n'était préoccupé que de son second incognito. Le fermier général poursuit : « Rassurez-vous, monsieur, je ne viens pas vous offrir de l'argent à brûle-pourpoint; je respecte trop pour cela votre talent et votre personne. J'ai une fête à donner demain à ma femme ou à ma maîtresse, car c'est la fête de l'une ou de l'autre; je vais, si vous voulez, vous emmener dans mon carrosse pour que vous veniez diriger la fête; vous me ferez quelque parade, une bonne scène de comédie, beaucoup de couplets, en un mot tout ce qu'il vous plaira. — C'est impossible, dit Favart en pensant au souper de la duchesse et en jetant à la dérobée un coup d'œil sur son four. — C'est impossible, dites-vous! est-ce que vos garçons ne pourraient pas gouverner votre boutique? Par exemple, celui qui était là tout à l'heure m'a l'air d'un gaillard bien entendu.... — Oh! pour celui-là, s'écria Favart en jetant le masque, c'est encore moi. — A la bonne heure donc! voilà qui est bien parlé. » Et le fermier général embrassa Favart avec l'effusion d'un père. « J'avais tout vu, ajouta-t-il; je vous conseille, mon ami, de faire des comédies; mais je ne vous conseille

pas de jouer la comédie, surtout si vous avez toujours la main à la pâte. »

Favart monta en carrosse pour accompagner le fermier général. Oublia-t-il, en soupant avec lui et ses convives habituels, le souper inachevé de la duchesse? Qu'importe? le sort en était jeté. Ainsi va le monde, ainsi va la destinée! Favart était né pour faire des opéras-comiques. Il devint bientôt la providence du théâtre de la foire. A la réouverture, il fut chargé d'un prologue qui obtint les applaudissements de la haute critique. On se croyait revenu aux beaux jours de Le Sage et de Piron. C'était encore la muse gauloise, mais la belle fille avait mis un peu d'eau dans son vin.

Mais son vrai génie était de chanter; témoin cette chanson :

Ma mère aux vaignes m'envoyit,
Je n'sais comment ça se fit.
En partant elle m'avait dit :
« Travaille, ma fille;
Vendange, grappille. »
Malgré moi Colin m'amusit,
Je n'sais comment ça se fit.

Il prit ma main et la baisit,
Je n'sais comment ça se fit.
Mais ma vertu le repoussit :
Travaille, ma fille;
Vendange, grappille;
Si rudement qu'il en tombit,
Je n'sais comment ça se fit.

Mais en tombant il m'entraînit,
Je n'sais comment ça se fit.
L'un ni l'autre ne se blessit :
Travaille, ma fille;
Vendange, grappille;
Stapendant le coup m'étourdit,
Je n'sais comment ça se fit.

Un bon trait de vin me remit,
Je n'sais comment ça se fit.
En même temps il m'endormit :
Travaille, ma fille;
Vendange, grappille;
Mon amant pour moi vendangit,
Je n'sais comment ça se fit.

Pourquoi ne point le suivre pas à pas, maintenant qu'il va tout seul à travers toutes les belles folies et les vertes passions de la jeunesse? Il fut bientôt surnommé le La Fontaine de l'opéra-comique. En effet, il avait un peu de cette naïveté malicieuse, de cette gaieté gauloise, de ce naturel charmant qui nous séduit dans le bonhomme incomparable. Toutefois, de tous ces opéras, de tous ces vaudevilles, de toutes ces comédies de la foire, rien n'est digne aujourd'hui d'être réimprimé, si ce n'est ce chef-d'œuvre qui a pour titre *la Chercheuse d'esprit,* si ce n'est cette comédie galante qui s'appelle *les Trois Sultanes*, où, sous le nom de Soliman et de Roxelane, Favart a osé mettre en scène Louis XV et madame de Pompadour.

On se rappelle les vers de Crébillon improvisés à une fête de madame Favart :

Il est un auteur en crédit,
Qui dans tous les temps saura plaire :
Il fit *la Chercheuse d'esprit*,
Et n'en chercha pas pour la faire.

Il faut ajouter que Favart avait tout simplement pris l'esprit de La Fontaine. Avec cet esprit-là, brouillé avec le sien, il pouvait se dispenser d'en chercher ailleurs.

Favart parodiait très-gaiement les tragédies de son temps. Ces parodies n'ont laissé d'autre souvenir que l'histoire de la perruque d'un financier. *Ma mie Babichon*, qui jouait Phèdre à tour de bras, écoutait, avant d'entrer en scène, le jargon d'un amoureux suranné, qui, dans l'effervescence de la passion (il n'avait que quatre-vingts ans), se jeta aux genoux de la comédienne, lui offrant sa bourse et sa vie. *Ma mie Babichon* manqua son entrée. Quand elle entendit sa réplique, elle repoussa le suppliant et se précipita sur la scène comme il convient à une Phèdre éperdue. Elle fut accueillie par un éclat de rire olympien : la perruque du financier était aussi entrée en scène.

D'opéra-comique en opéra-comique, Favart arriva, tout en chantant, jusqu'à sa quatre-vingt-deuxième année.

On était en 1792 : il n'y avait plus que lui qui chantât en France. Il vivait en grande amitié avec

Goldoni et Laplace, qui étaient aussi vieux que lui. La guillotine respecta, selon une phrase du temps, les trois Nestors de la littérature.

Favart mourut le 12 mai — 1792 — cette année de la mort, dans sa petite maison de Belleville, qu'il habitait depuis un quart de siècle; il fut enterré dans son jardin, où l'on peut lire encore cette épitaphe, dans le style du temps :

Sous les lilas et sous la rose,
Le successeur d'Anacréon,
Favart, digne fils d'Apollon,
En cet humble tombeau repose.

Ainsi soit-il!

Sa vie ne fut pas toujours, comme sa mort, couronnée de roses et de lilas : il porta, lui aussi, sa couronne d'épines. Sa femme, qu'il a adorée pendant cinquante ans, lui fut disputée par le maréchal de Saxe, qui avait à sa disposition toutes les armées du roi de France et de Navarre. Le héros de Fontenoy gagna-t-il cette bataille galante? Qui le dira jamais? Le maréchal disait oui, madame Favart disait non; Favart disait comme les philosophes : « Que sais-je? » *

* Voici comment écrivait le héros à celle dont il voulait faire son héroïne :

« Mademoiselle de Chantilly, je prends congé de vous; vous êtes une enchanteresse plus dangereuse que feu madame Armide. Tantôt en pierrot, tantôt travestie en Amour, et puis en simple bergère, vous faites si bien, que vous nous enchantez tous. Je me

C'est toute une odyssée : madame Favart une autre Pénélope, Favart un autre Ulysse, qui a essuyé toutes les tempêtes avant de rentrer dans Ithaque.

suis vu au moment de succomber aussi, moi dont l'art funeste effraye l'univers. Quel triomphe pour vous si vous aviez pu me soumettre à vos lois! Je vous rends grâce de n'avoir pas usé de tous vos avantages; vous ne l'entendez pas mal pour une jeune sorcière, avec votre houlette, qui n'est autre que la baguette dont fut frappé ce pauvre prince des Français que Renaud l'on nommait, je pense. Déjà je me suis vu entouré de fleurs et de fleurettes, équipage funeste pour tous les favoris de Mars. J'en frémis; et qu'aurait dit le roi de France et de Navarre si, au lieu du flambeau de sa vengeance, il m'avait trouvé une guirlande à la main? »

XIII.

MADEMOISELLE OLIVIER.

C'était une Anglaise, c'était une beauté. Hamilton disait des beautés anglaises que c'étaient des roses effeuillées dans du lait. Les brumes du Nord donnent aux femmes de Londres la fraîcheur idéale des vierges d'Ossian. Quand mademoiselle Olivier débuta à Versailles dans Agnès de *l'École des femmes*, on pourrait dire dans ses seize ans, ce ne fut qu'un cri d'admiration sur toute la ligne, depuis le coin du roi jusqu'au coin de la reine. Sa figure avait seize ans, sa grâce avait seize ans, sa voix avait seize ans.

Elle était née à Londres, elle venait vivre à Paris; mais elle avait si peu de temps à vivre!

On la salua à ses débuts comme une autre Gaussin; elle en avait le charme pénétrant, la beauté expressive, la grâce voluptueuse. Pour encadrer son teint de lait et de roses, elle avait de beaux cheveux blonds si

abondants, que le soir, quand elle les dénouait, ils s'échappaient en cascades impétueuses sur son cou mollement incliné, sur son sein de statue antique, sur ses épaules ondoyantes, jusque sur ses hanches de marbre veiné. Quoiqu'elle fût blonde comme la gerbe de froment, elle avait des yeux noirs de la plus brûlante éloquence, ce qui donnait à sa physionomie je ne sais quoi d'imprévu qui achevait de séduire : car, en ce temps-là surtout, la beauté grammaticale était, comme les vieilles tragédies, quelque chose de parfait et d'ennuyeux.

Elle était, selon le langage du temps, plutôt destinée au service de Thalie qu'au service de Melpomène. Sedaine déclara qu'elle seule savait et jouait le rôle de Victorine dans *le Philosophe sans le savoir*. « Ce n'est pas mademoiselle Olivier, c'est ma Victorine elle-même. »

Mais la vraie bonne fortune, au théâtre, de mademoiselle Olivier, fut la création du *Chérubin* de Beaumarchais. Elle joua ce rôle pendant toutes les représentations du *Mariage de Figaro,* comme l'Amour l'eût joué lui-même, avec toutes les malices, toutes les espiègleries, tous les battements de cœur des aubes amoureuses. Elle ne fut jamais si jolie; aussi, comme elle le prenait, le cœur de la comtesse, de Susanne, de Fanchette et du public par-dessus le marché! car les femmes se laissaient séduire par Chérubin, et les hommes ne perdaient pas de vue que sous l'habit du page il y avait mademoiselle Olivier. Et comme elle

chantait la romance! Beaumarchais, qui l'attendait dans la coulisse, la prenait dans ses bras et menaçait de l'y emprisonner.

Ce fut bientôt la mort qui la prit dans ses bras. Elle avait un amant, le chevalier de Verninac, qui était revenu d'Amérique avec Lafayette et qui parlait de l'émancipation des noirs en lui baisant les yeux. Malheureusement, quoiqu'il l'aimât beaucoup, il ne prenait pas sa passion au sérieux. Quoiqu'elle fût toujours souriante au dehors, dès qu'elle était seule avec lui, elle descendait, avec une amère volupté, dans les abîmes du sentiment. Cette belle fille, qui semblait née pour porter gaiement le masque de l'amour, avait dans le cœur tous les enthousiasmes et toutes les mélancolies. Le jeune homme, après avoir longtemps chanté des sérénades sous son balcon, finissait par se faire prier, Roméo paresseux, pour venir écouter la chanson de l'alouette. Mademoiselle Olivier chanta bientôt, comme Chérubin :

Que mon cœur, que mon cœur a de peine!

Son amant, sous prétexte de venir la prendre au sortir du théâtre, faisait son tour des coulisses et s'y livrait au pillage, comme un soldat sans discipline, riant avec mademoiselle Sainval, effeuillant les bouquets de mademoiselle Contat et donnant ses diamants à mademoiselle Lange. Mademoiselle Olivier mourait de chagrin, mais elle avait la pudeur de sa passion; elle ne montrait toujours que son charmant sourire.

« Comme vous êtes heureuse! lui disaient les autres; tant de beauté et tant de talent! — Oui, disait-elle avec sa douceur toute printanière; oui, je suis bien heureuse! » Et dès qu'elle était seule, en face de son amour et loin de son amant, elle pleurait à toutes larmes, en songeant que tant de beauté et tant de talent ne valaient pas une heure de joie amoureuse. Souvent elle rapportait une moisson de bouquets, mais il lui semblait que c'étaient des fleurs mortuaires jetées sur le tombeau de son cœur.

L'amour l'avait tuée à moitié : elle jouait un peu moins; elle finit par ne plus venir au théâtre. Le chevalier de Verninac ne voulut pas comprendre qu'il lui fallait l'aimer à toute heure pour la sauver. En effet, elle était de celles qui sont emportées par le premier amour, tant elles se donnent tout entières, corps et âme, sans vouloir rien garder pour le lendemain de la fête.

Il y avait à peine un mois qu'elle n'allait plus au théâtre, lorsqu'elle se sentit à son dernier jour. Elle prit les mains de mademoiselle Devienne, qui la venait voir souvent. « Ah! ne me quittez pas, je ne veux pas mourir seule! »

Mademoiselle Olivier se souleva et se regarda dans un miroir qu'elle avait sur le lit.

« Je vais mourir.... voyez plutôt! »

Elle avait les lèvres blanches et les yeux égarés.

On frappa. C'était Verninac qui venait de se faire coiffer. Il n'avait jamais été mieux poudré. Quand il

vit sa maîtresse si pâle, il se jeta tout éperdu dans ses bras. « Tu ne m'aimes plus, » lui dit-elle. Et elle le regarda tristement. « Il est trop tard; c'est fini; mes yeux s'en vont; je ne te vois plus. Ah!... »

Elle venait de mourir.

Comme elle avait oublié de mourir en Dieu, la sainte profane qui était morte en l'amour, on refusa son corps à l'église. Toutefois, moyennant trois cents francs donnés aux pauvres, le curé de Saint-Sulpice permit qu'elle fût enterrée comme les pauvres. La Comédie française, Beaumarchais à sa tête, voulait qu'on lui donnât en grande pompe les honneurs de la sépulture; le curé de Saint-Sulpice tint bon, et dit qu'il fallait humilier dans la mort celle qui n'avait été que vanité.

On grava sur la pierre tumulaire de mademoiselle Olivier les deux vers de Malherbe :

> Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.

Mais ce que je viens d'écrire n'est que la légende du chérubin mis au tombeau dans la poésie de ses vingt ans. L'histoire, qui ne respecte rien, dit que mademoiselle Olivier avait deux amants : le comédien Dazincourt et le médecin de la Comédie, lesquels se disputèrent l'épée à la main l'enfant qu'elle avait eu de Verninac.

XIV.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Mademoiselle Françoise Quinault fut la Brohan du dix-huitième siècle. Je ne veux pas dire Brohan avant la lettre, parce que mademoiselle Quinault a trop multiplié ses épreuves. Elle succéda à la Desmares dans les fortes en gueule de Molière. On décida bientôt que jamais comédienne n'avait mieux lancé le mot. Il lui arrivait souvent, tout étourdie par sa verve, de lancer son mot au lieu de lancer le mot de l'auteur. Elle portait avec une gaieté robuste la cornette et le tablier; mais sur sa jambe, qu'elle découvrait un peu trop, on aurait pu crier au bas bleu. Elle ne signait pas de proverbes, comme mademoiselle Brohan cent ans plus tard, mais elle donnait à Piron une scène de *la Métromanie;* à La Chaussée, le meilleur acte du *Préjugé à la mode;* à Voltaire, le sujet de *l'Enfant prodigue.* Il y avait chez elle un bureau d'esprit très-hanté des gens de

lettres, mais surtout des gens de lettres de qualité, comme le comte de Caylus, le marquis d'Argenson, M. de Maurepas, Pont-de-Veyle, Marivaux, qu'on appelait M. de Marivaux; Fontenelle, qu'on appelait M. de Fontenelle; le diplomate Destouches, le chambellan Voltaire, d'Alembert, qui là n'était pas le fils de la vitrière, mais le fils de madame de Tencin. La canaille littéraire n'était pas admise au bureau d'esprit; elle n'était reçue qu'au bureau de charité : dans l'antichambre.

Mademoiselle Quinault ne se contentait pas de présider tous ces beaux esprits, plus ou moins grands seigneurs; elle avait le génie de la domination, et elle voulait gouverner tout Paris, depuis la Comédie française jusqu'à Versailles. Les gentilshommes de la chambre, comme les semainiers, venaient prendre ses ordres, parce qu'ils avaient peur de son esprit et parce qu'elle avait toujours un ami ministre.

Quand M. d'Argenson fut nommé ministre, mademoiselle Quinault fut de sa première audience. Le ministre fut chez lui ce qu'il était chez elle, un vrai courtisan; bien plus, pour montrer que le pouvoir ne changeait pas son cœur, il la reconduisit dans l'antichambre et l'embrassa gaiement devant cinquante personnes, car il y avait foule ce jour-là. « Vous savez, lui dit-il, que je n'ai pas perdu le droit d'aller souper chez vous. » A peine le ministre avait-il tourné le dos, qu'un chevalier de Saint-Louis, supposant que mademoiselle Quinault était une femme de la cour (une femme de la Comédie est toujours une femme de la

cour), s'inclina profondément devant elle et lui demanda sa protection avec toutes sortes de grâces. Mademoiselle Quinault, qui allait sortir, s'arrête sur le seuil, se retourne, regarde le solliciteur et lui tend les bras. « Monsieur, je ne puis mieux faire pour vous que de vous rendre ce que le ministre m'a donné. »

Et la voilà qui embrasse le chevalier de Saint-Louis à tour de bras, comme eût fait sur la scène, avec son Gros-René, la belle et vaillante Marinette.

L'académie de ces messieurs, surnommée la queue de la Régence pour ses contes libertins et ses propos licencieux, tint longtemps ses séances chez mademoiselle Quinault. Son salon, qui s'était ouvert dès 1720, ne se ferma qu'à sa mort, en janvier 1783.

Madame du Deffand, madame Geoffrin et mademoiselle de Lespinasse avaient un peu détourné les beaux esprits de son chemin; mais elle ne fut jamais délaissée. Toute railleuse qu'elle fût jusqu'à ses derniers jours, elle avait des larmes pour les malheurs de ses amis. D'Alembert disait à la mort de mademoiselle de Lespinasse : « C'est encore mademoiselle Quinault qui m'a le mieux consolé, parce qu'elle a pleuré avec moi. »

Elle était née avec le siècle; elle vécut donc quatre-vingt-trois ans comme Voltaire, spirituelle comme Voltaire, et quasi athée comme Voltaire.

Quand on répandit le bruit qu'elle allait mourir, car elle avait gardé sa célébrité et son nom ne passait jamais en silence, le curé de Saint-Germain l'Auxerrois

monta chez elle pour lui parler de l'avenir. « L'avenir, lui dit-elle en respirant à peine, l'avenir, c'est le passé. »

Quoiqu'elle n'eût que peu de jours à vivre, elle se faisait coiffer, elle se poudrait, elle mettait des mouches, assise devant sa psyché, dans un nuage de dentelles. « Voyez-vous, monsieur le curé, je veux garder jusqu'au bout mon coiffeur et mon philosophe. »

Son coiffeur, c'était le célèbre Martini, qui avait chanté à l'Opéra, et qui coiffait les comédiennes depuis qu'il avait perdu sa voix. Son philosophe, c'était d'Alembert.

Selon Bachaumont, le curé de Saint-Germain l'Auxerrois s'en alla comme il était venu. Il comprit sans doute qu'il ne pourrait lutter contre d'Alembert, et surtout comme Martini.

En effet, mademoiselle Quinault mourut dans l'impénitence finale, mais elle mourut coiffée.

Par son testament, où elle oubliait de recommander son âme à Dieu (elle ne croyait pas beaucoup qu'elle eût une âme), elle légua ses diamants et ses manuscrits à d'Alembert. Le philosophe porta sans doute les diamants sur la tombe de mademoiselle de Lespinasse; car, pour lui aussi, l'avenir c'était le passé. Mais que sont devenus les manuscrits de mademoiselle Quinault, surnommée Françoise les bas bleus? D'Alembert aura jugé, avec son compas, qu'ils étaient dignes du feu. Et, pourtant, elle avait présidé tout l'esprit du dix-huitième siècle, je veux dire tout l'esprit qui courait les ruelles.

XV.

MADEMOISELLE CLAIRON.

I.

Avant de mourir, mademoiselle Clairon déclama ses Mémoires, Mémoires d'outre-tombe, puisqu'ils ne devaient paraître qu'après sa mort. Un ami infidèle en publia une traduction allemande. Le 28 thermidor an VI, mademoiselle Clairon écrivit au rédacteur du *Publiciste :* « Puisque mon livre paraît dans un pays étranger, la crainte de manquer à tout ce que je dois de reconnaissance au public et de respect à ma nation me décide à faire imprimer moi-même cet essai. » Et elle signa : La citoyenne Clairon.

En démasquant la célèbre comédienne dans ses Mémoires, et en feuilletant les journaux du temps et les correspondances, il est possible de retrouver mot à mot sa vie telle que Dieu, l'amour et le hasard l'ont

faite. Que ceci ne soit donc regardé que comme une étude patiente, où l'imagination ne viendra pas une seule fois secouer la poussière d'or de ses ailes chatoyantes. Qui sait si, en étudiant l'histoire d'une comédienne française, il n'y a pas autant de philosophie à recueillir que dans l'histoire d'une régente de France? Reine de théâtre, reine de France, je n'oserais dire quelle est la plus reine ou la plus comédienne des deux.

Mademoiselle Claire-Hippolyte Leyris de La Tude naquit en 1723, à Condé, dans le Hainaut. Laissons-la raconter elle-même ses premiers moments, qui furent bien ceux d'une comédienne : « L'usage de la petite ville où je suis née était de se rassembler, en temps de carnaval, chez les plus riches bourgeois, pour y passer tout le jour en danses et festins. Loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant, et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures de l'après-midi. J'étais si faible, qu'on crut que peu de moments achèveraient ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, pour y recevoir au moins mon passe-port pour le ciel. On ne trouva âme qui vive ni à l'église ni au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était en fête de carnaval chez un homme de qualité. On m'y transporta. M. le curé, habillé en Arlequin, et son vicaire en Gille, jugèrent,

en me voyant, qu'ils n'avaient pas un moment à perdre. On prit sur le buffet tout ce qui pouvait m'être nécessaire; on fit taire un moment le violon, on dit les paroles consacrées, et on me ramena à la maison. » Il faut avouer que c'était là entrer gaiement dans la vie..

Il est curieux de voir mademoiselle Clairon, devenue sage, prendre sa vie au sérieux et écrire sur elle-même des réflexions profondément senties. Vieille femme, elle est aussi sentencieusement grave qu'elle était follement légère en ses belles années : elle écoute son cœur, ses souvenirs, le bruit qui se fait autour d'elle; elle taille une plume et se met à écrire; elle se demande le secret de la vie et elle essaye d'y répondre. Après onze réflexions dignes de Socrate, elle arrive à cette douzième : « Pour remplir le devoir que ma raison m'impose, pour être en état de me juger moi-même, ne faut-il pas remonter aux principes de tout? Que suis-je? qu'a-t-on fait? qu'ai-je pu? La Providence m'a déposée dans le sein d'une bourgeoise pauvre, libre, faible et bornée; mon malheur a précédé mon existence. »

La vieille Hippolyte Clairon part de là avec tout le sérieux de Jean-Jacques pour raconter sommairement sa vie. Dans son récit, c'est toujours la philosophie qui domine; on sent bien qu'elle avait assisté trop souvent aux soupers des encyclopédistes. Sa manière d'écrire rappelle aussi sa manière de jouer; elle conserve toujours l'accent solennel du théâtre. Dans ces singuliers *Mémoires* qui, loin de la peindre, ne font

guère que la masquer, on ne trouve pas un mot naïf, on n'entend pas un cri du cœur.

Et cependant elle a aimé. Jeune, elle s'est promenée avec délices sous les saules de la prairie, suspendue au bras de son cher du Rouvray; elle qui aimait le silence des bois et les murmures de la vallée, pourquoi a-t-elle ainsi oublié les joies du cœur et de la nature? On peut expliquer ainsi cette contradiction : Retirée du théâtre et des passions, elle se mit à étudier l'histoire naturelle; dès la première année, elle ne vit plus sous le ciel bleu qu'un vaste herbier. La vallée, si riche autrefois pour encadrer ses amours, ne fut bientôt plus pour elle que le livre sans parfum des savants, qui donneraient toutes les splendeurs d'un coucher de soleil pour la découverte d'un nouveau lichen ou d'un nouvel insecte. Si mademoiselle Clairon dépoétisa ainsi la nature, plus tard elle dépoétisa aussi l'amour en voulant l'analyser. Les poëtes sont de sublimes ignorants : savoir, c'est perdre.

II.

On connaît déjà la naissance de mademoiselle Clairon; sa mère n'avait pas seulement le malheur d'être pauvre, elle était méchante et superstitieuse; catholique avec fureur, elle battait sa fille pour lui faire aimer Dieu; elle s'amusait à la tourmenter par les peintures de l'enfer. La pauvre Hippolyte, à onze

ans, n'avait jamais eu le loisir de s'ébattre au soleil avec des enfants de son âge. C'était une petite Cendrillon pâle, chétive, étiolée, qui n'avait pour toute distraction que deux livres à lire, un catéchisme et un livre de prières. Mais ce Dieu, qu'elle ne prie pas parce qu'elle le prie trop, aura pitié de cette pauvre et jolie ignorante qui demande à vivre et qui n'apprend qu'à mourir.

Madame Clairon, pour se délivrer de sa fille à certaines heures des jours consacrés aux visites, l'enfermait dans une petite chambre sans meubles, où rien ne parlait aux yeux. « Qu'y faire? — Coudre, » disait la mère. Mais Hippolyte, qui était née reine, comme d'autres naissent servantes, ne voulut jamais garder une aiguille dans ses doigts. Dans cette triste chambre, il lui restait le loisir de rêver; mais pour rêver il faut, comme disait un philosophe, avoir vu, lu, ouï. Hippolyte avait jusque-là ouï des contes de revenants, lu son catéchisme et vu le triste intérieur de sa mère. « Si j'ouvrais la fenêtre? » dit-elle par pressentiment. Elle ne put y parvenir; en désespoir de cause, elle monta sur une chaise et appuya son front sur une vitre. Comme elle était au quatrième étage, elle ne pouvait voir les passants; elle promena ses regards sur les toits, sur les pignons, sur les fenêtres du voisinage.

Tout d'un coup, une grande fenêtre s'ouvre en face de la sienne; un spectacle magique la frappe et l'éblouit : la fameuse mademoiselle Dangeville habitait là. Elle prenait une leçon de danse; tout ce que

la nature et la jeunesse avaient pu réunir de charmes était répandu sur elle. « J'étais tout entière dans mes yeux; je ne perdis pas un de ses mouvements. Elle était entourée de sa famille. La leçon finie, tout le monde l'applaudit et sa mère l'embrassa. Ce contraste de son sort au mien me pénétra d'une douleur profonde, mes larmes ne me permirent plus de rien voir. Je descendis de ma chaise, et quand mon cœur, moins palpitant, me permit d'y remonter, tout était disparu. »

Elle s'imagina d'abord que c'était un rêve. Elle se mit à causer avec elle-même; elle était heureuse et triste de voir que la vie ne se passait pas toujours avec une mère qui bat sa fille, avec un catéchisme « qui étreint le cœur ». Elle voulut pleurer encore; mais bientôt, sans le vouloir, elle se mit à sauter tout éperdue, croyant imiter les ronds de jambe de mademoiselle Dangeville. Elle trouva moyen de se mirer dans les vitres; et, quoique à peine à sa première leçon, elle fut émerveillée de ses charmantes folâtreries.

La petite chambre où on l'emprisonnait fut désormais un paradis pour elle. Elle s'y faisait enfermer tous les jours. Dès que la clef avait tourné dans la serrure, « je sentais des ailes qui me poussaient pour m'envoler je ne sais où. » Elle courait à la fenêtre tout en dansant; elle assistait avec délices au spectacle des grâces puissantes de mademoiselle Dangeville; elle croyait se voir elle-même.

Un soir qu'il y avait du monde chez sa mère, elle se pencha à l'oreille d'un homme qui la faisait jaser

comme un oiseau babillard. « Dites-moi, monsieur, est-ce qu'il y a des femmes qui passent leur vie à danser? — Oui, des comédiennes; pourquoi me demandez-vous cela? » Elle lui raconta mystérieusement ce qu'elle voyait depuis quelques jours. « J'y suis, dit le visiteur; c'est mademoiselle Dangeville, qui demeure en face. » Cet homme se tourna vers madame Clairon. « Madame, j'emmène ce soir Hippolyte à la comédie. — A la comédie! dit la mère en se récriant; autant vaudrait me parler de la conduire en enfer. — Apaisez-vous, madame, le mal est fait; vous avez vous-même conduit votre fille à la comédie en l'enfermant dans la chambre voisine, car de la fenêtre elle a vu, ne le savez-vous donc pas? elle a vu mademoiselle Dangeville qui préludait à son jeu si spirituel. »

A peine cet homme a-t-il parlé, que voilà Hippolyte, emportée par ses souvenirs, qui s'élance au milieu de la chambre et reproduit toutes les mines charmantes de mademoiselle Dangeville. C'était à s'y méprendre : jamais on n'avait copié avec tant d'art et de vérité un joli portrait. Tout le monde fut émerveillé; la mère elle-même, qui ne riait jamais avec sa fille, n'eut pas la force de garder son sérieux. On parvint, séance tenante, à obtenir d'elle que sa fille irait le lendemain au spectacle.

Ce fut à la Comédie française que mademoiselle Clairon fit son entrée dans le monde, comme elle l'a dit elle-même; pour elle l'univers n'était-il pas là? On

ne parviendrait pas à exprimer toute sa joie et tout son éblouissement; elle eut peur d'en devenir folle.

Trois semaines après, cette petite fille, qui n'avait pas douze ans, débutait au Théâtre-Italien, sous la protection de Deshais. Mais le fameux Thomassin, qui avait des filles à produire, s'opposa bientôt aux succès de cette comédienne en miniature. Il fallut, d'ailleurs, une cabale bien organisée pour l'exiler des Italiens, où tout le monde admirait sa beauté délicate et sa grâce tout à la fois étudiée et naïve. Elle alla donc chercher fortune ailleurs. « On m'engagea dans la troupe de Rouen, que dirigeait La Noue, pour jouer tous les rôles de mon âge, chanter et danser. Je devais jouer la comédie : tout le monde m'était égal. »

Après avoir raconté cette première période de sa vie, la comédienne philosophe fait une pause et réfléchit. Elle écrit en tête d'une page : *Récapitulation.* Je manquerais au devoir de l'historien si je ne reproduisais cette page curieuse : « Jusque-là je n'ai rien à me reprocher : je ne connaissais rien, je ne pouvais rien, j'obéissais en aveugle au sort dont je me suis vue toute la vie et la victime et l'enfant gâtée. » Ainsi il est bien entendu que mademoiselle Clairon ne pouvait échapper aux égarements de sa vie. Le sort l'a conduite tête baissée dans toutes les folies et dans toutes les extravagances; confiante dans son étoile, elle s'endormait avec une voluptueuse nonchalance à la mer des dangers.

A Rouen, dès son début, mademoiselle Clairon fut recherchée dans le monde. La présidente de Bimorel, que Fontenelle a chantée en poëte de quatre-vingt-quinze ans, aimait la comédie; Hippolyte, qui passait pour une merveille de théâtre, fut appelée aux soupers de cette dame. Elle trouva là des soupirants de tous les âges; mais, toute à la passion de son art, elle ne voulait rien comprendre aux discours amoureux; elle se contentait de mourir d'amour sur la scène. Le jour vint pourtant d'aimer pour elle-même; mais, comme toutes les femmes, elle aima d'abord sans le savoir. Il venait depuis quelque temps aux soupers de la présidente un jeune homme qui avait étudié à Paris; il se nommait du Rouvray. Il était noble, ou peu s'en fallait. Du reste, sa figure, ses manières et son esprit pouvaient le dispenser d'un blason authentique. « Clairon, comment trouvez-vous M. du Rouvray? demanda un jour la présidente à la comédienne. — Je n'ai pas encore vu M. du Rouvray, répondit-elle. — Voilà dix fois que vous soupez en face de lui. — Ce n'est pas une raison, madame. — Ah! Clairon, je vous comprends! je me garderai bien de vous faire désormais souper ensemble. » Madame de Bimorel laissa venir du Rouvray comme de coutume, se promettant d'intervenir à propos.

Peu de jours après, Hippolyte fut applaudie avec enthousiasme dans *les Folies amoureuses;* deux comédiennes l'apportèrent presque évanouie sur la scène à la fin de la pièce. Enivrée de son triomphe, elle allait

en chancelant chez la présidente. Comme elle arrivait à la porte, elle reconnut du Rouvray : « Ah! c'est vous! » dit-elle en se jetant dans ses bras. Voyant qu'elle pleurait, le jeune homme s'imagina qu'elle pleurait de chagrin. « Mon Dieu! qu'avez-vous donc? — Vous ne voyez donc pas? lui répondit-elle. Je suis folle, je vous dirai pourquoi. Venez demain dans la barque de madame de Bimorel. » Là-dessus, du Rouvray et Clairon entrèrent chez la présidente : du Rouvray, surpris de l'expansion et des larmes de la jolie comédienne; Clairon, surprise d'elle-même, heureuse, mais confuse de son bonheur.

Madame de Bimorel avait une petite barque sur la Seine, au bout d'une prairie qui continuait son parc; sa compagnie allait souvent goûter sur l'herbe de la prairie ou de l'île voisine. Le lendemain du grand succès de mademoiselle Clairon, du Rouvray se promena dès le soleil levant sur la rive où elle devait venir; après plus d'une heure, il l'aperçut enfin qui sautillait comme une verte cigale sur l'herbe arrosée. Il courut au-devant d'elle. « Pourquoi venir et pourquoi ne pas venir? » dit-elle en rougissant. Ils se promenèrent en silence. « Vous avez compris, dit-elle d'une voix troublée, pourquoi j'ai pleuré hier dans vos bras. J'avais été portée en triomphe; j'avais le cœur plein de joie, et je serais devenue folle si je n'avais pu me jeter dans vos bras. » Du Rouvray prit la main d'Hippolyte et l'appuya sur ses lèvres. Tout en se promenant, ils s'arrêtèrent devant la petite

barque de la présidente; la comédienne y descendit nonchalamment; du Rouvray la suivit avec ardeur et dénoua la corde. « Où allons-nous? demanda-t-il en voyant fuir le rivage. — Je ne sais pas, répondit-elle avec insouciance. — Faut-il ramer contre le cours de l'eau? — Non, que Dieu nous conduise! Savez-vous nager? — Pas le moins du monde. — Tant mieux, mon étoile est bonne. Est-ce que Dieu aurait la cruauté de jeter à l'eau de pauvres enfants qui ne savent pas nager? » La comédienne se pencha sur le fleuve. « D'ailleurs, reprit-elle en regardant du Rouvray avec une expression de tendresse et de mélancolie, l'eau est belle; il serait doux d'y tomber à deux! — Vous parlez là comme une tragédienne habituée à mourir tous les soirs sur le théâtre. — Je parle selon mon cœur. »

Cinquante ans après, mademoiselle Clairon, racontant ce voyage sur la Seine avec du Rouvray, écrivait entre parenthèses : « Je serais morte à propos; je n'avais pas encore la gloire, mais j'avais l'amour! J'ai survécu à tout ce qu'il y a de bon dans la vie des femmes; j'ai gardé mon cœur : mais qu'en puis-je faire avec ma figure? »

Cependant la nacelle allait toujours au cours de l'eau; du Rouvray n'avait qu'un coup de rame à donner çà et là pour la bien diriger. Tout en se penchant, pour se mirer sans doute, Hippolyte sentit se dénouer ses cheveux; du Rouvray abandonna les rames pour saisir d'une main frémissante cette belle chevelure si touffue et si éclatante, qui était déjà le désespoir des

comédiennes. Pendant qu'il essayait de la renouer, ou plutôt d'empêcher qu'elle ne fût renouée, la barque s'arrêta dans les roseaux, devant une petite île couverte d'arbres. Hippolyte s'élança à terre avec la légèreté d'un oiseau. « Allons, méchant rameur, dit-elle en se retournant, prenez ma main et sautez sur l'herbe. » A peine du Rouvray eût-il sauté, que la barque se détacha des roseaux et se laissa reprendre au courant. « Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, je n'avais pas prévu cela. — Eh bien, dit la comédienne en penchant la tête, nous voilà dans une île déserte. Est-ce que nous ne jouons pas la comédie? »

Du Rouvray et mademoiselle Clairon suivirent des yeux la barque fugitive; une légère rafale la jeta bientôt contre le rivage, où elle fut retenue par les grandes herbes. Les deux amants, ne peut-on pas leur donner ce titre? firent plusieurs fois le tour de l'île avec la curiosité d'un navigateur qui a découvert un monde inconnu. Après quelques promenades à travers les ronces et les épines, que mademoiselle Clairon honora du nom ambitieux de forêt vierge, ils allèrent s'asseoir au bord de l'eau, à l'ombre d'un saule à demi déraciné. Dès qu'ils eurent pris possession de leur empire un peu sauvage, ils se confièrent en riant qu'une île déserte n'était bonne que pour des héros de roman, qui n'ont jamais faim; pour eux, ils n'avaient pas déjeuné. Du Rouvray prenait patience en baisant les mains et les cheveux de sa jolie compagne de voyage; mademoiselle Clairon, plus romanesque, s'abandon-

nait aux songes d'or. Elle cueillait des fleurettes à ses pieds, et les effeuillait dans les flots comme si elle eût semé ses espérances. Tout à coup, elle vit venir sur la rive un comédien de la troupe qui avait la fureur de la pêche. « Rhodilles! Rhodilles! » lui cria-t-elle en agitant la main. Le passionné pêcheur reconnut celle qui faisait la fortune de son théâtre. « Quelle idée! dit-il en riant. Est-ce que c'est là le chemin de la répétition? — La répétition? je l'avais oubliée! Savez-vous que nous sommes emprisonnés dans l'île, car nous n'avons pas l'esprit de marcher sur l'eau, comme l'apôtre? Voyez-vous là-bas notre barque qui se repose? — Voulez-vous revenir sur la terre ferme? — Oui; nous ne savons pas encore vivre en sauvages ni en anachorètes. — Quoi! s'écria Rhodilles, Adam et Ève n'ont pas cueilli le fruit de l'arbre! »

Rhodilles était un franc comédien du bon temps, toujours pauvre, toujours joyeux, grand coureur d'aventures. Il ne manquait ni de figure ni d'entrain; le plus souvent mauvais plaisant et mauvais comédien, il avait quelquefois ses jours de bonne fortune. Il pensa qu'il y avait là une aventure.

En moins de cinq minutes, il aborda dans l'île. « Passez, belle Clairon, » dit-il en offrant sa main à la comédienne. Elle ne se fit pas prier. Dès qu'il la vit sur la barque, il salua profondément du Rouvray. « Eh bien, dit mademoiselle Clairon en se tournant vers le jeune homme, vous ne venez pas? »

C'était là une cruelle épigramme, car Rhodilles

avait pris le large par un vigoureux coup de pied. La comédienne ne put s'empêcher de rire en voyant la mine étonnée de du Rouvray. Rhodilles emmena mademoiselle Clairon, malgré ses prières, pendant que le pauvre du Rouvray prenait une leçon de philosophie. La comédienne a borné son récit à ce moment pathétique; peut-être n'a-t-elle pas voulu avouer cette triste vérité : Rhodilles devint son amant avant du Ronvray.

III.

A Rouen, mademoiselle Clairon eut son poëte et son libélliste. C'était le même homme; il se nommait Gaillard. Comme elle l'a dit, il avait l'art de faire des vers et de souper en ville. Les appointements de la comédienne s'élevant à un millier d'écus, madame Clairon voulut se donner des airs de maîtresse de maison; elle institua un souper chaque jeudi, où furent admis tous les riches admirateurs de sa fille. Gaillard y vint orner le gigot de madrigaux où Vénus et Vesta n'étaient que des aventurières en guenilles auprès de mademoiselle Hippolyte Clairon. Il ne se contenta pas de chanter la jolie comédienne, il l'aima. Après avoir soupiré durant six mois, il gagna une vieille duègne qui lui enseigna les détours du sérail. Un matin que mademoiselle Clairon étudiait dans son lit, « vêtue de ses cheveux, » il pénétra jusqu'à la porte de sa chambre en lui disant qu'il allait se jeter à ses genoux. La comédienne, indi-

gnée qu'on osât se prosterner devant elle à pareille heure, s'arma d'une belle colère et chassa le faiseur de madrigaux. Gaillard, indigné lui-même de se voir accueilli de la sorte par une comédienne déjà renommée par ses frétillantes aventures, écrivit ce fameux livre sans verve, sans gaieté et sans style, qui a pour titre : *Histoire de mademoiselle Frétillon.* Gaillard fut cruellement vengé, car cet odieux libelle attrista les plus belles années de mademoiselle Clairon. Elle fut vengée elle-même : Gaillard fut obligé de quitter son pays, tant la clameur publique s'éleva contre lui. Dans cette *Histoire de Frétillon,* l'écrivain a saisi à peine quelques traits de la vie d'Hippolyte Clairon; les aventures galantes y sont presque toutes imaginées. Il n'y a guère que les épisodes où du Rouvray est en scène qui aient un air de vérité. Gaillard, on ne sait pourquoi, sans doute pour que le masque fût plus transparent, donna à du Rouvray le nom du comédien Rhodilles. Ainsi, dans le libelle, les deux amants n'en font qu'un.

De Rouen, mademoiselle Clairon alla à Lille. Bientôt La Noue abandonna sa troupe pour venir débuter à la Comédie française. Mademoiselle Clairon s'engagea dans une autre troupe qui se formait pour le bon plaisir du roi d'Angleterre, établi à Gand pour les guerres de Flandre. Elle tourna toutes les têtes ennemies. Il faut dire à sa louange qu'elle refusa un mariage éclatant avec un des chefs de l'armée anglaise. Comme ce personnage avait dix mille hommes pour se faire

obéir, il voulut forcer la comédienne à devenir une des plus glorieuses ladys du comté de Glocester. « Milord, lui dit-elle avec une dignité théâtrale, je ne m'appartiens pas; j'appartiens à mon pays. Je veux bien être aimée dans un palais, mais je veux toujours être aimée sur le théâtre. » Milord fit garder mademoiselle Clairon à vue, espérant la décider bientôt; mais mademoiselle Clairon se fit enlever par un aide de camp du général.

Il faudrait savoir écrire dix volumes sans reprendre haleine pour raconter toutes les aventures sentimentales et galantes de mademoiselle Clairon. Jusqu'à sa dix-huitième année, on peut la suivre sans trop s'essouffler. Jusque-là elle verdoie et fleurit comme toutes les femmes. Les premières passions, toutes profanes et toutes coupables qu'elles sont, ont je ne sais quel charme printanier qui enchante celui qui les étudie. Il y a tous les parfums et toutes les rosées de l'aube matinale dans les égarements d'un cœur de seize ans. Mais plus tard, le sentier si vert a été foulé, on a cueilli une à une toutes les fraîches églantines; l'oiseau s'en va chanter ailleurs; on a terni la marguerite sous la poussière de son pied; le vent d'orage a dispersé la neige éclatante des aubépines; bientôt on ne compte plus les passants dans le chemin des amours, qui était un sentier perdu et qui devient une grande route sans chansons et sans ombrages. Après du Rouvray et Rhodilles, qui sont aimables par leur gaieté, par leur insouciance et par leur jeunesse, voilà que se dessi-

nent les grands seigneurs : un chef d'armée, un marquis ruiné, un fermier général, un prince du sang; mais ceux-là ne sont pas jeunes, ceux-là ne se sauvent que par l'esprit et par l'argent, quand ils en ont.

IV.

A Dunkerque, où elle s'était arrêtée, mademoiselle Clairon reçut par un commandant de place un ordre de début pour l'Opéra. On avait beaucoup parlé de Frétillon; les gentilshommes de la chambre jugèrent qu'une fille aussi jolie revenait de droit aux Parisiens. Elle apparut à l'Opéra sous la figure de Vénus, dans l'opéra d'*Hésione*. Quoique assez mauvaise musicienne, elle fut très-applaudie. On avait alors à l'Opéra l'esprit d'applaudir la beauté. La beauté, n'est-ce pas de la musique?

Mademoiselle Clairon ne fit, du reste, que passer à l'Opéra; elle débuta bientôt à la Comédie française dans le rôle de Phèdre. En province, elle n'avait guère joué que les soubrettes; on l'engagea à la Comédie française pour doubler mademoiselle Dangeville. Avant de signer son engagement, elle déclara, à la grande surprise des comédiens, qu'elle voulait jouer les grands rôles tragiques; ils consentirent, *à la condition qu'elle chanterait et danserait dans les pièces d'agrément*. Ils étaient tous convaincus que, sifflée dès le début, elle serait forcée de chanter et de danser toujours. Elle

avait, par hasard, joué quatre ou cinq rôles tragiques en province; Sarrazin, passant à Rouen, lui voyant représenter Ériphile, avait prédit qu'elle serait un jour la Melpomène du théâtre français. Elle voulut donner raison à Sarrazin. Avant le début, les comédiens s'amusèrent beaucoup des prétentions de la fière Hippolyte. Elle dédaigna de répéter son rôle au théâtre; le jour de son début, elle vint, fière comme une reine antique, dire qu'elle n'attendait que le lever du rideau. Tout le Paris intelligent, paré et curieux, était à la Comédie française, se promettant de rire de Frétillon; mais à peine s'est-elle montrée sur la scène, avec sa passion tendre, fatale et furieuse, que tous les spectateurs se lèvent avec enthousiasme. Ce n'était plus la charmante Frétillon qui jouait les soubrettes, ce n'était plus mademoiselle Clairon qui était petite et qui n'avait qu'une figure chiffonnée : c'était Phèdre elle-même dans toute sa fureur souveraine, dans toute la majesté de la passion. « Comme elle est grande! comme elle est belle! » s'écriait-on de tous les points de la salle.

N'est-ce pas ici le lieu de reproduire ces quelques lignes détachées de ses réflexions sur l'art dramatique : « Dans Phèdre, pour tout ce qui tient aux remords, je m'étais prescrit une diction simple, des accents nobles et doux et des larmes abondantes, une physionomie profondément douloureuse; et, pour tout ce qui tient à l'amour, l'ivresse et le délire que peut offrir une somnambule conservant dans les bras du sommeil le

souvenir du feu qui la consume en veillant; j'avais puisé cette idée dans ce vers :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!

La Comédie française était alors si bien administrée, elle avait des protecteurs si intelligents, que les premiers sujets de la troupe trouvaient à peine de quoi vivre avec leurs appointements. « Nous étions pauvres, écrit mademoiselle Clairon, hors d'état d'attendre ce qui pouvait nous être dû. Les semainiers allaient toutes les semaines chez M. de Boulogne, alors contrôleur général, solliciter le payement de la pension du roi. » Mais alors personne ne payait, le roi moins que les autres.

Ainsi mademoiselle Clairon, qui faisait la gloire du théâtre, ne devait qu'à sa beauté, et non à son talent, les robes des Indes et les diamants qu'elle portait. Comme elle aimait à changer de parure et d'amants, il lui arrivait quelquefois de n'avoir ni amants ni parure. Un jour le maréchal de Richelieu passe chez elle pour la prier à une de ses fêtes; elle refuse. « Pourquoi? — Je n'ai pas de robe. » Richelieu éclata de rire. « Non, pas une seule robe! le peu de recette que nous faisons m'a forcée de vendre ce que j'avais de précieux; ce qui me reste est en gage, je ne puis me montrer que sur le théâtre. »

Comme tous les vrais talents, mademoiselle Clairon avait d'ailleurs plus d'un ennemi qui niait son pouvoir sur le public. Fréron déclarait que son organe bruyant assourdissait les oreilles sans émouvoir le cœur. Grimm,

venu en France au plus beau temps du triomphe de cette comédienne, parlait des glapissements de sa voix. « Glapissements si vous voulez, lui disait Diderot; mais ces glapissements-là sont devenus les accents de la passion. »

Ce fut vers ce temps-là que mademoiselle Clairon loua dans la rue des Marais, moyennant douze cents livres, la petite maison de Racine. « On me dit que Racine y avait demeuré quarante ans avec toute sa famille; que c'était là qu'il avait composé ses immortels ouvrages, là qu'il était mort; qu'ensuite la touchante Lecouvreur l'avait habitée, ornée, et y était morte aussi.... Les murs seuls de cette maison doivent suffire, me disais-je, à me faire sentir la sublimité du poëte et à me faire arriver au talent de l'actrice. C'est dans ce sanctuaire que je dois vivre et mourir. » Tous les poëtes du temps visitèrent mademoiselle Clairon dans ce sanctuaire, qui fut un peu profané. Le dîner de famille que le poëte de *Phèdre* préférait au dîner royal fut remplacé par le petit souper licencieux. Les folles chansons retentirent dans ces lieux consacrés par le génie, où Racine laissait tomber ses alexandrins comme d'une harpe d'or.

V.

Cependant mademoiselle Clairon était devenue l'héroïne de la Comédie française. Elle avait sinon éclipsé,

du moins mis un peu à l'ombre mademoiselle Dumesnil, mademoiselle Gaussin et mademoiselle Dangeville. Elle garda sa royauté jusqu'en 1762. C'était alors un beau temps pour la Comédie. Outre ces quatre actrices célèbres, on pouvait citer des talents comme Molé, Grandval, Bellecour, Lekain, Préville, Brizard. Mademoiselle Clairon, par ses grands airs solennels, dominait cette brillante république, qui était une république de rois. D'autres avaient plus de talent ou plus de beauté, mais mademoiselle Clairon avait la renommée.

Elle régna quinze ans.

En 1762, quoiqu'elle touchât à son déclin, on parlait encore d'elle comme d'une merveille théâtrale. Je reproduis ces lignes de Bachaumont, écrites le 30 janvier : « Mademoiselle Clairon est toujours l'héroïne; elle n'est point annoncée qu'il n'y ait chambrée complète. Dès qu'elle paraît, elle est applaudie à tout rompre. C'est l'ouvrage le plus fini de l'art. » Le même gazetier passe ensuite toute la Comédie en revue avec une exquise délicatesse; ainsi, pour en avoir une idée, voyez cette note à l'article de mademoiselle Dumesnil : « Cette comédienne boit comme un cocher; son laquais, lorsqu'elle joue, est toujours dans la coulisse, la bouteille à la main, pour l'abreuver. »

Au lieu d'un cocher et d'une bouteille de vin, mademoiselle Clairon avait dans la coulisse toute une cour de marquis folâtres, d'abbés licencieux, de poëtes gazouilleurs. Marmontel, un soir, la trouva sublime. Ils allèrent souper au cabaret. Marmontel était alors

un jeune écolier, rimant des tragédies qu'on daignait jouer et applaudir par respect pour Voltaire, qui lui avait délivré un certificat de génie. Il soupait à côté de la tragédienne illustre, songeant bien davantage à lui créer un rôle qu'à lui parler d'amour. « Qu'avez-vous? vous êtes triste, lui dit tout à coup Clairon. J'espère que vous ne me faites pas l'injure de composer une tragédie pendant notre souper? » Marmontel eut l'esprit de répondre qu'il était triste parce qu'il était amoureux. « Enfant! voilà comment vous recevez les bienfaits de la Providence? — Oui, parce que je vous aime! — Eh bien, tombez à genoux, je vous relèverai, et nous nous aimerons tant qu'il plaira à Dieu. »

Marmontel raconte avec complaisance tous les détails de ses folies avec mademoiselle Clairon, dans ce livre naïf intitulé : *Mémoires d'un père, pour servir à l'instruction de ses enfants.*

S'imaginant, comme tous ceux qui sont jeunes, qu'il aimerait éternellement, il alla, en poëte qu'il était, habiter une mansarde dans la maison de mademoiselle Clairon. Un amant clairvoyant a toujours tort d'habiter sous le même toit que sa maîtresse. A peine Marmontel était-il installé, que mademoiselle Clairon s'en laissa conter par un autre adorateur, le bailli de Fleury. « Cruelle! dit le poëte, vous m'avez blessé au cœur! — Ce n'est rien, dit mademoiselle Clairon; il y avait si longtemps que ce galant homme soupirait! Vous serez mon amant en vers, il sera mon amant en

prose. » Marmontel prétendit qu'il écrivait en prose comme en vers. Il ne voulut point partager.

Le marquis de Ximenès fut aussi un des adorateurs de l'illustre comédienne. Ils s'aimèrent comme des bergers d'Arcadie; un mot les brouilla. Le marquis renvoya à mademoiselle Clairon le portrait de mademoiselle Clairon avec cette légende : « Ce pastel est comme la beauté humaine, il passe au soleil. N'oubliez pas que depuis longtemps le soleil s'est levé sur vous. »

Mademoiselle Clairon n'était pas seulement alors célèbre en France : tous les théâtres étrangers l'appelaient par la voix des rois ou des reines. Garrick vint tout exprès à Paris pour la voir jouer la fière Émilie. Il fit graver un dessin qui représentait mademoiselle Clairon avec tous les attributs de la tragédie, appuyée du bras sur une pile de livres où on lisait : « Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire. » Melpomène était à côté, qui la couronnait. Au bas du dessin étaient écrits ces quatre vers de Garrick :

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon espoir n'a point été déçu;
Longtemps Clairon couronna Melpomène :
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Ces méchants vers, trois fois parodiés, firent le tour du monde. Les enthousiastes de mademoiselle Clairon ne se contentèrent pas de cet hommage de souverain à souveraine, ils instituèrent l'ordre du Médaillon : ils

firent frapper des médailles représentant ce portrait, et s'en décorèrent avec autant de fierté que s'ils eussent porté le grand cordon.

La comédienne était arrivée au plus haut point de son éclat. Elle gouvernait la Comédie et le monde galant; elle osait dire de madame de Pompadour : « Elle doit sa royauté au hasard; je dois la mienne à mon génie. » En vain des ennemis sans nombre voulaient s'opposer à son triomphe, devenu presque ridicule; elle n'avait qu'à paraître pour déjouer toutes les cabales. Dans le monde, ceux qui voulaient se moquer d'elle ne pouvaient s'empêcher, écrivait Diderot, d'admirer son éloquence majestueuse. Elle avait dans sa gloire l'insolence d'un conquérant. Un jour qu'elle jouait à la Comédie française, à une représentation donnée au peuple par ordre du roi, elle vint entre les deux pièces et jeta à pleines mains de l'argent dans le parterre. Ce bon peuple de Paris ne comprit rien à cette forfanterie et cria avec enthousiasme : *Vive le roi! vive mademoiselle Clairon!* Elle avait bravé madame de Pompadour, elle osa braver le roi lui-même, s'imaginant que le public se révolterait plutôt que de la perdre. Elle ne s'étonnait pas de vivre dans le grand monde, de recevoir à sa table mesdames de Chabrillant, d'Aiguillon, de Villeroy, de La Vallière, de Forcalquier; elle était très-recherchée chez madame du Deffant et chez madame Geoffrin, où l'on daignait recueillir ses mots. La célèbre princesse russe madame de Galitzin, émerveillée du talent de mademoiselle

Clairon, voulait lui laisser un royal souvenir de son admiration. « Que voulez-vous, Clairon? lui demanda-t-elle un soir en soupant. — Mon portrait peint par Van Loo. » Le peintre, flatté de cette parole, voulut que ce portrait fût digne de madame de Galitzin, de mademoiselle Clairon et de lui-même. Il peignit la comédienne en *Médée*, tenant d'une main un flambeau et de l'autre un poignard encore teint du sang de ses enfants, insultant à la douleur de Jason et bravant sa colère. Louis XV voulut voir ce tableau. S'il faut en croire un journal, il vint tout exprès un matin à l'atelier de Carle Van Loo. Il flatta beaucoup le peintre et la comédienne. « Vous êtes heureux, dit-il à Carle Van Loo, d'avoir eu à faire un pareil portrait. » Se tournant vers mademoiselle Clairon : « Vous êtes heureuse, mademoiselle, d'avoir eu pour immortaliser vos traits un peintre dont la palette est si riche. Je serais heureux moi-même d'être pour quelque chose dans cette œuvre. Il n'est que moi qui puisse mettre un cadre à ce tableau. J'ordonne qu'on le fasse le plus beau possible. En outre, je veux que le portrait soit gravé. » Le cadre coûta cinq mille livres; la gravure coûta le double.

Mais, après avoir fait l'histoire de la grandeur de mademoiselle Clairon, il faut bien faire l'histoire de sa décadence.

VI.

Elle comptait parmi ses ennemis La Harpe et Fréron : La Harpe, parce que, en femme d'esprit et de goût, elle n'avait jamais voulu jouer dans ses tragédies; Fréron, parce qu'elle lui avait préféré Voltaire. La Harpe se vengea en parlant, Fréron en écrivant. Mademoiselle Doligny commençait à briller à la Comédie française; Fréron la protégeait; il jugea le moment favorable de faire son portrait en regard de celui de mademoiselle Clairon. La première, selon le journaliste, était un modèle de grâce et de sentiment; la seconde était une fille perdue, sans cœur, sans âme et sans esprit. Dans le journal de Fréron, l'illustre tragédienne n'était point nommée; elle eut le grand tort de se reconnaître. Saisie d'une indignation et d'une fureur sans égales, elle courut chez les gentilshommes de la chambre et les menaça de se retirer du théâtre, si on ne lui faisait pas justice de cet horrible Fréron. Voilà tout Paris qui s'émeut; le roi assemble le conseil des ministres; on signe l'ordre d'emprisonner Fréron. Les exempts de police viennent pour le saisir. Comment s'opposer à la force? Fréron imagine une attaque de goutte; il pousse des cris de possédé et déclare qu'il ne peut faire un mouvement sans souffrir mille morts. Ceci se passait le 14 février 1775; on lit dans le journal du 16 : « Le démêlé de Fréron avec mademoiselle

Clairon, autrement dit le folliculaire Aliboron et la reine Cléopâtre, fait grand bruit à la cour et à la ville. M. l'abbé de Voisenon ayant écrit, à la sollicitation des amis de ce premier, une lettre très-pathétique à M. le duc de Duras, gentilhomme de la chambre, celui-ci a répondu à l'abbé, qu'il aime beaucoup, que c'était la seule chose qu'il croyait devoir lui refuser; que cette grâce ne s'accorderait qu'à mademoiselle Clairon seule. » Le beau temps, en vérité, que celui où un journaliste, digne de respect à plus d'un titre, était menacé d'aller au For-l'Évêque, ou, ce qui est une humiliation bien plus grande, de devoir son pardon à la comédienne qu'il avait offensée! Fréron s'écria, comme le philosophe grec : *Aux carrières plutôt!* Ce débat n'alla pas seulement au tribunal du roi de France, il fut porté aux pieds de la reine. La reine, qui aimait à pardonner, ordonna qu'on fît grâce à Fréron; mais mademoiselle Clairon ne s'en tint pas au jugement de la reine; elle déclara aux gentilshommes de la chambre que si Fréron n'était pas puni elle persistait à se retirer du théâtre. Tous ses amis se mirent en campagne; elle-même alla chez le ministre : le duc de Choiseul vint galamment à sa rencontre. « Justice! » dit-elle avec son accent théâtral. Le duc de Choiseul s'amusa un peu à la persifler : « Mademoiselle, nous jouons tous deux sur un grand théâtre; mais il y a cette différence entre nous, que vous choisissez vos rôles et qu'il vous suffit de vous montrer pour être applaudie; moi, au contraire, je ne suis pas

le maître de choisir les miens, et, dès que je me montre, je suis sifflé; j'ai beau faire de mon mieux, on me critique, on me condamne, on me hue, on me bafoue; cependant je reste, et, si vous m'en croyez, vous en ferez autant. Immolons, vous et moi, nos ressentiments à la patrie, et servons-la de notre mieux chacun dans notre genre. D'ailleurs, la reine ayant fait grâce, vous pouvez, sans compromettre votre dignité, imiter la clémence de Sa Majesté. »

Bachaumont écrit ceci le 21 février : « La reine de théâtre a tenu un comité avec ses amis, présidé par M. le duc de Duras, et l'on est convenu que celui-ci ferait craindre à M. de Saint-Florentin la désertion de toute la troupe, si on ne faisait pas raison à la Melpomène moderne de l'insolence de Fréron. Cette démarche a fort étourdi M. de Saint-Florentin, et ce ministre a écrit à la reine que l'affaire devient d'une si grande importance, que depuis longtemps matière aussi grave n'a été agitée à la cour; qu'elle en est divisée, et que, malgré son profond respect pour les ordres de la reine, il ne sait s'il ne sera pas obligé de prendre là-dessus ceux du roi. » On le voit, c'était la politique du temps. Fréron fut sauvé de la prison par la goutte qu'il n'avait pas, par la clémence de la reine, mais surtout parce que mademoiselle Clairon alla elle-même au For-l'Évêque.

On sait cette bruyante histoire des comédiens ordinaires du roi qui refusèrent de jouer à l'heure même de la représentation, parce que le roi leur avait adjoint

un camarade qu'ils jugeaient indigne de leur théâtre. Ce fut encore mademoiselle Clairon qui conduisit la révolte ; mais son étoile pâlissait au ciel du théâtre ; sa couronne de roses n'allait plus montrer que des épines. Ainsi le parterre, exaspéré de n'avoir point de spectacle ce jour-là, cria tout d'une voix : *La Clairon à l'hôpital!* C'en était fait d'elle ! Le parterre, pour les comédiens, c'est la garde prétorienne. Ce grave événement se passait le 15 avril 1775. « Fermentation étonnante dans Paris. Grand comité de gentilshommes tenu chez M. de Sartine ; le résultat est d'envoyer les coupables au For-l'Évêque. Mademoiselle Clairon reçoit des visites de la cour et de la ville. » Le même jour cependant, elle allait au For-l'Évêque *avant ce coquin de Fréron!* disait-elle à l'intendant de Paris. Le lendemain, Sophie Arnould racontait à peu près ainsi cet emprisonnement : « Frétillon continuait à recevoir des visites en équipage. Tout à coup un nouveau visiteur paraît, sans se faire annoncer, chez la reine Cléopâtre : c'était un exempt de police ; il lui ordonna sans façon de le suivre au For-l'Évêque par ordre du roi. « Je suis soumise aux ordres du roi, a-t-elle dit avec sa noblesse habituelle ; mes biens, ma personne, ma vie en dépendent, mais mon honneur restera intact, car le roi lui-même n'y peut rien. — Vous avez bien raison, mademoiselle, a répliqué l'alguazil : où il n'y a rien, le roi perd ses droits. » Il est bien entendu que le mot était de Sophie Arnould.

Au For-l'Évêque, mademoiselle Clairon trouva un

appartement et non une cellule. Ses amies, la duchesse de Villeroy, madame de Sauvigny, la duchesse de Duras, meublèrent cet appartement avec une grande magnificence. « Mademoiselle Clairon convertit en triomphe une disgrâce qui devrait l'humilier. « Au For-l'Évêque, c'est une affluence prodigieuse de carrosses : elle y donne des soupers divins; en un mot; elle y tient l'état le plus fastueux. » Cette manière d'emprisonner les comédiennes n'était pas bien cruelle. Elles avaient, on peut le dire, maison ouverte; elles recevaient leurs amants et soupaient du soir au matin. Et puis il se rencontrait au bout de quelques jours un médecin qui déclarait sérieusement que leur vie était en danger; aussi, après deux jours de fêtes, mademoiselle Clairon fut autorisée, grâce à la déclaration du médecin du For-l'Évêque, à retourner chez elle.

On la pria de la part du roi et des gentilshommes de la chambre de reparaître au théâtre; mais elle avait toujours sur le cœur ce mot terrible : *La Clairon à l'hôpital!* « Ce n'est pas, dit-elle, le roi qui doit me redemander à un théâtre où il ne va pas; c'est le public, j'attends l'ordre du public. » Mais le public avait eu le temps ou plutôt le caprice de choisir une autre reine à la Comédie; il en avait même choisi deux: mademoiselle Dubois et mademoiselle Raucourt, reines d'un jour, il est vrai, mais assez reines cependant pour détrôner l'ancienne. Mademoiselle Clairon, craignant l'oubli comme la mort, ne voulant plus reparaître

devant un public qui ne l'avait adorée que vingt ans, fit un jour atteler son carrosse et partit. Où allait-elle? « Je suis malade, je vais consulter Tronchin. » Voilà ce qu'elle disait; mais la vérité, c'est qu'elle allait voir Voltaire, Voltaire, le vrai médecin d'une gloire malade. Pauvre reine déchue! voilà les beaux vers qu'elle inspire au grand poëte : *Nous sommes privés de Clairon...* Un couplet! et sur l'air d'*Annette à l'âge de quinze ans!*

Elle revint à Paris dans l'hiver. Elle trouva l'hiver partout, dans sa maison déserte, chez ses amies oublieuses, chez ses adorateurs dispersés. Elle reprit cependant sa vie dorée; mais le grain de tristesse semé dans son cœur avait germé. Elle avait beau souper encore en belle compagnie, écouter les serments de M. de Valbelles, garnir son carrosse de stras pour lutter d'éclat avec mademoiselle Guimard; elle souffrait profondément, car elle avait perdu en même temps sa gloire et sa jeunesse: elle devait vivre désormais sur deux tombes.

VII.

Elle jouait encore la comédie, tantôt chez madame du Deffant, tantôt chez mademoiselle Guimard, tantôt chez elle. Mais les grands seigneurs, les poëtes, les artistes, l'applaudissaient sans lui faire battre le cœur. Ce n'était plus là le vrai public. Un jour elle imagina,

pour faire un peu de bruit, de jouer une comédie d'un nouveau genre. Ce fut l'*Apothéose de Voltaire*. On sait comment se passa cette comédie. On soupait chez mademoiselle Clairon; entre la poire et le vin de Champagne, une musique solennelle se fait entendre : on écoute avec surprise. Tout à coup le rideau se détourne, et Clairon apparaît, vêtue en prêtresse, couronnant un buste de Voltaire.

Ce fut vers ce temps-là que mademoiselle Clairon se passionna pour l'histoire naturelle. Elle fit bâtir un herbier et étudia avec Buffon. Elle allait en pleine campagne, herborisant avec délices, trouvant dans la bonne nature une amie toujours consolante, se rappelant que les moments de sa vie les plus chers à son cœur, elle les avait goûtés dans une prairie avec du Rouvray.

Elle n'était pas encore tout à fait délaissée : Marmontel lui était revenu; mais elle disait gaiement : « Que voulez-vous qu'on fasse de Marmontel? » Elle avait, en outre, M. de Valbelles, sans compter un gentil adolescent qu'elle destinait à la scène, le jeune Larive, qui devint célèbre au théâtre, et qui, sur la fin de ses jours, mourut de chagrin de n'être plus maire du village de Saint-Prix, où il s'était retiré. Mademoiselle Clairon disait de lui : « C'est une statue! — Prenez garde, ô Pygmalion! » lui dit gaiement Diderot. En effet, Larive s'enfuit un jour sans dire où il allait. De là des chansons de ces bons Parisiens, qui chantaient tant alors. On comparait mademoiselle Clairon à Calypso.

Pour comble de malheur, M. de Valbelles vint un soir lui demander d'un air distrait la permission de se marier avec une jeune fille de haut rang. Elle refusa tout net; mais elle comprit que M. de Valbelles, jeune encore, ne lui demanderait pas toujours la permission : elle devait perdre l'homme après avoir perdu le cœur. Elle écrit dans la troisième époque dans sa vie : « M. de Valbelles fut ingrat : je perdis tout. Dans ce même temps, les opérations de l'abbé Terrai m'ôtèrent le tiers de mon bien : la crainte de m'endetter (ô Clairon! où es-tu?) me força de renoncer au luxe de la dépense. Alors tous mes amis s'éloignèrent sans retour de ma maison. Le déchirement de mon cœur et mon affreuse solitude me donnèrent l'idée de me retirer dans un couvent. » Elle vendit ses meubles, ses tableaux, son herbier, ses diamants. Elle allait vendre son portrait, peint par Van Loo : on lui en offrit mille louis. Un amant lui témoigna le désir de l'avoir. Comme elle était toujours magnifique, elle refusa les mille louis et donna le portrait. L'amant, c'était le margrave d'Anspach, accrocha le portrait dans un cabinet où il n'allait jamais.

Elle-même suivit bientôt son portrait chez le margrave d'Anspach, qui lui avait offert son cœur et son palais. C'était un petit souverain taillé sur le modèle de Louis XV, laissant à ses maîtresses le soin de gouverner ses États. Bachaumont, 6 février 1773 : « Mademoiselle Clairon, ne pouvant vivre ici avec quatorze mille livres de revenu, se dispose à passer en

Allemagne et à aller jouer la comédie chez un margrave. Les étrangers vont être à même de juger des talents vieillis de cette émérite de Cythère. » Pauvre Clairon! voilà tout l'adieu de ces Parisiens qui t'ont adorée. Encore s'ils allaient se souvenir de toi! Mais tu n'es pas encore partie, qu'ils t'ont déjà oubliée. Ils ont bien le loisir de penser à toi, reine déchue! A l'heure où tu pars, ils se font éclabousser par le carrosse à huit chevaux de mademoiselle Guimard : ils se passionnent pour les beaux yeux de mademoiselle Raucourt; ils se redisent le dernier mot de mademoiselle Arnould. J'ai beau feuilleter les gazettes, les almanachs et les lettres familières, pas un souvenir pour toi! tu n'es plus là, donc tu n'es plus pour eux. Piron, qui vient d'être enterré, n'est pas plus mort que toi. Mademoiselle Raucourt surtout fit oublier mademoiselle Clairon. Le journal qui fait si sèchement ses adieux à l'une parle ainsi de l'autre : « L'actrice nouvelle fait fureur; sublime au théâtre, elle tient bien sa place en société. Elle a joué plusieurs fois à la cour, où elle plaît de plus en plus, surtout au roi. Madame du Barry la goûte beaucoup aussi et y prend un intérêt *assez vif pour l'avoir exhortée à être sage.* »

Mademoiselle Clairon ne joua point la comédie à la cour du margrave; elle y fut sérieusement ministre. « Le bonheur et la gloire du margrave étaient l'unique but de mes travaux et de mon ambition. J'ai fait tout le bien qu'on m'a permis de faire; je n'ai connu ni la vengeance ni la lâcheté. » Pendant dix-sept ans, elle

gouverna d'une main ferme, avec l'ambition d'une Pompadour. Elle s'imagina longtemps qu'elle conseillait un César ou un Titus; mais un jour le voile tombe, et elle s'écrie : « Juste ciel! êtes-vous l'homme dont j'ai tant prôné les vertus, vous qui m'avez assassinée à coups d'épingle? Je remets à vos pieds le bien que je tiens de vous, vous n'êtes plus mon souverain; adieu pour jamais! » Je trouve, pour mon compte, que le margrave avait eu bien de la patience de garder mademoiselle Clairon pour premier ministre près de dix-sept ans, après l'avoir prise âgée d'un demi-siècle.

Elle revint à Paris chercher un autre souverain; on était en 1792 : il n'y avait plus de roi. Elle voulut se jeter, brisée et mourante, au fond d'un couvent : il n'y avait plus de Dieu. Elle chercha l'argent qu'elle avait laissé à Paris, placé sur bonne et valable hypothèque : il n'y avait plus ni argent ni hypothèque.

VIII.

La comédienne illustre qui avait eu un carrosse à quatre chevaux, qui avait vu tout Paris à ses pieds, tomba dans la misère la plus profonde et la plus désolée. Elles finissent presque toujours ainsi, ces bohémiennes charmantes, qui n'ont d'éclat qu'au matin de la vie. La Fortune n'est venue à elles que dans le riant cortége; dès que les Amours s'en vont, la Fortune monte sur sa roue. Mademoiselle Guimard, qui avait

refusé la main d'un prince dans le beau temps où elle avait dans son hôtel une salle de spectacle et un jardin d'hiver, fut heureuse à la fin d'épouser un *professeur de grâces*, c'est-à-dire un maître de danse. Sophie Arnould, après avoir traversé toutes les splendeurs d'un luxe sans exemple, alla, sans se plaindre, demander un asile et du pain à son perruquier. Mademoiselle Clairon, qui avait vécu comme une reine et comme une sultane, se trouvait, à soixante-cinq ans, réduite à raccommoder ses robes en lambeaux, elle qui n'avait jamais daigné tenir une aiguille! réduite à faire son lit et à balayer sa chambre, elle qui avait vu à ses pieds tous les grands seigneurs d'une génération! Insolente dans la fortune, elle eut assez de cœur pour être fière dans sa pauvreté. Quand un ancien ami allait la voir, elle parlait encore de ses hautes relations; au lieu de dire : « Je suis pauvre, » elle disait: « Je suis philosophe. » Elle donnait des ordres aux domestiques qu'elle n'avait plus. Quand elle parlait à un vieil ami, elle avait une heure d'expansion; elle ouvrait son cœur et parlait de bonne foi. J'ai là deux lettres où je la reconnais rien qu'à la fierté de son écriture. Ces lettres, écrites à un adorateur du bon temps, sont cachetées à l'empreinte d'une pierre où son nom était entrelacé à celui du marquis de Tourves. Voici comment elle termine la seconde : « Vous me demandez quels sont mes maux. Tous ceux qu'on peut avouer sans honte : trente ans de travaux destructeurs, le poison qu'on a fait couler dans mes veines, les cha-

grins que causent l'envie et l'ingratitude, la misère la plus absolue, la terreur, l'horreur de l'abandon, l'ennui de la solitude, ne m'ont laissé d'entier que le cœur. Il est vraisemblable que je suis restée dans votre mémoire fraîche, brillante, entourée de tous mes prestiges. Changez, changez vos idées! Je vois à peine, j'entends mal. Je n'ai plus de dents; les rides sillonnent mon visage; une peau desséchée couvre à peine ma faible structure; en me venant voir, vous imiterez les anciens héros, qui descendaient aux enfers pour communiquer avec les âmes; vous ne trouverez près de moi ni de Cerbère ni d'Euménides; la sensibilité vous recevra, elle est toujours ma fidèle compagne.

Et comme on était sous la Terreur, elle ajouta : « Plus d'enveloppe, — plus de signature. »

Un matin qu'elle balayait son unique chambre, en robe fanée et en bonnet de nuit, un étranger se présente. « Mademoiselle Clairon? — Elle n'y est pas, dit la comédienne. — Dites-lui que M. du Rouvray reviendra ce soir. » Mademoiselle Clairon laissa tomber son balai. « Du Rouvray! murmura-t-elle en voyant descendre le visiteur, si j'osais lui dire.... Mais il reviendra. » Il ne revint pas : elle en remercia le ciel. Elle ne voulait pas que celui qui l'avait adorée quand elle avait seize ans vît la fraîche et séduisante Clairon métamorphosée en vieille fille de soixante et dix ans.

Peu à peu cependant elle retrouva quelques amies et quelques revenus. Une famille de la bourgeoisie la prit sous sa protection. Elle eut encore quelques rayons

de soleil avant de mourir. Tout entière à la philosophie, elle écrivait beaucoup. Plus d'une de ses pages est digne d'être recueillie dans les œuvres des encyclopédistes.

Les comédiennes qui meurent dévotes ressemblent aux bateliers qui abordent au rivage en lui tournant le dos. La comédienne rame toute sa vie dans les écueils, aimant les orages et les tempêtes : près d'arriver au port, voyant sa nacelle qui fait eau de toutes parts, elle se retourne et tombe agenouillée sur le rivage. Après avoir traversé tous les passages dangereux, tous les amours infidèles, elle est heureuse de toucher la terre ferme, de reposer son cœur mille fois blessé au pied de cette croix divine où Madeleine a pleuré. Cette fois elle ne sera plus trahie, elle peut se confier à tous les entraînements de son amour. Elle a perdu sa figure; mais son cœur n'est-il pas toujours jeune? Pour aimer Dieu, lui a-t-on dit, il ne faut plus ni grâces, ni beauté, ni sourire : tout cela était bon pour les hommes; Dieu ne veut pas de ces périssables richesses; Dieu est tout âme; il ne s'unit qu'à notre âme. Mademoiselle Clairon avait une autre manière de penser : elle ne voulut pas mourir dévote, disant qu'elle n'osait offrir au Seigneur un cœur profané durant un demi-siècle par toutes les passions humaines. Comme un prêtre lui donnait Madeleine en exemple, elle répondit que Madeleine s'étant repentie dans sa jeunesse, elle avait pu sacrifier au pied de la croix bien des jours de belle et folle passion. Elle per-

sista à mourir en philosophe, aimant Dieu comme les philosophes, par l'esprit qui raisonne, et non par le cœur qui tressaille.

Elle mourut le 11 pluviôse an XI, dans la paroisse Saint-Thomas d'Aquin.

Mademoiselle Clairon, sur la scène, était belle, noble, fière comme le marbre antique; et, comme le marbre antique, elle ne savait pas pleurer : sa douleur éclatait en colères furieuses; elle ne faisait vibrer que quatre cordes : le dédain, l'indignation, l'orgueil, l'héroïsme. Elle savait bien mieux haïr qu'aimer; cependant, comme elle était femme, elle avait ses heures de passion; mais l'art et l'étude l'ont plus servie que son cœur.

C'était la tragédie des païens, sans le péplum; la Melpomène des Grecs taillée dans le marbre par Coysevox.

XVI.

MADEMOISELLE DANGEVILLE.

Elle était fille de Christine Desmares, femme d'Antoine Dangeville, une mauvaise tragédienne qui joua quelques années les *Phèdre* et les *Pauline* au grand désespoir du parterre. Mais les plus malveillants lui pardonnèrent bientôt lorsqu'ils virent la beauté de sa fille.

Celle-là fut une vraie comédienne : la Comédie elle-même, a dit un de ses historiens. « Elle commença comme les grands artistes ont fini. » En effet, née sur le théâtre, elle avait deviné tous les secrets de la scène.

Dorat l'a chantée dans son poëme de *la Déclamation*, dont on a dit beaucoup de mal et dont il faut penser quelque bien :

> Il me semble la voir, l'œil brillant de gaieté,
> Parler, agir, marcher avec légèreté ;

Piquante sans apprêt, et vive sans grimace,
A chaque mouvement découvrir une grâce,
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel et parer la nature.

Je ne veux pas effeuiller ici tous les bouquets en vers et en prose qui ont semé le chemin de mademoiselle Dangeville; mais pourquoi ne pas redire ces vers qui la peignent dans son double jeu de reine et de soubrette :

Peut-on vous voir sans vous aimer,
  Brillante Dangeville?
Tour à tour vous savez charmer
  Et la cour et la ville.
Avec éclat vous remplissez
  Et l'une et l'autre scène;
Dans vos yeux vous réunissez
  Thalie et Melpomène.

Dans Hermione et Cléanthis
  Quel succès est le vôtre!
Dans l'une je me divertis,
  Je suis touché dans l'autre.
Mon cœur à vos suprêmes lois
  Est si prêt à souscrire,
Que je n'attends que votre choix
  Pour pleurer ou pour rire.

Mademoiselle Dangeville a été peinte par Largillière vieux et par La Tour jeune; tous les deux ont saisi cette beauté plus mobile que sculpturale, cette nature

tout imprégnée d'art, cette vérité rehaussée encore par le naturel. Quel était l'autre peintre qui prit l'air de tête de mademoiselle Dangeville pour représenter *Thalie éplorée?* Cette lettre où Sainte-Foix parle de ce tableau est très-curieuse :

« Vous me demandez mon sentiment, Monsieur, sur un tableau auquel vous travaillez : il représentera, dites-vous, *Thalie éplorée,* qui fait tous ses efforts pour retenir une actrice qui veut la quitter; je ne doute point de l'habileté de votre pinceau; je vous dirai seulement qu'il y a des objets qui sont moins du ressort de l'imagination que du sentiment. Je suis persuadé que *Thalie* aura l'attitude et toute l'expression convenables; mais l'actrice, cette actrice divine, son front, ses yeux, sa bouche, tous ses traits si délicatement assortis pour lui composer la physionomie la plus aimable et la plus piquante, sa taille de nymphe, son maintien libre, aisé et toujours décent : mademoiselle Dangeville enfin (car sa retraite du théâtre est le sujet de votre tableau), mademoiselle Dangeville, Monsieur, peut-on espérer de la bien peindre? Avec de l'intelligence, de l'étude et de la réflexion, on peut se perfectionner le goût et devenir une actrice très-brillante; mais l'actrice de génie est bien rare, et il y a la même différence qu'entre Molière et un auteur qui n'a que de l'esprit. Nous avons vu jouer mademoiselle Dangeville dans les caractères les plus opposés, et les saisir tous de façon que nous en sommes encore à ne pouvoir nous dire dans lequel nous l'aimions le plus. On aura de la peine à s'imaginer que la même personne ait pu jouer avec une égale supériorité l'Indiscrète dans *l'Ambitieux,* Martine dans *les Femmes savantes,* la Comtesse dans *les Mœurs du temps,* Colette dans *les Trois Cousines,* Madame Orgon dans *le Complaisant, la Fausse Agnès,* la Marquise d'Olban dans *Nanine,* la Comtesse de Pimbêche dans *les Plaideurs,* l'Amour dans *les Grâces,* et tant d'autres rôles si différents. Ce qui achève de caractériser la personne de génie dans mademoiselle Dangeville, c'est qu'elle est simple, vraie, modeste, timide même,

n'ayant jamais le ton orgueilleux du talent, mais toujours celui d'une personne bien élevée, ignorant d'ailleurs toute cabale, et, dans le centre de la tracasserie, n'en ayant jamais fait aucune.

» J'ai cru, Monsieur, puisque vous me consultez, que je devais vous communiquer mes idées sur son caractère, parce qu'il me semble qu'on doit commencer par connaître celui de la personne qu'on veut peindre. Je souhaite que vous réussissiez; je souhaite que vous puissiez saisir cette âme fine, naturelle, délicate et sensible, qui rit, qui parle, qui voltige et badine sans cesse dans ses yeux, sur sa bouche et dans tous ses traits.

» SAINTE-FOIX. »

Mademoiselle Dangeville vivait-elle en reine ou en soubrette? Elle recueillait une petite-fille de Baron qui mourait de misère dans un galetas, — oh! les œuvres posthumes! — Elle courait l'hiver les mansardes, avec les mains pleines. Elle fuyait les fêtes, et ne se trouvait bien, quand elle n'était pas en scène, que dans sa petite maison de Vaugirard cachée sous les grands arbres, loin des intrigues de la coulisse. Elle ne connaissait d'ailleurs du monde que le théâtre; toute sa famille jouait la comédie; elle descendait par sa mère de Montfleury, elle avait eu pour tante la célèbre Charlotte Desmares, elle était arrière-cousine de la Champmeslé; aussi ne comprenait-elle pas qu'on fît autre chose que de jouer la comédie; l'amour traversa sa jeunesse sans déchirer son cœur, elle ne lui sacrifia pas une seule représentation. L'amitié fut de toute sa vie; aussi, quoiqu'elle fît ombre à toutes ses camarades, elle les eut toujours pour amies. Molé la peint sous ces couleurs sympathiques : « Physionomie char-

mante et fine, traits réguliers, yeux vifs et pleins d'expression, taille svelte, mouvements arrondis et pleins de grâce, un agencement tel dans toute sa personne, que sa marche, son geste, tout son ensemble inspirait à la voir autant de plaisir que d'enthousiasme à l'entendre. » Et Molé ajoute qu'elle disait avec un charme de vérité et de naturel au-dessus de tout éloge.

Dauberval alla plus loin que Molé, puisque ce fut devant le public qu'il fit l'éloge de la célèbre comédienne, en prononçant le discours de rentrée en 1763 :

« Cette actrice, si pleine de finesse et de vérité, qui » renfermait en elle seule de quoi faire la réputation » de cinq ou six actrices; cette favorite des Grâces à » laquelle personne ne peut ressembler, puisque dans » tous ses rôles elle ne se ressemblait pas à elle-même : » mademoiselle Dangeville se dérobe à sa propre » gloire, et fait succéder vos regrets à vos acclamations.

» Les auteurs lui répétaient sans cesse : Nous trou- » vons rarement un acteur pour chaque caractère, » vous les saisissez tous; nous avons tant de peine à » vaincre les cabales, votre présence les enchaîne. » Notre art est si difficile, vous aplanissiez nos » obstacles, vous n'en rencontrez point pour atteindre » l'excellence du vôtre, et vous savez si bien le ména- » ger, qu'il semble que ce soit la nature même qui » vous en épargne les frais. Pourquoi nous aban- » donnez-vous?

» Enfin, Messieurs, vous regrettez une actrice qui » vous enchantait, et nous ne nous consolons pas de

» nous voir privés d'une camarade qui nous était aussi » chère que précieuse. Au lieu d'avoir le faste trop » ordinaire au grand talent, elle ignorait sa supério- » rité, et doutait d'elle-même quand nous la prenions » pour modèle. Elle savait, par le liant de son carac- » tère, se concilier tous les esprits; et sans se donner » aucun soin pour se faire un parti, elle n'en avait » que plus de partisans : nous l'admirions et nous » l'aimions. »

Nous l'admirions et nous l'aimions! n'est-ce pas le plus beau panégyrique d'une femme de théâtre? Quoique le style de Dauberval et des autres ne soit pas précisément le style de Bossuet, on a lieu de regretter la coutume perdue de ces oraisons funèbres de l'ancienne Comédie. C'est le feuilleton qui remplace aujourd'hui cette page d'histoire quand un talent meurt pour la scène.

Il y a un autre éloge d'Armand, qui vaut bien celui de Dauberval. Quand on apporta le buste de mademoiselle Dangeville à la Comédie française, Armand écrivit sur le socle : « LA FORCE DU NATUREL. » C'était le nom d'une comédie de Destouches où mademoiselle Dangeville s'était surpassée.

La force du naturel! c'est là un mot qui s'applique à si peu de comédiennes! La nature est-elle le premier ou le dernier mot de l'art? C'est le dernier, puisque c'est l'art lui-même qui se cache sous la nature.

Mademoiselle Dangeville se cacha pour aimer, comme elle se cacha pour faire le bien. A la Comédie

elle remettait à ses amies tous les billets doux tombés sur son chemin, sans les vouloir décacheter elle-même. C'était toute sa coquetterie. Les amies se chargeaient volontiers de la réponse. Il en arriva des quiproquo dignes de la Comédie italienne. Par exemple, un jour Helvétius, amant en titre de mademoiselle Gaussin, trouva dans ses mains un billet signé La Roche-Aymon : c'était un billet adressé à mademoiselle Dangeville. « Quoi ! lui aussi ! s'écria-t-il, saisi d'une colère jalouse. — Tout le monde, » dit Gaussin sans s'émouvoir, avec le plus beau sourire de pécheresse. Helvétius rencontra le soir La Roche-Aymon : « Vous savez qui je suis et où l'on me rencontre? — Oui, vous êtes le Pérou, et l'on vous rencontre tous les soirs chez mademoiselle Gaussin. — Eh bien, monsieur, nous nous rencontrerons ailleurs, car je vous défends de venir chez ma maîtresse. — Ma maîtresse! ma maîtresse! voilà un pronom un peu hasardé! murmura La Roche-Aymon. Mais enfin Helvétius est meilleur grammairien que moi. — Vous verrez, lui dit Helvétius en s'éloignant, si l'épée à la main je fais des fautes de style. »

Le jour même, on se battit galamment. Helvétius fut blessé. Mademoiselle Dangeville apprit l'histoire du duel par mademoiselle Gaussin; elle dînait souvent avec Helvétius chez madame de Tencin, elle courut chez lui pour s'accuser de tout le mal. La Roche-Aymon, amoureux à lier, la suivait à la dérobée. Il l'aborda à la porte du jeune financier : « Ah! mademoiselle, vous aussi! J'avais donc raison de frapper

fort. — Vous aviez tort, monsieur, dit gravement mademoiselle Dangeville; car elle ne riait guère hors de la scène. — Oui, j'avais tort de punir votre amant du bonheur que vous lui donnez! » Et La Roche-Aymon s'en va plus furieux que jamais. Il rencontra mademoiselle Gaussin, qui allait aussi chez Helvétius. « Gardez-vous bien de faire un pas de plus : mademoiselle Dangeville panse la blessure de votre Céladon. — Que me dites-vous là? — Ce que tout le monde sait, hormis vous-même. — Est-ce que sa blessure est grave? — Non, huit jours de repos, à ce que m'a dit le médecin. — Eh bien, puisqu'il a une sœur de charité, je vais au Cours-la-Reine. Montez-vous dans mon carrosse? »

Quand Helvétius apprit la trahison, il courut chez mademoiselle Dangeville. « La Roche-Aymon avait raison, c'est vous que j'aime. — Comme je suis heureuse de ne pas vous aimer! car je serais bientôt la plus malheureuse des femmes. » Helvétius, qui était philosophe jusque dans ses passions, dit à mademoiselle Dangeville : « Je vous plains, si vous avez peur d'aimer. Celle qui n'a jamais été la plus malheureuse des femmes n'a jamais saisi le bonheur dans ses bras. »

Helvétius se consola de la trahison de mademoiselle Gaussin, avec mademoiselle Gaussin.

XVII.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Houdon a moulé le pied de la Guimard que j'ai là sous la main. C'est le pied de la Chasseresse, fier, délicat, divin! Praxitèle n'a pas taillé dans le marbre un pied plus noble et plus passionné.

Que ce pied a tenu de place sur la scène de l'Opéra et sur la scène du monde!

Au temps où Boissy mourait de misère, non pas comme Malfilâtre, qui du moins mourait seul, mais avec sa femme et ses enfants, la comédienne qui jouait ses pièces éclaboussait vingt poëtes par ses carrosses. Au temps où Grétry et Jean-Jacques vivaient à la condition de dîner en ville, mademoiselle Guimard avait un palais et donnait à souper à un prince : je n'ai pas besoin d'ajouter que le musicien, son compagnon de gloire à l'Opéra, n'était pas invité au souper. Mais tout ce faux bruit et tout ce faux éclat ont fini par

s'apaiser et s'effacer devant une gloire plus digne : le temps où la mort vient mettre tout le monde à sa place. Aujourd'hui, le musicien nous charme encore; mais qui se souvient de la danseuse qui l'éclaboussait? Un grand exemple : Il n'y a pas un mois que mademoiselle Thévenin (qui connaît aujourd'hui mademoiselle Thévenin, la rivale de Duthé?) vient de mourir à Fontainebleau, âgée de quatre-vingt-douze ans. « Une foule de grands seigneurs et de financiers s'étaient ruinés pour elle au gré de ses caprices. » Elle est morte millionnaire et avare, sans penser à Dieu ni aux pauvres. Elle n'avait pas d'héritiers et elle n'a pas fait de testament, comme si la seule idée de donner après sa mort lui eût trop coûté. Mademoiselle Thévenin laisse cinquante mille livres de rente à l'État : il est vrai que l'État est le premier pauvre du royaume.

Dieu me garde de jamais m'arrêter à un tel portrait! Si j'ai reproduit cette horrible mort, c'est pour venger au grand jour les pauvres que cette femme a déshérités durant sa vie et après sa mort. Je choisis mieux mes figures. Plus d'une figure charmante est à détacher de la galerie de l'Opéra. A côté de mademoiselle Thévenin, qui fut avare, on trouve mademoiselle Guimard, qui fut prodigue.

Mademoiselle Guimard joua un grand rôle dans sa vie, à l'Opéra, à la ville, à la cour. D'abord elle dansa, ensuite elle fit des passions, encore des passions, toujours des passions. Cent marquis se ruinèrent pour elle; mais, ce qui semblera beaucoup plus sur-

prenant, c'est qu'elle ruina presque un fermier général. Un fermier général! Je ne vous dirai point le nom de ses amants : il me faudrait du temps et de la place; sachez seulement qu'elle comptait parmi les plus persévérants des ducs et des princes : ainsi le duc d'Orléans, ainsi le prince de Soubise. Celui-ci surtout fut très-opiniâtre; il persista à lui donner beaucoup d'argent. La Guimard se résignait à toucher de çà, de là, par-ci, par-là, trois à quatre cent mille francs de revenu, sauf à en faire bon usage. Tantôt elle bâtissait un palais, tantôt elle faisait elle-même de larges aumônes aux pauvres de son quartier. Grimm raconte une de ses charités. Durant les grands froids de 1768, elle prend de l'argent sans compter; elle se met en marche toute seule, sans rien dire à personne; elle monte dans les mansardes de son voisinage, elle s'informe de tous ceux qui souffrent de la rigueur de la saison; elle donne à chaque famille sans pain de quoi vivre pendant un an. N'était-ce pas la rosée bienfaisante dont parle l'Écriture? Voilà qui ennoblit ses entrechats. Touché jusqu'aux larmes de cette bonne œuvre, Marmontel adressa à la danseuse une longue épître : il faut dire qu'il dînait souvent chez mademoiselle Guimard. Cette action fit beaucoup de bruit; un prédicateur en parla dans un sermon, ne manquant pas d'évoquer à ce propos la sublime figure de Madeleine repentante : « Ce n'est point encore Madeleine repentante, s'écria-t-il, mais c'est déjà Madeleine charitable : la main qui fait si bien l'aumône ne sera pas

méconnue de saint Pierre quand elle ira frapper à la porte du paradis. » Grimm, voyant tout le monde attendri : « Et moi, j'ai envie de faire ici le rôle de ce bon curé de village, qui, ayant prêché à ses paysans la Passion de Notre-Seigneur, et les voyant tous pleurer de l'excès de ses souffrances, eut quelque pitié de les renvoyer chez eux si affligés, et leur dit : « Mes enfants, » ne pleurez pourtant pas tant, car tout cela n'est » peut-être pas vrai. » L'histoire est vraie de point en point, d'autant plus vraie, que la Guimard n'en a jamais dit un mot : c'est la police qui a constaté tous ses bienfaits. Du reste, Grimm a été un des lointains adorateurs de la Guimard. « Je l'ai toujours tendrement aimée, écrit-il au roi de Prusse. On dit qu'elle a le son de voix rauque et dur, c'est un furieux tort à mes oreilles; mais, comme je ne l'ai jamais entendue parler, ce défaut n'a pu diminuer ma passion pour elle. »

On a le droit de s'étonner des merveilleuses conquêtes de cette danseuse; mais à propos d'amour il ne faut s'étonner de rien. Sitôt qu'on veut raisonner sur ce chapitre, on déraisonne. Non-seulement la Guimard n'était pas belle, mais elle n'était même pas jolie. Il faut dire qu'elle avait ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui séduit, sans que l'esprit et le cœur sachent pourquoi. L'Amour n'est pas aveugle pour rien. Mademoiselle Guimard avait plus qu'aucune autre de sa trempe l'art de mettre un bandeau sur les yeux qui la regardaient. Elle était maigre comme une danseuse, à ce point, que ses charitables compagnes la surnommaient

l'Araignée : il est vrai que sa danse rappelait un peu les gambades des faucheux. Outre les gambades, elle excellait dans les rigodons, les tambourins, les loures, mais surtout dans les grands airs. Plus d'une fois elle a fait fureur dans la gargouillade : elle pirouettait avec des ailes; mais son vrai triomphe était la danse capricieuse : ce fut pour elle qu'on fit les *Caprices de Galathée.* Ce qui la distinguait encore, c'était l'afféterie : elle dansait comme Sterne écrivait; aussi Sterne, qui la vit à son voyage en France, la déclara la plus fausse, la plus agaçante, la plus maniérée des danseuses. Heureusement pour elle que tout le monde n'était pas de l'avis de Sterne. Les admirateurs disaient tout simplement : « C'est la Volupté en personne. A elle seule elle représente les trois Grâces. » Mademoiselle Arnould, qu'on écoutait comme un oracle dans ce monde perverti, contre-balançait un peu ces éloges par des épigrammes. M. de Jarente, plus ou moins évêque d'un diocèse où il n'a jamais paru, aimait mademoiselle Guimard. Grâce à lui, elle était entrée dans les ordres, suivant son expression, et elle avait la *feuille des bénéfices.* De là ce mot de mademoiselle Arnould : « Je ne conçois pas comment ce petit ver à soie est si maigre; il vit sur une si bonne feuille ! »

La Guimard, du reste, se moquait avec esprit des compliments et des satires. Elle était bien plus préoccupée d'un carrosse à changer, d'un palais à bâtir, d'une aumône à faire. Tous les journaux du temps s'entretiennent de sa maison, surnommée le *temple*

de Terpsichore. L'histoire ancienne parle de la courtisane Rhodope, qui faisait bâtir une des plus fameuses pyramides d'Égypte avec l'argent de ses adorateurs : la Guimard fit bâtir un palais, dans la Chaussée d'Antin, où se sont engloutis plus de trésors qu'il n'en eût fallu pour élever deux pyramides. Le temple de Terpsichore renfermait, outre les grands et les petits appartements de la déesse, un jardin d'été et un jardin d'hiver, une bibliothèque de mauvais livres, une galerie de tableaux galants, un théâtre où venaient jouer avec délices les comédiens ordinaires du roi et tout ce qu'il y avait de talents dans les troupes vagabondes. On y trouvait aussi un petit temple à Paphos, et il y avait toujours quelqu'un à la porte. Les folies anciennes fournissent-elles un pareil exemple? « Il a fallu une défense des gentilshommes de la chambre pour empêcher les meilleurs de la troupe de la Comédie française et de la Comédie italienne d'aller jouer chez mademoiselle Guimard, parce qu'ensuite ils se reposaient et ne jouaient pas pour le public. » La danseuse brava la défense, habituée qu'elle était à commander en reine; elle fut menacée de par le roi : elle répondit à la menace en donnant chez elle la parodie d'une fête de la cour. Quoiqu'un roi de France sût alors jeter à pleines mains l'argent par les fenêtres, la parodie de la fête fut plus brillante encore que la fête même. Spectacles, danses, festins, folies de tous les temps et de tous les pays, rien n'y manqua, le scandale moins que tout autre chose.

Le croira-t-on? La reine Marie-Antoinette, qui, comme tant d'autres, avait touché de ses lèvres la coupe fatale où s'enivrait ce siècle étourdi et sentimental, spirituel et déclamateur, appelait sans façon et sans y regarder à deux fois la Guimard à ses conseils de toilette. Il arrivait le plus souvent que la Guimard était la présidente du conseil, même en présence de la dame d'honneur, la princesse de Chimay, de la dame d'atour la comtesse d'Ossun, et de la dame du palais la marquise de La Roche-Aymon. La surintendante même, chef du conseil, comme on disait alors, n'avait pas un mot à dire quand la Guimard paraissait à Versailles. La reine avait une confiance aveugle dans le bon goût de la danseuse. « Mademoiselle Guimard par-ci, mademoiselle Guimard par-là; mes cheveux sont-ils bien échafaudés? ces roses fleurissent-elles bien à mon corsage? » La danseuse répondait sans balancer à peu près comme si elle eût parlé à Sophie Arnould; elle savait que l'étiquette était bannie de la cour de France depuis que madame du Barry avait passé sur le trône. D'ailleurs, elle traitait presque avec la reine de puissance à puissance. Tous les seigneurs qui papillonnaient à la cour n'avaient-ils point pirouetté chez elle? Le luxe de Trianon égalait-il celui du temple de Terpsichore? La reine avait-elle, comme la danseuse (que dis-je? comme la danseuse!), comme la déesse de la danse, un jardin d'hiver où s'épanouissaient les plantes les plus rares?

La Guimard n'ignorait pas le prix que la reine atta-

chait à ses conseils. Ainsi, un jour qu'elle allait au For-l'Évêque, elle dit à sa *dame d'honneur :* « Ne pleure pas, Gothon : j'ai écrit à la reine que j'avais découvert une nouvelle façon d'échafauder les cheveux; je serai libre avant ce soir. »

Un journal du temps dit, en parlant de l'hôtel de la Guimard, que l'Amour en fit les frais et que la Volupté en dessina le plan. « Jamais, ajoute ce journal, ces divinités n'eurent en Grèce un temple plus digne de leur culte. » La danseuse avait son peintre ordinaire, qui n'était pas le premier venu : c'était Fragonard, qui prit pour elle sa palette la plus fraîche et la plus séduisante, son pinceau le plus léger et le plus spirituel. Il commença vingt chefs-d'œuvre, mais ce fut David qui acheva tout, parce que Fragonard était devenu amoureux de la déesse.

Vous avez vu la Guimard à la cour et dans son palais; voulez-vous la voir à Longchamp le 29 mars 1768? Il faisait par hasard, ce jour de la sombre semaine sainte, le plus beau soleil de printemps. Toute la magnificence de Versailles et de Paris s'étalait splendidement à la promenade; mais, parmi tous les carrosses, le plus admiré fut celui de la Guimard, traîné par quatre chevaux; c'était moins un carrosse qu'un char « digne, dit un journal, de contenir les grâces exquises de la moderne Terpsichore. » Rien ne manquait à cet équipage, ni les chevaux les plus fringants et les plus fiers, ni les peintures les plus jolies, ni les adorateurs les plus enthousiastes; rien n'y manquait, pas même

les armes : au milieu de l'écusson on voyait un marc d'or d'où sortait un gui de chêne ; les Grâces servaient de support et les Amours couronnaient le cartouche. « Tout est ingénieux dans cet emblème, » ajoute le journal.

Ce n'était point assez pour mademoiselle Guimard d'avoir un temple à Paris ; la reine Marie-Antoinette avait des maisons de plaisance, la déesse de l'Opéra se fit bâtir une maison de plaisance à Pantin. Écoutez Bachaumont : « 12 décembre 1768. On parle beaucoup des spectacles magnifiques que donne, à sa superbe maison de Pantin, mademoiselle Guimard, si renommée par l'élégance de son goût, son luxe inouï, les philosophes, les beaux esprits, les gens à talent de toute espèce qui composent sa cour et la rendent l'admiration du siècle. C'est à qui, parmi nos bons auteurs, sera joué sur son théâtre et pour son amusement ; c'est à qui, parmi nos comédiens célèbres, jouera pour lui plaire. M. le prince de Soubise est toujours au rang des spectateurs. On n'est admis à ces fêtes qu'après avoir été admis à la cour. Les fêtes de Néron n'étaient pas à la hauteur de celles-ci. »

Entre autres raisons, mademoiselle Guimard était renommée pour ses soupers, qui étaient les plus merveilleux de Paris. Elle en donnait trois par semaine : le premier, composé des plus grands seigneurs de la cour ; le second, de poëtes, d'artistes et de savants qui avaient mal soupé la veille chez madame Geoffrin ; le troisième n'était plus un souper, mais une orgie com-

posée de comédiennes de toute espèce et de gens de toute qualité. Ainsi, le mardi, cette danseuse trônait sans façon au milieu des plus beaux noms de la France. Le jeudi, elle avait une cour de savants qui lui parlaient de Sapho et de Ninon, d'artistes qui la peignaient sous toutes les faces (Boucher la métamorphosait en bergère, et Fragonard en Diane chasseresse); de poëtes, comme Dorat et Marmontel, qui chantaient ses grâces de la même voix qu'ils chantaient la reine. Le samedi, elle se faisait déesse de la volupté, elle présidait au banquet de la folie.

Or *les destins et les flots sont changeants.* Six mois après toutes ces merveilles, Bachaumont inscrit sur ses tablettes : « Mademoiselle Guimard, dont les talents pour la danse sont les délices de Paris, est à la veille de faire banqueroute; elle a suspendu... ses fêtes. » Le prince de Soubise, ayant à se plaindre d'elle, parce qu'elle avait trois ou quatre soupirants de plus que de coutume, venait de supprimer la pension de mille écus par semaine qu'il lui servait depuis longtemps. « Et quand je songe, disait la célèbre danseuse avec dépit, qu'il ne me manque guère que quatre cent mille livres pour apaiser un peu mes créanciers ! » Bachaumont termine ainsi sa page sur ce grand événement qui occupait tout Paris : « On espère que quelque milord ou quelque baron allemand viendra au secours de Terpsichore. Nouvelle honte pour les Français, si un étranger leur donnait cet exemple ! »

Nous ne sommes pas à la fin de l'histoire. Mademoiselle Guimard ne pouvait se consoler du départ du prince de Soubise; dans sa douleur, elle se plaignait aux hommes qui papillonnaient à l'Opéra autour de ses grâces. Elle n'eut pas longtemps à se plaindre; elle avait dit un soir : « Si j'avais seulement demain cent mille livres! » Le lendemain un magnifique carrosse attelé de quatre chevaux s'arrête à son hôtel; un personnage inconnu se présente devant la souveraine. « Mademoiselle, les cent mille livres sont là, dans mon carrosse; il y a, en outre, trente mille livres pour l'imprévu. — A merveille, monseigneur! s'écrie mademoiselle Guimard; je n'avais plus de chevaux, faites entrer les vôtres dans mes écuries. » Bachaumont ne manque pas d'inscrire cette aventure sur ses tablettes. Il ajoute : « On ne dit point encore le nom de ce magnifique personnage, bien digne d'être inscrit dans les fastes de Cythère. On le croit étranger, ce qui est injurieux pour la galanterie française. » Bachaumont aurait bien dû terminer ici, comme plus haut, par un point d'exclamation.

Ce personnage, demeuré inconnu, poussa la folie jusqu'à vouloir épouser mademoiselle Guimard. Jamais femme ne se montra aussi effrayée d'une pareille proposition. Il est vrai que l'amoureux, ne pouvant la décider de bon gré, voulut la contraindre un pistolet à à la main. Elle ne trouva d'autre parti à prendre que d'envoyer ses puissants amis chez le lieutenant de police pour le prier de la mettre à l'abri d'une telle

violence. Le lieutenant de police fut dans un grand embarras : si l'amoureux se portait à quelque extrémité envers la déesse de l'Opéra, tout Paris serait en révolution. Il se rendit en toute hâte chez mademoislle Guimard. « Quoi ! mademoiselle, il se trouve un insolent... — Oui, monsieur, un insolent qui a l'audace de me demander en mariage. Est-ce que je m'appartiens ? — Non, vous êtes à toute la France. Et comme pour vous marier il faudrait abandonner l'Opéra, le diable, ses pompes et ses œuvres.... Ne vous effrayez pas, mademoiselle, nous veillerons sur vous. — Mais, monsieur le lieutenant de police, songez que ses pistolets sont chargés. C'est à peine s'il m'accorde six semaines pour me décider à ce parti extrême. — Comptez sur nous; dans six semaines, cet bomme mal élevé sera privé de vous voir, même à l'Opéra. » Le dénoûment fut tragique. Ayant reçu l'ordre de retourner sur-le-champ en Allemagne, cet enragé prince allemand, qui osait prétendre à la main d'une danseuse française, partit, mais enleva la Guimard, que, sans doute, on n'aurait jamais revue à l'Opéra, si le prince de Soubise n'eût poursuivi le ravisseur en appareil de guerre. L'attaque fut vive, la défense héroïque. Trois morts restèrent sur le champ de bataille; le ravisseur fut blessé grièvement, mais la Guimard fut sauvée ! Le prince de Soubise se rendit maître du carrosse où elle était évanouie.

Le prince de Soubise lui revint donc plus éperdument amoureux que jamais; il se montra jaloux au

point que M. de Bordes, qui s'était ruiné pour le plaisir d'être le chef d'orchestre et le maître de chapelle de la danseuse, fut invité à ne se plus présenter chez elle après le soleil couché.

Ici, en forme de pièces justificatives, ne puis-je pas reproduire, à l'orthographe près, ces deux lettres inédites, la première au prince de Soubise, la seconde à M. de Bordes :

« Seigneur et maître,

» Est-ce donc là, cruel, le prix de tous mes sacrifices? Qu'ai-je fait pour vous, ou plutôt que n'ai-je pas fait? Quoi! vous parlez de m'abandonner! Est-ce que je pourrais vivre sans vous? car ne m'avez-vous pas habituée à des dépenses royales? C'était bien la peine de vous sacrifier des lords et des barons qui voulaient se ruiner pour moi! Cher Soubise, croyez-le, je vous ai aimé, je vous aime encore, je vous aimerai toujours, comme dit la chanson. Vous avez beau faire, je ne crois pas un mot de votre lettre, ni vous non plus vous n'y croyez pas. Vous avez voulu vous rire de mes chagrins; soyez content, j'ai pleuré. Oui, j'ai pleuré, et vous savez que je ne suis pas une fontaine de larmes. Quels sont mes griefs? Ne me suis-je pas faite l'esclave de vos caprices? Un soir, souvenez-vous-en, vous avez voulu (j'allais m'endormir) que je danse une gargouillade dans le plus simple appareil : c'était ridicule pour moi plus encore que pour vous; pourtant j'ai dansé. Est-ce que vous seriez jaloux de quelqu'un? Votre rang ne vous met-il pas au-dessus de ce préjugé? D'ailleurs, vous le savez, si je danse pour tout le monde, mon cœur ne danse que pour vous. Vous voyez M. de Bordes d'un mauvais œil, vous avez bien tort; M. de Bordes n'est pas un homme, c'est un musicien. M. de Marmontel vous offusque; un poëte? Allons donc! nous ne rimons pas ensemble. Pour en revenir à M. de Bordes, n'oubliez pas que pour vous plaire, je lui ai défendu ma porte une fois le soleil couché; je

lui avais même signifié un congé en bonne forme; mais le pauvre homme en serait mort de douleur; il est venu, il s'est jeté à genoux, il a pleuré comme un enfant; moi, tout attendrie, j'ai éclaté de rire, et je ne me suis pas sentie assez barbare pour le chasser, car il m'avait dit : « Chassez-moi comme un chien, si vous voulez ne plus me revoir. » Vous êtes bien difficile à vivre, mon cher Soubise. Si vous saviez comme ce pauvre homme jouait bien du violon! Rien que d'y penser, voilà mes pieds qui commencent un menuet. N'en parlons plus, je sens que je redeviens triste. Venez me voir, je n'ai plus de cœur à rien : je suis capable de me porter à quelque extrémité. Croiriez-vous que je songe quelquefois à me cacher dans un couvent? Ah! cruel, comme il me serait plus doux de me cacher dans tes bras!

» GUIMARD.

» *P. S.* — Si vous ne voulez pas venir pour me voir, venez au moins chercher vos lettres et votre bourse. Hélas! votre bourse est comme votre cœur : il n'y a plus rien dedans. »

« Mon cher Orphée,

» Je vous avais bien dit que le prince se fâcherait; le voilà qui vous prend au sérieux. Tu comprends, mon cher, que ton cœur n'est pas inépuisable comme la bourse de Soubise. Ainsi, restons-en là; remettons notre amour à des temps meilleurs. En attendant, cherche à te consoler; et, comme je t'ai peut-être un peu ruiné, je viens de t'inscrire pour une pension de douze cents livres pour tes menues dépenses. Pour le reste, je suis tranquille, tu es un homme trop bien élevé pour ne pas dîner et souper en ville. D'ailleurs, un homme qui joue si bien du violon n'est jamais en peine. Dans nos vieux jours, si la fortune nous tourne le dos, nous réunirons nos talents et nos misères. Il faut s'attendre à tout, c'est la loi du sage; mais, dans la crainte de bien parler, comme je n'y suis pas habituée, je dépose la plume.

» GUIMARD. »

Le prince de Soubise était redevenu le très-humble serviteur de toutes les fantaisies de la danseuse. Elle voulut avoir un droit de chasse, pour sa table et pour ses amis, dans les plaisirs du roi. Le prince, capitaine des chasses royales, lui accorda un des meilleurs cantons. Elle se fit peindre en Diane chasseresse, et s'amusa à délivrer aux plus grands seigneurs des permis de chasse.

A la réouverture de son théâtre de ville, elle trouva de grands obstacles dans le duc de Richelieu et l'archevêque de Paris; mais comme elle avait plus d'amis que ces deux grands personnages, elle parvint à rouvrir. On devait donner *la Vérité dans le vin;* l'archevêque obtint cependant que cette pièce ne serait point représentée. « Il paraît, dit la danseuse, que monseigneur ne veut pas que la vérité sorte du tonneau plus que du puits. »

Peu de jours après, elle daigna danser dans un ballet donné au roi. Le roi lui offrit une pension de quinze cents livres : « J'accepte, dit-elle, à cause de la main dont elle vient; car, ajouta-t-elle en s'éloignant du roi, c'est une goutte d'eau dans la mer. C'est à peine de quoi payer le moucheur de chandelles de mon théâtre. »

Si vous voulez pénétrer dans les mystères de l'Opéra au dix-huitième siècle, daignez jeter encore un regard sur cette épître à mademoiselle Guimard et aux syrènes de cette mer toute pleine de dangers. C'est un effrayant tableau des mœurs de la cour et de la ville en 1775,

signé par *un Turc, de toutes les académies mahométanes :*

Ce n'est qu'avec admiration que j'envisage le haut point de gloire où vous et vos compagnes êtes parvenues. Nous ne sommes plus heureusement dans ce temps de barbarie où la vertu sévère régnait à l'ombre des lois. La douce licence, sous le nom de liberté, a ouvert enfin la carrière à nos vastes désirs; vous triomphez, divines enchanteresses, et vos charmes séducteurs ont changé la face de la France. Nos palais, nos hôtels, ne sont plus aujourd'hui que la triste retraite du lugubre hymen, où d'indolentes épouses languissent dans l'ennui, sous la garde d'un suisse chamarré, qui, comme le marbre de sa porte, n'indique que l'hôtel du maître et la prison de sa triste moitié, tandis que la sémillante jeunesse, en foule dans vos petites maisons, y fixe l'amour et les jeux, et vos petits soupers font partout le désespoir des grands. Souveraines des modes, n'est-ce pas vous encore qui les donnez? Votre goût en décide; vos plumes toisées deviennent la mesure commune. Telle n'ose vous imiter en grand, qui s'étudie à son miroir à vous copier en détail pour plaire ou prendre de plus beaux modèles. Siècle divin, qui fais fouler aux pieds les préjugés, les lois, et qui confondant tous les états, tous les âges, consacres tous les excès, tu seras à jamais célèbre dans l'histoire! C'est à vous et à vos amies que l'on doit cette heureuse révolution dans nos mœurs; à vous toutes en est la gloire, et vous en jouissez. Soit que, traînées dans des chars élégants, vous embellissiez les boulevards poudreux; soit que, nymphes emplumées, la tête échafaudée et couverte de mille pompons, vous éclipsiez dans une première loge la modeste citoyenne, ou qu'au monotone Colisée, le front levé, l'œil assuré, vous étaliez vos grâces et fixiez sur vos pas une foule empressée, tous les regards ne sont-ils pas tournés sur vous? Moderne Panthéon, tu réunis toutes nos divinités et tous nos hommages! Vos privilégiés, déités un jour, sont aussi grands que sacrés; et comment ne le seraient-ils pas? Depuis cette heureuse révolution, rien ne vous arrête. Plus d'obstacles! L'hymen,

tourné en ridicule, ose à peine se montrer : vous paraissez publiquement dans les voitures de vos amants, vous portez leurs livrées, leurs couleurs, souvent les diamants de leurs épouses; vos petites maisons s'élèvent partout des débris des grandes et forment par leur nombre dans les faubourgs de la capitale et sur les boulevards, une espèce d'enceinte, de circonvallation, qui, la tenant bloquée, vous en assure à jamais l'empire. Vous prenez le plaisir en général pour but, tous les hommes pour objet, et le bonheur public pour fin de vos sublimes spéculations. Oui, mesdemoiselles, vous êtes le luxe essentiel à un grand État, l'appât puissant qui lui attire les étrangers et leurs guinées : vingt modestes citoyennes valent moins au trésor royal qu'une seule d'entre vous; aussi êtes-vous hors de tous les rangs, à côté de tous les états, et les femmes par excellence de tous les hommes.

En 1777, mademoiselle Guimard menait encore le même train de vie; écoutez un journal : « 12 *octobre*. La parodie de l'opéra d'*Héraclide*, jouée chez mademoiselle Guimard, l'a été une seconde fois à Choisy, la veille du départ de Fontainebleau. Le roi en a été si content, qu'il a donné une pension à l'auteur, Despréaux, danseur de l'Opéra. On peut juger par cette faveur combien Sa Majesté a encore l'ingénuité du bel âge et aime à rire. » — Ce bon Louis XVI! — « 1er *décembre*. On a encore donné lundi, chez mademoiselle Guimard, la même parodie. On a commencé sur les dix heures, devant la plus auguste assemblée, composée de princes du sang, de plusieurs ministres et d'un nombre de grands du royaume. »

Je vous le demande, qu'y avait-il de plus à la cour, si ce n'est un roi ennuyeux?

En 1776, on retrouve mademoiselle Guimard conduisant une révolution à l'Opéra, plus grave encore que celle des jupons courts, qui eut lieu sous la Camargo. Il s'agissait d'interdire la maternité aux danseuses. Mademoiselle Guimard disait dans les assemblées : « Surtout, mesdames et messieurs, point de démissions combinées : c'est ce qui a perdu le parlement. »

Elle eut pourtant une passion sérieuse : un pauvre officier de fortune, qui jouait la comédie sur son théâtre, la séduisit par sa belle tête intelligente et triste. Elle n'eut pas le temps de l'aimer, mais elle le pleura avec des larmes d'amour : il s'était fait tuer en duel par un de ses amants. Quand celui-ci vint annoncer à la Guimard qu'il venait de tuer un drôle qui lui avait soutenu qu'il n'était pas aimé, elle s'abandonna à une douleur sans bornes et lui dit : « C'est lui que j'aimais. »

Vers 1780, mademoiselle Guimard tomba peu à peu dans l'oubli. Çà et là, les gazettes parlent un peu en passant de sa belle manière de danser au théâtre et de pirouetter dans la vie. Mais c'est un sujet passé de mode; on cesse de se ruiner pour ses caprices, elle est trop connue de toutes les façons pour exciter encore la curiosité. Ainsi va la renommée : on la regarde venir avec ardeur; on jette des branches de laurier sur son chemin, on la couronne d'immortelles. Une fois venue, on ne la traite plus que comme un vieil ami qui ne vous apprend rien de nouveau. On la voit

partir sans regret, à peine si on prend le temps de lui dire adieu.

Que devint la Guimard après ses fabuleux triomphes? Ces bohémiennes de l'Opéra apparaissent sans dire d'où elles viennent, et disparaissent sans dire où elles vont. S'éteignit-elle en silence à la porte d'une église? Garda-t-elle pour mourir un peu de sa scandaleuse fortune? Se réveilla-t-elle effrayée, comme Fragonard, son peintre ordinaire, dans un autre monde, c'est-à-dire sous la République une et indivisible? Ce qu'on peut dire sans doute, c'est qu'elle mourut seule, sans emporter une larme, ni un souvenir, ni un regret, si ce n'est celui des enfants prodigues qu'elle avait ruinés. Cependant, comme Dieu n'oublie pas les aumônes faites à deux mains, la main de la fortune et la main du cœur, il lui sera beaucoup pardonné là-haut. Faire l'aumône, c'est faire pénitence, c'est travailler pour Dieu, c'est dépouiller la robe de fête pour revêtir la robe de lin des pèlerins du ciel *.

* J'aurais voulu toujours ignorer la fin de cette destinée galante. Or, celle qui se disait la rivale d'une reine et qui luttait de magnificence avec un roi; celle qui, en qualité de déesse, trouvait le mariage indigne d'elle, finit par épouser, au lieu d'un prince allemand, le sieur Despréaux, *professeur de grâces au Conservatoire*, près de qui elle mourut silencieusement dans un vertueux intérieur du Marais!

XVIII.

FLEUR-D'ÉPINE.

C'était en 1773, au mois de mai. La marquise de Penhoër donnait une fête nocturne dans son hôtel ou plutôt dans son jardin de la rue Saint-Dominique. Le marquis revenait de la Rochelle, où il avait laissé son régiment; elle voulait, disait-elle tout haut, saluer par une joie bruyante le retour de son cher mari. Mais la vérité, c'est qu'elle espérait que, dans le trouble de la fête, elle retrouverait un quart d'heure de liberté pour revoir le « chevalier » tout à loisir : or le chevalier, c'était La Clos, lieutenant d'artillerie connu à l'armée par ses duels, connu dans les lettres par quelques vers lestement tournés, comme l'*Épître à Margot,* qui avait offensé la cour dans la personne de S. A. R. madame du Barry.

Comment La Clos avait-il vaincu madame de Penhoër? sans doute parce qu'elle était fille d'Ève comme toutes

les femmes. Il y avait d'ailleurs une pomme là dedans. Voyez cet impromptu à madame de Penhoër, cité par Grimm. La Clos offrait, dans un bal, une pomme d'api à la marquise. « Je ne la recevrai qu'avec des vers, » lui dit-elle, car elle le savait poëte. Il improvisa ce quatrain :

Comme Vénus vous êtes belle,
Comme Pâris je suis berger,
Comme lui je viens de juger :
Voulez-vous me traiter comme elle?

Cependant la marquise de Penhoër, assise tristement au coin du feu, attendait les convives du souper. Elle était triste et soucieuse comme une femme qui a aimé, qui aime, ou qui va aimer. Adorable tristesse, qui est en même temps le plus doux et le plus amer parfum de la vie.

Un grand laquais vint la distraire de sa rêverie en annonçant la comtesse de Lubersac. Les deux amies s'embrassèrent avec effusion sans songer à ce qu'elles faisaient. « Je suis bien triste! dit la comtesse en respirant des sels. — Qu'avez-vous donc, ma toute belle, — trop belle, — comme dit M. de Caylus? — Je n'ai rien; mon cœur est si bouleversé, que je ne le comprends plus. — Ce pauvre cœur, qui donc l'a maltraité ainsi? — Eh! mon Dieu, pourquoi vous le dire? ne l'avez-vous pas deviné? j'aime le chevalier de La Clos. — Le chevalier de La Clos! » dit la marquise de Penhoër toute pâle et tout émue. Elle éclata de rire pour cacher son trouble. « Est-ce qu'on aime le chevalier

de La Clos? il est charmant, il est adorable, si vous voulez, mais peut-il inspirer une passion sérieuse? — Sérieuse! est-ce que toutes nos passions, bonnes ou mauvaises, ne sont pas sérieuses? Ah! marquise, je suis bien punie de l'aimer! »

La marquise respira, un éclair de joie passa dans ses yeux. « Il ne vous aime donc pas? demanda-t-elle à son amie avec anxiété. — Que sais-je? hier il était à mes pieds, me jurant une passion éternelle; et puis... le soir, en sortant de la Comédie italienne, comme j'allais monter dans mon carrosse, un homme passa gaiement devant moi, ayant à son bras cette petite folle de théâtre qu'on surnomme Fleur-d'Épine. — Qui va venir ce soir. — Elle va venir? — Oui, vous savez qu'elle chante comme un ange; le marquis est fou de musique italienne. Nous avons, ce soir, avant souper, un concert, à mon grand désespoir, du reste, car je ne suis pas du tout en train de chanter. — M. de La Clos m'a dit qu'il viendrait. — Je l'attends. Je vous avoue que je suis très-curieuse d'étudier sa figure en face de vous, ma chère comtesse, pendant que Fleur-d'Épine chantera. »

Une demi-heure après, on annonça mademoiselle Juliette, surnommée Fleur-d'Épine, depuis qu'elle avait joué dans l'opéra de Voisenon qui porte ce titre. Elle était accompagnée de deux ou trois comédiennes plus célèbres, mais moins jolies.

La marquise de Penhoër appela Fleur-d'Épine, espérant la faire jaser, sans se compromettre, sur les

amours de la coulisse. « Ce n'est pas là, lui dit-elle, des passions sérieuses, pas plus sérieuses dans la coulisse que sur la scène. C'est encore de la comédie. — Croyez-le, madame, dit Fleur-d'Épine, la femme est toujours femme : celle qui montre du cœur sur le théâtre, c'est qu'elle en a; et celle qui montre du cœur est celle qui a aimé, c'est celle qui aime, car l'amour n'est-il pas toute la vie des femmes, qu'elles soient sur le théâtre de la Comédie italienne ou qu'elles soient sur le théâtre du monde? »

La plupart des amis du marquis se promenaient dans le jardin. La Clos survint alors avec les plus attardés. La marquise, jugeant qu'il lui restait quelques minutes de liberté avant le concert, passa dans son boudoir et fit demander La Clos. Le lieutenant d'artillerie accourut avec empressement; il saisit la main de la marquise, l'éleva galamment à ses lèvres et dit avec beaucoup de laisser aller : « Comme je vous aime! » Elle retira violemment sa main; peu s'en fallut que, dans le mouvement, La Clos ne reçût un soufflet; cependant elle se contint, sourit avec grâce et leva sur lui un regard d'une tendresse inexprimable. « Vous m'aimez? — Ne le voyez-vous donc pas quand je vous parle? Ah! si vous pouviez suivre toutes les idées qui partent de mon cœur! — Je ne veux pas douter de vos sentiments, j'y veux croire toujours; vous n'aimez que moi, moi seule? — Oui, je n'aime que vous, je n'ai aimé que vous! — Et vous n'aimerez que moi! — C'est un serment inutile. »

La marquise sonna. « Que voulez-vous? lui demanda La Clos qui avait ressaisi la main rebelle. — Rien.... des ordres à donner. »

Un valet de chambre entra, la marquise alla vers lui. « Attendez-moi, dit-elle à La Clos qui voulait la suivre, je reviens à vous. »

Le valet de chambre s'éloigna bientôt. La marquise retourna s'asseoir sur le sofa. « C'est étrange, dit-elle au lieutenant d'artillerie, comme le cœur cherche toujours l'inquiétude! Savez-vous ce que j'ai fait depuis ce matin? j'ai douté de votre amour! — De quoi ne doutons-nous pas aujourd'hui, aujourd'hui que le monde est peuplé d'athées? Mais vous n'êtes pas aveugle, vous. Vous ne doutez pas de Dieu en voyant le ciel; vous ne doutez pas de mon cœur quand je vous parle. Où trouverais-je une femme aussi belle et aussi charmante? Est-il ici-bas une seule créature digne de vous détrôner? »

A cet instant, la comtesse de Lubersac entra dans le boudoir. La Clos se leva le plus naturellement du monde pour la saluer. « Si vous étiez entrée un instant plus tôt, ma chère comtesse, dit madame de Penhoër, vous auriez entendu M. de La Clos qui me disait que pas une femme sur la terre n'était digne de me détrôner; cela veut dire qu'il m'aime plus que toutes les femmes. »

La comtesse pâlit et regarda La Clos d'un œil foudroyant. « Pas une seule? dit-elle d'une voix étouffée; M. de La Clos m'en disait autant hier. »

La Clos n'était pas homme à perdre la tête en si grave occurrence; il regarda tour à tour la marquise et la comtesse avec son plus amoureux sourire. — Eh bien, dit madame de Penhoër, qu'avez-vous à répondre? Vous voilà confondu dans votre indignité. En vérité, il semblerait que nous sommes des filles d'Opéra? — Vous êtes des duchesses, et j'ai parlé selon mon cœur. Permettez-moi de m'expliquer. — Cette explication doit être trop originale pour que nous nous refusions le plaisir de l'entendre. — Il y a en moi deux hommes, celui d'hier et celui d'aujourd'hui. Tous les deux sont sincères. Je vous aime, marquise, parce que vous êtes belle et charmante; je vous aime, comtesse, parce que vous êtes jolie et délicieuse. De part et d'autre, c'est un culte sacré; je me ferais tuer pour l'une, je voudrais mourir pour l'autre. Dieu ne s'est pas contenté de nous donner une âme, il nous a donné un cœur : je vous aime de toute mon âme, comtesse; marquise, je vous aime de tout mon cœur. — Quoi! s'écria madame de Penhoër en frappant du pied, vous osez nous parler ainsi, le front levé et le sourire aux lèvres! Dieu merci, nous n'aurons pas la simplicité de vous croire. Allez courir les aventures dans un monde plus accessible. — Ne me condamnez pas sans m'entendre. Je ne suis pas de ceux qui parquent l'Amour dans un pré, avec un pieu et un licou; l'Amour est un aigle qui dévore l'espace; croyez-le bien, celui-là n'aime pas, celui-là n'a jamais aimé qui se contente d'une seule maîtresse; c'est un cœur sans force et sans

feu. Le véritable amant, Richelieu l'a prouvé, est celui qui va de l'orage à la tempête, de la comtesse de Lubersac à la marquise de Penhoër, de la grâce naïve à la coquetterie raffinée, de la beauté qui séduit à la beauté qui enchante. — Ainsi, dit la comtesse de Lubersac, M. le chevalier de La Clos se contente d'aimer deux femmes à la fois! c'est peu, en vérité. — Par exemple, dit-il en saisissant avec son impertinence accoutumée la main des deux femmes, je ne comprendrais pas qu'on pût en aimer trois, car c'est assez de deux pour réunir tous les trésors de la création. »

La marquise sonna violemment. Le valet de chambre ouvrit la porte et annonça Fleur-d'Épine, suivant en cela les ordres de sa maîtresse. « C'est une comédie, murmura La Clos en se mordant les lèvres; mais je ne veux pas être battu. »

Fleur-d'Épine, toute surprise, s'était approchée de lui. « Comtesse, marquise, dit-il en s'inclinant, je vois qu'il faut vous dire adieu; aussi bien, continua-t-il d'un air victorieux, on m'attend ce soir à souper. — C'est moi, lui dit tout bas la comédienne. — Vous vous trompez d'un jour, Fleur-d'Épine. Il y a dans les salons une jolie créature qui m'attend pour partir. »

La Clos fit signe à Fleur-d'Épine de s'éloigner. Après quoi il s'inclina avec une grâce exquise devant mesdames de Penhoër et de Lubersac. « Adieu donc, marquise, et vous, comtesse. Conquérir est notre destin, il faut le suivre; peut-être, au bout de la car-

rière, nous rencontrerons-nous encore; car vous me suivrez d'un pas égal; séparons-nous donc, pour le bonheur du monde; prêchons la foi chacun de notre côté; il me semble que dans cette mission d'amour vous ferez plus de prosélytes que moi. Je connais votre ferveur, et si Dieu nous juge sur nos œuvres, vous serez un jour les patronnes de quelque grande ville, tandis que feu votre ami sera tout au plus un saint de village. »

Une demi-heure après, pendant le concert, on entendit partir un carrosse. « Quelle idée, de s'en aller sitôt! » dit le financier Framyn de Villiers.

C'était un ami de M. de Penhoër, parce qu'il lui servait tous les ans, à titre de prêt, vingt à trente mille livres, dont le marquis payait rigoureusement les intérêts.

Or le carrosse qui venait de partir était le sien. Un des laquais vint lui dire que sa femme, n'ayant pu résister à une violente migraine, retournait à l'hôtel et qu'elle lui renverrait la voiture au plus tôt.

Au même instant, à deux pas du fermier général, la marquise de Penhoër disait à la comtesse de Lubersac : « Eh bien, vous voyez qu'il parlait sérieusement; ainsi, ni vous, ni moi, ni Fleur-d'Épine! Nous sommes vaincues avec outrage, car c'est par une bourgeoise; si c'était une comédienne, passe encore! Voyez-vous la figure épanouie du brave homme de financier? Cela ne vous console-t-il pas? »

Fleur-d'Épine murmurait alors devant le clavecin :

« Comme je suis heureuse que La Clos ne m'ait pas attendue ce soir, comme il l'avait dit! J'aime mieux La Clos amoureux avec ses dettes que cent louis avec un financier; mais j'aime mieux deux cents louis avec un financier que La Clos amoureux. »

C'est tout ce que je sais de Fleur-d'Épine. Comment son ami Voisenon, qui l'a confessée « aux matines de Cythère », n'a-t-il pas écrit une page sur elle dans ses chiffons littéraires?

Mais le portrait de Fleur-d'Épine, par Péronneau, est là qui me parle par la plus jolie bouche de toutes les belles folies de cette comédienne oubliée. Fleur-d'Épine me confesse ainsi qu'elle a aimé une fois, qu'elle a été aimée cent fois, qu'elle a tyrannisé tous les cœurs pour se venger de son premier amant. O les liaisons dangereuses! dirait La Clos.

Ce portrait est une merveille d'éclat et de fraîcheur, — des fraises fondues dans du lait, des pêches mûrissantes, des lys et des roses, — ou plutôt, comme dit le poëte antique : « Une goutte du sang de Diane sur la neige des montagnes. » Jamais le pastel n'a répandu plus de charme féminin, plus de grâce féline, plus de volupté pénétrante.

XIX.

LA MARQUISE ET LA COMÉDIENNE.

I.

« Il est passé, le temps des cinq maîtresses! »

s'écriait Dorat à quarante ans; ce qui ne l'empêcha pas de mourir dans les bras de l'amour un an après. L'amour, ce jour-là, s'appelait mademoiselle Fannier, de la Comédie française.

C'était sous le règne de la poésie galante, du persiflage et du gazouillement, le règne pomponné des *passe-temps,* des *bagatelles,* des *héroïdes,* des *à-propos,* enfin de toutes ces œuvres folâtres qui ont eu leur jour de fête dans le boudoir des marquises, mais qui heureusement n'ont pas eu de lendemain, parce que le lendemain de cette fête a été 1789! Il y a çà et là quelques études curieuses sur ce chapitre, un peu trop

dédaigné; l'esprit n'a rien à risquer dans ce domaine aujourd'hui désert : l'inspiration ne vous prendra jamais parmi ces ombres fugitives. On peut, sans crainte du mal, ramasser et respirer ces bouquets flétris, toucher à cette *lyre* brisée qui a tant de fois appelé le *délire :* les bouquets n'ont plus un parfum, la lyre n'a plus un son. Le dernier soupir de Louis XV a passé sur tout cela. Les mascarades de Watteau, les pastels de La Tour, la déesse d'Amathonte, les Muses et les Grâces, Amour et Apollon, enfin le beau monde du Parnasse et de l'Olympe, ces vieilles illusions, si bien enluminées jusqu'à la fin, se sont évanouies pour jamais aux premiers éclats de l'orage révolutionnaire. La belle saison du dix-huitième siècle touchait à son déclin; les hirondelles ont pris leur vol pour ne plus revenir. Dorat, qui avait été durant vingt ans le roi ou plutôt le petit-maître de toutes ces chimères, leur a élevé un mausolée sur ses cendres.

Je m'étais arrêté hier devant la boutique en plein vent d'un marchand d'estampes, à la porte de l'Institut, cherchant ces chefs-d'œuvre de Moreau et d'Eisen qui égayent les poésies de 1775. Je voulais par là ramener toutes mes idées dans le dix-huitième siècle; déjà j'étais en bon chemin, lorsqu'un vieux chevalier, que j'ai vu l'hiver aux soirées d'un gentilhomme bourgeois, vint à passer à propos. « Que faites-vous donc là? me demanda-t-il. — Mon cher joueur de whist, j'étudie tant bien que mal le frontispice du dix-huitième siècle, ou, pour parler plus simplement, je

cherche l'histoire de Dorat. — Dorat le mousquetaire! Et à quels livres allez-vous donc vous fier? — A aucun, mais à tous, mais surtout au Journal et aux œuvres de Dorat. — Tout cela est bel et bon, mais je sais quelque part un vieux livre presque déchiqueté par le temps, un livre précieux qui date de 1754, et qui en sait long sur ce poëte. Croyez-m'en, consultez ce livre-là. — Mais dans quelle bibliothèque? — Rue Saint-Dominique; je vous y conduirai. Venez me prendre ce soir à onze heures. — A onze heures? — Oui, le livre en question n'est ouvert qu'entre onze heures et minuit. Je parle sérieusement; vous verrez. Adieu. »

Et mon vieux joueur de whist s'éloigna sans vouloir dire un mot de plus.

Comme il n'y a rien en lui d'extravagant, j'allai le soir en son logis à toute aventure. Il m'attendait. « Ah! diable, dit-il en me voyant, vous n'avez ni jabot ni manchettes! » Je voulais sourire. « Ni poudre ni talons rouges; en vérité, cela n'a pas le sens commun : vous êtes habillé à la façon des poëtes d'aujourd'hui; c'est bien la peine de s'habiller! Croyez-moi, si vous aviez une veste à la Louis XV, une culotte de soie et des talons rouges, sans oublier l'esprit du temps, vous seriez mieux accueilli dans la susdite bibliothèque. Malgré tout, allons rue Saint-Dominique. »

Nous arrivâmes bientôt à la porte d'un petit hôtel délaissé, un peu égayé à la façade par des lumières sans nombre. Le vieux laquais qui nous avait ouvert dit au chevalier : « Vous arrivez à propos, il y a ce

soir petit souper. — Voilà, pensai-je, une bibliothèque qui s'annonce bien. » Nous montâmes un petit perron qui nous conduisit dans un grand vestibule illuminé. De là nous passâmes dans une chambre à coucher qui était un souvenir fidèle du dix-huitième siècle. Des boiseries sculptées, encadrant des médaillons de Fragonard; des dorures partout, des pastels de La Tour, un portrait de Rigault, un buste d'Allegrain, des tableaux de Boucher, des tapisseries, un lit en bois de rose; enfin rien n'y manquait, pas même la ruelle. Mais, pourtant, où étaient le petit abbé, le petit poëte, le petit-maître? « A merveille! dis-je en entrant. Mais où est donc madame la marquise de céans? — En effet, vous l'avez deviné, il y a ici une marquise; elle s'habille pour le souper. »

J'étais de plus en plus surpris et curieux; il me semblait, comme au beau temps, lire un conte de fées. L'apparition soudaine de la dame du lieu ne fit que me pousser plus loin dans mon illusion. C'était une marquise de quatre-vingt-quatre ans. Il avait neigé sur ses cheveux pendant plus d'un demi-siècle, mais cela ne l'empêchait pas de se poudrer comme en 1775. C'était d'ailleurs une belle vieillesse, souriante, un peu mélancolique, dans des atours vieillis, mais encore aimables; une robe de satin à grands ramages, une mantille de fine dentelle à mille fleurs, un petit bonnet couronné de roses de mai, des mules de soie, des bracelets à médaillons. Elle s'appuyait sur une femme de chambre assez éveillée, qui riait sous cape des

ridicules de la pauvre marquise. « La voilà! voilà notre bibliothèque, » me dit mon mentor.

Il attendit que sa vieille amie fût dans son fauteuil pour me présenter. Elle nous avait à peine entrevus. La femme de chambre la fit asseoir et lui mit des lunettes, ce qui ne gâta pas du tout sa physionomie. Nous nous avançâmes en silence. Mon joueur de whist prit la parole : « Madame la marquise, je vous présente un jeune poëte de vos amis. » La marquise retrouva un reste de ce charmant sourire du dix-huitième siècle qui n'est plus que dans les pastels. « Un jeune poëte de mes amis, cela n'est point un madrigal, mais une épigramme. — Marquise, vous savez comme je parle de bonne foi; je voulais dire par là que notre poëte en question a feuilleté Dorat.... Ne vous offensez pas, me dit le vieillard à l'oreille, mais il faut que Dorat soit pour vous à cette heure un poëte. »

A ce nom de Dorat, la marquise regarda tendrement les médaillons de ses bracelets. « Dorat! Dorat! » dit-elle en souriant.

Elle pencha la tête et regarda autour d'elle comme pour retrouver l'image évoquée de son cher poëte. Son regard s'arrêta sur moi. « Soyez le bienvenu. Vous riez en songeant à Dorat. Mais, si Dorat n'a pas été un poëte par ses vers, il l'a été par son cœur. — Allons, allons, marquise, dites par ses amours. — Comme il vous plaira, chevalier. »

Ici, la marquise repoussa son écran et respira son flacon. « On vous a parlé des philosophes, reprit-elle

avec dédain, des philosophes comme Helvétius et Diderot. Croyez-m'en, Dorat était un plus grand philosophe; il est mort comme un sage de la Grèce. — C'est vrai, dit le chevalier, mais il n'a pas vécu ainsi. — Bien mourir avant tout, chevalier; la sagesse n'est pas de vivre sagement, j'imagine. Que voulez-vous, je suis entêtée en diable; plus d'un demi-siècle, un horrible demi-siècle, plein d'orages et de bourrasques, a passé sans m'entraîner. J'ai tenu bon; je suis restée fidèle à mon temps, fidèle à mes souvenirs, fidèle à mes amours; mes amis ont eu beau faire et beau dire; ils ont ri de mes vieux ridicules, comme s'ils n'en avaient pas d'autres, mes pauvres amis! N'est-ce pas, chevalier? Sonnez donc Zoé, s'il vous plaît : j'ai faim; le vidame, d'ailleurs, est arrivé, et Fanfreluche veut se mettre à table. »

J'oubliais : la marquise avait sur les bras un griffon endormi que je pris d'abord pour un chien de la manufacture de Sèvres. « Hélas! me dit-elle en me le présentant, c'est mon dixième griffon et je crois que c'est toujours le même. J'ai survécu à dix générations de chiens! »

Nous passâmes bientôt dans une salle à manger des plus curieuses, tendue de tapisseries magnifiques représentant diverses scènes agrestes : *les Nymphes bocagères buvant à la fontaine* et *les Chasseresses égarées.* Deux petits buffets en bois de rose, ornés de miniatures, deux consoles dorées, deux glaces de Venise, des groupes de Sèvres, des dessus de porte,

voilà à peu près l'ameublement de cette salle. Je ne décrirai pas le souper, pour en finir et pour ne pas offenser les amphitryons modernes; c'était un petit souper, voilà tout. Le vidame, qui était un arrière-cousin de la marquise, nous attendait dans la salle en lisant la *Gazette de France*. « Toujours dans vos papiers publics! dit la marquise avec dédain; de quoi est-il question, s'il vous plaît? — De Méhémet-Ali, de M. Thiers et de M. de Lamartine. — Je ne connais pas ces gens-là. Que joue-t-on à la Comédie française? — *La Camaraderie*. — Je ne connais pas ce mot-là; c'est sans doute quelque copie des *Prôneurs* de Dorat. Tenez, toutes vos gazettes ne savent pas ce qu'elles disent; le journal de Dorat, à la bonne heure! Après le souper, pendant que le chevalier donnera à mon cousin une leçon de trictrac, nous deviserons tout à notre aise sur ce chapitre. »

Après le souper, nous retournâmes dans la chambre à coucher. Le chevalier et le vidame se mirent à jouer silencieusement dans un coin; la marquise demeura un instant pensive et un peu attristée : elle recueillait ses souvenirs; elle repassait d'un pied tremblant au travers de toutes les fêtes dorées de sa jeunesse; elle ressaisissait d'une main défaillante l'ombre de toutes les chimères de son cœur. « Ah! que je suis loin de tout cela! dit-elle avec un soupir; j'ai beau tendre les bras, je ne saisis que la mort! Au moins, je me console un peu quand je babille sur le temps passé, alors même qu'on ne m'écoute pas. — Eh bien, de grâce,

madame la marquise, parlez du bon temps; moi, je vous écouterai avec religion; parlez-moi de Dorat surtout, de Dorat et des cinq maîtresses qu'il a si bien chantées. — Songez, monsieur, que dans la bonne édition de ses poésies les cinq maîtresses sont réduites à trois; mais, du reste, il y en a d'autres qu'il n'a pas chantées, mais qu'il a aimées. »

La marquise baissa les yeux avec une candeur de quatre-vingt-quatre ans. Le moment était venu de feuilleter le vieux livre, comme avait dit le chevalier; déjà j'en avais secoué la poussière. « Je vous écoute, madame la marquise; vous savez *par cœur* l'histoire de Dorat : de grâce, racontez-moi cette histoire, si vous ne voulez me condamner à la lire dans quelque mauvaise biographie. — Hélas! mon jeune ami, c'est une histoire qui me touche de trop près. Comment vous raconter... Après tout, un confesseur de plus ou de moins!... Ah çà! chevalier, n'écoutez pas aux portes. Pour vous, poëte, pardonnez-moi mon jargon et mes péchés. »

II.

« Avant tout, je vais vous dire à peu près mes aventures ici-bas; mes aventures, car je me pique d'en avoir sur le cœur. Je suis entrée dans le monde par le mariage : une assez mauvaise porte, n'est-ce pas? Mais vous n'en savez rien sans doute.

» Au bout de deux ans et demi (j'ai compté les

jours), M. le marquis mourut. Je me tins à ce nouveau malheur, de peur de pire. Je n'eus pas de regrets bien vifs, car M. le marquis s'était donné la peine de venir au monde et de s'en aller, voilà tout. Il n'avait rien laissé dans le souvenir des hommes ni des femmes, si ce n'est un jargon brillant, un curieux attirail de petite-maîtresse et un testament en ma faveur de vingt-quatre mille livres de revenu. C'était tout ce qu'il pouvait faire de mieux — avant de mourir pourtant. Le pauvre homme! Figurez-vous que je fus de bonne foi dans le mariage; je voulus m'entêter à l'aimer, mais il n'y avait pas de prise.

» Comme le vent soufflait alors à la philosophie, il s'obstinait à se croire philosophe; en conséquence, il me tourmentait avec réflexion, me tyrannisait avec méthode et m'ennuyait, comme dit M. Jourdain, par raison démonstrative. J'eus beau faire pour l'aimer; de guerre lasse, je me mis à le haïr. Il se laissa faire, le philosophe : à tout événement le sage est préparé. Mais pourtant, quand il vit que je poussais la philosophie trop loin, il se dépita si bien qu'il tomba malade. Je ne sais trop pourquoi il mourut; par système peut-être.

» J'arrosai le testament de mes larmes, et je me voilai la face d'un crêpe austère qui me laissait entrevoir le riant horizon du veuvage.

» J'ai oublié de vous dire que j'avais en ce beau temps une figure à désespérer amoureux et rivales; aussi, quand vint l'heure de jeter au vent ma grande

coiffe, je n'eus pas du tout l'idée d'aller m'ensevelir aux Carmélites ou au Sacré-Cœur. Je rentrai dans le monde par une porte à deux battants; mais, hélas! le monde, si attrayant à l'horizon, perdit de beaucoup quand je le vis de tout près!

» En 1775, ce n'était plus qu'une génération abâtardie. J'allai dans vingt cercles sans rencontrer rien qui vaille. Qu'étaient devenus l'amour, l'esprit et la grâce? Ces messieurs se gardaient bien d'en avoir. Et pourtant ces dames disaient encore, *les adorables*. Les Anglais appelaient ces adorables, *les singes;* c'était mieux trouvé : il est vrai qu'alors nous disions des petits-maîtres anglais, *les ours*. Oui, les singes, car ils singeaient les philosophes et les Anglais : c'était bien la peine! Ils n'avaient pas perdu pour cela l'extravagance sans verve, le jargon insipide, l'esprit paré des vices du cœur, c'est-à-dire l'apanage de leurs aînés. Mais, au lieu d'enjouement, nos adorables n'avaient plus que de l'engouement, de l'engouement si exagéré pour toutes les sottises humaines, qu'à la moindre controverse, ce n'était plus que des espèces de coqs anglais, dressés sur leurs ergots et se livrant bataille pour la distraction des spectateurs.

» Je vis bien qu'il n'y avait pas grand'chose de bon à faire avec l'amour; et, comme une femme ne peut pas vivre sans féerie, j'eus recours à la musique, à la peinture, à la poésie. J'ai griffonné, j'ai barbouillé, j'ai fait du bruit. Après cela, j'ai joué la comédie de paravent avec la reine Marie-Antoinette. Que dis-je, la

comédie de paravent ! j'ai joué la Comtesse, du *Mariage de Figaro*, à Versailles.

» C'est vers ce temps-là que les *Baisers* de Dorat me sont tombés sous la main; j'ai raffolé de cette poésie sans savoir pourquoi, sans doute parce que c'était, comme l'a dit lui-même le poëte, le chemin de notre amour. Je lui écrivis une lettre assez spirituelle, quoique assez longue, que vous retrouverez un peu arrangée dans son journal, si j'ai bonne mémoire. La première fois que j'entrevis Dorat, ce fut aux fêtes royales de Fontainebleau. Je ne le trouvai ni bien ni mal au premier coup d'œil; mais, peu à peu, je découvris je ne sais quelle douceur charmante dans son regard, je ne sais quel caractère de délicatesse et de mélancolie à travers son joli masque de légèreté et d'insouciance; il m'avait plu, bientôt il me toucha. Son front avait de la noblesse, son sourire une grâce spirituelle; avec un peu de naïveté, c'eût été le sourire de l'Amour. La rêverie allait assez à son front; mais la pensée, jamais. Il était bien le sommaire de ses œuvres; mais il était plus doux encore à entendre qu'à lire.

» Je ne l'avais qu'entrevu. Je le vis peu de jours après au bal de madame d'Angeville. Je raffole du bal; le bal est le premier enjôleur des femmes. Il y pleut des pommes de l'arbre de la science; il y règne un oubli de soi-même et des autres qui m'enchante, du moins qui m'enchantait, car il me faut parler au passé.

» Donc, j'étais dans l'enivrement de la fête, quand Dorat passa près de moi. Il m'avait dit trois paroles

aimables, j'avais répondu par deux sourires et demi. Il y avait prise d'un côté comme de l'autre; mais mon entourage nous obsédait. « Eh! madame la marquise, s'est-il écrié avec un air d'humeur qui m'a réjouie, » faites donc fermer votre porte, que je puisse vous » parler à mon aise! »

» C'était en vérité la première fois que je rencontrais dans le monde un homme d'esprit : aussi je l'écoutai de tout mon cœur. Il me parla en conséquence. Que vous dirai-je! il vint chez moi et me prouva qu'il était chez lui, jusqu'au jour où une servante de Molière, mademoiselle Fannier, détrôna l'orgueilleuse marquise de Marivaux. Je ne rappelle ceci que pour mieux vous peindre mon cher poëte, ou bien c'est pour abuser mon cœur une fois encore par le riant souvenir de cette rencontre.

» Il s'appelait Claude comme mon mari, il s'appelait en outre Joseph; mais ce Joseph-là ne se fût pas laissé vendre par ses frères et n'eût pas perdu son manteau. Il est né à Paris en 1740. Son père, originaire du Limousin, était auditeur des comptes. Sa famille, connue depuis longtemps dans la robe, voulut qu'il suivît le barreau. Après quelques succès de collége, il endossa la sombre casaque; mais cela n'allait pas à sa jolie figure enjouée qui semblait demander du soleil, de l'amour, des aventures. Il abandonna bientôt le grimoire de la justice, il se fit mousquetaire en dépit de tout le monde, hormis d'une petite créature de son voisinage qui l'avait agacé.

» Une fois mousquetaire, les choses allèrent grand train. Mais, comme disait si bien le marquis de Pezay: « Baisers surpris sont les moins doux. » La voisine y mit de la mauvaise foi; elle fit semblant de se défendre, et quand elle vit que le mousquetaire, au lieu de lui donner sa main, ne lui donnait que son cœur, elle s'en alla trouver une vieille tante de Dorat, une janséniste outrée, à qui elle confia les beaux faits d'armes de son neveu le mousquetaire. La vieille tante effarée promit à la voisine de prier Dieu pour elle. « Voilà tout ce » que vous pouvez faire pour moi, madame! »

» La vieille janséniste fit venir le coupable à son tribunal de piété. « Mon pauvre enfant, pour l'amour » de Dieu, ne soyez plus mousquetaire, car un mous- » quetaire n'a jamais fait son salut. »

» Dorat eut beau dire que le ciel l'avait fait naître mousquetaire, que le temps seul lui manquait pour devenir maréchal de France, la vieille tante fut inflexible; et comme elle avait des écus qui parlaient encore plus haut qu'elle-même, Dorat se résigna : il fit des vers pour se consoler. Savez-vous qui il chanta dans ses premiers vers? Le Malheur. Quel contre-sens! Il arrive dans le monde à dix-huit ans avec le plus riant cortége, et le voilà qui chante le Malheur, quand les Chloé, les Zulmis et les Thémire attendent à la porte!

» Dorat ne resta pas longtemps dans le grand chemin du Parnasse, où il se fût perdu. Il fit bien encore une ou deux tragédies, mais la tragédie était alors, suivant un mot de Diderot, l'antichambre de la poésie; il

fallait bien passer par là. Dorat se mit bientôt à soupirer des héroïdes; il rima sans perdre haleine les plaintes amoureuses de je ne sais combien de colombes infortunées; il attendrissait tous les cœurs, excepté le sien.

» Il a pourtant tenté la fortune littéraire par une tragédie, *Zulica,* qui obtint la plus belle chute du monde. Crébillon le tragique avait pris la pièce sous ses auspices; il avait voulu refaire à son gré le cinquième acte. « Ah! quelle était mon ivresse! disait » Dorat; je voyais déjà ma pièce aux nues, j'écoutais » les applaudissements, je n'aspirais pas à moins qu'à » l'immortalité. Le jour fatal arrive : c'est le coup de » baguette qui change en désert les jardins d'Armide. » Mes quatre actes cependant furent reçus avec trans» port; mais l'acte de Crébillon le tragique fut sifflé » à outrance. Hélas! le charme s'évanouit, et le temple » de la postérité se ferma pour moi. »

» Il voulut se venger de cette défaite par *Théagène et Chariclée;* mais, là, ce fut bien pis. Cette pièce n'eut pas une chute éclatante comme l'autre, elle tomba en silence. Dorat supporta cette chute avec beaucoup de philosophie. Il avertit gaiement son monde qu'il renonçait aux honneurs du sublime pour les baisers d'Églé.

» En effet, partant de là, il s'appuya gracieusement sur son insouciance et voyagea dans l'île de Cythère avec la troupe rieuse des Nymphes et des Grâces. On peut dire qu'il fut le Printemps en personne de l'empire

de Vénus. Chaque année, on voyait éclore sous ses pas toutes les fleurs de l'amour et de la poésie. Que de bouquets! que de guirlandes! que de couronnes! que d'épîtres fugitives! que de contes en l'air! que de baisers de feu! Jamais la Muse Érato n'avait été si bien encensée. A tout propos, il jetait les fleurs à pleines mains. Il célébrait en même temps les reines et les bergères, les marquises et les comédiennes, les philosophes et les comètes. Quel joli persiflage! quel babil léger! quelle gracieuse enluminure! mais surtout quelle aimable insouciance!

» Un soir, il rentre gaiement en son logis, en fredonnant je ne sais quel air de Rameau; il trouve le marquis de Pezay gravement incliné sur un in-folio. « Que diable fais-tu là, mon cher? — J'ai de l'ambi-
» tion depuis ce matin, répondit le marquis; je veux
» gouverner la France, ni plus, ni moins. — En vérité!
» reprit Dorat; mais voilà que ton ambition me passe
» par la tête : je veux arriver aussi, moi. — A quoi
» donc? » Dorat réfléchit un peu : « Au cœur de la
» petite Julie, de la Comédie italienne. »

» Les deux amis passèrent deux heures à dresser leurs batteries. Comme c'était sérieusement, ils arrivèrent tous les deux. Pezay donna des leçons de tactique à Louis XVI, qui le nomma grand inspecteur des côtes, aux appointements de soixante mille livres. Il se plaça bientôt si haut à la cour, que le premier ministre trembla de perdre son portefeuille. C'est par lui que Necker arriva; ainsi il a presque, en effet, gouverné

la France. « C'est une comédie qui finira plus mal que » mes tragédies, » lui disait gaiement Dorat.

» En effet, le marquis de Pezay, exilé dans sa terre de Blois, y mourut de chagrin. Pour Dorat, vous me dispensez de vous dire de quelle façon il prit d'assaut le cœur de la petite Julie. « Hélas! écrivait-il au mar- » quis, je n'ai rien pris. »

» Dorat menait la vie dissipée de tous les *merveilleux* de son temps; c'était un pilier de spectacle, un poëte de petits soupers, un enfant gâté des filles d'Opéra. Il jetait à tous les vents légers son amour, son esprit et son argent. Où prenait-il donc le temps d'écrire? Le matin, à son lever, il courait *en chenille*, c'est-à-dire en grand négligé, toutes les promenades et toutes les ruelles à la mode; le soir, on le voyait partout où était le plaisir. Au moins, n'allez pas croire que ce poëte-là faisait des vers comme M. Jourdain faisait de la prose, c'est-à-dire sans peine et sans labeur. Il avait l'air de les jeter sur son chemin, comme des roses qui s'effeuillent; mais la vérité, c'est qu'il avait plus tôt cueilli un baiser qu'une rime.

» Dorat, qui savait décocher l'épigramme, fut en butte à plus d'un mot malin, mais il tenait bon. A propos des jolies estampes dont il ornait ses livres, je ne sais plus quel abbé disait dans un salon : « Ce poëte » se sauve du naufrage *de planche en planche.* » C'était un luxe incroyable de vignettes. Ainsi le seul recueil de ses fables lui coûta plus de trente mille livres pour les estampes de Marillier et d'Eisen, qui sont le chef-

d'œuvre du genre. Malgré les images, le livre ne se vendit pas. Mais ce qui désola le plus le pauvre fabuliste, ce fut cette insolence bien connue d'un Anglais qui entra chez le libraire de Dorat, paya sans marchander le prix du livre, en découpa toutes les gravures, et s'en alla sans mot dire, laissant les fables. Pour en finir sur toutes ces estampes, je vous dirai que ce pauvre Dorat a poussé l'enfantillage, dans une épître à l'impératrice de toutes les Russies, jusqu'à envelopper ses Amours, à cause du pays où ils allaient, dans des fourrures d'Astracan, sans compter que le cul-de-lampe qui est à la fin de l'épître les représente sur des traîneaux.

» Il eut des amitiés célèbres : Voltaire, qui le craignait, le traitait de puissance à puissance, mieux que le roi de Prusse. Les grands seigneurs le recherchaient pour son esprit, les gens de lettres pour ses allures de gentilhomme, les femmes pour sa galanterie. Il y avait souvent cercle dans son joli logis de la rue d'Enfer; c'était un hôtel de Rambouillet au petit pied où on riait de l'Académie, où on transformait le Parnasse en île de Paphos. On y jasait sur tout le monde, sur Voltaire et sur madame du Barry, sur le roi de Prusse et sur mademoiselle Clairon. Fréron, qui n'avait d'esprit qu'au bout de la plume, venait là se reposer, ou plutôt recueillir pour sa gazette; M. Lemierre venait y lire ses tragédies, mais c'était prêcher dans le désert; le marquis de Pezay et le marquis de Saint-Marc y amusaient les comédiens à petits traits d'esprit; Cré-

billon le gai n'y perdait pas son temps. On y voyait par-ci par-là Colardeau et Gilbert, deux poëtes tristes à faire peur; le sieur Marmontel, un poëte en prose; le jeune Fontanes, tendre nourrisson des Muses; enfin, bien d'autres encore qui ne se sont pas donné la peine d'inscrire leur nom sur le grand-livre de la postérité.

» Il eut en même temps des inimitiés sans nombre; je vous l'ai dit, jamais poëte n'a subi tant d'épigrammes; mais, en revanche, que de jolies épîtres et que de lettres charmantes l'Amour lui apportait chaque matin sur ses ailes de flamme! A sa mort, on en a brûlé sans relâche pendant huit jours : il en reste quelque chose encore. Ainsi cette jolie peinture de Gilbert, qui raconte que, dans une promenade au Permesse, il voit un poëte endormi sur un lit de roses et veillé par les Grâces :

Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Grâces,
Craint-on de se tromper en disant : « C'est Dorat! »

» A toutes les épigrammes, Dorat répondait par un trait d'esprit ou par un sourire. Avec le sieur La Harpe, cependant, les choses allèrent plus loin; ainsi vous verrez, dans *l'Année littéraire*, que Dorat parlait dudit La Harpe en ces termes :

« Je démens les propos que ce fougueux petit gaze-
» tier m'impute dans ses derniers chiffons périodiques.
» Il y a des gens d'une humeur vive qui prétendent
» qu'un ridicule aussi outré demande une correction à
» l'avenant. Bah! on se moque d'un nain qui se piète

» pour se grandir; et quand il importune, une chique-
» naude en débarrasse. »

» Ce petit paragraphe valait bien une volée de coups de bâton, toute l'Académie le jugea ainsi; mais le sieur La Harpe, qui ne savait se défendre qu'avec la plume, reçut cela avec sa philosophie. Seulement, quand Dorat fut mort, il riposta tout à son aise. Que l'Académie lui pardonne!

» Cependant le pauvre Dorat, que j'avais *perdu de vue*, était sans ressource du côté de la fortune. Ses succès au théâtre lui avaient coûté cher. Le premier, il s'avisa de payer les applaudissements du parterre et le sourire des loges. On cite plus d'une petite vertu à la mode qui gagnait autant à ce métier qu'à tout autre. Aussi, à chaque succès, on appliquait à Dorat le mot des Hollandais après la bataille de Malplaquet: « Encore une pareille victoire, et nous sommes rui-
» nés. » Il tomba dans cette misère dorée qui est la pire des misères. Gilbert n'était pas plus désolé dans son grenier que Dorat dans son hôtel.

» Malgré les créanciers, les critiques, les épigrammes, malgré la mort, qui était déjà au seuil de sa porte, il poursuivit de plus belle, comme pour s'abuser, ses aventures galantes et son œuvre de poëte. Madame de Beauharnais a été sa dernière folie, en ne parlant pas de son poëme épique ni de mademoiselle Fannier, de la Comédie-Française, qu'il avait épousée à l'ombre.

» Dès que j'appris qu'il était mourant, j'oubliai le

poëte volage, je ne me souvins plus que du poëte qui m'avait aimée. J'allai à lui. C'était toujours le même petit-maître sans souci, persifleur, souriant. Il me sauta au cou. « Je vous attendais depuis longtemps, » dit-il d'un air joyeux et avec un peu de fatuité.

» Et il voulut encore lutter avec l'amour : il fut galant, mais du bout des lèvres; c'était un comédien fatigué, voulant jouer son rôle de poëte à bonnes fortunes jusqu'à la fin. Hélas! quand je retournai pour le voir, il n'était plus aux prises avec l'amour. « Mar-
» quise, me dit-il en me tendant une main sèche et
» brûlante, me voilà aux prises avec la mort. J'ai reçu
» hier la visite de M. le curé, qui s'en est allé en
» disant qu'il reviendrait. — *Ce n'est pas la peine,*
» lui ai-je dit, *car, moi, je serai parti.* »

» Je regardais le pauvre poëte avec douleur. Il était sur son lit de repos, en robe de chambre et en pantoufles. « Ah çà! voyons, reprit-il en se soulevant avec
» peine, j'attends quelques visites. Madame de Beau-
» harnais*, madame d'Angeville, mademoiselle Fan-
» nier et madame *la Mort.* Si je ne me trompe, il ne
» me reste que deux heures à vivre; j'ai à peine le
» temps de faire ma toilette. »

» Il appela son valet, il me pria d'attendre et se fit traîner dans son cabinet.

* La comtesse de Beauharnais, qui se peignait la figure et qui faisait rimer ses vers. Le Brun disait d'elle :

Chloé, belle et poëte, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

» Quand il revint, le petit salon était plein de visiteurs; il salua en s'appuyant sur son valet; après quoi il s'assit dans son fauteuil. Tout le monde remarqua la coquetterie recherchée de sa dernière toilette : on ne l'avait jamais vu mieux coiffé, mieux poudré, mieux bichonné. « D'où vient ce surcroît de luxe? dit en » cachant sa douleur le marquis de Saint-Marc; il y a » là-dessous quelque intrigue mystérieuse. — Vous ne » savez donc pas, dit Dorat en s'égayant, que j'ai des » accointances avec la Mort; ce n'est pas pour en » médire, mais celle-là se fait moins prier encore que » les autres. Son messager, c'est-à-dire mon médecin, » m'a dit qu'elle viendrait me prendre cette après- » midi; vous verrez que je n'attendrai pas longtemps. » J'ai conservé la galante coutume d'être le premier » au rendez-vous. »

» Le marquis de Saint-Marc ne put arrêter un soupir. Toutes les dames présentes se détournèrent pour cacher une larme; le jeune Fréron pleurait dans un coin. Mais une douleur profonde, plus amère que la mienne, ce fut celle de mademoiselle Fannier, qui survint à ce moment. Elle se jeta toute pâle et toute brisée dans les bras de Dorat. « Tu m'as fait du bien » au cœur, lui dit-il en souriant, mais tu m'as dé- » coiffé. »

» Ce furent, je crois bien, ses dernières paroles; il mourut un instant après avec une insouciance stoïque. »

III.

En achevant cette histoire de Dorat, la marquise poussa un soupir et essuya une larme, tout en regardant un des médaillons de ses bracelets. Je me penchai un peu vers elle par curiosité. « C'est Dorat, dit-elle, voyez. »

C'était bien Dorat, avec son sourire léger et moqueur.

Après cette histoire, racontée un peu dans le style du héros, je n'ai pas grand'chose à dire; je remarquerai cependant que notre vieille marquise a, comme de raison, fait l'apologie plutôt que la critique du poëte. Je ne suis pas de ceux qui relèguent la poésie dans le gazouillement et le persiflage : la poésie a la voix plus haute; elle est plus belle dans les larmes que dans le sourire, dans les hymnes que dans les chansons. J'aime mieux le poëte de bonne foi qui va la chercher dans la splendeur du ciel ou dans le silence de la vallée, que le poëte mal inspiré qui la prend, bon gré, mal gré, dans la foule, dans son boudoir ou dans les coulisses du théâtre; j'aime mieux le poëte qui écoute son cœur que celui qui écoute le vain bruit du monde; enfin, j'aime mieux Gilbert que Dorat. Mais je ne suis pas de ceux qui condamnent par défaut, sans les entendre, ces jolis oiseaux dont le gai ramage est aujourd'hui sans écho. Accordons au moins un

sourire à la mémoire de ces jolis chanteurs, à ces enfants gâtés des vieilles Muses et des jeunes marquises. Ils n'ont point connu, comme nous, cette dixième Muse qui s'appelle la tristesse; ils n'ont pas touché la harpe d'or des grands poëtes; mais pourtant, il faut le reconnaître, leurs airs sans façon et leurs chansons enjouées n'étaient pas sans quelque charme.

Dorat a été le plus célèbre entre tous, grâce à une impertinence originale, grâce à ce ton cavalier dont raffolaient les femmes à la mode, à cette galanterie licencieuse qui les enjôlait, grâce aux vingt-deux volumes de folâtreries qu'il a sur son compte. C'est trop de vingt et un volumes et demi. Je viens de feuilleter tout ce pêle-mêle profane de tragédies, de comédies, d'héroïdes, d'épîtres, de contes, de poëmes, de fables, de chansons, de stances, de romans; car Voltaire ne fut pas plus universel *. Il y a des fleurs, toujours des fleurs, pas un seul fruit à cueillir; on y trouve à tout propos l'homme d'esprit qui cache son cœur pour rire plus à son aise des travers du monde. C'est un papotage scintillant, enguirlandé dans la grâce, trop intime avec le jargon; c'est un style miroitant qui séduit quelquefois les yeux, mais qui n'entraîne jamais le cœur.

Les tragédies de Dorat sont de sérieux enfantillages; Diderot lui avait en vain donné de sages conseils,

* « Quelle sera la place de Dorat sur le Parnasse français? demandait-on à Voltaire. — Dorat! il sera le ver luisant du Parnasse. »

enregistrés par Grimm. Dorat voyait les Romains au travers du dix-huitième siècle; il ne prenait rien à l'histoire, si ce n'est le nom des personnages, qu'il défigurait à plaisir. Aussi la meilleure critique de ses tragédies se trouve dans l'estampe de *Régulus*, où Eisen a montré un Génie de Rome campé en petit-maître de Paris. Avec plus de gaieté, ses comédies eussent fait fortune. Il y a certes la grâce, l'esprit et la gentillesse; il y a même la satire; enfin, il y a tout, hormis la comédie; car la comédie rit à belles dents, et Dorat ne riait que du bout des lèvres. Je ne dirai rien de ses héroïdes, car il n'y a rien à en dire. Ses épîtres, qui sont de l'école de Voltaire, avec un tour plus délicat, mais avec moins d'enjouement, sont presque toujours dignes de celles du maître. Ses contes ne content rien qui vaille; Dorat était trop sur ses gardes pour bien conter. Ses contes, comme ses fables, sont indignes de rappeler La Fontaine. Il a gazouillé quelques chansons à boire de l'eau; il a cultivé un grand nombre de madrigaux qui ont eu l'éclat et la durée des roses. Il a babillé sur quelques fantaisies de son cœur, et il a appelé cela écrire un roman; enfin, il a rimé laborieusement des poëmes ennuyeux, comme *les Baisers, le Mois de mai, les Tourterelles de Zulmis*. L'amour devrait jouer un grand rôle dans ces poëmes; mais on n'y trouve que le Cupidon suranné des anciens. Il y a pourtant de charmantes images à la façon d'Ovide, de Sannazar et de Passerat; de jolies scènes d'amour qui rappellent *les Baisers* de Jean

Second et de Jean Van der Does; enfin, des tableaux *délicieux*, comme on disait alors, que Dorat ou Boucher pouvaient seuls imaginer.

Dorat était né pour chanter, comme l'oiseau; mais le pauvre oiseau, mis de bonne heure en volière dorée, n'a presque pas chanté sur la branche solitaire et fleurie, au milieu des saintes harmonies de la vallée. Il n'en chantait pas moins. C'était la gazette en vers des frivolités du siècle. Il chantait pour tout le monde, à tout propos : ainsi pour *mademoiselle* ***, *qui avait dit en riant que je passerais la nuit avec elle.* On chanterait à moins, il est vrai. Tous les matins, il couronnait sa muse folâtre de fleurs qui tombaient fanées tous les soirs, quand ce n'étaient pas des fleurs artificielles.

Dorat et Gilbert, qui s'aimaient par le cœur et par l'esprit, sont morts en même temps, jeunes tous les deux, l'un dans tout l'attirail du petit-maître, l'autre dans toutes les misères de l'hôpital; l'un tué par le plaisir, l'autre par la faim; Dorat avec plus de philosophie dans l'esprit, Gilbert avec plus de poésie dans l'âme; Dorat après avoir écouté les vaines séductions du monde, où il a recueilli du bruit et de la fumée, Gilbert après avoir écouté les vaines séductions de l'orgueil, qui l'a conduit à la mort par un chemin semé de ses larmes; le premier au milieu de ses amis et de ses maîtresses, sur un fauteuil doré, tout en disant ces paroles mémorables : *Fannier, tu m'as fait du bien au cœur, mais tu m'as décoiffé;* le second sans

amis et sans maîtresses, délaissé sur un grabat d'hospice, tout en jetant ce cri sublime :

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois....

Or, de ces deux poëtes amis, qui se font si vivement contraste dans le dix-huitième siècle, quel a été je ne dirai pas le plus grand, mais le plus heureux? Gilbert! Gilbert, qui a vécu dans son âme et qui a pris le temps de descendre dans son cœur.

On pourrait dire de Dorat ce que sainte Thérèse disait du diable : *Le malheureux! il ne savait pas aimer.* C'est l'amour qui fait le poëte; car l'amour, c'est le trépied d'or d'où il s'élance dans l'infini.

IV.

Mademoiselle Fannier avait débuté en 1764 dans les soubrettes de Destouches et de Marivaux. Dorat lui donna son cœur et des rôles; peut-être ne prit-elle le cœur qu'à cause des rôles. Toutefois, quoiqu'elle fût très-recherchée, Dorat, qui avait été mousquetaire, et qui avait l'art de prendre vertement les femmes, prit mademoiselle Fannier. La comédienne fit beaucoup de chemin avec lui et avec d'autres sur la carte du Tendre, mais elle lui revint toujours. Cet homme qui riait de tout inspirait de sérieuses passions. Sa poésie était un masque rieur où l'âme ne passait jamais, mais

sous le masque, il y avait un homme pétri comme les autres. Quand il mourut, quoique mademoiselle Fannier eût beaucoup de chagrin, elle ne voulut pas le suivre chez les morts. Elle vécut un demi-siècle après lui; il n'y a pas bien longtemps qu'elle est morte à Saint-Mandé avec quatre pensions : une de Dorat, une de la Comédie, une du roi et une de son mari, car elle avait fini par se marier, n'ayant plus rien à faire.

Elles veulent toutes mourir en odeur de mariage; elles veulent toutes finir comme Baucis avec un Philémon débonnaire, ces chercheuses d'amour qui ne trouvent jamais, parce qu'elles trouvent trop.

XX.

LES SÉVIGNÉS DES COULISSES.

MADEMOISELLE FEL. — MANON LE CLER. MADEMOISELLE MIRÉ.

Adam-Frédéric-Melchior de Grimm, conseiller d'État, baron du Saint-Empire, grand-croix de Wladimir, surnommé *Tyran le Blanc*, parce qu'il était très-opiniâtre dans ses idées et qu'il mettait beaucoup de rouge pour aller dans le monde, fut, dans son temps, un homme de beaucoup d'esprit.

Voltaire, qui jugeait vite et bien, a dit de Grimm : « De quoi s'avise donc ce Bohémien d'avoir plus d'esprit que nous? » Grimm n'était pas seulement un homme d'esprit, c'était un philosophe. S'il a laissé moins d'œuvres que ses amis, c'est qu'il a conduit sa vie en philosophe. Il connaissait les hommes et surtout

les femmes. Diderot disait de Jean-Jacques : « Ses livres témoignent qu'il a passé beaucoup d'heures aux genoux des femmes. » La vie de Grimm témoigne qu'il avait une meilleure manière de triompher de la plus belle moitié du genre humain. Aussi chassa-t-il Jean-Jacques du pavillon de madame d'Épinay. Il ne se reconnaissait qu'un tort, celui de vivre au delà de sa vie. Il disait à quatre-vingt-quatre ans : « Ah! j'ai manqué le moment de me faire enterrer! » En effet, on était en 1807, et il se trouvait dépaysé partout, lui le seul re résentant de la sainte église encyclopédique! lui qui avait vu danser mademoiselle de Camargo!

Il semble que Grimm ait pris à Diderot le caractère français, tout en lui donnant le caractère allemand. Il lui apporta le panthéisme et le dépouilla du scepticisme, ce manteau léger dont il se couvrit galamment.

Je ne veux pas vous peindre Grimm en pied, de face ou de profil; je ne veux pas non plus vous dépouiller sa correspondance, qui est une mine féconde pour l'esprit français. Je vais détacher deux pages de sa vie, je ne dirai pas de son cœur, dont je n'ai jamais entendu les battements. La première page, Rousseau l'a écrite.

Grimm représentait le duc de Hesse-Darmstadt à Versailles, et surtout à l'Opéra. Quoique la nature n'eût rien fait pour lui et qu'elle lui eût mis de travers le nez, l'épaule et la hanche, à force d'esprit, à force de se barbouiller de blanc et de rouge, de s'habiller comme une poupée de Nuremberg, il était

quelque peu à la mode dans les salons et dans les coulisses. Mais je passe à sa première aventure, et je laisse parler Jean-Jacques :

« Grimm, après avoir vu quelque temps de bonne amitié mademoiselle Fel, de l'Opéra, s'avisa tout d'un coup d'en devenir éperdument amoureux, et de vouloir supplanter Cahusac. La belle, se piquant de constance, éconduisit ce nouveau prétendant. Celui-ci prit l'affaire au tragique et s'avisa d'en vouloir mourir. Il tomba tout subitement dans la plus étrange maladie dont jamais peut-être on ait ouï parler. Il passait les jours et les nuits dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, paraissant quelquefois entendre, mais ne répondant jamais, pas même par signes, et du reste sans agitation, sans douleur, sans fièvre, et restant là comme s'il eût été mort. L'abbé Raynal et moi nous partageâmes sa garde; l'abbé, plus robuste et mieux portant, passait les nuits, moi les jours, sans le quitter, jamais ensemble; et l'un ne partait jamais que l'autre ne fût arrivé. Le comte de Frièse, alarmé, lui amena Senac, qui, après l'avoir bien examiné, dit que ce ne serait rien, et n'ordonna rien. Mon effroi pour mon ami me fit observer avec soin la contenance du médecin; et je le vis sourire en sortant. Cependant le malade resta plusieurs jours immobile, sans prendre ni bouillon, ni quoi que ce fût, que des cerises confites que je lui mettais de temps en temps sur la langue, et qu'il avalait fort bien. Un beau matin il se leva,

s'habilla, et reprit son train de vie ordinaire, sans que jamais il m'ait reparlé, ni, que je sache, à l'abbé Raynal, ni à personne, de cette singulière léthargie, ni des soins que nous lui avons rendus tandis qu'elle avait duré. »

Le croira-t-on! cette aventure, qui devait le perdre à l'Opéra par le ridicule, toucha en sa faveur toutes ces demoiselles du corps de ballet; il faut dire qu'on le savait généreux, car il avait déjà payé argent comptant les bons sentiments de l'endroit.

Je ne le suivrai point dans le labyrinthe de ses amours profanes; je me contente de reproduire ces lettres tout à fait curieuses qui racontent ses amours avec Manon Le Cler.

La première lettre prouve que mademoiselle Manon Le Cler aimait beaucoup la philosophie quand elle était bien logée.

« Ce 3 février 1760.

» Monsieux et cher ministe,

» J'ai zoui dire le bruit de votre réputassion, zet que vous étiaiz fort amoureux de ma personne, charmé que vous ete content de mon petit sçavoir faire, zainsi que de ma légèreté. Je sis trais sansible à votre ressouvenir, je ne le sis pas moins de vous avoir pour mon cher amant, aianz appris que vous étiais fort savant, je ne doute pas de votre constance, car zon di que vous ete plein de centimens. J'accepte donc les offres de votre cœur et me bornerez au simple necessere aiant de la filosofie et préférant un filosofe comme vous à tous les princes de la terre.

» J'attens donc votre reponse et votre excellense cette nuit au bal de l'Opéra et je sis d'avanse contente de tout ce que vous m'i

proposerés. Ne serois-je pas trop heureuse d'avoir un envoié comme vous. En l'attendant, je suis de votre excellenze la tres humble et tres obligée et tres tendre

» MANON LE CLER.

» Je vous avertis qu'il y a sur le palais roial un petit appartement à louer qui ne coutera que 3,000 fr. par an. Adieu mon petit ange je t'embrasse. Qu'il me tarde de te tenir. A ce soir. Je t'embrasse encor. »

Telle mère, telle fille, pour l'orthographe, sinon pour les sentiments. La seconde lettre, quoique datée de Chinon, est de la mère de Manon Le Cler; les actrices ont toujours une mère qui veille sur leur vertu de près ou de loin. Voyez plutôt :

« Chinon.

» Monsieux,

» Je sui dan le dernié desespoir sur ce jai tappri de ma fille Manon qui vou satecri par où elle condessandoit à des proposition de libertinage dont au quel une honneste famille a lieu d'être bien sensible sur tou quan vous saurés monsieux que deffun mon mari et moi lui avon toujour remontré la crainte de Dieu et de conservé son honnesteté pour Dieu monsieux sy elle ne l'a pas encore fait je vous demande votre misericorde pour une jeunesse. Tiré la du vice au lieu de ly mettre, je peu attandre ca dun seigneur comme vous qui a zune si charmante reputation, car je me suis laissé dire que vous zétié un filosofe de grand esprit et que cetoit rapor a ca que les messieux de Franquefort vous zavoit fait minisse vou voiré que ces a cause de ca aussi que ma fille Manon ces amouraché de vous, car pour ce qui est de lesprit jai toujour vue quel aimoit les plus gran, malgré quelle a un petit air modesse, quan que lon ma dit quelle étoit au zopera, allé monsieux, jai bien pleuré, car quoique je n'ai qu'un rouoit pour gaigner ma vie, jay de lonneur et jaimerai mieux voir Manon

ravaudeuse que dans le chemain de perdition ou elle est. Mais j'espère monsieu qun home qui a tant desprit aura aussi de la pitié pour une povre inocente qui ne savoit guere ce qui se pratique a Paris quan con y entre, je me dis don, monsieux, en vous prometant mes priere pour votre prospérité, avec un venerable respect,

» Votre tres humble servante la veuve

» Le Cler.

» Je demeure au Puy des Banc, quartier St. Étienne, à Chinon. »

A la vertu près, notre Excellence et notre philosophe en jupons courts sont dans le paradis. O muse des brûlantes amours, prends ta cithare d'or et dis-nous sur le mode ionien, par la strophe et par l'antistrophe, comment on s'aime dans les coulisses de l'Opéra.

Mais la muse, c'est Manon Le Cler elle-même. Lisez sa seconde lettre.

« Ce 10 février 1760.

» L'as-tu dû penser, monsieur et cher ministe, qu'un cœur tout à toi put changer, et qu'attachée à zun filosofe, je lui prefere jamais ces êtres machines qui tourbillonnans, bourdonnans sans cesse autour de moi, sans cesse m'obsedent? Leurs idées, leurs propos vagues et cahottans ne séduiront jamais une ame que tu as charmée; la volupté de mes pas, leur expression, mes yeux ne te le jurent-ils pas quatre fois par semaine? Ah! incomparable et chère amant, que ma figure et mes talents me deviendroient odieux, si j'oubliois qu'ils m'ont fait distinguer de mon ministe, si tu ni attachois ton bonheur, et s'il m'en restoit d'autre enfin que celui de te plaire! Avec quelles délices j'ai présentes encore tes dernières caresses, que je leur dois d'intéressantes découvertes! Tant d'idées sublimes et nouvelles pour

moi m'attachent encore plus à ton excellence, l'intérêt ni les honneurs n'ont jamais flatté ta maîtresse, ce n'est point zune queue traînante qu'elle ambitionne, c'est son cher ministe tendre, élevé, charmant et sans cesse enchanté : oui, âme de ma vie, charme de mon cœur, Saxon sans pareil, ta petitte qui ne veut que toi pour toi, t'attend cette nuit au bal, après le bal, toujours et toujours te deffie d'y arriver plus amoureux qu'elle; si elle t'égale en sentimens, elle te surpasse en transports en yvresse : tous les feux du monde entier ont je crois, passés dans le cœur de ton amante, ne les y laisse jamais éteindre : elle t'en conjure, pour un empire elle ne voudroit pas t'aimer moins : elle t'attend et t'embrasse mille mille et cent fois.

» MANON. »

Qui le croirait cependant! cette chanson des vingt ans va finir sur un air funèbre. Tandis que Grimm riait beaucoup avec ses amis des lettres de Manon Le Cler, celle-ci prenait son cœur au sérieux; au lieu de rire elle-même, la voilà qui se met à pleurer : tout le monde se moque d'elle à l'Opéra, où l'on se passe de main en main ses sentiments sans orthographe. Elle rentre chez elle, la mort dans l'âme, elle se met au lit avec la fièvre; elle appelle Grimm, il est occupé ailleurs; elle appelle un médecin, et écrit à son amant cette dernière lettre que l'histoire a conservée :

« Ce dimanche 20 février 1760.

» Perfide zais ce de la magnieres dont on zen use avec zune personne dont la tendresse t'a tetee si zingenument prouvée! il me revient de touttes parts, ingrat, que par tout dans toutes les maisons tu fais des gorges chaudes de mes lettres, de ces lettres

si tendres, et que je croiois adresser au plus discret des amans : si tu ne les a pas plus avec ta ville, que de chagrins tu lui prépares et que je la plains.

» Mes compagnes aujourd'hui se moquent de moi de leur avoir refusé des ministres de toutte couleur. Je preferois la tienne barbare zinhumain et me vla bien chanceuse. Va t'en za ton pays des Saxons et ne vient plus me ficher malheur à zune victime innocente de tes charmes que j'abjure et déteste à jamais.

» Malheureuse que t'avois-je fait, mais pourquoi m'étonner. J'apprends que tu es un eretique encore si tu avois des talens turcs je te passerois peut-être tes magnieres à la française, et pourquoi m'avoit-on zassuré qu'un filosofe regard l'amour comme chose sacrée, ce n'est pas tainsi que tu penses profane, tracassier zimpudent. Je sis si peu t'acoutumez aux noirceurs que la main m'en tremble d'horreur. Adieu zexcommunié que tes Saxonnes te trompent. Je n'en prendrai plus. Regrettes un cœur comme le mien, tu mérites ton pardon si tu l'oses. Il n'est plus de bal pour moi cette nuit, l'ingrat ira-t-il, n'ira-t-il pas, emploiera-t-il des violences ordinaires pour m'apaiser, en auroit-il eu besoin s'il eut sçu se taire. Il sçavoit si bien que mes portes ne ferment point, il aura tout oublié.

» Non il n'est plus rien pour moi ni bal ni consolation. Il m'en faudra mourir.

» Estoit-ce de cette magniere. Je m'egarre, adieu perfide et bavard petit maître.

» MANON. »

Nous voici au dénoûment, j'allais dire de la comédie, mais qu'est-ce donc que la tragédie en face de cette catastrophe?

Cette fois, c'est une lettre de mademoiselle Madeleine Miré (la célèbre Miré, qui était alors fraîchement inscrite sur l'épitaphe de Rameau *la mi ré la mi la*). C'est toujours de l'orthographe de l'Opéra :

« Ce 28 février 1760.

» J'appran en se moman que ma bonne amie le Clair vient de mourir, j'ai su la tendre amitié qu'elle avoit pour vous, je lai vu peu dheur avant sa fin. Elle demandoit can cesse son chair sacson et dans son transpore elle vouloit partire avec son chair menistre pour aller à Franqore, et je ne sai combien dautre discour qui vous auret fandu lame. O milieu de sette triste situation on es venu anonser moncier le curé de sint Ustache, on a fet sortir tout le mondde es moi come lais autres. Je fondez an larme, es je nai pu diner de la journée. A la fin pourtant je fet reflecsion que la filosofie consolet de tout; jé santi que votre exquellanse auret besoin de consolation, et jé me crérai traize heureuse si vous me permettais di contribuer. On m'a fait lire le petit pronfete, et depuy ce moment jé santi pour l'oteur des cantiman lais plus tendes, quelle gloare pour moi si j'avois lhonneur de devenir profetesse. Come profete, vous savois tout ce qui se passe dans le queur, que ne lisais vous dans le mien toutte la tandresse que jé pourre vous! Que jé serez heureuse si jé pouvés remplacer ma chere le Claire, a qui Dieu fasse pai! mon chagrin mampeche dan dire davantage. Adieu chair et adaurable meniste. Personne na jamés aime votre exquellance ossi cinsserement que

» MAGDELEINE MIRÉ.

» Jéme la fillosofi comme la povre defunte, et jé me contanteré dais maimes condissions. »

La lettre de Madeleine Miré avec le post-scriptum philosophique qui l'accompagne, voilà la vraie moralité de cette aventure. L'amour n'a pas plutôt couché une femme dans le tombeau qu'il en prend une autre pour la même fin. Manon Le Cler est morte, vive Madeleine Miré!

XXI.

LES APRÈS-SOUPERS
DE
FRANÇOISE LES BAS BLEUS.

DIDEROT, GRIMM, VOISENON, BACHAUMONT,
SOPHIE ARNOULD,
MADEMOISELLE QUINAULT.

DIDEROT. — Bonsoir, ma chère Françoise les bas bleus. Ah! je vous y prends! vous broyez du noir. Jetez-moi cette plume au feu. Écrire! c'est bon pour ceux qui n'ont pas d'esprit.

MADEMOISELLE QUINAULT. — Vous avez raison; mais, quand je suis seule, le désespoir me prend, et je cherche avec ma plume les silhouettes du passé. Ah! nous n'avons plus vingt ans!

DIDEROT. — Il y a plus d'un demi-siècle que nous chantons cette chanson-là. Est-ce que vous avez mal soupé?

Mademoiselle Quinault. — Oui, j'ai soupé en tête-à-tête avec d'Alembert, qui m'a plantée là pour aller verser une larme de plus sur la tombe de mademoiselle de l'Espinasse.

Diderot. — Pour nous, nous avons bien soupé; mais maman Geoffrin nous a mis à la porte; donnez-nous l'hospitalité pour une heure.

Grimm. — Vous savez, avec ces bonnes cerises à l'eau-de-vie, dans ces jolis verres de Bohême qui me rappellent si doucement mon pays. Ah! voilà l'abbé de Voisenon; moi qui me croyais en si bonne société!

Voisenon. — Rassurez-vous, j'ai des dispenses toutes fraîches.

Diderot. — Quand je pense que nous avons remué le monde avec nos écrits, et que nous n'en sommes pas plus sérieux pour cela!

Mademoiselle Quinault. — Qui est-ce qui est sérieux, hormis mademoiselle Clairon?

Diderot. — Depuis l'apothéose du dieu Voltaire, ce qui l'a remise en spectacle, elle est rentrée dans la coulisse.

Grimm. — En revanche, voilà une nouvelle étoile au ciel du Théâtre-Français. C'est la demoiselle Sainval, qui nous vient tout droit de Copenhague. « Elle a demandé à être admise au début sans aucune espérance de réussir, mais parce que même une chute à Paris pouvait faire d'elle une grande actrice de province. On afficha son début dans le rôle d'*Alzire*. Le matin, les comédiens firent une petite répétition avec

elle, suivant l'usage, pour concerter les entrées et les sorties. Elle joua à cette répétition quelques morceaux assez bien; mais elle gasconna si prodigieusement, que les comédiens ne doutèrent pas qu'elle ne fût sifflée. Plusieurs d'entre eux conseillèrent à sa sœur de l'empêcher de s'exposer à un dégoût certain; mademoiselle Dubois et madame Vestris ne daignèrent seulement pas l'aller entendre le soir, tant elles étaient éloignées de soupçonner la possibilité d'avoir entendu le matin une rivale. Le soir arriva : la jeune actrice parut en public, joua avec une intelligence et une chaleur surprenantes; ce fut un succès complet. Elle avait laissé dans la coulisse toute trace de gasconisme. Si elle a imaginé de son chef cette tournure pour empêcher et prévenir toutes les cabales, il faut convenir qu'elle n'est pas sotte : malheureusement, elle n'est pas belle. »

Diderot. — Vous n'en saurez jamais rien. Votre Vénus, à vous, c'est une poupée de Nuremberg. Je vous soutiens que mademoiselle Sainval est fort belle, surtout pour jouer la passion. Ce n'est pas le profil inflexible des Grecs, c'est le marbre qui devient chair et qui palpite comme la nature.

Grimm. — Vous voilà bien : vos amoureuses sont des bacchantes; vous voulez toujours que la passion soit échevelée. Quand on veut trop montrer son cœur, on fait des grimaces. Demandez à mademoiselle Quinault.

Sophie Arnould. — Elle n'a jamais montré que son

esprit. Dites-moi, monsieur de Grimm, est-ce que c'est vrai que mademoiselle Luzy se retire au couvent?

GRIMM. — Oui, c'est vrai. Ah! en voilà une qui avait la figure, sinon le talent; mais elle était bête à faire peur. On dit que c'est en lisant l'histoire de la conversion de mademoiselle Gauthier qu'elle s'est décidée à quitter le théâtre. Moi, je crois que c'est le dépit de n'avoir pas épousé son camarade Fleury, ou son amant M. de Landri; elle avait ouvert son cœur à la sainte bêtise du mariage. De guerre lasse, elle a pris l'époux spirituel.

VOISENON. — La vertu nous les prendra toutes.

GRIMM. — On voit bien qu'elles ont profité de vos sermons. Voici mademoiselle Olivier qui parle aussi de se retirer au couvent. Par exemple, celle-là, c'est l'innocence avant la lettre. Cela se voit tout de suite sur sa figure.

BACHAUMONT, *entrant*. J'apporte mes oreilles. De quoi est-il question?

MADEMOISELLE QUINAULT. — De la vertu de mademoiselle Olivier.

BACHAUMONT. — Oh! pour celle-là, je mettrais ma main au feu.... Quoi! vous savez si mal votre gazette! Apprenez donc que cette jeune vierge vient de mettre un ange au monde.

GRIMM. — Elle avait un amant?

BACHAUMONT. — Elle en avait deux : Dazincourt, qui joue les Crispins, et M. de Lassonne, son médecin. Ces

deux messieurs se disputent très-vertement l'honneur de la paternité. « Quoi! s'écrie Dazincourt en face de son rival, ce n'est point assez pour lui d'avoir mis l'enfant au monde! » Car c'est M. de Lassonne qui a accouché mademoiselle Olivier. Ce qu'il y a de plaisant dans cette comédie, c'est que ni l'un ni l'autre n'est le père. Mademoiselle Olivier a un troisième amant qu'elle adore en secret, un homme de la cour, criblé de dettes, à qui elle donne tout ce qu'elle a. On dit qu'il a joué son dernier diamant.

Mademoiselle Quinault. — Voilà qui nous confond. Qui vous a dit cela?

Bachaumont. — Mademoiselle Joly, sa meilleure amie.

Diderot. — Mademoiselle Joly, cette petite fillette qui est venue vous demander des leçons, ma chère Quinault, va nous consoler du départ de mademoiselle Luzy, car elle joue mieux qu'elle la Dorine de *Tartuffe*. Mais il est bien question de la Comédie française! l'Opéra prend toute la curiosité. Ce n'est plus seulement un bureau d'esprit où Sophie Arnould débite ses impertinences; c'est un Parnasse avec les neuf Sœurs, dont le marquis de Saint-Mars est l'Apollon. J'ai là des vers de mademoiselle Aurore....

Voisenon. — Qu'est-ce que mademoiselle Aurore?

Grimm. — Une chanteuse dont on n'a pas encore dénoué la ceinture.

Diderot. — Voilà les vers. Ils sont adressés à mademoiselle Raucourt :

Tandis qu'au tendre amour vous dérobez vos veilles,
Pour les consacrer aux beaux-arts,
Tandis que des neuf Sœurs vous fixez les regards,
Chanteuse au pays des merveilles,
Moi, je vais cultivant, avec le diable au corps,
L'art futile et brillant de flatter les oreilles
Par l'assemblage des accords.
Vous, appui du théâtre où régnaient les Corneilles,
Par votre art à jamais vainqueur,
Vous instruisez l'esprit et vous parlez au cœur.

Mademoiselle Quinault. — On dirait M. de Voltaire lui-même, ou plutôt M. Dorat.

Grimm. — Maître Dorat, Dorat-Doré, vient de subir deux chutes; il tombe au théâtre avec son génie, il tombe chez mademoiselle Dubois avec son cœur. Mais notre mousquetaire se sauve de là par deux jolies épîtres qu'on se passe de main en main. Je les ai copiées tout à l'heure. Écoutez. Voici d'abord l'épître sur la première chute :

Oui, ma douleur est sans seconde :
Et cependant, on le sait bien,
La chute d'un drame n'est rien
Auprès de la chute du monde.
Je puis, dis-tu, me consoler
Entre les bras d'une maîtresse.
Exilé des bords du Permesse,
C'est à Paphos qu'il faut voler.
Le ciel n'est point exempt d'orages.
Désormais à l'abri des vents,
Je veux contempler les naufrages
Et des auteurs et des amants.
Irai-je, plein d'une humeur noire,

De Vénus attrister la cour?
C'est bien assez, tu peux m'en croire,
D'être maltraité par la gloire,
Sans l'être encore par l'amour.

MADEMOISELLE QUINAULT. — Un malheur ne va jamais sans l'autre; mais Dorat ne sera jamais battu qu'avec des roses au Parnasse et à Cythère.

BACHAUMONT. — Battu avec des roses! Il a été sifflé par Apollon et mis à la porte par l'Amour. Voici la seconde épître :

De quel poids on est soulagé
Lorsque l'on perd une maîtresse!
Enfin, ami, le charme cesse;
Je suis heureux, j'ai mon congé.
Ris avec moi de ma disgrâce;
Les regrets ne mènent à rien.
Laïs ne laisse aucune trace
Dans un cœur formé sur le tien.
Tout m'amuse et rien ne me lie.
Il faut pourtant en convenir,
Laïs est jeune, elle est jolie;
C'est pour cela que je l'oublie :
Car si j'allais me souvenir!

GRIMM. — Demain nous les rencontrerons tous les deux le nez au vent, bras dessus, bras dessous, plus amoureux que jamais.

BACHAUMONT. — Mais non; Dorat est déjà amoureux de mademoiselle de Maisonneuve.

MADEMOISELLE QUINAULT. — Le voilà qui donne dans la noblesse de robe!

L'ABBÉ DE VOISENON. — Vous ne savez donc pas que mademoiselle de Maisonneuve est la fille de la femme de chambre de mademoiselle Gaussin? C'est moi qui l'ai confessée, en ma qualité d'archiprêtre de la Comédie.

DIDEROT. — Elle vient de débuter dans les amoureuses et elle promet beaucoup : son amant la poursuivait dans je ne sais plus quelle pièce de La Chaussée; la voilà qui tombe sur la scène et qui lui montre ses jarretières.

MADEMOISELLE QUINAULT. — Allons donc, Diderot, vous qui ne voyez pas de loin!

DIDEROT. — Ce jour-là j'avais des yeux.

BACHAUMONT. — Rassurez-vous. Mademoiselle Bellecour, qui jouait la soubrette, est venue très-chastement remettre les jupes à leur place : après quoi mademoiselle de Maisonneuve a continué à débiter les phrases les plus sentimentales. Le public l'a fort applaudie....

SOPHIE ARNOULD. — L'a fort applaudie à cause de sa chute, car c'est par ses jarretières qu'elle a montré son talent.

DIDEROT. — Ces jarretières-là valent un talent d'or.

SOPHIE ARNOULD. — Oui, mais il paraît que c'est une vertu qui ne se paye pas de cette monnaie-là.

VOISENON. — Il n'y a plus que des vertus à la Comédie; c'est madame Favart qui a donné l'exemple.

DIDEROT. — Avec vous.

VOISENON. — Mademoiselle Doligny, qui reçoit encore des leçons de déclamation, donne déjà des leçons de

morale. M. le marquis de Gouffier, éperdument amoureux d'elle, l'a demandée en mariage. Bien mieux, il lui a envoyé le contrat prêt à signer; elle lui a répondu par ces beaux mots, dignes de la sagesse antique : « Je m'estime trop pour être votre maîtresse, et trop peu pour être votre femme. »

SOPHIE ARNOULD. — Ce sont là des mots de mon école.

MADEMOISELLE QUINAULT. — Puisque nous parlons de vertu, donnez-moi donc des nouvelles de madame du Barry.

SOPHIE ARNOULD. — Ah! celle-là ne joue plus son rôle d'ingénue au palais de Versailles; elle fait ses pâques au Pont-aux-Dames, un couvent de filles repenties.

MADEMOISELLE QUINAULT. — J'oubliais que Diderot m'a promis de me parler de Molière et de madame Molière. Avez-vous apporté vos notes?

DIDEROT. — Oui. Molière fut-il le cocu imaginaire de son répertoire, ou, en effet, madame Molière le trompa-t-elle comme le premier venu? Grave question qui ne sera jamais résolue, peut-être parce qu'on a écrit cent volumes pour en savoir le dernier mot. Je n'ai pas la prétention d'arracher le secret au passé : les sphinx dorment dans leur sommeil de bronze. Je veux seulement noter quelques pages de l'histoire de madame Molière. Je vais enfourcher mes lunettes. Voici d'abord son portrait peint par Molière lui-même, Molière, le grand peintre à la touche immortelle :

COVIELLE. — Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE. — Cela est vrai : elle a les yeux petits, mais elle les

a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE. — Elle a la bouche grande.

CLÉONTE. — Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs : elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE. — Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE. — Non ; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE. — Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions....

CLÉONTE. — Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela. Ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE. — Pour de l'esprit....

CLÉONTE. — Ah!... elle en a, Covielle, du plus fin et du plus délicat.

COVIELLE. — Sa conversation....

CLÉONTE. — Sa conversation est charmante.

COVIELLE. — Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE. — Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que ces femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE. — Mais, enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE. — Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord; mais tout sied aux belles.

Et Molière ajoutait qu'on souffrait tout de la femme aimée. Il cachait ses armes sous le masque de la comédie, mais il souffrait jusqu'à en mourir. Madame Molière quitta la maison, mais n'avait-elle pas déjà quitté le maître de la maison? Molière se consolait avec mademoiselle de Brie, qui était pour lui la folle du

logis, une folle du logis que madame Molière, quand elle y revint, ne put mettre dehors :

Faut-il prendre un bâton pour vous mettre dehors?

Mademoiselle Quinault. — Il y avait autour de madame Molière de quoi consoler Molière, une constellation de comédiennes toutes jolies, sinon toutes belles; toutes charmantes, sinon toutes jeunes, témoin ces petits vers du temps où le madrigal prend quelquefois les airs de l'épigramme :

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Les Grâces et les Ris règnent sur son visage,
Elle a l'air tout charmant et l'esprit tout de feu :
Elle avait un mari d'esprit qu'elle aimait peu;
Elle en prend un de chair qu'elle aime davantage.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisque aujourd'hui, malgré les ans,
A peine des charmes naissants
Égalent sa beauté mourante.

MADEMOISELLE LA GRANGE.

Si, n'ayant qu'un amant, on peut passer pour sage,
Elle est assez femme de bien;
Mais elle en aurait davantage
Si l'on voulait l'aimer pour rien.

MADEMOISELLE CHAMPMESLÉ.

A l'amour le plus tendre elle fut destinée,
Qui prit *Racine* dans son cœur;
Mais, par un insigne malheur,
Un *Tonnerre* est venu qui l'a déracinée.

SOPHIE ARNOULD. — Une comédie posthume à l'œuvre de Molière, n'est-ce pas cette aventure qui était comme une épreuve de l'histoire du collier? Ce fut un président de province qui joua le rôle du cardinal de Rohan.

DIDEROT. — Je vais vous lire le récit de la demoiselle Boudin, une comédienne oubliée.

Il y avait à Paris une femme appelée la *Tourelle,* qui ressemblait si parfaitement à madame Molière, qu'il était malaisé de ne s'y pas méprendre. Elle se mêlait de galanterie, mais ne faisait pas grande fortune, ce qui lui donna la pensée, voyant qu'elle ressemblait à madame Molière, de passer pour elle et d'en tirer parti. Cela lui réussit assez bien pendant quelques mois pour l'enhardir à tenter quelque bonne aventure.

Un président de Grenoble, nommé *Lescot,* était amoureux de madame Molière; il ne l'avait vue que sur le théâtre, et cherchait quelqu'un qui l'introduisît chez elle; il employait une autre femme, nommée la *Ledoux,* qui faisait métier d'arranger les personnes, d'aplanir les obstacles, de procurer des occasions. Il lui fit part de son désir et parut prêt à tous les sacrifices. La Ledoux pensa tout de suite à la Tourelle; elle l'envoya chercher, lui proposa de jouer son rôle avec le président, et lui promit un honnête bénéfice. La Tourelle promit, de son côté, qu'elle ferait à leur dupe l'illusion la plus parfaite.

La Ledoux annonça, dès le soir même, au président le succès de sa négociation. Le rendez-vous était convenu, le jour pris, et madame Molière devait se rendre chez elle à telle heure. Jugez de l'empressement du président! jugez de son exactitude! La Tourelle arriva, vêtue simplement et comme une personne qui craignait d'être reconnue; elle imita la toux éternelle de madame Molière et ses airs nonchalants; elle parla de ses vapeurs, des ennuis du théâtre. Elle fit valoir au président la complaisance qu'elle avait eue de venir dans un lieu dont le nom seul lui faisait horreur. Il répondit qu'elle n'avait qu'à prescrire la mesure

de sa reconnaissance, et que tout ce qu'il possédait au monde était d'avance en son pouvoir. La Tourelle fit l'opulente, elle ne demanda qu'un collier pour sa fille; et voilà le président qui la conduit aussitôt sur le quai des Orfévres. Ils entrent chez le joaillier le mieux assorti. La Tourelle répète qu'elle n'acceptera rien qui ne soit d'un prix médiocre. Enchantement du président, de la trouver si noble et si désintéressée.

Les visites continuent : la Tourelle et le président s'y rendent chacun de son côté. Défense à l'amoureux magistrat de lui parler jamais sur le théâtre; ce serait la perdre en la livrant à la malignité de ses compagnes, jalouses de ses succès. Son docile amant lui jura qu'il obéirait, et que, enfermé dans sa loge, il se contenterait d'admirer et d'applaudir. On jouait alors la *Circé* de Thomas Corneille; madame Molière produisait beaucoup d'effet dans le personnage de la magicienne, par l'éclat de ses habits et surtout par une coiffure qui relevait tous ses agréments.

Un jour que le président attendait la Tourelle chez la Ledoux, elle n'y vint pas. Il courut à la Comédie, quoique la Ledoux eût pu faire pour l'en empêcher. La première personne qu'il aperçut sur le théâtre fut madame Molière; il y monta pour lui dire le chagrin qu'il avait eu de ne pas l'avoir vue de l'après-dînée : il se persuadait qu'un petit emportement de passion ne lui déplairait pas. D'abord, il pénétra difficilement jusqu'à l'actrice, que vingt jeunes gens entouraient; seulement, il lui souriait toutes les fois qu'elle tournait la tête de son côté. Comme elle passa près de lui : « Vous n'avez jamais été si belle, lui dit-il, et si je n'étais pas amoureux, je le deviendrais aujourd'hui. »

Madame Molière fit peu d'attention à ce doucereux propos, et le président s'étonna de la froideur avec laquelle son madrigal était reçu. La pièce lui sembla d'une longueur insupportable; à peine finissait-elle, qu'il courut à la loge de madame Molière, qui s'offensa de la liberté que prenait un homme qu'elle n'avait jamais vu. Le président poursuivit sur le même ton et reçut le même accueil. Il crut d'abord que sa maîtresse n'osait parler en présence de la femme de chambre qui la déshabillait; il lui fai-

sait signe de la renvoyer, mais toute sa pantomime n'était pas entendue. « Parlez, monsieur, lui dit-elle enfin d'une voix élevée, parlez! Je ne crois pas avoir rien d'assez mystérieux avec vous pour que toutes ces précautions soient nécessaires. » L'aigreur avec laquelle elle acheva ces mots fit perdre patience au président. « Je concevrais votre procédé, reprit-il, si j'avais fait quelque chose qui pût vous déplaire. Vous me donnez un rendez-vous, vous y manquez; je viens, tout inquiet, en savoir la cause, et vous me traitez comme le plus criminel des hommes! »

Figurez-vous l'étonnement de l'altière comédienne! Plus elle regardait le président, plus elle s'assurait qu'il n'était pas connu d'elle. « Enfin, ajouta-t-il, donnez-moi quelque raison, bonne ou mauvaise. » Sa surprise la rendait muette. Il était consterné. « Mais, dites au moins que vous me connaissez! s'écria-t-il. — Moi, monsieur! moi! je ne sais qui vous êtes. — Ah! Dieu! me méconnaître après tout ce qui s'est passé! Je suis fâché que vous m'obligiez d'éclater et de sortir du respect que j'ai pour toutes les femmes; mais vous êtes indigne qu'on en conserve pour vous. Après m'être venu trouver vingt fois dans un lieu tel que celui où je vous ai vue, il faut que vous soyez la dernière des créatures pour oser me demander si je « vous connais ».

Madame Molière, furieuse, dit à sa femme de chambre d'appeler ses compagnes. « Vous me ferez plaisir, répliqua le président outré; je souhaiterais que tout Paris fût ici, pour rendre votre honte plus solennelle. — Insolent! reprit madame Molière, j'aurai raison de cette infamie! » Dans ce moment, plusieurs comédiennes entrèrent. Madame Molière instruisit les unes de la scène étrange qu'elle venait d'essuyer, tandis que le président faisait aux autres toutes ses confidences, en affirmant que le collier que l'ingrate avait en ce moment même était un de ses présents. Madame Molière s'avança dans l'intention de lui donner un soufflet. Le président, en détournant sa main, se jeta sur le collier et le lui retira violemment (car il croyait que c'était celui dont il avait fait don à la Tourelle). Alors on fit monter la garde; on envoya chercher un commissaire, qui conduisit le président en prison; il en sortit le lendemain sous caution, soutenant tou-

jours qu'il avait le droit de maltraiter et d'outrager une femme dont il était l'amant, et qui poussait l'effronterie jusqu'à nier une liaison dont il avait de bons témoins et qui lui coûtait aussi cher.

Madame Molière fit informer : elle voulut être confrontée devant l'orfévre, se persuadant que cette preuve suffirait pour détruire l'erreur du président; mais l'orfévre la reconnut, ce qui la mit au désespoir. Le bruit courait qu'à la première nouvelle de l'éclat que faisait cette affaire, la Ledoux s'était cachée; l'ordre fut donné de rechercher cette femme : on la trouva. Ses premiers aveux éclaircirent tout le mystère; on se mit à la poursuite de la Tourelle, qui fut prise aussi. Ce fut alors que madame Molière agit et fit agir auprès des juges pour hâter la décision d'un procès qui devait manifester son innocence.

Une sentence du Châtelet du 17 septembre 1675 condamna le président Lescot : 1° à déclarer au greffe, en présence de la dame Molière et de quatre personnes qu'il lui plairait de choisir, que : « Par inadvertance et par méprise, il aurait usé de voies » de fait contre elle, et tenu les discours injurieux mentionnés » au procès, l'ayant prise pour une autre personne, de laquelle » déclaration acte serait délivré par le greffier à ladite Molière; » 2° En deux cents livres de dommages-intérêts; 3° Les deux » femmes, condamnées à la peine du fouet, qu'elles subiraient, » nues, devant la principale porte du Châtelet et devant la maison » de la dame Molière; 4° Bannies de Paris pour trois ans, et con- » damnées de plus en vingt livres d'amende, et cent livres de » dommages-intérêts envers ladite dame Molière. »

Mademoiselle Quinault. — Est-ce tout?

Diderot. — L'appareilleuse subit seule son jugement : Lescot avait fait évader la Tourelle.

Grimm. — Qu'eût dit de tout cela Molière?

Mademoiselle Quinault. — Quand on pense que Molière mourut pour avoir renoué avec sa femme! — l'amour donne la mort, quand la femme ne donne que

son sourire à celui qui donne ses larmes. Molière fut vengé : madame Molière, qui avait eu une cour, — la cour éphémère des comédiennes, — se laissa prendre au trébuchet d'un Léandre suranné, qui se réveilla, le lendemain des noces, métamorphosé en Cassandre.

Sophie Arnould. — Ce jour-là, elle comprit qu'elle avait perdu la baguette des fées : le temps était passé des maléfices amoureux. Il n'y avait plus pour elle de myrtes à cueillir dans les bosquets d'Armide. Le palais de la beauté ne fut bientôt plus qu'une maison vainement recrépite et badigeonnée; les pariétaires de la vieillesse envahirent pour jamais les murs en ruine.

Diderot. — Molière eut une fille qui passa ses jeunes années au couvent. Elle s'appelait Madeleine, sa mère l'ayant mise, en pensant à ses péchés, sous l'invocation d'une sainte repentie. Madame Molière ne voyait guère sa fille, dont la beauté naissante était un outrage à ses grâces perdues.

Voisenon. — Un jour de mélancolie, Chapelle, songeant à son ami Molière, alla visiter sa veuve et rencontra sa fille. « Quel âge avez-vous, ma chère Madeleine? demanda Chapelle en baisant au front la belle enfant. — Quinze ans et demi déjà, répondit-elle en souriant; mais n'en dites rien à ma mère.

Diderot. — Mot charmant, qui appartient à l'œuvre de Molière!

Mademoiselle Quinault. — Que lisez-vous là, Bachaumont?

BACHAUMONT. — Voici des annonces curieuses à la fin du journal.

Vente de meubles, tableaux et effets.

Une Vénus Callipyge, en marbre blanc, représentant mademoiselle Contat, pouvant servir de modèle, si les pieds et les mains étaient du même auteur.

Tableau représentant mademoiselle Colombe en Pomone, grand comme nature; elle est peinte offrant ses péchés au dieu des jardins.

Beau tableau représentant Danaé recevant une pluie d'or dans le tonneau des Danaïdes. S'adresser à mademoiselle Duthé.

Modèle d'antique, d'après mademoiselle Beauvoisin. Cette figure a pu représenter autrefois une jolie nymphe; mais les outrages du temps et des plâtres l'ont presque entièrement défigurée.

Les sept Péchés mortels du Poussin, fameux tableau copié par un bon maître, savoir : l'Avarice, représentée par mademoiselle Aménaïde; la Paresse, par mademoiselle Beaupré; la Colère, par mademoiselle Luzzy; la Luxure, par mademoiselle Laguerre; la Gourmandise, par mademoiselle Urbin; l'Orgueil, par mademoiselle Thevenin; l'Envie, par la demoiselle Dugazon. Ce tableau est frappant pour les ressemblances.

L'art de faire de l'esprit et d'y mêler celui des autres, par mademoiselle Durancé, rue des Deux-Portes, à la Ménagerie.

On voit aussi au même endroit un morceau d'histoire naturelle à vendre ou à troquer : c'est une mâchoire de requin d'une grandeur effroyable, mais les dents parfaitement bien conservées.

SOPHIE ARNOULD, *interrompant Bachaumont.* — Je me reconnais à cette jolie bouche.

BACHAUMONT, *continuant.*

Traité d'ostéologie, ou le Squelette des Grâces, par mademoiselle Guimard, rue de la Planche, à l'Arbre sec.

La demoiselle Balthazar désirerait emprunter six louis; elle donnera son cœur pour les intérêts, et son père et sa mère en nantissement pour le principal.

La dame Vestris prévient le public qu'elle achètera tous les sifflets, à quelque prix qu'ils soient; elle demeure toujours rue du Champ-Plâtreux.

MADEMOISELLE QUINAULT. — Ma chère Sophie, pourquoi n'êtes-vous pas venue hier? nous avions un prince!

SOPHIE ARNOULD. — J'avais un archevêque.

MADEMOISELLE QUINAULT. — Pourquoi faire?

SOPHIE ARNOULD. — Notre salut.

MADEMOISELLE QUINAULT. — Je croyais que c'était fait depuis longtemps.

SOPHIE ARNOULD. — Oui, mais nous rédigions notre bréviaire; sans compter que nous écrivions la *Bibliothèque des dames de la cour*. Cela s'imprime à Amsterdam ou à la Bastille.

MADEMOISELLE QUINAULT. — C'est ennuyeux. Changeons de texte. La Comédie a donc déménagé?

GRIMM. — Oui, elle a passé l'eau, comme l'Académie. *De profundis.*

SOPHIE ARNOULD. — Cela se chante :

Quand il fallut déménager,
Sainval fit la grimace :
« Il faudra pourtant m'arranger,
Dit-elle, en cette place.
Je suis sans fureur;
Mais d'un ton pleureur,
J'aurai tous les apôtres,

TAYLOR INST. OXFORD

Et sans aucun art,
Par un doux regard,
Je ferai peur aux autres.

— C'est très-beau, mais c'est un peu loin,
Dit la dame *Préville*.
Du repos j'ai plutôt besoin,
Que d'un grand domicile. »

Doligny dit d'un ton naïf :
« Adieu la comédie!
Je veux faire un plaisir plus vif,
Et je me congédie.
Mon air de candeur
M'a fait trop d'honneur;
Car ma vertu me pèse;
Je mettrai du moins,
Sans beaucoup de soins,
Tout le monde à son aise.

— Pour moi, dit la dame *Molé*,
Je vis tranquille et sage :
Mon mari s'est encanaillé
Sans quitter son ménage. »

Fannier disait en s'en allant :
« Moi, sans art je sais plaire;
On peut se passer de talent
Quand on est minaudière.
Mon nez retroussé,
Mon maintien pincé,
Ont toujours fait merveille.
Mon ton, mon caquet,
Tout est déjà prêt
Pour quand je serai vieille. »

Contat vit sans aucun souci
Achever l'entreprise :
« Je sais, dit-elle, en tout pays
Vendre ma marchandise.

— Mais, dit la petite *Olivier*,
En moi tout intéresse :
J'ai peur, dans un si grand quartier,
De perdre ma jeunesse.
— Viens vivre avec moi,
J'aurai soin de toi,
S'écria la *Chassaigne ;*
Prends l'air enfantin ;
A mon magasin
Tu serviras d'enseigne.

— Moi, dit la grave *Bellecour*,
Partout je suis contente :
Je dois être chère à la cour,
Car je suis sa servante. »

Mademoiselle Quinault. — Allons, à votre tour, Bachaumont, vous qui mettez la main sur toutes les nouvelles.

Bachaumont, *se rengorgeant.* — Sur toutes les nouvelles à ma main. Je veux finir aujourd'hui par la plus jolie de toutes. Mademoiselle Contat continue à jouer les grandes coquettes et les grandes vertus. Le comte d'Artois lui a dépêché un ambassadeur chargé des présents d'Artaxerxès; mais la farouche Lucrèce a refusé les présents en disant qu'elle trouvait le comte d'Artois fort de son goût, mais qu'elle ne se déciderait à passer

le Rubicon que s'il voulait vivre avec elle. Le comte d'Artois, qui pourrait bien devenir roi de France, n'a pas jugé que celle qui joue de l'éventail à la Comédie française puisse porter assez haut la couronne de reine. Il s'est tourné vers l'Opéra; mais, après quelques jours de désœuvrement, il est revenu à mademoiselle Contat, plus fou que jamais. Cette fois, il n'a pas pris d'ambassadeur; mais mademoiselle Contat lui a dit nettement : « Monseigneur, je ne veux tomber du haut de ma vertu que pour vivre avec vous. — *Je ne sais pas vivre*, a dit le prince. — Eh bien, je vous apprendrai à vivre, monseigneur. — Eh bien, apprenez-moi à vivre. » Et ils sont partis ensemble pour Versailles. Cela devait durer un demi-siècle; mais le lendemain mademoiselle Contat jouait la comédie. A la fin du spectacle, l'ambassadeur était dans la coulisse : « Mademoiselle, ne retournez pas à Versailles; voilà cent cinquante louis de la part du prince. — Vous appelez cela un prince! dit-elle en donnant les cent cinquante louis au moucheur de chandelles. (On ne mouche plus les chandelles, mais il y a toujours un moucheur de chandelles.) Vous direz au comte d'Artois, monsieur l'ambassadeur, que j'ai trois ou quatre amants dont pas un n'oserait m'offrir cent cinquante louis. — Comment! trois ou quatre amants! s'écria l'ambassadeur; il fallait donc me dire cela, nous n'aurions donné que la moitié. »

Diderot. — Quand j'entends de ces histoires-là, comme je pense avec joie à mon quatrième étage, où

madame Diderot me fait des contes de cuisinière et où je fais réciter le catéchisme à ma fille! Ah! mon cher abbé, c'est assez rire comme cela. Nous verrons un nouveau déluge et une nouvelle Église. Allons nous coucher.

Sophie Arnould. — Quand je pense que j'ai deux carrosses qui m'attendent en bas, et que je voudrais en trouver un troisième!

Diderot. — Je suis bien plus heureux que vous, moi qui vais m'en aller à pied.

Mademoiselle Quinault. — Adieu, mes chers bavards. Bachaumont, ne vous en allez pas encore; minuit vient de sonner, je ne m'endors qu'à trois heures, et vous savez, quand je suis seule, comme j'ai peur de moi-même!

Bachaumont. — Vous êtes insatiable comme le sultan des *Mille et une Nuits*.

Mademoiselle Quinault. — Oui, mais par malheur pour vous, je ne suis plus une sultane.

XXII.

SOPHIE ARNOULD.

Le dix-huitième siècle a vu danser en guirlande comme aux bacchanales de belles filles, presque toutes dignes par leur esprit de rappeler les courtisanes de la Grèce. Il s'est trouvé une Aspasie pour donner des leçons de politique, sinon d'éloquence, à Louis XV, lequel n'était pas tout à fait Socrate ni Périclès; une Laïs, une Léontium, une Phryné, une Thaïs, une Thargélie, qui, sous les noms de Du Barry, de Guimard, de Laguerre, de Gaussin, de Sophie Arnould, enchantaient Versailles et Paris, la cour et le théâtre. Et comme dans l'ancienne Grèce Thaïs trouvait son Aristippe, Léontium son Épicure, — je ne parle pas des disciples, — Phryné son Praxitèle, Thargélie son Xerxès; en France, hormis Marion Delorme ou Ninon de Lenclos, la Pompadour ou la Du Barry, toutes ces folles et belles créatures se sont formées sur le théâtre, le théâtre, l'*école des mœurs!*

Sophie Arnould est née à Paris, en plein carnaval de 1740; elle est née en l'ancien hôtel Ponthieu, rue Béthisy, dans la chambre à coucher où fut assassiné l'amiral de Coligny et où mourut la belle duchesse de Montbazon. « Je suis venue au monde par une porte célèbre, » disait Sophie Arnould. Très-jeune encore, son esprit, au souvenir des amours de madame de Montbazon et de M. de Rancé, avait pris une certaine teinte romanesque.

Cet ancien hôtel de Ponthieu était devenu un hôtel garni sous la direction du père et de la mère de Sophie Arnould. Ces braves gens avaient cinq enfants; mais, grâce à leur bonne volonté et aux revenus de l'hôtel, ces enfants furent élevés avec une sollicitude pieuse et touchante. Sophie Arnould eut des maîtres comme une fille de bonne maison : maître de musique, maître de danse, maître de chant. Elle annonça de bonne heure qu'elle chanterait à séduire tout le monde; jamais syrène antique vantée par les poëtes n'eut dans la voix plus de mélodie et de fraîcheur. Sa mère comprit que cette voix était un trésor. « Nous serons riches comme des princes, disait Sophie Arnould encore enfant; une bonne fée est venue à mon berceau, qui m'a douée de la magie de changer au son de ma voix toute chose en or et en diamants; d'autres transforment tout en serpents et en couleuvres; moi, je verserai des flots de perles, de rubis et de topazes. »

Sa mère la conduisit dans quelques communautés religieuses pour chanter les ténèbres. Un jour, au

Val-de-Grâce, la princesse de Modène, qui y faisait sa retraite, ayant entendu la voix charmante de Sophie, lui ordonna de venir en son hôtel. La jeune fille avait déjà de la saillie, elle babillait avec la grâce d'un oiseau; elle acheva de séduire la duchesse, qui lui dit en lui donnant un collier : « Allez, allez, belle fille, vous chantez comme un ange, vous avez plus d'esprit qu'un ange : votre fortune est faite. »

Dès ce jour le nom de Sophie Arnould courut par le monde; on parla de sa grâce, de ses beaux yeux, de ses reparties, mais surtout de sa voix charmeresse. M. de Fondpertuis, intendant des menus plaisirs, vint un jour la prendre dans son carrosse pour la conduire chez madame de Pompadour. « Je vous défends de dire un mot, dit Cotillon II; ne parlez pas, mais chantez. » Sophie chanta, sans se faire prier, des triolets de Philidor; jamais rossignol ne secoua tant de perles, jamais chant printanier ne traversa le bocage avec tant de fraîcheur : c'était la rosée qui brille au matin sous un rayon de soleil. Madame de Pompadour applaudit avec enthousiasme. « Jeune fille, vous ferez quelque jour une charmante princesse. » Madame Arnould, qui était présente, craignant que sa fille ne jouât un trop grand rôle ici-bas, répondit à la marquise : « Je ne sais, madame, comment vous l'entendez. Ma fille n'a point assez de fortune pour épouser un prince; d'un autre côté, elle est trop bien élevée pour devenir une princesse de théâtre. »

Cependant, dès ce jour, Sophie Arnould fut dans le

chemin de l'Opéra. Pour ne pas effrayer la mère, on lui dit d'abord que sa fille n'était inscrite que pour la musique du roi; mais bientôt Francœur, surintendant de la musique sous Louis XV, sollicita Sophie d'entrer à l'Opéra, lui disant qu'elle se devait à la France comme au roi, que tous les cœurs du royaume battraient de plaisir à son chant divin. « Aller à l'Opéra, dit-elle, c'est aller au diable; mais enfin c'est ma destinée. » Nous sommes tous ainsi : nous mettons nos torts, quels qu'ils soient, sur le compte de la destinée. Madame Arnould voulut résister de tout son pouvoir maternel. « Ce n'est point à l'Opéra, c'est au couvent que vous irez, » dit-elle à Sophie en l'enfermant dans sa chambre. Heureusement pour le diable, que le roi de France daignait alors se mêler des plaisirs du public; il signa l'ordre de conduire Sophie à l'Opéra par autorité de justice. La pauvre mère ne désespéra point encore de sauver cette vertu déjà si apprivoisée : elle veilla sur sa fille avec la plus grande sollicitude; elle l'accompagnait à l'Opéra jusque dans les coulisses; les roués de 1757 avaient beau papillonner autour de la chanteuse, ils n'obtenaient pour toute faveur qu'un regard foudroyant de la mère.

Sophie Arnould débuta à dix-sept ans. Voici comment un gazetier du temps raconte son apparition à l'Opéra : « C'est la comédienne la plus naturelle, la plus onctueuse, la plus charmante qu'on ait encore vue. Elle n'est pas belle, mais elle a tous les attraits de la beauté. Celle-là n'a pas été gâtée par les maîtres,

elle est sortie telle qu'elle est des mains de la nature; aussi son début a été un triomphe. » Le gazetier se trompait : Sophie Arnould avait eu des maîtres; elle en prit d'autres encore. Mademoiselle Fel lui enseigna l'art du chant, mademoiselle Clairon lui enseigna l'art de la comédie.

Quinze jours après son début, Sophie Arnould était adorée de tout Paris; quand elle devait paraître sur la scène, l'Opéra était envahi. « Je doute, disait Fréron, qu'on se donne tant de peine pour entrer au paradis. » Tous les gentilshommes du temps se disputaient la gloire de jeter, à son passage dans la coulisse, des bouquets à ses pieds. Elle passait avec nonchalance, comme si elle eût déjà été habituée à ne marcher que sur des roses. Madame Arnould, qui était elle-même une femme d'esprit, disait à ces charmants importuns : « Ne jetez donc pas des épines sur son chemin. » Mais la mère eut beau faire, elle eut beau ouvrir de grands yeux, l'Amour, qui ne voit goutte, se glissa entre elle et sa fille. Parmi les jeunes seigneurs qui s'obstinaient à folâtrer sur les pas de Sophie, le comte de Lauraguais était le plus amoureux; il voulut que la victoire fût à lui. Il tenta d'abord d'enlever la belle dans la coulisse; cette première tentative échoua. Comme il avait de l'esprit et qu'il aimait les aventures, il imagina un moyen plus théâtral. Un soir qu'il soupait avec ses amis, il leur déclara qu'avant quinze jours madame Arnould ne conduirait plus sa fille à l'Opéra. Le lendemain, un jeune poëte de province débarqua sous le

nom de Dorval à l'hôtel de Ponthieu. Ses bonnes façons et son air timide frappèrent madame Arnould; il lui raconta, d'un grand air de naïveté, le but de son voyage : il avait laissé en Normandie une mère « qui vous ressemble, madame, » et une sœur « qui ressemble à mademoiselle Sophie, » pour venir chercher fortune à Paris dans les lettres. « Pauvre enfant! s'écria madame Arnould, que n'êtes-vous resté là-bas auprès de votre mère et de votre sœur! — Ne désespérez pas encore, reprit Dorval; j'ai là une tragédie digne d'être jouée par Lekain et Clairon. Ah! que de nuits j'ai passées avec délices autour de cette œuvre de mes vingt ans! Il faut bien vous le dire, madame, ce n'était pas seulement la gloire qui me souriait, c'était aussi l'amour. » Tout en parlant ainsi, Dorval jetait un regard de serpent à Sophie, qui écoutait avec la curiosité du cœur. « Oui, madame, il y a dans mon pays une belle fille brune, maligne, enjouée, faite par l'amour et pour l'amour; je l'aime à la folie. — C'est là une belle folie, murmura la chanteuse, séduite par l'air passionné du nouveau débarqué. — Une belle folie, dit la mère en prenant sa mine sévère; ma fille, je ne vous conseille pas d'y tomber. Pour vous, monsieur, vous êtes bien à plaindre de venir chercher fortune à Paris en compagnie de la poésie et de l'amour : amoureux et poëte, c'est être ruiné deux fois. — Je ne suis pas de votre avis, dit Dorval en regardant Sophie avec passion; n'ai-je pas tous les trésors du cœur sous la main? — C'est assez déraisonner pour

aujourd'hui, interrompit madame Arnould, M. Dorval, d'ailleurs, est sans doute fatigué. Voici la clef de sa chambre. — Hélas! pensa Sophie, qui aimait déjà à jouer sur les mots, il emporte la clef de mon cœur. »

L'amour est éternellement condamné à jouer la comédie, à rechercher les masques, les surprises, les mensonges. L'amour qui va droit devant soi, sur la grande route commune, n'arrive jamais : il meurt à moitié chemin; mais l'amour qui va par les sentiers couverts ne manque jamais son coup : il surprend, et c'est fini. Les femmes cherchent autre chose que de l'amour dans le cœur des hommes, elles y cherchent de l'esprit. Elles tiennent toujours compte du roman qu'on prépare pour les vaincre; car, pour elles, l'amour est un roman : plus il est embrouillé, plus il les séduit. Le comte de Lauraguais connaissait bien les femmes. Débarquer de Normandie en poëte naïf et spirituel, qui vient chercher la gloire à Paris pour en couronner sa maîtresse, n'était-ce pas débarquer en vrai don Juan auprès d'une comédienne qui voulait d'abord donner son cœur? Il faut le dire à la louange de Sophie Arnould, elle ne remarqua pas le comte de Lauraguais dans les coulisses de l'Opéra, où il arrivait toujours avec le fracas d'un prince héréditaire; elle aima du premier coup Dorval, qui lui apparaissait dans le triste équipage d'un poëte de province.

La conquête fut rapide; au bout d'une semaine, le poëte Dorval enlevait Sophie de l'hôtel de Ponthieu. Jamais enlèvement ne fut plus doux et plus passionné :

il la porta dans ses bras une demi-heure durant. Il avait donné rendez-vous à son laquais; mais cet homme s'était trompé de rue. Un demi-siècle après, devenu pair de France et duc de Brancas, le comte de Lauraguais racontait, avec tout le feu de la jeunesse, cet enlèvement romanesque : « C'était Psyché, j'étais Zéphire; j'avais des ailes, les ailes de l'Amour. Pauvre tourterelle effarée! elle était si légère sur mon cœur, que je craignais de la voir s'envoler. » Elle se mit à pleurer. « Que dira ma mère? — J'ai pour vous une belle rivière de diamants. — Ma pauvre mère! — J'ai aussi un collier de perles fines. — Qui la consolera? — A propos, j'oubliais de vous dire que j'ai loué pour vous un petit hôtel, un peu mieux garni que celui de Ponthieu. » A cet instant, le comte retrouva son carrosse. Le reste va sans dire : voilà pourquoi je ne le dis pas.

Cet événement mit en émoi la cour et la ville; on plaignit à la fois madame de Lauraguais et Sophie Arnould. On sait que le comte de Lauraguais se moquait de l'opinion comme d'une belle fille en carnaval qui change tous les jours de déguisements. Sophie était déjà à la mode dans le monde des passions profanes. Sa renommée resplendit d'un vif éclat; on ne l'avait comparée qu'à Orphée, on la compara à Sapho et à Ninon. Comme elle avait de l'à-propos, une grande liberté d'esprit, des grâces folâtres dans le langage, il fut bientôt décidé qu'elle avait recueilli l'héritage de Fontenelle et de Piron; chacune de ses reparties passa

de bouche en bouche depuis Versailles jusqu'à la Courtille. Elle fut célébrée par toute la pléiade des poëtes gazouilleurs du temps. Ce ne fut pas tout pour sa gloire : l'Encyclopédie se donna rendez-vous chez elle pour faire de la philosophie en toute liberté; il faut dire qu'on soupait chez Sophie Arnould mieux que partout ailleurs. Toute fière de ses succès du monde, elle n'oubliait pas l'Opéra, le vrai théâtre de sa gloire; elle chantait toujours d'une voix fraîche et mélodieuse; elle jouait, en outre, avec toute la grâce et tout le sentiment d'une grande comédienne. Garrick, dans son voyage à Paris, déclara que mademoiselle Arnould était la seule actrice de l'Opéra qui frappât ses yeux et son cœur.

Malgré toutes les remontrances de la cour, le comte de Lauraguais continuait à vivre avec elle sous le même toit. Madame de Lauraguais, qui était le modèle des femmes sacrifiées, vendait ses diamants pour que son mari fît honneur à sa maison; mais Dieu sait les diamants qu'il aurait fallu vendre pour soutenir longtemps le luxe de Sophie Arnould! Son hôtel était un palais, son salon un musée, sa toilette une féerie. Au milieu de cette vie si folle et si fastueuse, le croira-t-on? le comte de Lauraguais et mademoiselle Arnould s'aimaient toujours de l'amour le plus tendre.

Quatre années se passèrent ainsi, à la grande surprise des amis du comte et des amies de la chanteuse. Jamais pareil amour ne s'était allumé sur les planches de l'Opéra. Sophie Arnould, on le devine, s'ennuya la

première; pendant une absence du comte, elle décida qu'il était temps de rompre. Elle ne voulut rien garder de lui; elle fit atteler le carrosse, y mit ses bijoux, ses dentelles, ses lettres, tout ce qui lui rappelait son bonheur avec lui : « Va, dit-elle à son laquais, conduis ce carrosse chez madame de Lauraguais; tout ce qui est dedans lui appartient. » Comme le laquais s'en allait, elle le rappela : « Attends, j'oubliais une chose importante. » Elle appela ses femmes : « Qu'on m'apporte les deux enfants du comte. Ils sont bien à lui, » dit-elle en se promenant. On apporta les deux enfants, l'un encore au berceau, l'autre bégayant à peine. Elle les embrassa et leur dit adieu. « Tiens, La Prairie, porte ces enfants dans le carrosse, et mène-les avec tout le reste. » La Prairie obéit sans mot dire, alla tout droit à l'hôtel de Lauraguais, où la comtesse était seule. La pauvre femme accepta les enfants et renvoya les bijoux. On a souvent médit des femmes du dix-huitième siècle; ce trait ne doit-il pas en absoudre beaucoup? N'y a-t-il pas bien des femmes aujourd'hui qui garderaient les bijoux et renverraient les enfants?

Là ne finit point l'amour des deux amants. Après quelques infidélités, ils en revinrent au même point. Le scandale avait été grand dans Paris; il fut plus grand encore à la nouvelle de ce raccommodement. Le comte fit plusieurs voyages; il est entendu que pendant ces absences Sophie Arnould laissa voyager son cœur. « Ah! cruelle, lui dit le comte au retour, vous avez voyagé plus loin que moi. — Pierre qui

roule n'amasse pas de mousse, répondit-elle; mais, hélas! mon cœur a amassé bien de l'ennui. Le prince d'Hénin me fera mourir avec ses bouquets, ses madrigaux et ses écus : c'est une vraie pluie d'amour. — Attendez, lui dit le comte, je vais vous délivrer d'un prince si ennuyeux. » Le même jour, 11 février 1774, il assemble quatre docteurs de la Faculté de Paris. « C'est une question importante, leur dit-il gravement : il faut savoir si l'on peut mourir d'ennui. » Après de mûres réflexions, les quatre docteurs se déclarèrent pour l'affirmative. Ils motivèrent leur jugement dans un long préambule; après quoi ils signèrent de la meilleure foi du monde. « Et le remède? » demanda le comte. Ils décidèrent qu'il fallait distraire le malade, changer son horizon et le délivrer des gens qui l'entouraient. Cette pièce en main, le comte s'en va droit chez un commissaire porter plainte contre le prince d'Hénin, sous prétexte qu'il obsédait mademoiselle Arnould au point de la faire mourir d'ennui. « Je requiers, en conséquence, qu'il soit enjoint au prince de s'abstenir de toute visite chez la chanteuse, jusqu'à ce qu'elle soit hors de la maladie d'ennui dont elle est atteinte, maladie qui la tuerait, selon la décision de la Faculté, ce qui serait un malheur public et un malheur privé. » On devine que cette plaisanterie se termina par un duel. Le prince et le comte se battirent si bien, ou si mal, que, le soir même du duel, ils se rencontrèrent ensemble chez Sophie Arnould.

Peu de temps avant la Révolution, elle quitta le

théâtre, les passions de l'Opéra et les passions du monde, pour se retirer à la campagne. Elle imita Voltaire, Choiseul, Boufflers; elle se passionna pour l'agriculture comme la reine Marie-Antoinette; elle eut des vaches et des moutons; elle fit du beurre et du fromage; elle fana son foin et cueillit ses pois.

En pleine Révolution, elle vendit sa petite terre pour acheter à Luzarches la maison des pénitents du tiers ordre de Saint-François. Comme elle avait toujours de l'esprit, elle fit graver cette inscription sur la porte : *Ite, missa est.* Elle s'occupa de sa mort et de son salut. Cette femme, qui avait, comme Madeleine, jeté son cœur à tous les vents printaniers, profané son âme dans toutes les folles amours, se prépara à la mort avec une certaine volupté claustrale. Au bout du parc, dans le couvent en ruine, elle disposa son tombeau et fit inscrire sur la pierre ce verset de l'Écriture :

Multa remittuntur ei peccata, quia dilexit multum.

Le croirait-on? les sans-culottes de Luzarches vinrent la troubler dans sa retraite, la prenant pour une religieuse et pour une ci-devant. Ils firent un matin une visite domiciliaire dans la maison des pénitents. « Mes amis, leur dit-elle, je suis née femme libre, j'ai toujours été une citoyenne très-active, et je connais par cœur les droits de l'homme. » Les sans-culottes ne voulaient pas la croire sur parole; ils allaient la mener en prison, lorsqu'un d'eux aperçut sur une console un buste de marbre : c'était Sophie Arnould dans le rôle

d'Iphigénie. Cet homme, trompé sans doute par l'écharpe de la prêtresse, s'imagina que c'était le buste de Marat : « C'est une bonne citoyenne, » dit-il en saluant le marbre.

Il restait alors à Sophie Arnould trente mille livres de rente et des amis sans nombre. En moins de deux ans, elle perdit sa fortune et ses amis. Elle revint à Paris avec quelques débris sauvés du naufrage; un mauvais avocat, qui gouvernait son bien, acheva de la ruiner. Elle tomba donc dans une misère absolue et dans une solitude profonde. Elle alla vainement frapper à la porte de tous ceux qui l'avaient aimée; elle frappa à bien des portes, mais c'était frapper sur la pierre des tombeaux : ceux qui l'avaient aimée n'étaient plus là. La prison, l'exil, l'échafaud, les avaient dispersés pour jamais. Elle fut réduite à aller demander assistance chez un perruquier qui l'avait coiffée en ses beaux jours. Cet homme demeurait dans la rue du Petit-Lion; il lui donna asile, mais dans un triste réduit sans lumière et sans cheminée, où la pauvre femme grelottait et s'éteignait. Elle payait cher les grandeurs passées; certes, Madeleine ne traversa pas une pénitence si austère. Cependant elle chantait encore. « On a entendu, dit un journal, mêlée aux concerts mystérieux des obscurs théophilanthropes, cette voix qui tonnait dans *Armide* et qui soupirait dans *Psyché;* on a gémi en pensant à l'incertitude des événements et aux mystères de la fatalité. »

Un jour qu'elle était, comme de coutume, seule

dans sa chambre, grelottant sans se plaindre, ne désespérant pas de son étoile, rebâtissant pour la millième fois le château écroulé des fêtes de sa vie, le perruquier entra chez elle. « Eh bien, lui dit-elle avec humeur, est-ce qu'on entre ainsi sans se faire annoncer? — Il est bien l'heure de plaisanter! dit le perruquier d'un air fâcheux : savez-vous ce qui m'arrive? Décidément, on prend ma perruque pour une enseigne d'auberge; le comte de T... est descendu chez moi. — Le pauvre homme! s'écria Sophie Arnould. — Il arrive incognito d'Allemagne, sans un sou vaillant. Dieu merci! si tous les gens que j'ai coiffés viennent me demander un gîte et du pain, me voilà bien loti! »

Sophie Arnould descendit dans la boutique. « C'est toi! s'écria le comte de T... en se jetant à son cou. — En vérité, dit-elle, il me semble que je lis un roman. L'exil est donc bien dur, que vous vous résigniez à venir dans cette ville toute sanglante où vous n'avez plus d'amis? Croyez-moi, vous allez être plus exilé à Paris que chez le roi de Prusse. — Qu'importe? dit le comte de T...; n'ai-je pas trouvé un cœur qui se souvient de moi? » Ils s'embrassèrent encore et jurèrent de ne pas se séparer. Le perruquier logea son nouvel hôte dans un galetas du cinquième étage. Dès que le jour était venu, Sophie Arnould montait chez lui avec une tasse de café à la main; ils partageaient fraternellement : après quoi ils devisaient du temps passé, pour oublier un peu les angoisses du présent. A l'heure du dîner, le perruquier les priait de des-

cendre dans l'arrière-boutique, où l'on dînait tant bien que mal à la même table. « Je n'ai qu'une table et qu'une soupière, disait ce brave homme, sans quoi je ne prendrais pas la liberté de dîner avec vous; mais, ajouta-t-il avec un certain air malin, autre temps, autres mœurs. »

Il y aurait un curieux chapitre à faire sur cet intérieur de perruquier hébergeant des hôtes illustres. Il y aurait à recueillir plus d'un mot spirituel, plus d'une pensée philosophique, plus d'un tableau profondément humain. Il est bien regrettable que Sophie Arnould, qui écrivait des lettres charmantes, n'ait pas raconté en détail son séjour dans la rue du Petit-Lion. On ne sait ce que devint le comte de T..., je n'ai même pu découvrir son vrai nom. Les mémoires disent qu'il avait été dans sa jeunesse « un des plus jolis grappilleurs des espaliers de l'Opéra ».

Sophie Arnould retrouva son étoile avant de mourir. Fouché l'avait aimée; devenu ministre en 1798, il reçut un matin en audience extraordinaire une femme qui disait avoir de précieuses confidences à lui faire touchant la sûreté de l'État. Il reconnut Sophie Arnould; il écouta son histoire avec émotion et décida, séance tenante, qu'une femme qui avait enchanté par sa voix et par ses yeux tous les cœurs pendant plus de vingt ans, avait droit à une récompense nationale; en conséquence, il signa le brevet d'une pension de vingt-quatre mille livres, et ordonna qu'un appartement lui fût donné à l'hôtel d'Angevilliers. Sophie Arnould,

qui, la veille, n'avait plus un seul ami, en vit venir un grand nombre à son hôtel. Tous les poëtes du temps, qui étaient de mauvais poëtes, tous les comédiens, tous les habitués du Caveau, se réunirent chez elle comme dans un autre hôtel de Rambouillet. Seulement, au lieu des préciosités du beau langage, on y répandait à pleins verres la gaieté gauloise.

On pourrait, à l'exemple des biographies, citer quelques beaux mots de Sophie Arnould; mais cet esprit n'a pas cours aujourd'hui parmi les honnêtes gens : c'est de l'esprit entre deux vins et entre deux amours *.

Elle a eu pour amants Rulhières et Beaumarchais; on l'accuse d'avoir souvent emprunté de l'esprit à ses amants : pourquoi n'accuse-t-on pas aussi ses amants d'avoir quelquefois fait la roue avec son esprit?

En 1802, dans la même saison, on enterra sans bruit, sans éclat, sans pompe, trois femmes qui, durant près d'un demi-siècle, avaient rempli la France de l'éclat de leur beauté, du bruit de leur talent, des pompes de leurs amours : Sophie Arnould, mademoiselle Clairon et mademoiselle Dumesnil.

Sophie Arnould, se confessant à l'heure de la mort,

* Parmi les mots qu'on peut citer à la gloire de cet esprit si gai, si franc et si original, n'oublions pas celui-ci. Mademoiselle Guimard avait écrit à Sophie Arnould une lettre d'injures où celle-ci était accusée d'avoir commis sept fois par jour les sept péchés capitaux; elle répliqua ainsi : *Fait double entre nous.* Et elle signa.

raconta au curé de Saint-Germain l'Auxerrois toutes ses passions profanes. Comme elle lui parlait des fureurs jalouses du comte de Lauraguais, celui qu'elle avait le plus aimé, le curé lui dit : « Ma pauvre fille, quels mauvais temps vous avez traversés ! » Elle s'écria avec des larmes dans les yeux : « Ah ! c'était le bon temps ! j'étais si malheureuse ! » Ce trait de cœur, dont un poëte a fait un beau vers sans se donner beaucoup de peine, me console de tous les traits d'esprit de Sophie Arnould.

XXIII.

MADEMOISELLE LANGE.

Mademoiselle Lange, ce beau démon, comme on disait par antiphrase, donna son cœur à M. Hoppe, ce banquier hollandais qui posséda encore plus de cœurs que de millions, — on ne sait pas à quel prix. — Par exemple, le cœur de mademoiselle Lange lui avait coûté un hôtel rue Saint-Georges, le château de Montalais, un carrosse à deux chevaux, et de quoi habiller cent fois la pudeur de mademoiselle Lange. Chose étrange, quand il changea de culte, elle faillit mourir de chagrin; elle se fit peindre en Ariane abandonnée, les épaules à demi couvertes par une peau de tigre; un vaisseau fuyant à l'horizon emporte l'infidèle avec une autre maîtresse; sur un rocher désert on lit une inscription tragique où la belle abandonnée menace de finir sa vie.

Mais, de même que la véritable Ariane fut consolée

par Bacchus, l'Ariane de la Comédie française sécha ses larmes dans un autre amour. — Et quel amour! — un amour légitime : c'est ici que commence la comédie.

M. Simons était banquier et carrossier à Bruxelles, il avait permis à son fils de venir à Paris se former aux belles manières; M. Simons fils pensa qu'il fallait chercher les belles manières à l'Opéra et à la Comédie française. Il ne fit qu'une pointe à l'Opéra; mais il déclara qu'il voulait vivre et mourir à la Comédie française aux pieds de mademoiselle Lange. Il tomba amoureux comme un Flamand, amoureux jusqu'aux larmes, jusqu'au désespoir, jusqu'à la folie; car mademoiselle Lange, son idole, lui déclara qu'elle n'écouterait ses serments que sur l'autel de l'hyménée. Lettre du fils à son père : « Mon père, le croiras-tu? à Paris, ce pays du démon, j'ai rencontré un ange, et c'est une comédienne, et je veux l'épouser, et si tu me refuses ton consentement, je me jette du haut des tours de Notre-Dame; et ce n'est pas tout : mademoiselle Lange ira mourir de chagrin dans un couvent. »

L'amoureux avait écrit quatre pages sur ce ton : M. Simons père jugea que son fils était quatre fois fou. Il accourut à Paris, non pas précisément pour le conduire à Charenton, mais pour l'empêcher à tout prix de tomber dans cet abîme plein de ténèbres qui s'appelle une comédienne.

M. Simons père descendit chez M. Simons fils, mais il n'y trouva que le portrait de mademoiselle Lange.

Quelle que fût sa colère, il ne put s'empêcher de la trouver jolie. Une idée subite lui monta au front : « Si je l'enlevais à mon fils? » dit-il en prenant un air de vainqueur. Mais le miroir voisin lui donna le conseil de ne plus se hasarder dans les jardins d'Armide. « Non, reprit-il; il est plus sage d'aller trouver cette ingénue et de lui acheter pour quelques poignées d'or la liberté de mon fils. » Et le voilà parti. Il arrive à la porte de mademoiselle Lange, il sonne avec émotion, on l'introduit dans un salon du plus haut style. M. Simons fils se jette dans les bras de M. Simons père : « Je ne t'embrasserai que sur la route de Bruxelles! » Mademoiselle Lange fait son entrée, une véritable entrée en scène. « Monsieur, votre fils vous aime tant, que vous l'embrasserez sous mes yeux! — De beaux yeux! s'écrie le père, mais je n'en ferai rien. Mon fils est un maître fou. »

M. Simons père s'embarqua sur la mer orageuse des malédictions et des phrases éloquentes. Survint à propos Julie Candeille, surnommée *la Belle fermière*, une comédienne doublée d'un bas bleu. Julie Candeille fit encore de plus belles phrases que M. Simons père, et elle lui prouva que la sagesse des nations voulait que M. Simons fils épousât mademoiselle Lange.

M. Simons père était subjugué par le beau style et la belle bouche de mademoiselle Julie Candeille. Il se rappelait involontairement ces princesses des contes de fées dont toutes les paroles se changent en perles fines. « Mademoiselle, dit-il tout à coup, vous qui

prêchez si bien le mariage, croyez-vous qu'il fasse le bonheur? — Peut-être, répondit Julie Candeille; jusqu'ici je n'ai jamais trouvé le bonheur, et je crois que c'est parce que je ne suis pas mariée. — Pas du tout? dit malicieusement M. Simons père. — Pas du tout! » Et mademoiselle Candeille raconta son histoire avec tout l'esprit d'une femme qui fait sa confession tout haut. « En vérité, s'écria M. Simons, je ne m'y reconnais plus; dans quel pays suis-je donc? Cette Comédie française est donc l'école des mœurs! » Il se leva et prit galamment la main de mademoiselle Candeille. « Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour M. Simons père; si vous daignez ne pas me la refuser, je ferai un pas de plus, et j'aurai l'honneur d'aller en votre compagnie demander à mademoiselle Lange sa main pour M. Simons fils. »

Jamais un mariage ne s'était présenté ainsi à brûle-pourpoint et à brûle-jupon; mademoiselle Candeille croyait rêver ou jouer un rôle; elle ne répondait pas et regardait tour à tour M. Simons père, M. Simons fils et mademoiselle Lange, quand celle-ci se jeta dans ses bras avec une émotion vraie ou bien feinte : « Oh! ma chère Julie, si ce n'est pas pour ton bonheur, que ce soit pour le mien! »

Les femmes de théâtre ont tant l'habitude de se marier à la fin de la comédie, qu'il leur arrive souvent de se marier pour tout de bon sans y regarder à deux fois.

Mademoiselle Julie Candeille se décida à devenir

madame Simons, sans même savoir qu'elle épousait la fortune en personne.

Les deux mariages se firent le même jour — 11 février 1789; — ce n'était pas la première fois qu'on voyait cela à la Comédie française, mais jusque-là cela s'était passé sur la scène. Andrieux, qui fut de la double noce, voulut immortaliser cette belle action dans une comédie qui s'appelle : *la Comédienne*. Il ne manqua à Andrieux que d'avoir de l'esprit, de la gaieté et de la poésie.

Qui eût dit cependant à mademoiselle Candeille, quand la première fois elle vit son mari remuer des millions, qu'il la condamnerait presque à mourir de faim, et qu'il ne vivrait, lui, que des droits d'auteur de Julie Candeille? Les faillites de l'émigration ruinèrent cette maison de banque qui ne roulait que sur des carrosses et qui, dans un temps où les carrosses étaient proscrits, ne pouvait plus faire son chemin. Pendant plus de vingt ans la pauvre femme s'épuisa dans le travail et dans le dévouement; son mari était devenu fou; son père, un vieux musicien, ne vivait que de l'argent de sa fille. Aussi le travail nocturne la blanchit avant l'âge. Elle eut enfin le bonheur de perdre son mari, et comme elle ne désespérait pas du mariage, elle épousa en secondes noces un homme qui avait quelque bien. Cette autre aventure se passait en 1822. Depuis on entendit à peine parler d'elle, il se pourrait bien qu'à l'heure où j'écris elle vécût encore dans quelque maison perdue du Marais ou dans quelque

village où elle aura cherché les mœurs de l'âge d'or de *la Belle fermière.*

Mademoiselle Lange perdit aussi son mari : je ne dirai pas que ce fut un bonheur, quoiqu'elle le perdit le jour où il fut ruiné : mademoiselle Lange avait de meilleurs sentiments. Elle eût sans reproche partagé avec lui la fortune d'ancienne date qui lui restait de M. Hoppe; mais la mort ne le voulut pas. Mademoiselle Lange trouva que se marier une fois, c'était assez de bonheur comme cela : elle résista vaillamment à tous les adorateurs qui voulaient succéder à M. Simons fils. Elle s'accoutuma à son veuvage avec une douce mélancolie; elle s'était réfugiée à Florence, où, comme plus tard madame Alexandre Dumas, elle prenait rang dans le beau monde, ce beau monde de Florence qui serait un peu le demi-monde dans le faubourg Saint-Germain.

Il y a toute une histoire à propos d'un portrait, pour expliquer pourquoi mademoiselle Lange s'était « expatriée ».

Après son mariage elle voulut se faire peindre, pour remplacer le portrait d'Ariane abandonnée qui n'était pas tout à fait du goût de son mari. Elle appela Girodet, qui lui conseilla de poser en vestale. « Non, dit-elle, en honnête femme. » C'était le temps de la vertu. Girodet eut beau dire, il lui fallut peindre madame Simons tout habillée en mère de famille. Aussi fit-il un portrait si vertueux — sans grâce et sans couleur, — que mademoiselle Lange ne voulut pas se reconnaître. « Ce n'est pas le portrait de mademoiselle

Lange, mais c'est le portrait de madame Simons, » disait Girodet. Mademoiselle Lange refusa le portrait. Girodet furieux se vengea cruellement. Il remania le portrait, et tout en gardant la figure, il peignit une Danaé sous une pluie de gros sous qui parsemaient sa couche. Il y ajouta ensuite des accessoires et des emblèmes grotesques, qui étaient autant d'allusions contre la femme et le mari. Danaé recevait la pluie de monnaie dans une écharpe tenue par l'Amour. En face d'elle, l'aigle de Jupiter était figuré par un dindon qui était orné d'une queue de paon. A ses pieds, un rouleau portait ces mots : *Asinaria comœdia Plauti.* On voyait grimacer sous le lit la face d'un satyre, orné de cornes immenses, sur le front duquel se promenait un escargot et dont l'œil était bouché par une pièce d'or. Enfin, aux quatre coins du tableau, étaient placés quatre petits médaillons, peints en camaïeu, avec des devises latines. Dans le premier on voyait une femme qui se terminait en queue de poisson, avec l'épitaphe : *Mulier formosa superne desinit in piscem;* dans le deuxième, une femme montée sur un dindon : *Risum teneatis, amici;* dans le troisième, une cassette remplie d'or : *Trahit sua quemque voluptas;* dans le dernier, un âne à longues oreilles : *Nec pluribus impar.* Ce scandaleux tableau, indigne du peintre, ne resta guère que vingt-quatre heures au Salon de 1799 : ce fut plus qu'il n'en fallait pour faire beaucoup de bruit; les journaux s'emparèrent de la satire, et le poëte de Guerle le mit en vers dans un conte allégorique inti-

tulé : *Stratonice et son peintre, conte qui n'en est pas un* *.

Mademoiselle Lange, qui se croyait considérée comme la plus vertueuse femme de la nation, s'enfuit en Italie pour oublier et se faire oublier. Elles sont toutes ainsi ces pauvres réhabilitées, toujours repentantes et jamais pardonnées. Mademoiselle Lange prit pied à Florence, un pays hospitalier aux femmes légères si elles sont belles. La comédienne retrouva une cour et ne regretta pas le théâtre de ses triomphes.

Elle eut un jour la curiosité de revenir en France. Elle craignait toujours qu'on ne se rappelât l'histoire de la Danaé. Pauvre oubliée! on ne se rappelait plus ni son nom ni sa figure. Elle alla au Théâtre-Français et n'y reconnut personne, hormis Corneille et Molière, car elle vit jouer *Polyeucte* et *le Misanthrope*.

* A la fin de février 1851, ce tableau a été vendu à l'hôtel des commissaires-priseurs pour 2,700 francs. C'est une curiosité payée un peu cher. Il y a d'autres portraits de mademoiselle Lange. Celui que mademoiselle Louise Fitzjames a donné à la Comédie française provenait du cabinet du baron de Cypièves. Le nom du peintre n'est pas indiqué au catalogue. Bien que ce fût un connaisseur distingué, M. de Cypièves n'osa pas se décider sur l'auteur de ce portrait; quelques amateurs l'ont attribué à Coypel, mort avant la naissance de mademoiselle Lange; d'autres ont parlé de Greuze ou de Vien, le soleil et la lune.

Un portrait de sa sœur, qui a été danseuse à l'Opéra, appartient aujourd'hui à mademoiselle Louise Fitzjames. C'est un chef-d'œuvre de Valin, peint dans le temps où on l'a proclamé rival de Greuze et de Prudhon.

Elle se trouvait heureuse de traverser Paris comme une étrangère, — ce Paris qui ne sait plus la veille, qui ne s'inquiète jamais des vieilles lunes, qui n'adore que les étoiles du lendemain, — quand tout à coup elle vit à la porte d'un marchand d'estampes une gravure à deux teintes d'après l'odieuse Danaé de Girodet. « Ce portrait me fera mourir de chagrin! » dit mademoiselle Lange. Et elle repartit pour Florence sans retourner la tête une seule fois.

Elle mourut peut-être de chagrin, mais elle avait soixante ans et ressemblait à un tonneau, — elle qui avait inspiré ces vers :

> Lange, c'est l'ange aux ailes de colombe,
> Qui toujours monte et qui jamais ne tombe.

Ce fut en l'an de grâce 1825 que cet ange s'envola au ciel du haut de son tonneau.

Mademoiselle Lange a passé au théâtre comme un rayon de jeunesse. On n'y avait jamais vu si adorable ingénue; elle avait le charme sans le savoir; sa voix était une symphonie, et son air simple ne masquait qu'à demi toutes les malices de la fille d'Ève. De l'ingénue à l'amoureuse il n'y a qu'un baiser. Elle joua les amoureuses avec la grâce fondante et la volupté intime des déesses de Prudhon.

CAMÉES

PROFILS ET SILHOUETTES.

DICTIONNAIRE HUMORISTIQUE

DES PRINCESSES ET DÉESSES.

I.

COMÉDIE FRANÇAISE.

MADEMOISELLE AUBERT.

Je ne parle pas ici des « merveilles de nos jours ». Peut-être ai-je vu de trop près, pour les connaître, les comédiennes, les cantatrices et les Terpsichores du dix-neuvième siècle, peut-être ai-je peur de ne pas les portraicturer avec tout le respect qui leur est dû. Qui ne sait qu'aujourd'hui le théâtre est l'école des mœurs, que ces dames et ces demoiselles filent de la laine à leur temps perdu, ou font de la tapisserie quand Ulysse court les provinces? Je laisse à d'autres le pieux travail de peindre en pied ces hautes vertus qui vont jouer les amoureuses en parapluie.

Je commence à la troupe de Molière, et je finis à celle de Beaumarchais; dans l'ordre de l'alphabet, mais dans le désordre des dates.

Mademoiselle Aubert, dont on ne sait ni le commencement ni la fin, débuta trois fois à la Comédie française, en 1712 par le rôle de Cléopâtre, en 1717 par celui de Phèdre, en 1720 par celui de Roxane. De chute en chute, elle arriva à un triomphe; elle fut reçue au printemps de 1721; mais son triomphe ne dura qu'un jour. Le parterre qui n'était pas de la fête de la veille la siffla le lendemain. Il lui fallut prendre sa retraite et se consoler avec les amoureux de la porte, de cet amant intraitable qui s'appelle le public.

MADEMOISELLE BALICOURT.

Mademoiselle Clairon disait d'elle qu'elle avait l'air roide et froid : cependant ce fut elle qui remit au théâtre et qui y maintint la *Médée* de Longepierre, qu'elle joua avec une belle furie, selon les contemporains. Elle était élève de mademoiselle Desmares, elle représenta toutes les reines tragiques, depuis 1727 jusqu'en 1738. Elle tenait fièrement le sceptre, mais dès que parut mademoiselle Dumesnil, elle le laissa tomber aux pieds de cette sublime rivale.

LA BARON.

Ce fut la lune de ce soleil de la scène, de ce Baron qui, selon je ne sais plus quel mauvais poëte, faisait pâlir toutes les chandelles du théâtre. Le soleil et la lune ne se rencontraient pas souvent, quoiqu'ils fussent mariés selon les formes. On remarqua bien quelques éclipses, mais ce fut tout. Madame Baron avait du sang de comédienne, mais ne fut pas comédienne, parce qu'elle était toute à la recherche de son mari.

MADEMOISELLE BARON.

On ne sait ni son nom ni son prénom; ce n'était pas une beauté, c'était la beauté. Anne d'Autriche disait que sa cour n'était pas là, quand la Baron n'était pas présente. C'était sa meilleure. Les dames de la cour disaient d'elle : « C'est la plus belle femme de théâtre. — C'est la plus belle femme de la cour, » leur disait Anne d'Autriche. Elle avait épousé Michel Baron, mais elle n'avait pas attendu qu'il fût mort pour en épouser bien d'autres. Toute pervertie qu'elle fût, elle avait ses coquetteries : les hommes de la cour n'avaient pas beau jeu avec elle; elle voulait prouver qu'une femme de théâtre peut subir un plus long siége qu'une femme de cour.

Mais il lui arriva une aventure qui rabattit tristement son

orgueil. Pendant qu'elle jouait les hautes vertus à la cour, un chevalier d'aventures lui avait pris son cœur et sa clef. Or un soir qu'elle rentrait du théâtre pour se reposer dans les menus propos de l'amour, elle s'aperçut que son Roméo avait pris son argent, ses bijoux, ses dentelles, pour parer qui? sa femme de chambre avec laquelle il avait pris la fuite. C'étaient deux outrages; il n'en fallait pas tant : elle n'osa plus retourner à la cour, elle n'osa plus reparaître au théâtre, et se laissa tout bêtement mourir de chagrin.

LA BEAUBOURG.

Cette actrice, fille d'un gentilhomme, ne joua bien qu'un seul rôle, celui de Louison dans *le Malade imaginaire,* que Molière lui confia à la première représentation de ce chef-d'œuvre. Tout Paris s'émerveilla de ce prodige. « Allez, lui dit Molière, vous avez deux fois des lettres de noblesse. » Molière se trompait quelquefois; mademoiselle de Beauval ne resta au théâtre que pour jouer les confidentes et parce qu'elle avait épousé Beaubourg.

MADEMOISELLE BEAUCHATEAU.

Elle fut belle, elle fut passionnée, elle fut spirituelle, mais elle n'eut jamais la beauté, la passion, ni l'esprit de son rôle, soit qu'elle jouât les princesses tragiques ou les amoureuses de comédie. Molière, dans *l'Impromptu de Versailles,* la peignit par ces lignes : « Voyez-vous comme cela est naturel et passionné : admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. » En effet, la Beauchâteau souriait dans la tragédie; en revanche elle jouait les amoureuses comiques avec des larmes dans la voix. Sa beauté sauvait tout; elle avait d'ailleurs un système à son usage : selon elle, il fallait jouer avec mélancolie les amoureuses de comédie, pour donner plus de relief aux rôles comiques. D'ailleurs, elle disait que l'amour était triste dans sa nature. Elle expliquait son sourire dans les princesses tragiques en disant que la tragédie était un art pompeux fuyant la

vérité, que les déesses rient toujours et que les héroïnes de tragédie devaient traverser les passions comme le marbre antique, sans grimacer les larmes.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

Elle ne fut pas célèbre par son talent, puisqu'elle ne joua jamais que les troisièmes rôles. Elle fut célèbre par sa vertu. Quoiqu'elle fût très-jolie et qu'elle fût en butte à toutes les escarmouches de la coulisse, elle se coucha vierge dans le tombeau. Voilà ce que dit l'histoire. Un sceptique annotateur a écrit en marge : « Il est bien hardi d'avancer une telle opinion. »

LA BEAUVAL.

Voulez-vous savoir la vie aventureuse de cette comédienne? Elle naquit en Hollande, elle fut exposée à la porte d'une église. C'était l'hiver, une blanchisseuse la recueillit, lui donna son lait, son pain et sa gaieté. Filandre, chef d'une troupe vagabonde, adopta à son tour l'enfant anonyme. Il la produisit sur son théâtre, mais ne la garda pas longtemps. A peine fut-il en France, qu'un autre chef de troupe, Paphetin, enleva la jeune fille qu'il adopta pareillement. Il y avait dans la troupe de Paphetin un moucheur de chandelles qui se donnait orgueilleusement le nom de sieur de Beauval. La jeune fille, déjà courtisée par les plus beaux et les plus riches, se passionna pour le moucheur de chandelles. Paphetin chassa Beauval et obtint de l'archevêque de Lyon, car cet événement mémorable se passait à Lyon, un ordre qui défendait à tous les curés de son diocèse de marier ces deux fous. Que fit la belle? Un dimanche elle s'habille en mariée et va à la messe, cachant sa couronne d'oranger sous une coiffe noire. Le curé prêchait : à peine eut-il cessé de parler, que mademoiselle Bourguignon déclara, en présence de Dieu et des hommes, qu'elle prenait Beauval pour son légitime époux. Beauval, jusque-là caché, monta sur un banc, et déclara qu'il prenait la demoiselle Bourguignon pour sa légitime épouse.

L'archevêque conseilla à Paphetin de marier ces amoureux résolus, pour effacer un peu le scandale. L'aventure avait fait du bruit; Molière décida, sans l'avoir vue jouer, qu'il y avait là une comédienne. Il obtint un ordre du roi pour la faire débuter sur son théâtre. Il lui donna le rôle de Nicole dans *le Bourgeois gentilhomme*. Elle déplut au roi : « Elle n'est pas jolie, dit Molière à Louis XIV, mais elle joue bien. » Le roi ne fut pas convaincu, mais permit qu'elle fût du théâtre de Molière. Comme toujours, Molière avait eu raison. Madame Beauval fut une de ces vaillantes soubrettes qui marquaient au vif leur physionomie; qui traversaient hardiment la pièce comme le génie familier de la raison : tête haute, allures décidées, fortes en gueule.

Regnard la mit en scène dans le prologue des *Folies amoureuses*.

.... Il serait beau, ma foi,
Que messieurs les auteurs nous donnassent la loi!

Nul ne donna la loi à madame Beauval, ni les auteurs, ni le public, ni M. Beauval; je me trompe, mademoiselle Desmares arriva un soir au théâtre avec un ordre de Versailles qui l'appelait à jouer les rôles de la soubrette de Molière. « Eh bien, dit madame Beauval, je vais apprendre à lire à mes enfants. » Elle en avait vingt, aussi jamais maîtresse d'école n'eut une plus rude tâche. Ses bonnes amies dirent tout haut qu'elle se vantait beaucoup en disant qu'elle apprendrait à lire à ses enfants, puisqu'elle-même n'avait jamais su lire. Ce n'est pas Molière qui lui eût mis une grammaire dans la main.

Que devint cette belle lignée? On n'a eu de nouvelles que d'une des filles, celle qui épousa Beaubourg.

MADEMOISELLE BÉJART.

C'était la sœur de la Béjart, qui donna à Molière une femme et au théâtre une grande coquette. Geneviève Béjart fut de la troupe du Palais-Royal et de la troupe de Guénégaud. Comme elle n'avait pas de talent, elle n'eut pas d'emploi et joua tous les rôles,

pareille à son mari, Baptiste Aubry, maître paveur et poëte tragique, qui fit représenter un *Démétrius* et un *Agathocle*, avec autant de fierté que s'il eût écrit *le Cid* et *Polyeucte*. Aussi à la représentation de *Démétrius*, ou d'*Agathocle*, car l'histoire n'est pas fixée sur ce point important, un malin du parterre cria qu'on voyait bien que l'auteur n'avait pas travaillé à son *grès*.

LA BÉJART.

La Béjart jouait en Languedoc et en Provence. M. de Modènes jouait les amoureux sur son balcon. Elle lui donna une fille dont il ne voulut pas se charger. Molière s'en chargea, dont mal lui prit. On sait d'ailleurs l'histoire de la Béjart. Dirai-je qu'elle créa le rôle de Dorine dans *Tartuffe* et celui de Jocaste dans la *Thébaïde?* Jusqu'à mademoiselle Beauval, elle tint l'emploi des reines et des soubrettes. Molière, son compagnon d'aventures, la vit mourir avec chagrin et ne lui survécut guère, mais son vrai chagrin n'était pas là.

MADEMOISELLE BELLECOURT.

Elle s'appelait mademoiselle Beaumesnard, elle épousa Bellecourt en cinquante et unième noces. Cette actrice courut la province. Elle chantait, elle dansait, elle déclamait. Elle débuta en 1743 à l'Opéra-Comique dans *le Coq de village*, où Favart avait écrit pour elle le rôle de Gogo. De l'Opéra-Comique elle passa dans la troupe du maréchal de Saxe, qui lui donna les premiers rôles, y compris celui de maîtresse en titre, car, ainsi que le dit dans son beau style l'historien Lemazurier : « cet illustre guerrier était aussi fidèle à Vénus qu'à Mars. » Après avoir fait la guerre avec le maréchal, elle débuta au Théâtre-Français par le rôle de Dorine. Son vif entrain, son jeu désordonné, sa belle gaieté, lui gagnèrent tous les spectateurs. Madame Dangeville eut peur de ce grand éclat et parvint à la mettre à l'ombre, en la forçant, par une intrigue savante, à jouer les soubrettes de Marivaux, où elle échoua tout à fait. C'était un talent robuste et

prime-sautier, qui perdait tout son relief et tout son charme dans les mièvreries de ces précieuses antichambres.

Son grand art c'était la vérité; aussi quand elle reparut au théâtre après une éclipse de cinq années, elle déclara qu'elle ne jouerait que Molière et Regnard, disant qu'elle n'avait pas assez d'esprit pour pointiller Marivaux.

LA BELLEROSE.

Je ne sais pas si elle passionna le public, mais je sais que Benserade quitta pour elle la Sorbonne. Les parents du poëte le destinaient à l'état ecclésiastique. « Comment voulez-vous, dit-il résolûment, que je quitte Satan, ses pompes et ses œuvres, quand Satan s'appelle madame Bellerose? » Il fit pour la comédienne sa tragédie de *Cléopâtre,* qu'elle joua en 1655. Ce n'était pas un chef-d'œuvre, ce n'était qu'une tragédie.

LA BELONDE.

« Ni blonde ni brune, ni grande ni petite, ni belle ni laide. » C'est Grandval qui parle. Grandval était concis dans ses oraisons funèbres, mais en disant ce que n'était pas mademoiselle Belonde, il ne dit pas ce qu'elle était.

Elle tint par intérim le haut emploi de la Champmeslé, mais on peut dire que la Champmeslé succéda à la Champmeslé.

MADEMOISELLE BOCCAGE.

Ce fut une honnête fille qui ne fit guère parler d'elle. Elle doublait mesdemoiselles Quinault et Dangeville; elle créa quelques méchants rôles; après quoi elle se retira sans laisser un regret.

MADEMOISELLE BRILLANT.

Elle fut aussi, comme madame Bellecourt et madame Favart, de la troupe du maréchal de Saxe. On lui reproche la volupté de

ses regards, car elle n'était pas belle, et la beauté seule a le privilége de jouer devant le public les rôles de Vénus Astarté. Mademoiselle Brillant n'aimait pas la critique : elle appela un jour un chansonnier dans sa loge, lui arracha sa culotte et le fouetta avec des verges, en présence de ses amies pareillement chansonnées. Le rimeur, qui était allé là comme en bonne fortune, s'en revint si confus, qu'il partit le lendemain pour les îles.

Mademoiselle Brillant n'eut pas seulement le talent de fouetter les chansonniers, elle chantait avec beaucoup d'art et jouait les confidentes avec une grande intelligence. Selon mademoiselle Clairon, « elle occupait la scène par le jeu de théâtre le plus intéressant. »

MADEMOISELLE CAMOUCHE.

C'était la beauté théâtrale par excellence. Elle débuta par les Médée, les Mérope, les Phèdre et les Athalie, mais les jalouses du théâtre la contraignirent à l'emploi des vieilles ridicules. Il lui fallut manger de ce pain-là. Le contraste de sa beauté avec son emploi aiguillonna la curiosité du public; mais mademoiselle Camouche aima mieux mourir que de subir cette injure à sa jeunesse. Les princesses de la tragédie et les coquettes de la comédie lui firent les plus belles funérailles.

MADEMOISELLE CANDEILLE.

Elle tomba à l'Opéra et se releva à la Comédie française.

Elle était fille du compositeur Candeille. Elle eut deux maîtres, sans compter son maître à chanter. Le baron de Breteuil lui apprit plus de choses que Molé. Selon la *Gazette,* « c'était l'ensemble d'une belle femme; mais le visage n'est que joli, peut-être même les traits en sont-ils trop mignons relativement à sa taille; elle a le front fort grand, des sourcils si fins qu'on les aperçoit à peine, les narines relevées et trop découvertes, la bouche presque ridiculement petite; mais le plus beau teint qu'il soit possible de voir, la tête parfaitement bien placée, et de très-

beaux bras, quoiqu'un peu longs. Sa voix est distincte et sonore, mais grosse et sèche, sans inflexion et sans éclat; c'est le tintement monotone d'une cloche. Ses gestes, toujours en avant, comme ceux de mademoiselle Raucourt sont toujours en arrière, sont prodigués sans mesure et sans grâce; ils feraient rire, si tout l'air de sa figure n'avait pas quelque chose de très-noble et de très-imposant.

LA CHAMPMESLÉ.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
Ne coûta tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

C'est Boileau qui dit cela, avec un redoublement de rimes que condamne l'art poétique. C'était l'opinion de Racine, mais ce n'était pas l'opinion de son fils. « La nature ne lui avait donné que la beauté, la voix et la mémoire; du reste, elle avait si peu d'esprit, qu'il fallait lui faire entendre les vers et lui en donner le ton. Comme mon père avait formé Baron, il avait formé la Champmeslé, mais avec beaucoup plus de peine. » Je crois que Racine avait passé beaucoup plus de temps à former la Champmeslé à son amour, qu'à la façonner pour ses tragédies. J'aime mieux écouter madame de Sévigné : « La Champmeslé surpasse la Des Œillets de cent mille piques, et moi que l'on trouve assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. »

Et, plus loin, elle dit que sans la Champmeslé, Racine perd la moitié de son prix.

La Fontaine, qui savait juger et qui savait dire, a parlé ainsi :

La nuit des temps nous saurons la dompter,
Moi par écrire, et vous par réciter.

Et en prose : « Tout sera bientôt au roi de France et à mademoiselle de Champmeslé. » La Fontaine lui-même était aux pieds

de la comédienne. Le releva-t-elle jusqu'à son cœur? Il n'y avait de place alors que pour M. de Tonnerre, qui avait déraciné le poëte de *Phèdre*.

Elle avait plus de beauté que d'esprit, on enregistrait ses bêtises comme on a fait des bons mots de telle ou telle. J'ai son portrait, et je ne crois pas à sa bêtise. Dans cette figure noble, fière et fine, il y a peut-être un sentiment un peu vain qui domine, mais la lumière de l'âme passe sur le front.

Mademoiselle de Champmeslé fut la Rachel du dix-septième siècle; entre ces deux grandes figures il y a mademoiselle Lecouvreur.

MADEMOISELLE CLÈVES.

Elle joua Chimène, elle prit le cœur de tous les Rodrigues, mais elle ne vécut que l'espace de deux matins. Elle débuta le 16 décembre 1728 et mourut le 11 janvier 1730, si j'en crois le *Mercure de France*.

MADEMOISELLE CONTAT.

Celle-là fut trois fois femme, car elle joua tour à tour avec le même talent et la même nature son rôle dans la tragédie, dans la comédie et dans la tragi-comédie de l'amour. Ce fut la grande figure théâtrale du règne de Louis XVI, du Directoire et des premiers jours de l'Empire. Elle fut surtout une comédienne achevée, quel que fût son rôle, qu'elle jouât la Célimène de Molière ou la Susanne de Beaumarchais.

LA DANCOURT.

Mademoiselle de La Thorillière joua les amoureuses jusqu'à soixante ans, et garda jusqu'à sa mort le nom de la belle Dancourt. C'est d'Hannetaire qui dit cela. J'ai dit déjà l'histoire de sa vie. Elle créa beaucoup de rôles, Araminte dans *l'Homme à*

bonnes fortunes, Angélique dans *le Joueur,* Clarice dans *le Distrait,* pour ne parler que de ceux où elle excellait.

Quand ces deux filles débutèrent le même jour dans *la Foire de Bezons,* une comédie du père, on se demanda laquelle des trois Dancourt était la plus jeune, car la mère y jouait aussi. On les compara aux trois Grâces, tout Paris se passionna pour ce trio de beauté et d'esprit. On les joua à la foire Saint-Laurent, témoin cette affiche : « Vous y verrez La Thorillière ivre, Baron avec la Desmares, Poisson qui tient un jeu, madame Dancourt et ses filles. »

MIMI DANCOURT.

Elle joua les amoureuses comiques et les soubrettes. L'esprit avait tué le sentiment, ceci avait tué cela, c'était la railleuse par excellence; elle ne croyait à rien qu'à la gaieté, et se moquait de tout, excepté de son devoir de femme et de comédienne. Elle éclata de rire pendant trente ans au nez des spectateurs.

MADEMOISELLE DANCOURT.

Elle dansa, elle chanta, et joua les rôles d'amoureuses jusqu'au jour où elle épousa un commissaire des guerres, qui l'enleva au théâtre et peut-être à l'amour.

LA DAUVILLIERS.

Ce fut la plus belle mémoire du théâtre, mais ce ne fut pas le plus beau talent. Elle n'avait qu'à lire un rôle pour le savoir; aussi savait-elle toutes les pièces du répertoire. Il lui arriva un jour, par gageure, de jouer à elle toute seule, avec toutes les figures, tous les diapasons et toutes les nuances, *l'Héritier ridicule,* de Montfleury. Elle était fille de Raymond Poisson, qui l'avait façonnée au théâtre; ce fut elle qui façonna la célèbre Duclos. Ses débuts furent très-gais, sa fin fut horrible : elle mourut d'un cancer, après avoir vu trépasser son mari dans les fureurs d'une folie noire.

LA DE BRIE.

Quand Molière devint amoureux de la Duparc, il jugea que le plus sûr chemin pour arriver à elle, c'était de passer par la De Brie. Molière était un philosophe qui savait que c'est par la jalousie, presque toujours, que l'on prend le cœur des femmes.

Cette comédienne avait la beauté et la grâce. Mais son vrai charme était un certain air de jeunesse qu'elle conserva si longtemps, je parle sur la foi des contemporains, qu'à cinquante ans elle jouait encore l'Agnès de *l'École des femmes* avec toute la fraîche candeur de la seizième année. Ces vers témoignent que le temps a passé près d'elle sans la marquer de ses ailes jalouses :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisque aujourd'hui, malgré ses ans,
A peine des attraits naissants
Égalent sa beauté mourante.

Elle créa les rôles d'Antigone dans *la Thébaïde*, de la Bohémienne dans *le Mariage forcé*, de Cynthie dans *la Princesse d'Élide*, d'Élianthe dans *le Misanthrope*, de Marianne dans *Tartuffe*, enfin d'Agnès dans *l'École des femmes*, son plus beau triomphe, puisque Molière put s'écrier à la fin de la pièce : « Vous êtes de moitié dans ma comédie. »

Déjà elle était de moitié dans sa vie, sans doute elle fut de moitié dans les droits d'auteur.

MADEMOISELLE DESBROSSES.

Elle joua les reines et les caractères, mais on jugea qu'elle était née vieille, singulier contraste à madame De Brie, qui mourut jeune fort vieille.

MADEMOISELLE DESBROSSES.

C'était la petite-fille du célèbre Baron ; elle débuta sous les yeux de son aïeul en 1729, par le rôle de Célimène. Baron

décida que madame Molière elle-même n'avait pas plus fièrement soulevé son éventail. Mais ce fut comme un soleil levant bientôt couvert de nuées; après avoir ébloui tout le monde, elle disparut pendant six ans, sans qu'on sût où elle était allée. — L'Amour le savait sans doute. Quand elle fit sa rentrée, le prestige s'était évanoui, elle eût beau dire : *C'est moi,* on ne voulut plus la reconnaître.

LA DESMARES.

Elle était fille de Nicolas Desmares et d'Anne d'Ennebaut, premiers comédiens français du roi de Danemark; elle était nièce de la Champmeslé, qui fut son maître parce qu'elle fut son modèle.

Elle débuta dans les princesses de tragédie et dans les amoureuses de comédie. Elle créa la *Sémiramis* de Voltaire, l'*Antigone* de La Mothe, et l'*Électre* de Crébillon; elle joua aussi les soubrettes. Celle qui dans la tragédie avait la fierté, la noblesse et l'émotion, se montrait dans la comédie avec une familiarité, un naturel et une gaieté qui entraînaient tout le monde.

Lesage l'a peinte dans sa galerie de *Gil Blas*.

« Avec quelle grâce elle occupe la scène! a-t-elle quelque bon bon mot à débiter? elle l'assaisonne d'un souris malin et plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. On pourrait lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu, et passe les bornes d'une honnête hardiesse; mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrais seulement qu'elle se corrigeât d'une mauvaise habitude. Souvent au milieu d'une scène, elle interrompt tout à coup l'action pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le public l'applaudit dans ces moments mêmes. Cela est heureux. »

La Desmares vivait dans le grand luxe, le Régent lui avait donné le goût de la vie à quatre chevaux; elle se ruinait tous les ans et se retrouvait tous les ans riche, à l'inverse de ceux qui ne se ruinent jamais et qui sont toujours pauvres.

MADEMOISELLE DESROSIERS.

Que voulez-vous savoir de mademoiselle Desrosiers? une belle et grande fille, dont la figure imposante faisait dire aux madrigaliers que mademoiselle Desrosiers donnait plus d'épines que de roses. Elle créa beaucoup de rôles sérieux dans la comédie, mais de toutes les comédies où elle eut un rôle à créer, pas une n'est restée à la scène. Mademoiselle Desrosiers ne fit que passer elle-même. Quand elle sentit la mort venir, elle désira que son corps fût ouvert « afin que la médecine découvrît la cause de sa manière d'être extraordinaire, voulant être utile à l'humanité même après sa mort ». Je n'ajoute pas un mot. Au premier coup de scalpel, une étincelle jaillit de ses entrailles. Le scalpel avait rencontré un caillou. C'était la première fois que mademoiselle Desrosiers montrait du feu.

MADAME DROUIN.

C'était une gaillarde : elle joua tous les emplois, Chimène comme madame Patin; elle joua surtout les caractères. Nulle ne posait plus magistralement le poing sur la hanche. A la rentrée de 1763 elle voulait elle-même prononcer le compliment. « Et pourquoi, disait-elle, les femmes ne haragueraient-elles pas aussi bien que les hommes? Apprenez, monsieur Dauberval, que je ne resterai pas court. J'ai en poche un compliment qui vaut beaucoup mieux que tous ceux que vous pourrez faire. »

Dauberval voulut défendre son droit, mais comme elle n'en voulait pas démordre, il fallut que le gentilhomme ordinaire intervînt. Il fut décidé que Dauberval prendrait la parole, mais pour prononcer le compliment de madame Drouin.

Mademoiselle Clairon lui rima ces couplets dans le grand style :

Au temple glissant des hasards,
Tant qu'a duré notre voyage,
Tu me pardonnas mes écarts,
Je te pardonnai d'être sage.

Contente d'un peu plus que rien,
Et fière de ton esclavage,
Tu cherchas le suprême bien
Dans ton âme et dans ton ménage.

Moi, condamnée à plus d'éclat,
A l'amour, au faste, au tapage,
Je n'ai vu dans mon célibat
Que les tourbillons de l'orage.

MADEMOISELLE DUBOIS.

Je laisse la parole à mademoiselle Clairon : « Mademoiselle Dubois était bête et pour le moins aussi coquine; mais elle faisait le bonheur de tous les gentilshommes de la chambre. » Est-ce pour cela que mademoiselle Dubois fit cette rapide fortune qui dépassa celle de toutes les actrices du temps de Louis XV? Mademoiselle Clairon continue : « Il n'est point de peine que je ne me sois donnée pour former mademoiselle Dubois : hélas! je n'en ai pu faire que mon singe! Son début donnait les plus grandes espérances, parce que j'étais derrière le rideau. »

Dorat a une autre opinion de mademoiselle Dubois :

O toi, dont les attraits embellissent la scène,
Toi que l'Amour jaloux dispute à Melpomène,
Séduisante Dubois, réponds à nos désirs.
C'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs;
Ose enfin te placer au rang de tes modèles;
La gloire te sourit et te promet des ailes.
Ose, et prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

Mais Dorat n'était pas seulement le poëte, mais l'amant de mademoiselle Dubois.

LA DUCLOS.

Comme la Desmares, la Duclos fut une comédienne de cour et pourtant une comédienne de race. L'amour lui avait donné la passion, mais la galanterie avait fardé le sentiment. Entre Baron et mademoiselle Lecouvreur qui parlaient comme la nature, elle chanta les vers tragiques au lieu de les dire. Mais elle n'en arrivait pas moins aux grands effets de terreur et de larmes. Il paraît que hors de la scène elle gardait çà et là son style cadencé, car le Régent lui dit un jour : « Tu joues donc toujours la tragédie? — Monseigneur, si je joue la tragédie, c'est mon métier, tandis que vous, est-ce le vôtre de toujours donner la comédie au monde? »

MADEMOISELLE DUGAZON.

Sœur de Dugazon, une soubrette qui n'avait pas le diable au corps et qui ne montrait jamais ses dents pour faire rire les spectateurs.

LA DUMESNIL.

Voltaire voyant jouer Mérope par mademoiselle Dumesnil s'écria : « Ce n'est pas moi qui ai fait la pièce, c'est mademoiselle Dumesnil! » C'était la fureur tragique elle-même, c'était la passion déchaînée, c'était le coup de théâtre. Marmontel, qui allait de chute en chute, l'accusa à son tour d'être de moitié dans ses *Héraclides*. « Mademoiselle Dumesnil aimait le vin, » et sans plus de façon Marmontel dit qu'après avoir été sublime au premier acte, elle se montra ivre au second. Un meilleur juge, c'est Dorat :

Une actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadème.
Dumesnil est son nom. L'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur.
Les tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre :
Son geste est un éclair; ses yeux lancent la foudre.

Mademoiselle Dumesnil n'était pas belle, s'en consolait-elle en lisant ces vers :

Aux rôles furieux vous êtes-vous livrée?
Qu'un œil étincelant peigne une âme égarée.
Ayez l'accent, le geste et le port effrayant :
Que tout un peuple ému frémisse en vous voyant.
Qu'on reconnaisse en vous l'implacable Athalie,
Et les sombres fureurs dont son âme est remplie.
Que j'imagine entendre et voir Sémiramis,
Bourreau de son époux, amante de son fils,
Qui dans un même cœur, vaste et profond abîme,
Rassemble la vertu, le remords et le crime.
Le public, occupé de ces grands intérêts,
Veut de l'illusion, et non pas des attraits.

Elle créa Sémiramis, Clytemnestre, Mérope. Je ne parle pas des rôles qui ont fait vivre vingt tragédies mort-nées, et qui n'ont pas survécu au talent de mademoiselle Dumesnil.

Mademoiselle Dumesnil survécut à son talent; à quatre-vingt-onze ans elle allait mourir dans la misère, quand le premier Consul, qui voulait réparer les torts du passé tout en créant l'avenir, secourut cette pauvre femme qui avait été longtemps la fortune du Théâtre-Français.

LA DUPARC.

Dans *l'Impromptu de Versailles,* mademoiselle Duparc dit à Molière : « Je ne sais pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière, car il n'y a personne au monde qui soit moins façonnière que moi. » Et Molière lui répond : « C'est vrai, et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes une excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. »

La Duparc était la femme légitime de Gros-René. Ils ont plus d'une fois rompu la paille. Quel rôle joua Molière quand il engagea le mari, parce qu'il était amoureux de la femme? Celle qui ne voulait pas jouer la façonnière fit alors des façons. Dans

son dépit amoureux, Molière s'en alla vers mademoiselle De Brie, mais ne retourna-t-il pas plus d'une fois la tête? Je crois bien que Racine, qui était pompeux, l'emporta sur Molière.

Ce fut la Duparc qui créa le rôle d'Andromaque. Quand elle avait créé Ariane dans *Alexandre*, Racine, ravi de son talent et de sa figure, enleva mademoiselle Duparc à la troupe de Molière, pour l'hôtel de Bourgogne. Était-ce un enlèvement de comédienne, ou un enlèvement de maîtresse? Elle était bien jolie, elle n'avait qu'un talent douteux, et Racine n'enleva pas Gros-René.

MADEMOISELLE DURANCY.

Mademoiselle Durancy alla de l'Opéra à la Comédie, de la Comédie à l'Opéra, sans trop émouvoir Sophie Arnould ni mademoiselle Clairon. A la Comédie, après avoir débuté dans les soubrettes, elle joua les reines de tragédie; à l'Opéra elle chanta les Cléopâtre et les Clorinde. Elle était plutôt née pour chanter que pour parler; l'Opéra était sa vraie patrie, aussi elle mourut dans les jardins d'Armide, après deux voyages plus ou moins stériles à la Comédie française.

MADEMOISELLE DURIEU.

Toute son histoire est en deux lignes : elle créa la Cydalise dans *l'Homme à bonnes fortunes*, et la Baronne dans *le Chevalier à la mode*. Après cela, vous dirai-je qu'elle naquit à Pontoise et qu'elle mourut à Falaise?...

LA D'ENNEBAUT.

C'était encore une fille de Montfleury. Il la maria au sieur d'Ennebaut, plus ou moins gentilhomme, parce qu'il y fut forcé. Peut-être savait-il que la comédienne reviendrait au théâtre. En effet, elle reparut bientôt sur la scène, où elle créa Cléophile dans *Alexandre*, Junie dans *Britannicus*, Ariane dans

Laodice, et Aricie dans *Phèdre*. Voici comment la peint madame Des Houlières :

Une grosse Aricie au teint rouge, aux crins blonds,
N'est là que pour montrer deux énormes tetons
Que malgré sa froideur Hippolyte idolâtre.

Et Hippolyte avait bien raison, car cette Aricie si malmenée par le bas bleu, était bien la blonde la plus fraîche, la plus grasse et la plus jolie qui se puisse voir. Madame Des Houlières était osseuse, mais ce n'était pas une raison pour qu'elle s'offensât des seins bien nourris de la comédienne.

Madame d'Ennebaut créa, pour ainsi dire, l'emploi des travestis. « Ce fut pour elle que Montfleury composa *la Fille capitaine* et *la Femme juge et partie*, » deux rôles où elle se fit adorer du parterre.

MADEMOISELLE DESGARCINS.

Celle-ci fut élève de Molé, mais la nature, plus savante encore que Molé, lui avait donné la voix, la poésie et la grâce. Elle débuta par les rôles de Zaïre, de Chimène, d'Andromaque et d'Inès. Les spectateurs s'imaginèrent que mademoiselle Gaussin leur était revenue. Mademoiselle Desgarcins créa le rôle de Jeanne Seymour dans le *Henri VIII* de Chénier; Mélanie dans le drame de La Harpe; Desdémone dans *Othello*.

M. de Fontenay, plus tard grand maître de l'université, chantait ainsi mademoiselle Desgarcins un jour qu'il se croyait poëte ou amoureux :

Oui, l'Amour veut que je te chante;
Le premier j'ai senti le charme de tes pleurs,
De ta jeunesse en deuil et de ta voix touchante,
Et de tes naïves douleurs;
J'ai prédit tes talents qu'on ignorait encore;
Si je vis autrefois leurs prémices éclore,
Je dois à ta couronne attacher quelques fleurs.
Le public te reçoit sous sa garde fidèle;

Redonne-lui Gaussin, sa grâce naturelle,
Son jeu tant regretté, plus simple que savant.
Mais ne suis pas en tout cet aimable modèle :
On dit qu'elle était peu cruelle,
Et que pour aimer bien elle aimait trop souvent.
Je suis loin de blâmer une douce faiblesse;
Avare de bontés, borne aussi tes rigueurs;
Pour mieux peindre l'amour, il faut qu'il t'intéresse;
Et si tu goûtes ses douceurs,
Qu'un seul amant du moins inspire à ta jeunesse
Ce que ta voix enchanteresse
Fera sentir à tous les cœurs.

Tout le monde l'aimait, hormis son amant. Aussi un soir, après avoir joué, elle salua le public d'un signe d'adieu, elle se perça de trois coups de poignard, mais ce cœur tant déchiré ne fut pas atteint. Il lui fallut reparaître devant le public et jouer encore la douleur des autres. Ici je laisse la parole à l'éloquent Lemazurier : « Elle continua de remplir son emploi, mais bientôt elle fut obligée de se retirer à la campagne pour sa santé. La maison isolée qu'elle habitait parut facile à surprendre; des brigands s'y introduisirent dans le silence de la nuit, enchaînèrent mademoiselle Des Garcins et les femmes qui la servaient, les descendirent dans une cave, et se livrèrent à tous les pillages. Plus de vingt-quatre heures s'écoulèrent. Enfin les cris des infortunées furent entendus, on les délivra, mais il était trop tard. » Mademoiselle Des Garcins ne survécut que pour mourir folle.

Ne voilà-t-il pas un beau dénoûment dramatique à cette vie toute consacrée à la tragédie!

MADEMOISELLE FANIER.

Une soubrette qui donna du fil à retordre à la muse de Dorat. Elle eut beaucoup d'esprit et beaucoup de talent; — trop de talent dans l'esprit et trop d'esprit dans le talent.

LA GAUSSIN.

Mademoiselle Gaussin fut la plus adorable comédienne du dix-huitième siècle, elle était belle, elle était passionnée, elle avait la douceur d'une colombe, elle avait les ondoiements de la mer. C'était le chef-d'œuvre de la nature : aussi jouait-elle ses rôles comme si elle ne les eût pas appris.

« L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin, »

dit Voltaire, son poëte ordinaire. Drouais, La Tour, Van Loo, l'ont-ils peinte dans toute sa morbidesse corrégienne? Le temps passa longtemps sur elle sans la toucher. On pouvait lui dire sans madrigal : « Vous n'avez pas cinquante ans, mais cinquante printemps. » Ce que Dorat a déclamé dans ses alexandrins :

Ah! Gaussin, que j'aimais ta langueur et tes grâces!
Tu désarmais le Temps enchaîné sur tes traces;
Il semblait à nos yeux t'embellir chaque jour,
Et respecter en toi l'ouvrage de l'Amour.

Vous ne connaissez pas ces vers de Voltaire :

Le plus puissant de tous les dieux,
Le plus aimable, le plus sage,
Gaussin, c'est l'Amour dans vos yeux;
De tous les dieux le moins volage,
Le plus tendre et le moins trompeur,
Gaussin, c'est l'Amour dans mon cœur.

MADEMOISELLE GAUTIER.

Que vous dirai-je de madame Floridor et de madame Fonpré, des comédiennes de rencontre que le hasard a imposées au théâtre?

J'aime mieux vous parler encore de mademoiselle Gautier, qui commença au théâtre et qui finit au couvent. Je crois bien que je me suis trompé en écrivant Madeleine à la fin de cette confes-

sion qui est son œuvre et la mienne. Elle s'appelait Madeleine, mais le nom qu'elle prit aux Carmélites fut sœur Augustine de la Miséricorde.

Sa conversion fut la plus éclatante, après celle de mademoiselle de La Vallière. Pourquoi le pape lui adressa-t-il un bref qui lui permettait de paraître au parloir le visage découvert? Était-ce pour prouver aux visiteurs qu'elle avait tourné vers Dieu une des plus belles figures de son temps? Le pape avait-il le vague désir de venir un jour au parloir?

LA GRANDVAL.

Ce fut une jolie marivaudeuse; on jugea qu'elle était digne de faire oublier mademoiselle Lecouvreur dans *la Surprise de l'amour*. Quoiqu'elle fût née dans la boutique d'un horloger, elle était née grande dame. Blainville prononça ainsi son oraison funèbre à la clôture de 1760 : « Elle part, elle est partie. Qui donc nous la rendra? Notre théâtre est l'image de la vie humaine; auteurs, spectateurs, acteurs, tout disparaît, tout change, tout se succède, mais malheureusement tout ne se remplace pas. »

MADEMOISELLE GUÉANT.

Ce fut une belle amoureuse de comédie et de tragédie, mais la petite vérole la défigura et la mit au tombeau dans son aurore toute lumineuse.

LA GUYOT.

Elle n'est plus connue que par ce méchant quatrain :

De la Guyot je ne vous dirai rien :
De tout ce que j'en sais on doit faire un mystère.
Quand on ne peut dire du bien,
On fait beaucoup mieux de se taire.

LA BELLE HORTENSE.

Elle s'appelait Marie-Hortense de Grandval; elle avait épousé Charles Dangeville; elle doubla dans sa jeunesse la Duclos et la Desmares. Belle encore, elle voulut bien prendre l'emploi des caractères, où elle excella. Mais pour la consoler, on lui donnait çà et là des rôles qui portaient moins de rides. Ainsi, après un quart de siècle de théâtre, elle joua Vénus dans le prologue du *Pastor fido*.

Elle resta au théâtre de 1700 ou 1701 jusqu'en 1739. Elle vécut encore trente ans dans la retraite, et mourut le 4 juillet 1769.

MADEMOISELLE HUSS.

Elle joua beaucoup la comédie dans le monde galant, et un peu la tragédie au Théâtre-Français, où les spectateurs furent toujours fort divisés à son endroit. Ceux qui jouaient avec elle dans le monde la comédie galante la trouvaient sublime; les autres la trouvaient mauvaise.

Ce fut la mère de mademoiselle Huss, un bas bleu troué, qui donnant une pièce à la Comédie, tenta de prendre le public par ces quatre vers, dont le dernier est célèbre :

Par de longs compliments on vient pour vous séduire,
Et pour mendier un succès;
Je n'ai que deux mots à vous dire :
L'auteur est femme et vous êtes Français.

MADEMOISELLE JOLY.

Servante de Molière et soubrette de Marivaux, d'une gaieté franche et spirituelle, elle mérita que le pindarique Lebrun gravât ces deux vers sur son tombeau :

Éteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie
Pour la première fois a fait pleurer Thalie.

TAYLOR INST. OXFORD

Grimm la salua ainsi à son premier pas : « Après tant de débuts que nous avons cru devoir passer sous silence, en voici un enfin qui nous laisse concevoir d'assez belles espérances, c'est celui de la demoiselle Joly, qui a joué, pour la première fois, sur le théâtre de la Comédie française, le mardi 1er mai 1781, le rôle de Dorine dans le *Tartuffe*, depuis celui de Lisette dans la *Métromanie*, et de suite les principaux rôles de soubrette. C'est une enfant de la Comédie : elle a été élevée sur les planches de ce théâtre, où elle a rempli souvent le rôle de Joas et quelques autres rôles du même âge; elle y a dansé aussi plusieurs années. Sa figure, sans être régulièrement jolie, est pleine de vivacité et d'expression, et si cette expression n'était pas quelquefois un peu exagérée, sa physionomie y gagnerait encore plus d'agrément et de finesse. »

En septembre 1793, elle était passée dans les prisons avec la Comédie française. Quoique déjà malade de la poitrine, elle garda sa gaieté et montra au geôlier le rire de Dorine et l'esprit de Lisette.

Elle reparut au théâtre, mais elle mourut bientôt. Selon Lemazurier, elle fut universellement regrettée. « Plusieurs hommes de lettres s'empressèrent de répandre des fleurs sur sa tombe, placée, en conformité de ses dernières volontés, sur une colline appelée la Roche-Saint-Quentin, à deux lieues de Falaise, et à laquelle on a donné depuis le nom de Mont-Joly. »

Nous voulons bien accorder quelque créance à ce grave historien, mais nous doutons que les hommes de lettres aient pris la poste pour aller « répandre des fleurs sur sa tombe » du côté de Falaise.

MADEMOISELLE JOUVENOT.

Le *Mercure de France*, qui était un oracle, décida à ses débuts que ce serait la plus sublime Camille et la plus belle Phèdre de la scène française. Mais elle tomba dans les confidentes et ne justifia pas l'oracle.

MADEMOISELLE LABAT.

Celle-là aussi passa de l'Opéra à la Comédie pour y jouer les amoureuses. Elle ne créa guère qu'un rôle, celui de la Vertu dans une comédie héroïque. Ce jour-là mademoiselle Gaussin jouait Vénus, mademoiselle Dangeville Cupidon, mademoiselle Desbrosses Minerve, mademoiselle Lamotte la Vérité. Les chroniqueurs du temps ne disent pas si mademoiselle Labat jouait la Vertu comme un rôle de son emploi.

MADEMOISELLE LAMOTTE.

Je viens de dire que mademoiselle Lamotte jouait la Vérité, elle en avait sans doute la figure, car aux répétitions de *l'Oracle*, Saint-Foix lui retira le rôle de la fée : « J'ai besoin d'une fée et non pas d'une sorcière, » dit-il en lui arrachant sa baguette. Elle voulut argumenter, mais Saint-Foix lui cria à tue-tête : « Vous n'avez pas de voix ici, nous sommes au théâtre et non au sabbat. »

MADAME LOISILLON.

Elle s'appelait Marie Dumont, elle avait épousé Pierre Auzillon, guidon de la compagnie du Prévôt de l'île de France; elle fut de la troupe du Marais. Le gazetier Robinet chante que son succès lui vint des avant-scène, c'est-à-dire qu'elle avait une gorge provocante. Ce fut pour cela qu'elle fut reçue en 1733 dans la troupe de Guénégaud; mais à peine reçue elle fut mise à la porte. Lagrange lui jeta au nez, que pour ce qu'elle faisait à la Comédie, elle le ferait bien ailleurs. Elle plaida; le tribunal, qui avait en ce temps-là ses jours de galanterie, lui donna raison en condamnant le théâtre à lui donner la pension de mille livres.

MADEMOISELLE MÉLANIE.

Elle joua les ingénues, ruina le fermier général de La Bouextière, et mourut à dix-sept ans!

Cette lettre, publiée par le *Mercure*, la peint à ses débuts, en 1746 :

« Elle parla.... Ah! messieurs, je crus entendre la voix de la » divine Duclos. Ces sons charmants m'entraînèrent; je consi- » dérai l'actrice; sa figure me charma. Sans m'en apercevoir, » j'applaudis de toutes mes forces, et, je ne vous le cache pas, » je me retirai enchanté.

» Voilà des vers que je lui envoyai dans le premier moment de » mon enthousiasme. Je vous prie de les insérer dans votre » *Mercure*. J'aurais bien pris le parti de les faire courir au café; » mais depuis trois ans je ne vais plus chez Procope, et je suis » bien sûr qu'on y trouverait mes vers détestables :

Mélanie est actrice au sortir de l'enfance;
Elle joue et pourtant elle n'imite pas.
La Noblesse, l'Amour, les Grâces, l'Innocence,
S'expriment par sa voix, et marchent sur ses pas.
Ah! quelle expression! quels regards! quels appas!
Que de cœurs vont en foule implorer sa puissance!
Dieu d'amour! c'est Psyché qu'on croit voir dans tes bras.

» Cette jeune personne fit honneur à mademoiselle Clairon, » dont elle avait pris des leçons; mais il ne lui fut pas donné » de les mettre longtemps en pratique. Elle joua pour la dernière » fois, le 31 octobre 1748, le rôle de Babet dans *le Deuil*, et fut » attaquée de la petite vérole quelques jours après. »

Celui qui signait cette lettre s'intitulait *Parterre-Jubilé*, sifflant ou applaudissant « selon sa conscience ».

MADEMOISELLE MEZERAY.

Une jolie minaudière qui fit regretter les grâces naturelles de mademoiselle Lange.

Mademoiselle Mezeray jouait presque toujours les nuances à contre-sens; mais si elle changeait l'esprit de la comédie, elle y répandait par sa beauté le rayon lumineux de l'amour.

MADEMOISELLE DE MONTFLEURY.

« Montfleury avait de l'esprit infiniment, dit Chapuzeau, il s'en était fait une large effusion dans sa famille. » Mademoiselle de Montfleury avait en outre de la beauté; elle joua les grands rôles tragiques avec un air de noblesse et de dignité qui sentait son Olympe, comme si elle descendait en droite ligne de Junon. Mais il paraît qu'elle n'avait pas pour les amoureux le beau dédain de la mère des dieux :

Elle aime les plaisirs et veut qu'ils soient secrets :
Du moindre petit bruit son fier honneur s'offense.
Elle a beau désirer des amants bien discrets,
Elle en a trop pour sauver l'apparence.

MADAME MOLIÈRE.

J'ai dit son histoire dans les Après-soupers de Françoise les bas bleus. On l'accuse aujourd'hui de plus d'un tort envers Molière. Est-ce donc toujours la faute des femmes si les maris sont cocus? — Je maintiens ce mot, français d'ancienne date, et qui, je le crains bien, sera toujours français. — Croyez-vous que Molière ait été la perle des maris? Il avait trop de génie pour cela. Ce qu'il fallait à madame Molière, ce n'était pas un mari, c'était trois ou quatre galants enrubanés se disputant la parole pour la trouver belle. Molière ne cultivait pas précisément le madrigal, témoin cette scène de *l'Impromptu de Versailles :* « Vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul? » dit madame Molière à son mari. Et Molière de lui répondre : « Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête. » Et Molière était d'autant moins galant ici, que madame Molière n'était pas la femme d'esprit de sa troupe.

MADEMOISELLE O'CONNELL.

Elle était fille d'un écuyer de Jacques II. Perdue à Paris après le désastre de ce roi sans royaume, elle voulut jouer les prin-

cesses de comédie, elle qui avait pu rêver de jouer les vraies princesses. Elle fut accueillie avec quelque faveur dans *Iphigénie, Andromaque, Inès* et *Marianne*. Elle avait débuté dans les théâtres de société; grâce à son origine plutôt qu'à son jeu, elle avait eu des partisans. Elle ne maintint pas sa renommée au théâtre, où elle mourut de chagrin au premier coup de sifflet du parterre (1750). Elle avait trente-cinq ans.

MADEMOISELLE DES ŒILLETS.

Ce fut une des reines et des princesses de Corneille et de Racine. Quoique le génie de la Champmeslé dût faire ombre à son talent, elle fut la première à reconnaître dans cette actrice une grande muse tragique. Louis XIV, qui s'y entendait, ne voulut pas que la nouvelle venue détrônât tout à fait l'ancienne : « Pour que le rôle d'Hermione soit parfaitement rempli, disait le grand roi, il faut que mademoiselle Des Œillets joue les premiers actes et madame Champmeslé les derniers. »

Raymond Poisson prononça ainsi son oraison funèbre :

Deux fameux médecins lui trouvant de la fièvre,
Dirent qu'elle prendrait huit jours le lait de chèvre,
Et que celui de vache après l'allait guérir;
Surtout, qu'il ne fallait lui donner que mi-tiède :
Je pense que c'était un excellent remède,
Mais malheureusement elle vient de mourir.

MADEMOISELLE OLIVIER.

J'ai conté la vie de Cherubino di Amore; Beaumarchais disait que c'était l'Amour même. Elle fut l'une des bonnes fortunes du *Mariage de Figaro*, elle y répandit toutes les poésies et toutes les grâces de la vraie jeunesse. Ce fut une jeunesse sans lendemain; elle mourut si vite qu'elle mourut sans confession. Les prêtres refusèrent de l'enterrer; ils finirent par lui accorder le convoi des pauvres.

Tous sont touchés de mes cris superflus,
Chacun répond : « Hélas! elle n'est plus!

Talents, beauté, douceur, vertu, jeunesse,
Jeunesse, ô don qui les embellit tous!
Vous n'avez pu la préserver des coups,
Des coups fatals de la Parque traîtresse.
Présents cruels, à quoi donc servez-vous? »

Je ne sais pas le nom du poëte. Ce que je sais bien, c'est que cette vertu avait donné le jour à un enfant que trois pères sensibles avaient le droit de se disputer.

MADAME POISSON.

C'était mademoiselle Ducroisy qui débuta dans *Psyché*. Elle fut jolie et vécut près de cent ans, mais son talent ne vécut qu'un soir. Elle tenta tous les rôles, et ne fut bonne comédienne que dans les coulisses. Il y a çà et là quelques mauvais vers sur elle; je n'en citerai qu'un qu'on a inscrit sous son portrait :

Elle a beaucoup d'esprit et beaucoup d'enjouement.

Il y eut deux autres actrices qui portèrent le nom de madame Poisson : la femme de Raymond Poisson et la femme de François Poisson. Leurs maris eurent beau les façonner à la belle diction, elles furent toujours des actrices et jamais des comédiennes.

MADAME PRÉVILLE.

Elle commença par les héroïnes de tragédie, mais elle était toute de marbre et jouait comme une statue que le feu sacré ne fait pas descendre de son piédestal. Elle réussit bientôt dans le haut comique à force d'études et de malice. Elle parvint même à se faire un diable-au-corps. Elle créa Cydalise dans *les Mœurs du jour*, Araminthe dans *le Cercle*, Dorimène dans *les Fausses infidélités*, la marquise de Clainville dans *la Gageure imprévue*, et Calliope dans *les Muses rivales*.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Le théâtre a compté cinq actrices du nom de Quinault. J'ai parlé de Françoise les bas bleus, qui fut l'une des femmes savantes du dix-huitième siècle.

Que dirai-je de mademoiselle Quinault l'aînée? Elle était fort belle, elle joua les Vénus, — en ce temps-là la beauté s'appelait Vénus comme aujourd'hui, — pourquoi ne resta-t-elle que quelques années au théâtre (1714-1723), elle, qui mourut centenaire après avoir, pendant près de trois quarts de siècle, vécu de la pension de la Comédie?

Mademoiselle Quinault-Denesle, au contraire, mourut presque à ses débuts, à l'heure même où tout le monde comptait sur une comédienne.

Que dirai-je des deux autres Quinault? qu'il en est resté ce qu'il reste de toutes les comédiennes qui font beaucoup de bruit pour rien.

MADAME RAISIN.

C'est encore tout un roman. Fille d'un comédien de province, elle débuta en Angleterre, à la cour même de Charles II, — elle débuta deux fois, dit la chronique scandaleuse, au théâtre et à la cour. Charles II fit durer toute une année la lune de miel. La Raisin était merveilleusement douée par la nature : grande, blanche et belle, elle avait la grâce ondoyante du cygne; ses yeux étaient noyés dans je ne sais quelle volupté pénétrante; sa bouche, un peu grande, avait des sourires à la Corrége et à la Prudhon, des sourires de roses et de lys, tant les lèvres jouaient bien avec les dents. Elle revint en France, courut la province, débuta à la Comédie, et fut pour Campistron ce que la Champmeslé fut pour Racine. Elle créa quelques rôles effacés de ce tragédiste au pastel, mais heureusement pour elle, elle créa beaucoup de rôles de comédie, par exemple : Lucinde de *l'Homme à bonnes fortunes;* Cydalise, de *la Coquette;* Clarisse, du *Grondeur;* Isabelle, du *Distrait.*

Elle avait épousé le comédien Raisin, qui n'était son mari que les vendredis, parce que son amant le Dauphin lui recommandait de faire vigile et jeûne. Le mari mourut à ce régime, et Louis XIV, qui se mêlait de tout, même des amours de son fils, dit à la veuve que si elle voulait continuer ses galanteries avec le Dauphin, elle devait quitter le théâtre, parce qu'il ne

jugeait pas convenable — lui, le roi — qu'une femme que son fils aimait continuât de servir à l'amusement du public. Et comme elle comprit, sur la parole de Louis XIV, qu'elle était destinée désormais à jouer de plus grands rôles, elle renonça au théâtre, moyennant quoi le roi lui accorda une pension de dix mille livres.

La Raisin se repentit-elle d'avoir lié sa vie à ce grand Dauphin qui était un petit esprit? Il lui fallut se soumettre à tous les caprices de cette volonté quasi royale qui avait peur du diable et ne songeait qu'à son salut, même dans les voluptés illicites. Le croira-t-on? il fallait que la Raisin jeûnât avec lui, — il fallait qu'elle priât dans le même latin d'occasion — il fallait qu'elle fît autant de fois que lui le signe de la croix! A certains jours de l'année, surtout pendant le carême, ils s'enfermaient tous les deux avec du pain, de l'eau et des noix; — ils couchaient sur la dalle, séparés par quelque emblème de la Passion.

Comédie pour comédie, la Raisin aimait mieux la Comédie française, mais elle se résignait de bonne grâce dans l'idée qu'elle expiait ses péchés et qu'elle gagnait une stalle au ciel.

Le Dauphin mourut, la Raisin se trouva pauvre, car sa pension ne lui fut plus payée; elle s'adressa au roi, qui répondit que ces choses-là regardaient madame de Maintenon. Le duc d'Orléans, qui ne jugeait pas les femmes par madame de Maintenon, mais par madame de Parabère, répara un peu les fautes du roi en accordant à la Raisin une pension de dix mille livres.

La vie de cette femme fut romanesque jusqu'au bout. Elle venait de se retirer au château de la Davoisière, en Normandie, lorsque dans une promenade ses chevaux s'emportèrent, brisèrent son carrosse et la jetèrent mourante sur le chemin.

MADEMOISELLE RAUCOURT.

Celle-ci fut tout d'une pièce. Elle était née tragédienne, elle avait l'énergie, la fureur, la passion, mais elle n'était pas née femme, elle n'avait ni la beauté, ni la grâce, ni le charme. Aussi ne joua-t-elle bien que les Athalie et les Agrippine. C'était

une Amazone dépaysée, elle battait ses amants tant elle aimait à faire la guerre; il fallait pour être aimé d'elle avoir beaucoup d'argent, et montrer les vertus d'Hercule sans jamais filer aux pieds d'Omphale. Mademoiselle Rachel, ce roseau, cette âme ardente, ce souffle divin, a prouvé victorieusement que cette force d'Amazone n'était pas la vraie force.

Mademoiselle Raucourt voyant que tout le monde écrivait autour d'elle, écrivit un drame pour le Théâtre-Français, sous le titre de *Henriette*. Le sujet était pris au théâtre allemand, le style n'était d'aucun pays. Selon Grimm, aucun des chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire n'attira une plus grande affluence au théâtre que le drame de mademoiselle Raucourt, représenté pour la première fois le vendredi 1er mars 1782. « Quoique le succès de la première représentation ait été plus qu'équivoque, elle n'en a pas moins excité tant de curiosité, que l'empressement du public s'est soutenu jusqu'à présent; on en est, je crois, à la sixième représentation, avec une merveilleuse constance. En persistant à trouver le drame détestable, mais l'auteur, sous l'uniforme prussien, charmant, on ne s'est point encore lassé de venir siffler l'un et applaudir l'autre. Il y aurait en vérité de l'humeur à ne pas trouver ce partage assez équitable. »

Le chroniqueur de la grande Catherine avait parlé ainsi des débuts de mademoiselle Raucourt :

« On dit que cette charmante créature, si imposante au théâtre, est très-simple hors de la scène, qu'elle a toute la candeur et toute l'innocence de son âge, que tout le temps qu'elle ne consacre pas à l'étude de son art, elle s'occupe encore des jeux de son enfance; que son père est si décidé de lui conserver ses mœurs et sa sagesse, qu'il porte toujours deux pistolets chargés dans sa poche, pour brûler la cervelle au premier qui osera attenter à la vertu de sa fille. On a fait des dissertations à perte de vue, pour découvrir métaphysiquement par quel prestige une fille si neuve et si innocente pouvait jouer au théâtre les transports et les fureurs de l'amour avec tant de passion. Son succès n'a pas été moins grand à la cour qu'à Paris. Le roi, qui n'aime pas la tragédie, a été fort occupé de mademoiselle de

Raucourt. Sa Majesté lui a fait donner une gratification de cinquante louis. Elle lui a aussi fait présent d'un habit de théâtre. Madame la comtesse Du Barry lui a laissé le choix ou d'un superbe habit de théâtre ou de trois belles robes de ville; la sage Raucourt a choisi le premier, disant qu'elle ne sortait pas assez pour avoir de belles robes en ville. Ce n'est pas, par parenthèse, un petit contraste que de rencontrer la belle reine de Carthage qui vous a tant imposé au théâtre, en petite robe modestement vêtue, la contenance timide et embarrassée, dans le coin d'un appartement de quelque grande dame de la cour. »

Et plus tard, qui donc a dit :

> La glaciale et brûlante Raucourt,
> Qui de ses feux a fait rougir l'Amour.

C'est Saint-Just qui a dit cela.

MESDEMOISELLES SAINVAL.

L'aînée joua les premiers rôles tragiques, la cadette les grandes princesses. Il y a à la Comédie Française deux admirables bustes dans le style des belles œuvres de Caffieri, qui représentent les deux sœurs dans la passion et dans les larmes. Je ne les connais que par ces portraits de marbre qui disent avec éloquence qu'elles ont bien mérité de l'art tragique.

MADAME DE LA TRAVERSE.

C'était la petite-fille du célèbre Baron, mais le célèbre Baron n'avait pas légué son génie à ses descendants. Madame de La Traverse était d'ailleurs une belle femme de la plus haute distinction, qui, selon l'expression du critique du *Mercure de France*, parait bien le théâtre, mais c'était tout; elle n'avait ni passion, ni gaieté. Elle fit pourtant le bonheur, en premières noces, de M. Picorin de La Traverse, et en secondes noces de Bachelier, premier valet de chambre du roi, gouverneur du château du Louvre.

URLIS.

Mademoiselle Des Urlis ne figure dans l'histoire du théâtre que pour un duel qu'elle eut avec mademoiselle Beaupré. Elles jouaient dans la même pièce, elles se défièrent à l'épée, elles n'attendirent pas la fin de la représentation, elles se battirent pendant l'entr'acte, et il n'y eut pas mort d'homme. Le philosophe dit devant tout événement : « Où est la femme? » Je dirai ici : « Où était l'homme? »

MADEMOISELLE VANHOVE.

Mademoiselle Vanhove était née sur le théâtre. C'est une vraie fille des coulisses; sa voix est des plus douces que l'on puisse entendre, un son qui part de l'âme et qui va droit au cœur; les accents en sont naturellement variés et touchants. Sa figure, sans être fort jolie, est aimable; son maintien n'a pas toutes les grâces qu'on pourrait désirer, mais il a celles que l'art ne saurait donner, le charme de la décence, de la candeur et de la naïveté. » Elle n'avait pas quinze ans quand on parlait ainsi d'elle. N'avoir pas quinze ans, et savoir déjà jouer la comédie en ayant l'air de jouer sans savoir!

MADAME VESTRIS.

Ce fut le triomphe de l'art sur la nature : elle était petite, elle parut grande; elle manquait d'âme, elle se donna la passion; elle n'avait pas de voix, elle fut éloquente. Il faut se hâter de dire qu'elle était belle, et que sa beauté était toujours en scène. « Madame Vestris, dit Grimm, est une figure de Mignard, et je voudrais dans la tragédie une figure du Poussin, de Raphaël, de Michel-Ange. Pour quitter le cothurne, j'aurai l'honneur de vous dire que madame Vestris est enfant de théâtre; elle doit le jour à un comédien de la Rochelle, et s'appelait mademoiselle Dugazon. Elle a été une des principales actrices du théâtre de Stutt-

gard, et pendant quelque temps sultane favorite de Son Altesse Sérénissime; elle a épousé ensuite un petit danseur de ce théâtre portant le grand nom de Vestris. Cette famille de Vestris est de Florence, et s'est transplantée en France, où elle a fait fortune, les garçons par leurs talents, les filles par le commerce de leurs charmes. Elle a fait mentir le principe que l'amitié ne peut subsister sans la vertu la plus rigide, car elle vit dans la plus tendre union et dans une grande corruption de mœurs. Pendant que la belle Teresina Vestris aime son amant pour de l'argent, la mère, dévote comme une sainte, dit à côté de sa chambre son chapelet; son frère, qu'on appelle le Cuisinier, prépare le souper que la sœur Violenta et les autres frères viennent manger avec Teresina et son amant, le plus cordialement du monde. »

C'est toujours le roman comique. Combien de fois, moi qui n'avais pas payé mon droit d'entrée, j'ai vu la vraie comédie dans les coulisses, pendant que le spectateur du parterre la cherchait vainement sur la scène.

II.

OPÉRA.

MADEMOISELLE ARNOULD.

Ce fut au mariage du roi que l'opéra fut introduit en France par le cardinal Mazarin. Comme le remarque Voltaire, puisqu'un cardinal avait introduit la comédie, il fallait bien que ce fût un cardinal qui introduisît l'opéra.

Lulli, un Italien, créa la musique française. On ne dit plus aujourd'hui, comme il y a cent ans, que Lulli mettait en plain-chant les poëmes de Quinault, au lieu de les mettre en musique. Lulli fut un grand maître comme Rameau. Mais la musique française ne fit jamais taire en France la musique italienne, qui mit plus d'une fois le feu aux quatre coins de Paris : les Bouffons répondaient à *Castor et Pollux* de Rameau, par la *Serva padrona* de Pergolèse, comme aujourd'hui ils répondent par *Guillaume Tell* ou *le Trovatore* à *la Muette* ou à *la Juive*.

Un jour, la Comédie et la Chanson, deux Muses très-françaises, voulurent donner un spectacle nouveau. Elles tentèrent cette gaie aventure avec Le Sage, Piron, Fuselier, et les disciples de Lulli, comme Mouret. Mais ce fut du mariage spirituel de Vadé et de Dauvergne que naquit l'opéra-comique : jusqu'aux *Troqueurs* on n'avait inventé que la comédie à ariettes. A ses commencements, l'opéra-comique voulait rire et non émouvoir. C'était la gaieté en action. Qu'il y a loin des *Troqueurs* à *Richard Cœur de lion*. Comme de *Richard Cœur de lion* à *Zampa!*

Au commencement, on chantait peut-être fort bien à l'Opéra, mais les actrices ne disaient pas leurs noms avec l'impertinence moderne. Aujourd'hui, elles disent toutes leurs noms, par-dessus les toits; mais chantent-elles?

Donc beaucoup de noms dignes de survivre sont tombés dans « la nuit des temps ». Je m'aventure un peu au hasard à travers les débris de ce gai *campo santo*, qui réunit l'Opéra, les Bouffons et l'Opéra-Comique.

J'ai peint en pied Sophie Arnould. J'ai oublié bien des historiages.

Quand le buste de mademoiselle Clairon fut mis en vente, mademoiselle Arnould en doubla la première enchère. « Il n'y eut personne qui se permît d'enchérir sur elle, et le buste lui fut adjugé. Toute l'assemblée applaudit à différentes reprises. » Qui donc lui envoya sur-le-champ le quatrain suivant :

Belle déesse de la scène,
Tout Paris t'a cédé le buste de Clairon :
Il a connu les droits d'une sœur d'Apollon
Sur un portrait de Melpomène.

Elle avait le secret, cette sœur d'Apollon, de chanter sans voix.

L'abbé Galiani, au spectacle de la cour, voyant tout le monde s'extasier autour de lui sur la voix de mademoiselle Arnould, s'écria : *En effet, c'est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu!*

Ce bel asthme soufflait dans un corps diaphane. Mais sur la scène, Sophie Arnould se métamorphosait.

« Mettez à souper mademoiselle Ménard, fraîche, jeune, piquante, à côté de mademoiselle Arnould, celle-ci vous paraîtra un squelette auprès d'elle; mais au théâtre, ce squelette sera plein de grâce, de noblesse et de charme, tandis que la fraîche et piquante Ménard aura l'air gaupe. »

C'est un livre à faire que la théorie de la perspective théâtrale.

Les poëtes étaient plus caressants :

Quand de Psyché mourante au milieu de l'orage,
Arnould, les yeux en pleurs, me vient offrir l'image,

Et frémit sous la nue où brillent mille éclairs,
Puis-je entendre sa voix dans le fracas des airs?
J'aime à voir son effroi lorsque la foudre gronde,
Et ses regards errants sur les gouffres de l'onde;
Ses sons plaintifs et sourds me pénètrent d'horreur;
Et son silence même ajoute à ma terreur.
Grâce à l'illusion, je sens trembler la terre;
Cet airain, en roulant, me semble un vrai tonnerre :
Ces flots que l'art soulève et sait assujettir,
Sont des flots écumants tout prêts à l'engloutir;
Et lorsque le flambeau des pâles Euménides
Éclaire son désordre et ses grâces timides,
J'éprouve sa frayeur, je frissonne, et je croi
Entendre tout l'enfer rugir autour de moi!

MARIE ANTIER.

En 1711, on vit venir dans la capitale la plus belle fille de la province. Marie Antier était son nom. La beauté de sa voix égalait presque la beauté de sa figure. Marie ne se contenta pas d'être belle, elle voulut chanter. Comme si ce n'était pas assez d'être Vénus, on veut être une syrène. Vénus Antier s'en alla demander des leçons à cette fameuse Marthe Le Rochois qui avait élevé les opéras de Quinault à la hauteur d'une tragédie de Racine débitée par la Champmeslé.

Marthe Le Rochois résolut de faire de Marie Antier une Armide capable d'enlever tous les Renauds. Je ne sais si le vieux Lulli en tressaillit dans sa lyrique tombe, mais la belle et nouvelle Armide avait une voix admirable, une taille élevée et imposante, une physionomie fière et noble; tout ce qu'il faut pour être princesse, magicienne et divinité. C'était le beau temps des Armides!

Armide Antier épousa un Renaud qu'elle avait naturellement enchanté. A son mariage, en 1726, la reine de France, la femme de Louis XV le Bien-aimé, qui aimait bien les beaux talents, gratifia Armide d'une tabatière enrichie de diamants, avec le portrait de Sa Majesté. Passe encore pour le portrait et les

diamants : mais la tabatière! Est-ce que les belles d'Opéra prisaient? C'était beau genre.

Marie Antier éternua au théâtre pour la dernière fois en 1741. Les divinités la bénissent!

MADEMOISELLE AURORE.

C'était l'Aurore aux doigts de rose, mais elle ouvrait les portes de la nuit. Elle chantait mal, mais on la regardait chanter, et comme elle était belle on disait qu'elle chantait bien. Ses doigts de rose étaient tachés d'encre : elle rimait à toute heure des vers philosophiques comme ceux-ci :

Ce monde est un sentier glissant
Où chacun tant soit peu chancelle;
Le sage aux sens rassis, l'étourdi sans cervelle,
De faux pas en faux pas, tous vont diversement.
Souvent même à plus d'un amant
Le pied glissa près de sa belle.
Nos auteurs sont les seuls, oui-da!
Que nous ne parons pas de ces accidents-là;
Les aider à tomber est tout ce qu'on peut faire.
Les relèvera qui pourra,
Le public en fait son affaire.

MARIE AUBRY.

Marie Aubry avait deux rivales, la Hilaire et la Brigogne. C'était à qui chanterait le plus haut.

Le berger Pâris aurait fini par trouver trois pommes sur le mont Ida, pour leur en donner une à chacune. Mais il aurait eu quelquefois l'idée de leur jeter des pommes, comme on fait à la Gaîté.

MADEMOISELLE ALLARD.

Jamais nymphe des bois n'eut tant d'agilité!
Vénus, Vénus jamais n'eut tant de volupté!
Que tu mélanges bien, ô belle enchanteresse,
La force avec la grâce, et l'aisance et l'adresse!

Tu sais avec tant d'art entremêler tes pas,
Que l'œil ne peut les suivre et ne les confond pas!
Le papillon s'envole avec moins de vitesse,
Et pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.

MADEMOISELLE BEAUMÉNARD.

Elle débuta à la foire Saint-Germain. Après la fermeture de ce théâtre comico-lyrique, elle passa aux Français, mais c'était aux Français de Versailles. Elle avait cependant de la beauté et du talent; en outre elle portait un nom déjà connu, le nom paternel de Beauménard, auteur de l'Opéra-Comique. Mais Beauménard n'était pas un prince, et sa fille ne fut pas une grande princesse. J'avertis mon lecteur que je n'ai pas que des immortels dans mon dictionnaire; il n'y a pas que des princesses à la cour : cela n'empêchera pas la Beauménard et bien d'autres d'y tenir leur tabouret.

MADEMOISELLE BEAUMESNIL.

« Mademoiselle Beaumesnil relève de couche; elle avait déjà fait une fausse couche auparavant; ainsi c'est une personne des plus formées pour son âge. Je crois que jamais actrice n'a débuté avec autant d'aisance. Si elle avait joué la comédie depuis plusieurs années, il ne lui serait pas possible d'avoir plus d'habitude de théâtre, ni de montrer plus d'intelligence. Elle a eu le plus grand succès. Si elle avait débuté dans un rôle moins mauvais, elle aurait tourné la tête à tout Paris. Préville m'a assuré qu'à l'âge de sept ans cette fille jouait la comédie avec tout l'esprit et toute la finesse imaginables, et qu'elle aurait été la seule personne capable de remplacer mademoiselle Dangeville. En ce cas, je suis fâché que la Comédie française n'ait pas fait cette acquisition, car le caractère de la voix de mademoiselle Beaumesnil n'est pas agréable; et vu la nécessité et l'usage de crier à l'Opéra comme les possédés devant un crucifix, et le goût et la vocation que cette jeune actrice paraît avoir pour le plaisir,

je ne lui donne pas dix-huit mois pour avoir perdu sa voix sans ressources. »

C'est Grimm qui constate ainsi que déjà il y a cent ans on criait fort à l'Opéra.

MADEMOISELLE BEAUPRÉ.

C'était une Française belle comme une Française du dix-huitième siècle, et elle chantait comme une Italienne. De tous les temps elle élevait un canevas à la hauteur d'une comédie. Mademoiselle Beaupré était la plus jolie *Ninette à la cour,* et la plus adroite servante maîtresse qui se soit jamais appelée *Zerbine.* Il y avait en elle presque une madame Favart et presque une Piccinelli.

Il y a eu trois Beaupré au théâtre, comme il y a eu trois Desbrosses, et même, dit-on, trois Maupin. Mais celle-ci est la Beaupré des Beaupré, comme la Maupin de Théophile Gautier est la Maupin des Maupin.

THÉRÈSE BIANCOLELLI.

C'est dans ce charmant personnage de Lucile, par où avait triomphé mademoiselle de Mézières, que débuta et triompha Thérèse Biancolelli. Comme cette comédie s'appelait *la Surprise de la Haine,* on adressa tout de suite ce quatrain à la Biancolelli, qui était fort touchante, avec une taille superbe et une très-belle figure :

Par la surprise de la Haine,
En vain vous avez cru débuter en ce jour;
Non, non : pour qui vous voit débuter sur la scène,
C'est la surprise de l'Amour!

Je suis du parti de l'auteur, — sauf à refaire ses vers.

MADAME BELMONT.

Les critiques du dix-huitième siècle n'avaient pas plus de peine à prouver le talent des actrices que leur beauté. Ils n'eurent

guère à s'efforcer pour placer madame Belmont au premier rang de la scène dramatique et du théâtre mondain : madame Belmont fut une des plus jolies femmes de son temps. Son caractère était aussi charmant que sa figure. Ses manières étaient aussi jolies que sa voix. Aussi aimait-elle à parler et à chanter. « Donnez-moi la science à condition de ne pas la montrer, je n'en veux pas, » disait Jean-Jacques Rousseau.

Madame Belmont naquit à Givet, dans la patrie même de Méhul. C'est en souvenir de son magistral compatriote que madame Belmont acquit plus tard de si royales manières. A huit ans, elle était engagée au Vaudeville pour jouer les rôles d'enfants; c'était alors que se produisaient les œuvres enfantines et joviales de Piis et de Barré. Quand elle fut grande, elle épousa un acteur nommé Henri. Mais ce ne fut pas sans doute son plus grand triomphe. Là où elle eut le plus de succès, c'est dans cette *Fanchon la Vielleuse* qui s'est éternisée. Pièce et actrice enrichirent vite le théâtre naissant.

L'Opéra jalousa le théâtre et voulut posséder l'actrice. Madame Belmont joua alternativement au Vaudeville et à l'Opéra. Elle avait deux succès et deux appointements.

La province la demanda à grands cris. Fanchon était bonne fille, elle alla à Lyon et à Bordeaux. Mais Paris, qui est le maître toujours et toujours le tyran, la rappela pour l'Opéra-Comique, où elle consacra définitivement son talent hors ligne. Alors aucune glorification ne lui manqua. Le peintre Cœuré fit son portrait, que Prudhon grava. Enfin cette Fanchon la Vielleuse et cette Françoise de Foix qu'avaient peinte Cœuré et Prudhon, cette belle compatriote de Méhul, fut l'amie de cet autre Méhul léger qu'on appelait Dalayrac.

MADEMOISELLE DE LA BARRE.

Elle représentait toujours Vénus et la Beauté. Ce rôle serait assez beau pour n'en vouloir point d'autre; mais mademoiselle de La Barre cumulait toutes les vertus théologales du théâtre. Et l'Opéra était très-vertueux au dix-huitième siècle!

LA CARTON.

Elle braillait, elle n'a jamais chanté, mais elle gagnait les oreilles par les choses les plus douces. « C'était une fille, mais de bonne compagnie pour les hommes, distinguée par son esprit et ses saillies. Elle comptait l'illustre comte de Saxe parmi ses conquêtes. Elle le suivit au fameux camp de Muhlberg, en Saxe, en 1730, où elle eut la gloire de souper avec les deux rois, Auguste II de Pologne et Frédéric-Guillaume de Prusse, et les princes leurs fils et leurs successeurs au trône, dont l'un a un peu fait parler de lui depuis. Après cette brillante aventure, Carton n'en revint pas moins en France brailler sur le théâtre de l'Opéra comme auparavant. Elle s'est retirée du théâtre et du monde presque en même temps que Camargo. Elle a été remplacée, quant au département des bons mots, par l'illustre Sophie Arnould. »

MADEMOISELLE CLÉOPHILE.

Ce fut la dernière folie de La Harpe : l'avant-dernière, diront les incrédules en le voyant passer à la religion.

Cléophile fut une des plus agréables sultanes du sérail. « Une maladie trop cruelle, dit la chronique, l'ayant réduite dans un état aussi déplorable que celui où se trouva la jolie servante de l'auguste Cunégonde, grâce au cordelier son confesseur, elle fut obligée de renoncer au théâtre. Échappée enfin au plus affreux fléau du meilleur des mondes, on ne saurait douter des charmes qui lui restent, en voyant l'illustre auteur de ces vers s'enchaîner si publiquement à son char. Il en est épris comme pourrait l'être un jeune homme de quinze ans, et s'affiche partout avec elle aux promenades, à la Redoute, au spectacle, à l'Académie même, au grand scandale des lettres, de la philosophie, et surtout de tant d'honnêtes bourgeoises qui se croyaient jusqu'ici de véritables Aspasies, en honorant ce grand homme de leurs bontés. Quelle humiliation en effet pour ces bonnes dames d'apprendre que l'ingrat, en aimant une petite danseuse sans

principes, sans métaphysique ni dans la tête, ni dans le cœur, les oublie si parfaitement, qu'il croit n'avoir jamais aimé! Eh! Mesdames, ne l'avait-il pas dit lui-même dans son *Molière à la nouvelle salle?*

Après les goûts usés viennent les fantaisies;
On cherche les Laïs après les Aspasies;
Et de la nouveauté l'invincible désir
Aime plus à changer qu'il ne songe à choisir.

Mais voici la romance du *Saule*, de La Harpe :

Cléophile, que j'encense,
C'est un prodige nouveau;
Les Grâces, à sa naissance,
Entourèrent son berceau.
L'Amour dit : « Je suis tranquille,
Rien ne peut plus m'alarmer :
Quand ils verront Cléophile,
Ils voudront encore aimer. »

Quelle grâce enchanteresse
Dans ses traits, dans son esprit!
Elle charme, elle intéresse,
Elle attache, elle ravit.
Le cœur le plus indocile
Contre elle ose en vain s'armer;
Un regard de Cléophile
Est un ordre de l'aimer.

Quoique Amour m'ait dans ses chaînes
Engagé plus d'une fois,
Quoique Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses lois,
Par une erreur trop facile
Dans un cœur bien enflammé,
Je crois près de Cléophile
N'avoir pas encore aimé.

Je veux, à ses lois fidèle,
Ne chanter que mon ardeur

Dieu! que ma muse n'est-elle
Aussi tendre que mon cœur!
Or, jugez s'il est habile,
L'enfant maître des humains :
Vous voyez dans Cléophile
Le chef-d'œuvre de ses mains.

Je conseille ce joli morceau aux imprimeurs du *Cours de littérature*.

MADEMOISELLE DE CASTILLY.

Ce qui prouve que mademoiselle de Castilly est bien une déesse aussi, c'est qu'elle jouait Pomone, cette Pomone qu'on a trop délaissée en mythologie, mais qu'on devrait bien réhabiliter en histoire.

LA CHANTERIE.

Une des grappes dorées des espaliers de l'Opéra. Il se présenta beaucoup de vendangeurs. Le vin fut-il bon? L'ivresse ne dura pas. Selon le journal de la police écrit pour Louis XV, quoique la Chanterie ne fût pas des plus belles, les hommes avec elle étaient toujours dupés et toujours amoureux. Est-ce parce qu'elle dansait bien? Je ne le crois pas.

La Chanterie posa dans l'atelier de Boucher pour les vierges. On connaît les vierges de Boucher.

MADEMOISELLE CAMARGO.

Voltaire lui consacra trois vers dans un sizain :

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle :
Les Nymphes sautent comme vous,
Mais les Grâces dansent comme elle.

Ce fut Camargo qui inventa les jupons courts, invention utile, selon Grimm, parce qu'elle met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause des jambes des danseuses; cela faillit occasionner un schisme très-dangereux. « Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Église, qui répugnait à voir des pirouettes et des gargouillades embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. Enfin le Saint-Esprit lui suggéra, dans cette occasion difficile, un tempérament qui mit tout le monde d'accord : elle se décida pour les jupes raccourcies; mais elle déclara en même temps, article de foi, qu'aucune danseuse ne pourrait paraître au théâtre sans caleçon. Cette décision est devenue depuis un point de discipline fondamental, dans l'Église orthodoxe, par l'acceptation générale de toutes les puissances de l'Opéra et de tous les fidèles qui fréquentent ces lieux saints. »

MADEMOISELLE CÉCILE.

Selon un prophète : « Mademoiselle Cécile, d'une figure charmante, de la taille la plus noble et la plus svelte, ayant à peine quinze ans accomplis, semble destinée par la nature à remporter le prix de son art. Il paraît impossible de réunir à cet âge plus de grâces et plus de précision, des développements plus heureux et plus faciles, une exécution plus riche et plus brillante. On dirait, au moins jusqu'à présent, qu'il ne tient qu'à elle d'exceller dans le genre de mademoiselle Heynel ou dans celui de mademoiselle Guimard; de les réunir l'un et l'autre, ou d'y briller tour à tour. On a remis pour son début l'acte de *la Danse*, où la danseuse chante et danse. Il n'y a point d'allusion flatteuse dans le rôle qu'elle y joue que le parterre n'ait saisie et applaudie avec transport. »

Le prophète s'est trompé. Mademoiselle Cécile, qui chantait et qui dansait, fit un faux pas et perdit sa voix.

CIFOLELLI.

Il y avait déjà deux comédiennes pleines de grâce au Théâtre-Italien : on appela la Cifolelli la troisième Grâce. A cette époque-là, on ne prodiguait pas encore trop le mot de dixième Muse ou de huitième merveille.

CATINON.

Catinon se nommait mademoiselle Fousquier. C'était une enfant de bonne famille qui voulait jouer la jolie comédie du théâtre; et alors la comédie était fort belle au Théâtre-Italien. Catinon jouait si bien les Angélique et les Silvia, que la louange usa pour elle tous ses madrigaux et tous ses concetti. En effet, la poésie avait beaucoup à faire avec Catinon : cette Angélique déclamait d'un ton superbe; cette Silvia dansait à un degré supérieur : et Catinon composait elle-même ses ballets.

Aujourd'hui les temps sont moins prodigues de Catinons.

LES DEUX COLOMBE.

Le rossignol, qui en Orient n'aime que la rose, aurait adoré la première et la deuxième Colombe du Théâtre-Italien. Gul eût vu Bulbul infidèle!

Colombe Ire était une *amoureuse*, cela va sans dire. Colombe II en était une aussi. Elles étaient sœurs par le sang et par le gosier. Leur nid commun était la Comédie italienne, où tout était amour, mélodie et beauté.

De Colombe l'aînée on vanta les talents mûrs. De Colombe la jeune on admira les talents précoces. Ce fut une ravissante pastorale d'un quart de siècle. Elles jouaient à tour de rôle, elles roucoulaient à tour de colombe. La cage n'était jamais sans amour ou sans musique.

Grimm est enthousiaste de Colombe Ire : « Elle n'a d'autre défaut que trop de noblesse et trop de beauté pour le caractère

des rôles de l'Opéra-Comique; son port, sa démarche, son maintien, sont ceux d'une reine, d'une princesse, plutôt que ceux d'une Sophie, d'une Rose, d'une Colette. Son regard, auguste, noble et tendre, ses grands yeux, les plus beaux du monde, sembleraient plutôt l'appeler à la tragédie. Son jeu est tant soit peu maniéré, mais de cette manière qui plaît encore lors même qu'on la condamne, et que de bons conseils pourront aisément corriger. Elle a une voix charmante et un goût de chant excellent, plein de cette grâce, de cette douceur, de cette facilité qu'on n'a jamais su sentir en France. »

Colombe II n'obtint pas les madrigaux de Grimm, mais la terre n'en tourna pas moins pour elle dans le bleu des nues!

MADEMOISELLE CAMILLE.

M. de Florian, capitaine de dragons, avait établi son camp — je me trompe, sa bergerie, — dans les coulisses du Théâtre-Italien. Son Estelle c'était mademoiselle Colombe; sa Galathée mademoiselle Camille.

> Vous demandez ce que c'est que Camille,
> C'est un lutin sous les traits de l'Amour.

Et plus loin « elle fait tourner toutes les têtes en gardant la sienne. »

Quand mademoiselle Colombe lui demande un quatrain, il ne l'écrit qu'avec une plume arrachée à ses ailes.

Et autres marivauderies d'un soldat qui se poudrait pour aller se battre.

Les siècles héroïques ou galants prodiguent les épithètes. Jacoma Antonia Véronèse fut surnommée la *Célèbre Camille*.

Camille était une Vénitienne qui portait très-artistiquement le beau nom de Véronèse. Cependant son père, Carlo Véronèse, n'était qu'un Pantalon. Il lui apprit le commencement de l'art, comme s'il eût été un Mario ou un Lélio.

Camille débuta dans *Coraline esprit follet*. Le véritable feu dramatique la tenait en effet. Cependant elle commença par

danser. Quand elle fut assez applaudie dans les ballets, son père vint lui dire : « Chantez maintenant. »

Alors Camille, qui savait déjà danser comme une Camargo, chanta comme une Baletti, et joua les comédies de Goldoni comme mademoiselle Dangeville sut jouer les comédies de Voltaire.

Comédienne et danseuse dans les *Tableaux* de Panard, Panard lui fit des madrigaux qui étaient eux-mêmes des tableaux.

On a compté qu'un volume suffirait à peine pour recueillir les vers qu'elle reçut de tous les poëtes du temps. Si les vers n'étaient pas de premier choix, l'actrice au moins était de premier ordre. Elle méritait toutes les *guirlandes de Julie*.

Goldoni la vit pleurer véritablement dans ses pièces, et elle fit pleurer véritablement Goldoni en pleine loge de la Comédie italienne. Son geste ne partait pas de l'étude du miroir; c'était une âme qui s'avançait et parlait. Elle était belle, elle était sensible, elle avait le ton de la nature, et c'est le cœur seul qui donne ce ton-là.

De pareilles actrices sont rares, et c'est pourquoi on les nomme les célèbres Camilles.

Voici l'oraison funèbre de Camille Véronèse : « Le Théâtre italien vient de perdre Colombine : elle était fille de Pantalon et sœur de Coraline. Camille, enfant du théâtre, y dansa dès sa première enfance; elle succéda ensuite à sa sœur dans l'emploi de soubrette. Le public croyait avoir fait une grande perte par la retraite de Coraline; mais Coraline avait de beaux yeux, une belle peau, une belle gorge; mais, en qualité d'actrice, un babil insipide. Vous savez que dans les pièces italiennes il s'agit d'improviser, et qu'un rôle vaut à proportion de l'esprit de l'acteur qui le joue. Camille n'était pas fort éloquente; elle savait assez mal la langue italienne : née à Paris, elle s'était accoutumée à parler français avec des mots italiens, c'est-à-dire à conserver les tournures françaises, et à les transporter mot pour mot dans l'italien; quelquefois elle italianisait même les mots purement français qu'elle était en usage d'employer dans la vie commune; mais elle avait une grande chaleur, et elle entraînait en dépit de ses

mauvais discours; elle était d'ailleurs un des plus grands pantomimes qu'il y eût sur aucun théâtre. Tout se peignait sur son visage et dans ses gestes, et cette sorte d'expression, elle l'avait souvent sublime. »

Pourquoi le Bossuet des coulisses n'ajouta-t-il pas : « Elle est morte pour avoir trop vécu, et elle n'avait que trente ans ! »

DÉLICE.

Les femmes adorent les noms symbolisés; elles croient que pour elles le langage des noms est le langage des fleurs. Mademoiselle Délice ne se trompait pas. Elle fut une des plus délicieuses soubrettes de cette Comédie italienne, si fertile en soubrettes et en délices.

MADEMOISELLE DEROUVILLE.

Cantatrice française qui apporta les plus élégantes manières à la Comédie italienne. Elle possédait une excellente manière de chant; c'était quelque élève de Rameau qui faisait invasion chez Piccini.

D'affreux Bachaumonts des coulisses ont dit que la vertu de mademoiselle Derouville était aussi légère qu'était léger son organe. Mais si le cœur de mademoiselle Derouville était un roseau, sa voix était une flûte. Qu'importe si le cœur écorchait les Marsyas, la flûte ravissait Apollon. Mademoiselle Derouville parlait aux hommes et chantait pour les dieux.

MADEMOISELLE DERVIEUX.

Quand on représenta *les Courtisanes* de Palissot, celle-ci se montra toute provocante au balcon : « Voilà de belles courtisanes, dit-elle tout haut. Quand j'avais quinze ans j'avais déjà pris tous les cœurs de l'Opéra. »

« Elle dansait à l'âge de neuf à dix ans dans les Champs-Élysées de l'opéra de *Castor*. Je trouve à Hébé-Dervieux, disait Grimm, l'air un peu commun, avec l'éclat et la fraîcheur de la première

jeunesse, ce qui ne l'a pas empêchée de gagner déjà des diamants. Elle vient d'acheter une maison rue Sainte-Anne, qu'elle a payée soixante mille livres; elle en dépensera autant en embellissements, et j'aurai l'avantage inestimable d'être son voisin quand elle donnera à souper à M. Dorat. Elle joua et chanta il y a quelques années le rôle de Colette, dans *le Devin du village*, avec beaucoup de gentillesse; et personne ne dansa mieux à sa noce qu'elle-même : c'est là l'époque de sa célébrité. »

Un adorateur rebuté suppliait mademoiselle Dervieux de lui faire au moins l'aumône d'une belle nuit constellée d'amour : « C'est impossible, monsieur; j'ai mes pauvres, » lui dit-elle en le jetant à la porte.

MADAME DESBROSSES.

Modeste et savante, dit la chronique. Mais il ne faut pas trop croire les chroniques, lorsqu'elles disent que les jolies actrices sont modestes. La science a aussi le droit d'être orgueilleuse. Si madame Desbrosses fut une savante au théâtre, c'est qu'elle voulut se montrer la digne héritière de son père, qui était un auteur du Théâtre italien. Cet excellent père lui donna tous les excellents professeurs. A sept ans, elle débuta devant Sa Majesté le roi Louis XV. C'est par ce royal chemin qu'elle arriva aux royaux emplois, — après avoir passé par *la Servante maîtresse*, par Colinette dans *la Clochette*, — puis dans *Jeannette*, l'amante de Jeannot.

La jolie Jeannette devint la brillante Justine, dans *Alexis et Justine*. — Justine était ambitieuse; elle captiva Alexis sous les yeux mêmes de madame Dugazon, — qu'elle remplaça finalement à l'Opéra-Comique.

Mais la svelte amoureuse prit l'embonpoint de la duègne, et elle dut s'emboîter dans des emplois plus graves, — s'il est quelque chose de plus grave que l'amour!

Ainsi qu'elle avait succédé à madame Dugazon, si célèbre amoureuse, elle succéda à madame Gauthier, si célèbre duègne. On voit que l'heureuse madame Desbrosses était née pour la célébrité.

MARIE DESCHAMPS.

Le talent de la Deschamps n'étonnait peut-être pas tout l'Opéra, mais son luxe éblouissait tout Paris. En même temps que les bravos du parterre, on épuisait pour elle les mines de Golconde. L'or germait sous ses pas, et elle s'en faisait des diadèmes comme si ce n'eût été que des lauriers. L'Opéra était un palais enchanté, mais l'habitation de Marie Deschamps en était un aussi. Artiste, elle y faisait régner les arts comme sur la première scène du monde. Si elle avait assez de talent pour payer ses succès, elle manquait parfois d'argent pour payer ses architectes et ses fournisseurs. On ne parlait que des procès de la demoiselle Deschamps. Mais elle gagnait tous ses procès.

Elle avait voulu se séparer de corps et de biens d'avec son mari; elle disait que tous les goûts sont à l'Opéra et toutes les séparations dans le mariage. Elle n'assignait pas son mari pour l'amour, mais elle le laissait assigner pour d'autres dettes dont la procédure va au Palais au lieu d'aller à Cythère, et dont Thémis fait les honneurs en l'absence de Vénus.

Marie-Anne Pagès, femme de Jean-Baptiste Burze-Deschamps, avait commencé sa carrière dans le monde par être danseuse à l'Opéra-Comique. On trouva qu'elle méritait de briller sur un plus grand théâtre. Elle entra à l'Académie royale de musique, comme si elle n'avait jamais habité le réduit obscur d'une petite maison de la rue du Four-Saint-Honoré.

Bientôt chargée de trophées, et folle sous les auspices de sa bonne fortune, elle ne consentit qu'à s'arrêter dans une splendide hôtellerie de la rue Saint-Nicaise. Cette reine voulait se faire naturellement la voisine d'un Palais-Royal. Mais il vint un jour où elle faillit mettre sa couronne au clou. Elle ne voulait pas solder le compte de son libéral architecte. En cela la magnifique artiste avait tort : elle insultait au génie et à la prodigalité d'un autre artiste, fils de Vitruve, de Michel-Ange, de Perrault. Il y eut un malin avocat qui plaida pour l'architecte, et qui ne se montra peut-être pas assez galant envers la danseuse.

« Par les ouvrages des grands maîtres, — dit-il avec une sorte d'indignation qui ne perdait rien de sa force en souriant, — on doit juger de l'excellence de sa profession. Il ne serait pas étonnant que la demoiselle Deschamps, dans un état presque mécanique, dont le principal mérite ne consiste que dans la souplesse et l'agilité, ne sût pas apprécier celui d'un art qui n'est que l'enfant du génie. »

Ici l'avocat commettait un gros sacrilége contre Terpsichore. Tout docte qu'il était, il oubliait le mot de Simonide, qui dit que la danse est une poésie qui marche. Mais Marie Deschamps dansait peut-être et ne marchait pas.

L'acerbe avocat continua par faire un tableau de l'Opéra qui serait certainement aujourd'hui un anachronisme : « Les membres de l'Académie royale de musique sont des espèces d'êtres privilégiés, et presque indéfinissables. Inutiles, et malheureusement regardées comme nécessaires, moins autorisées que protégées, le gouvernement politique, et non la législation, les tolère. (S'il eût été prêtre, cet homme de loi eût refusé d'enterrer Molière.) Isolées au milieu de la société civile, elles règnent dans une sphère qui est séparée de toute autre : la nature, la puissance paternelle et maritale ont comme perdu leurs droits sur elles. (Vous voyez quelle serait la violence de l'anachronisme en 1860 !) Elles n'appartiennent ni à parents, ni à époux; elles ne dépendent en quelque sorte que d'elles-mêmes. Leurs engagements (au dix-huitième siècle, *engagement* signifiait liaison d'amour,) plutôt formés par l'intérêt ou la fantaisie, que par le goût et par un rapport légitime de sentiments, ne sont jamais de longue durée. (Vous oubliez que la vie est courte, monsieur l'avocat !) Hercule filait auprès d'Omphale; il ne lui en coûta qu'un peu de sa gloire : chez les demoiselles de l'Opéra, c'est Plutus qui tourne le fuseau. (Est-ce que ce n'est point Plutus qui vous fait si habilement tourner la langue ?) Mais le fil se rompt dès que l'or manque au creuset. »

La jactance de l'avocat ne se rompait pas. Il alla jusqu'à faire cette belle description qui mérite de rester dans les albums du voluptueux dix-huitième siècle : « La demoiselle Deschamps vou-

lait du moderne, du recherché, du fini : son architecte se prend à travailler en conséquence. Il fait jusqu'à vingt-cinq plans. (J'espère qu'on les a gravés pour le cabinet des estampes. Un philosophe disait dernièrement que toute l'histoire de France des trois derniers siècles est dans ce cabinet-là.)

« Le détail de tout ce qui s'est exécuté sous les ordres et par les soins de Blanchard est immense. L'antichambre n'est peut-être que d'une simplicité élégante; mais rien n'est comparable à la salle à manger. La boiserie, vernissée et rechampie, est extrêmement recherchée. Ce qui y est le plus agréable, ce sont des groupes de figures et d'oiseaux, et des sites de roseaux et d'arbrisseaux en relief, analogues au sujet. Deux grands salons de compagnie, l'un pour l'hiver, l'autre pour l'été, où la magnificence est alliée avec le goût; une chambre à coucher, qui dans la mythologie eût passé pour le temple de la Volupté. Les peintures et l'ameublement répondaient à la beauté de chaque appartement. Je ne parle point des accessoires, des accompagnements de ces grandes pièces, des cabinets intérieurs, des boudoirs, de la bibliothèque! La demoiselle Deschamps a tous les goûts. On ne doit pas désespérer de voir au premier jour de ses productions!... Le jardin est d'une exécution correcte; il y règne la plus agéable variété. Le parterre est dessiné dans la grande manière. A la suite on voit, d'un côté, des tapis de verdure qui conduisent à des retraites charmantes; de l'autre côté, sont des bosquets odoriférants où tout inspire le sentiment! Que la nature est belle quand elle est caressée par l'art! On ne s'attend qu'à voir une maison particulière, et l'on trouve un palais! »

Marie Deschamps ne voulait donner au trop galant architecte Blanchard que douze louis d'or pour tant de dessins, de travaux et de féeries. Quoi! Marie, vous êtes avare! Serait-ce là l'effet du luxe? Hélas! un autre événement surprit bientôt tout Paris : Marie Deschamps se mit à la réforme. On loua sa maison ou plutôt son palais de la rue Saint-Nicaise; on vendit son superbe mobilier, si digne d'un temple. C'est à peine si l'on épargna le lit de la déesse — un autre temple.

Que les choses humaines ont d'instabilité, surtout à l'Opéra!

MADEMOISELLE DOZON.

Elle joua Armide à ses débuts. Écoutez Diderot, l'homme sensible : « Elle a déployé, le premier jour, la réunion de talents la plus rare et la plus étonnante : à la voix la plus pure, la plus étendue, à la prononciation la plus distincte et la plus facile, elle joint une sensibilité exquise, une vérité dans l'expression si simple et si touchante, qu'elle a ravi tous les spectateurs. Jamais la salle n'a retenti de tant d'applaudissements. Sa voix, qui monte jusqu'au *ré*, a, surtout dans les tons hauts, cette justesse que l'on n'obtient que des instruments à clavier. Son jeu, toujours animé, toujours vrai, toujours varié, occupe toute la scène pendant que le volume et l'éclat de sa voix remplissent toute la salle. Le célèbre Sacchini, qui entendait pour la première fois cette jeune débutante, a couru dans sa loge, ivre d'admiration, pour lui dire qu'il voulait, dans six mois, en réduisant de moitié ses études continuelles, en faire la première cantatrice de notre théâtre, et dans deux ans la première de tous les théâtres de l'Europe. C'est presque au hasard que nous devons la découverte d'un talent si prodigieux. Sa sœur aînée servait depuis plusieurs années M. Mittié, médecin ; il eut besoin, il y a deux ans, d'une seconde domestique, et fit venir du fond de la Picardie notre jeune Armide pour servir à la cuisine. Julien, ancien acteur du Théâtre italien, l'entendit chanter en montant l'escalier de M. Mittié, chez lequel il dînait ; cette voix l'étonna. Le sieur Laïs, acteur de l'Opéra et excellent musicien, donna des leçons à mademoiselle Dozon. Le sieur Molé, qui depuis six mois enseigne la déclamation dans nos nouvelles écoles de chant, lui a fait répéter sept ou huit fois le rôle d'Armide, et c'est à quinze mois d'étude, aux soins de ces deux maîtres, et surtout aux plus riches dons de la nature, que nous devons ce nouveau prodige. Elle continue de vivre chez madame Mittié, qui la traite comme son enfant, et sa conduite prouve autant de sagesse que de modestie. Le moment où cette jeune personne a revu ses bienfaiteurs après son succès, et où, n'osant

pas les embrasser, elle baisait leurs mains et s'enveloppait de leurs bras, a fait couler les larmes de ceux qui en étaient témoins. Elle ne pouvait pas parler, on n'entendait que ses sanglots et les baisers dont elle couvrait les mains de monsieur et de madame Mittié. »

ROSE DUGAZON.

Elle dansa pour commencer, mais elle se sentit comédienne et joua comme par merveille quoi? Les Dugazon. Elle a donné son nom à un emploi! Combien d'écrivains orgueilleux qui n'ont pas donné leur nom à un livre!

MADAME FAVART.

Elle n'était pas belle, elle chantait mal, elle ne jouait pas bien, mais elle charmait tout le monde, excepté Grimm : « Le théâtre de la Comédie italienne vient de perdre une actrice célèbre, madame Favart. Elle a montré beaucoup de courage et de patience pendant tout le temps de ses souffrances. Revenue un jour d'un long évanouissement, elle aperçut parmi ceux que son danger avait rassemblés en hâte autour d'elle un de ses voisins dans un accoutrement fort grotesque; elle se mit à sourire, et dit qu'elle avait cru voir le *paillasse de la Mort :* mot de caractère dans la bouche d'une fille de théâtre mourante. Jamais les prêtres ne purent la déterminer à renoncer au théâtre. Elle dit qu'elle ne voulait point se parjurer; que c'était son état, que si elle guérissait, elle serait obligée de le reprendre, et qu'elle ne pouvait par conséquent y renoncer de bonne foi; elle aima mieux se passer de sacrements. Mais lorsqu'elle se sentit expirer, elle dit : *Oh! pour le coup, je renonce!* Ce fut son dernier mot. C'était une mauvaise actrice. Elle avait la voix aigre, et le jeu bas et ignoble; elle n'était supportable que dans les rôles de charge et ne l'était pas longtemps. Elle jouait supérieurement la Savoyarde montrant la marmotte; c'était tout son talent, c'était ce qui avait fait sa fortune. »

C'est Grimm qui parle si mal de madame Favart. Que l'abbé de Voisenon le lui pardonne!

MADEMOISELLE FAY.

Elle fut la maîtresse de La Tour, et, selon lui, elle chantait au pastel.

MADEMOISELLE FEL.

Mademoiselle Fel remplissait fort souvent deux rôles : surtout un soir du 13 février 1747, elle eut deux succès mémorables dans le ballet de l'*Année galante*, où elle se montra un Agénor ravissant dans le prologue, et une Flore délicieuse dans l'entrée du Printemps. Elle émerveilla jusqu'à Jéliotte, qui remplissait en face d'elle deux rôles divers, un Zéphyre et un Bacchus. Mademoiselle de Camargo, héroïne principale de la pièce, se montra quelque peu jalouse de mademoiselle Fel. Un pas de plus, elle lui aurait enlevé son banquier, son abbé et son journaliste.

Le journaliste, c'était Grimm.

En ce beau temps, l'Opéra ne traitait pas en financier ses grandes pensionnaires. La grande mademoiselle de Camargo n'émargeait que quinze cents livres par an; — mademoiselle Fel touchait cinq fois moins. Mais La Popelinière sauvait tout.

FLAMINIA.

Aux beaux temps de sa renaissance, la Comédie italienne appelait sa première amoureuse une Flaminia. La première Flaminia fut Hélène Baletti.

Flaminia Baletti eut tous les bonheurs et toutes les illustrations. Elle était si belle, si intelligente et si instruite, que Louis Riccoboni demanda à l'épouser. Alors Riccoboni s'appelait Lélio. Il dirigeait la nouvelle Comédie italienne. Lélio-Riccoboni et Flaminia Baletti s'entendirent à merveille pour jouer les amoureux.

Flaminia joua les amoureux pendant trente-six ans. Ni l'amant ni le théâtre n'eurent à s'en plaindre. Heureux Riccoboni! heureuse Comédie italienne!

Aux anciennes pièces impromptu on avait mêlé des pièces françaises avec des divertissements. Flaminia s'avança sur la scène, et récita au public ce sonnet en italien : « Paris, ville célèbre, où Apollon et les Muses font entendre des chants qui méritent l'attention de tout l'univers, mère des beaux esprits, notre Thalie attend de toi que tu ceignes sa tête d'un nouveau et fertile laurier. Si tu daignes te déclarer en sa faveur, tes jugements, aussi renommés que l'étaient ceux du Portique et du Lycée, lui rendront son premier lustre. »

Cette jolie prière se faisait en 1716. On ceignit le front de Flaminia comme elle le désirait, et la Comédie italienne recouvra son lustre premier, d'après les jugements de messieurs « du Lycée et du Portique ».

Les nouveaux comédiens devinrent bientôt des célébrités. Riccoboni était le plus beau Lélio du monde, et Hélène Baletti la plus fringante Flaminia. Joseph Baletti, frère d'Hélène, roucoulait en Mario; Silvia soupirait en seconde amoureuse, et Violetta coquetait en soubrette.

Voilà la Comédie italienne en 1716.

« L'histoire de la Comédie italienne, dit Desboulmiers, peut être divisée en quatre âges, comme celle du monde. En effet, les canevas et les pièces de Riccoboni le père, les comédies d'un sieur Delile et de M. de Marivaux en feront l'âge d'or; les parodies de Dominique et de Romagnesi, les pièces épisodiques de Boissy, les feux d'artifice et les ballets pantomimes, sont le siècle d'argent, car on faisait beaucoup d'argent à la Comédie italienne. Le règne de Favart sera appelé le siècle de cuivre, mais par ordre de date seulement, car dans les heureuses mains de Favart le cuivre devenait or... ou plutôt entre les mains de sa femme. — Le siècle de fer, c'est l'Opéra-Comique, « avec son style dur et froid ».

Hélène Baletti traversa plusieurs de ces siècles, et elle resta toujours belle et chaleureuse. L'esprit le plus rare soutenait sa rare beauté. Flaminia était une femme savante qui appartenait à quatre académies : celles de Rome, Ferrare, Bologne et Venise. Elle a écrit deux comédies : *le Naufrage*, en cinq actes, tirée

du *Mercator* et du *Rudens* de Plaute; — et *Abdili, roi de Grenade*.

A mesure qu'elle croissait en amoureuse au théâtre, elle croissait en science aux académies. A quatre-vingt-quatre ans, elle semblait encore une charmante lauréate.

Riccoboni était lui-même un très-spirituel auteur; leur amour et leur esprit ont fait les délices de leur vie et les délices du public. Heureux Riccoboni! heureuse Flaminia! heureuse Comédie italienne!

MADAME GARDEL.

Elle dansait si bien en Psyché, qu'on l'eût prise pour l'Amour. C'est après la première représentation du ballet de *Psyché* à l'Opéra que le galant peintre Cœuré fit son portrait, les pieds au vent et l'âme dans le talon. Une danseuse a tout son génie là où le fameux Achille avait toutes ses faiblesses. Madame Gardel appartenait aussi bien qu'Achille à la mythologie; sa danse était belle comme une fable : c'est à peine si on la voyait passer et tournoyer. Psyché glissait et n'appuyait pas.

Elle avait été cependant à une école un peu lourde. Son père était un pauvre diable de musicien; l'affection du père était exemplaire, mais la réputation du virtuose ne dépassait pas Auxonne, son pays natal. Il s'appelait Houbert; mais sa fille ne porta jamais ce nom. Quand Houbert mourut, la veuve prit le parti de se consoler; elle n'alla pas se brûler au Malabar, mais elle se fiança au Brésil à je ne sais quel violoniste du nom de Miller, dont le coup d'archet l'avait touchée. La fille Houbert s'appela mademoiselle Miller.

Les Miller, revenus à Paris, passaient naturellement leurs soirées dans les théâtres. Assistant un jour à l'Opéra, un ballet frappa la jeune fille; elle délaissa vite les leçons de musique que lui avait données son premier père pour se jeter dans l'escadron des danseuses. Elle devint bientôt habile à débuter au théâtre des jeunes élèves. Dansant tous les jours, tous les jours elle dansait mieux. Elle fut remarquée par un des premiers sujets de la

troupe académique; les premiers sujets de l'Opéra sont spirituels comme des académiciens qu'ils sont : celui-ci enseigna tout son art à la jeune artiste de bonne volonté. Mademoiselle Miller passa ensuite sous le professorat du tant célèbre Gardel, qui était alors maître de ballets à l'Opéra. Il venait de succéder au non moins célèbre Noverre.

Mademoiselle Miller débuta au théâtre de Nicolet. Au bout de deux ans, elle était assez favorisée de la cour pour figurer à Fontainebleau dans l'opéra de *Dardanus*. On lui trouva tant de grâce et une élégance et une perfection telles, que la fille des rois pensionna la fille de la Muse d'au moins six cents livres sur la cassette privée.

L'Académie de musique s'ouvrit à mademoiselle Miller, en 1787, comme le ciel s'ouvre de droit aux anges. Cet ange d'Opéra semblait en effet porter des ailes. Déjà la Guimard était descendue de la nue, et mademoiselle Miller venait la remplacer dans l'écharpe aérienne.

Paris vit s'envoler mademoiselle Miller. Elle avait à choisir tous les trônes en Europe; elle alla à Londres. Tous les brouillards sont dans la nature.

Un brouillard se mit sans doute dans la couronne de mademoiselle Miller, car elle revint dans ce Paris si cher qui gardait si chèrement sa mémoire. Elle y retrouva l'Opéra, doublé d'un mari; ce mari, c'était Gardel, son ancien maître, l'auteur de sa fortune. La belle Terpsichore fut reconnaissante au noble Apollon, et le dieu et la déesse se marièrent sur un Hélicon peint par le meilleur décorateur du théâtre, c'est-à-dire l'Amour.

A celle-là aussi le peintre Cœuré donna un beau portrait gravé par Prudhon.

MADAME GAVAUDAN.

J'ai vu un très-beau portrait de madame Gavaudan, par Favart; il a été gravé en couleur par Monsaldy. Madame Gavaudan est là toute pimpante et toute tempêtueuse dans le rôle du *Diable*

à quatre. Ce rôle fut un de ses plus beaux triomphes, car il fut bruyant. Le bruit est déjà la moitié de la gloire. Ce nom de Gavaudan est resté comme un type classique au théâtre, à la façon des Laruette, des Trial et des Dugazon. On a juré longtemps, dans l'argot de théâtre, par l'emploi des Gavaudan.

LA GAZELLE.

C'était une autre Camille, mais un peu moins Véronèse. Elle débuta dans les soubrettes et resplendit dans la danse.

> Œil rusé, taille leste, et langues indiscrètes,
> Ce qu'il faut aux valets, il le faut aux soubrettes;
> Par l'organe surtout elles doivent briller,
> Agir presque toujours et toujours babiller;
> Ou du moins, se taisant avec impatience,
> Par un geste indiscret échauffer leur silence.
> Qu'elles se gardent bien de charger leurs tableaux;
> Nous voulons des Téniers, et non pas des Callots.

Ainsi le poëte peint la comédienne. Pour peindre la danseuse, il ne lui faudra que deux vers :

> Camille aux yeux charmés des doux zéphyrs surpris
> Courait sur les moissons sans courber les épis.

GERTRUDE LA BELLE TOURNEUSE.

Elle se nommait Gertrude Boon. Elle possédait toutes les grâces; elle faisait tous les exercices de la grâce en matière de théâtre. Mais c'était plutôt une acrobate qu'une comédienne. Il n'y eut que sa vertu qui ne se cabra pas; Gertrude mettait beaucoup de sagesse dans sa conduite. Elle avait autant de vertu que de sagesse, et de sagesse que de beauté. Voilà une femme bien riche et une actrice bien rare.

Elle se maria pour être malheureuse, ce qui prouve que la vertu n'est jamais récompensée.

Ce qui avait fait donner à Gertrude Boon le surnom de *Belle*

Tourneuse, c'est un de ses exercices les plus fantastiques. Elle se piquait trois épées dans le coin de chaque œil, où elle les faisait tenir aussi droites que si elles eussent été piquées dans un poteau ou dans une poitrine; ensuite, elle prenait son mouvement corporel sur la cadence des violons de l'orchestre, qui semblaient exciter mythologiquement les vents, les aquilons, les brises; et puis elle tournait si vite pendant un quart d'heure, que le public n'en respirait pas lui-même pendant quinze minutes. La Belle Tourneuse tournait toujours! C'est ce qui s'appelle un triomphe fait au tour et enlever un succès à la pointe de l'épée.

MADEMOISELLE GUIMARD.

Grimm assure qu'il aimait beaucoup mademoiselle Guimard. On citait ses bonnes œuvres : « J'ai envie de faire ici le rôle de ce bon curé de village, qui, ayant prêché à ses paysans la passion de Notre-Seigneur, et les voyant tous pleurer de l'excès de ses souffrances, eut quelque pitié de les renvoyer chez eux si affligés, et leur dit : « Mes enfants, ne pleurez pourtant pas tant, parce que tout cela n'est peut-être pas vrai. » Je meurs de peur que la belle action de mademoiselle Guimard ne soit vraie que comme cela. »

Et plus loin : « Elle a beaucoup d'amis, quoiqu'ils disent que son excessive maigreur la fasse ressembler à une araignée. On dit qu'elle a le son de voix rauque et dur, et c'est un furieux tort à mes oreilles; mais comme je ne l'ai jamais entendue parler, ce défaut n'a pu diminuer ma passion pour elle. »

ROSA GURRINI.

Cette amoureuse joua si bien l'Amour, qu'elle fut reçue tout de suite à pension, comme si l'Amour avait besoin d'argent!

MADEMOISELLE HEINEL.

Dix-huit ans, deux beaux yeux bien fendus, deux belles jambes qui portent une statue vivante, voilà comme elle arriva de Vienne à Paris. Elle débuta à l'Opéra dans la danse noble, « on lui a trouvé une précision, une sûreté, un aplomb, une noblesse comparables aux talents du grand Vestris. Les connaisseurs en danse prétendent que mademoiselle Heinel, dans deux ou trois ans d'ici, sera la première danseuse de l'Europe, et les connaisseurs en charmes se disputent dès à présent la gloire de se ruiner pour elle. »

MADAME SAINT-HUBERTI.

Grande figure. Il y a tout un volume à écrire sur elle. On se contentera de vous lire ces vers, qu'elle reçut dans une avalanche de bouquets après une représentation de *Didon :*

Romains, qui vous vantez d'une illustre origine,
Voyez d'où dépendit votre empire naissant :
Didon ne put trouver d'attrait assez puissant
Pour retarder la fuite où son amant s'obstine.
Mais si l'autre Didon, l'ornement de ces lieux,
Eût été dans son temps la reine de Carthage,
Il eût pour la servir abandonné ses dieux,
Et votre beau pays serait encor sauvage.

Pendant une autre représentation de *Didon,* elle eut son apothéose tout comme Voltaire : couronne de lauriers à feuilles d'or, cris enthousiastes, parodie sérieuse des vers de Voltaire :

Saint-Huberti, de la couronne
A nos yeux viens te décorer.
Il est permis de s'en parer
Quand c'est le public qui la donne.

Si l'on en croit madame Saint-Huberti elle-même, c'était une impératrice. Je me contenterai de l'appeler la belle Impéria ; cette

méchanceté fera plaisir à son ennemie la Guimard. — Madame Saint-Huberti écrivit un jour à ce galant comte d'Entragues, dont elle fit plus tard un docile mari : « C'est un défaut dont tout le monde m'accuse, de vouloir primer; on a raison! Depuis que je suis au monde, je n'ai jamais éprouvé de contradiction; tout a cédé à mes moindres désirs, ils ont toujours été prévenus; enfin j'ai toujours été l'enfant gâtée de la nature. »

Elle ne le fut pas seulement de la nature; elle le fut de la fortune, ce qui est plus difficile; elle le fut de l'hymen, ce qui est plus difficile encore.

Le soir que débuta mademoiselle Dozon, madame Saint-Huberti eut peur, et oublia de cacher sa jalousie en applaudissant. « Son silence et son immobilité ont offert aux spectateurs un contraste qui ne leur a point échappé. Avec de l'esprit et la confiance que doit lui donner l'excellence de son talent, on est étonné que madame Saint-Huberti n'ait point voulu paraître au moins partager l'opinion publique. — Quel triste jour pour madame Saint-Huberti! disait quelqu'un à mademoiselle Arnould. — Comment, répliqua-t-elle avec vivacité, c'est le plus beau moment de sa vie, car la voilà bien .... »

MADEMOISELLE JOLY.

Celle-là fut une véritable déesse. Elle vit son Olympe s'ouvrir en 1729. On l'appelait ce soir-là la princesse de la Chine. Mais elle abdiqua bientôt, non pas pour aller au couvent, mais pour cacher sa vie à deux dans la retraite. Combien de fois la passion qui les eût faites grandes au théâtre, ces comédiennes manquées, les a détournées de leur chemin! Mais leur chemin, qui dira où il est?

LA JOURNET.

Quand Françoise Journet vint de Lyon à Paris, elle se fit tout de suite admirer dans les premiers rôles à l'Opéra. Toute lionne et Lyonnaise qu'elle était, elle avait une voix de colombe. Beauté, douceur, noblesse de figure, elle possédait tout ce qui fait la

femme; comme art et passion, tout ce qui fait l'actrice. On disait n'avoir jamais vu grâces si nobles, physionomie si touchante et si majestueuse! et puis deux yeux charmants! et puis deux beaux bras! C'était du délire dans le parterre!

Le peintre Raoux fit le portrait de Françoise Journet en Iphigénie. Dans ce tableau, on voit au fond le temple de Diane, dont Iphigénie, cette grande princesse, était la grande prêtresse. Le peintre Raoux se montra beau sacrificateur.

Iphigénie Journet mourut en 1722, sur l'oracle de je ne sais quel Calchas. Tout l'Opéra la regretta. Il faut parfois maudire les dieux.

MESDEMOISELLES DE LA GARDE.

Quand elles n'étaient pas des déesses, elles étaient des Grâces; lorsqu'elles n'étaient pas des Grâces, elles étaient des nymphes. Le berger Pâris aurait cueilli pour elles trois autres pommes, pour rendre jalouses mademoiselle Hilaire, la Brigogne et Marie Aubry, ou bien Junon, Pallas et Vénus.

MADEMOISELLE LAGUERRE.

La belle magicienne, disait Gluck. Elle coûtait des larmes d'admiration à mademoiselle Guimard et des épigrammes jalouses à Sophie Arnould, laquelle finit par envoyer *chanter chez Pluton* sa jeune rivale. Marie Laguerre, en dépit de ses joues atteintes et de ses épaules anguleuses, brillait d'un si charmant éclat, à quatre heures ou à minuit, quand, après comme avant *Iphigénie en Tauride,* elle allait répandre les étranges éclairs de ses grands yeux noirs et les vifs sourires de sa lèvre un peu trop fardée, au cabaret de Bergé ou chez mademoiselle Dervieux! Ce fut une longue, joyeuse et cruelle agonie. Devant cette beauté de marbre, Fréron se découvrait un cœur, le chevalier d'Éon se découvrait un sexe, et M. de Soucy, le fermier général, découvrait sa caisse! « Ne compte pas, lui disait-elle, car je ne compte pas non plus. »

Et elle regardait dans le miroir comme pour y voir l'heure de la mort. Ce fut jusqu'à la dernière minute l'heure de l'amour.

J'ai un beau portrait de mademoiselle Laguerre. Roger de Beauvoir, qui a, lui aussi, le secret de voyager dans le passé avec la lampe sympathique de l'esprit, a parlé ainsi du portrait et de la cantatrice : « Ce portrait de Laguerre, sur une toile ovale, garde encore suave et intacte cette jeune tête de cantatrice. Laguerre, qui fut enlevée à vingt-huit ans de la scène française, peut en avoir vingt-deux sur ce cadre. Les yeux sont vifs, bien fendus, les sourcils noirs et très-arqués; aucune mouche, mais de la poudre en longs anneaux qui retombent comme autant de flocons de neige sur l'épaule. Au côté droit de son corsage bleu à manches éclatantes, corsage retenu par une belle topaze, est suspendue la peau de tigre classique dont s'affublaient alors les actrices, la peau de tigre que portait Thisbé, Aricie ou Hermione. Le sein est découvert sous un reste de dentelles fines, de ces dentelles comme savaient en faire Chardin ou Boucher. Malgré cet ajustement d'opéra, le portrait est d'un effet délicieux; la bouche, entr'ouverte avec bonheur, laisse croire que Marie Laguerre va chanter. Le coloris transparent de cette figure fait son charme; les dents de l'actrice, harmonieusement voilées par l'ombre rose de ses lèvres, ont l'air d'un clavier qui appelle les accords. Il règne un grand art de dissimulation dans cette étude; on sent que le peintre a déguisé sous le fard et la magie de la couleur les ravages imprimés par la passion à cette jolie tête. Quand vient le soir, et aux flambeaux seuls, sa maigreur de tombe et ses contours anguleux saillissent de la toile; cette tête du matin, charmante et rose, laisse percer, à l'œil qui l'examine de plus près, les os d'une tête de mort. C'est qu'en effet Laguerre, la belle Laguerre, n'était elle-même que son masque : sous le fard, malgré son éclat, malgré deux grands yeux étincelants aux lustres comme deux comètes, elle avait à ses pommettes creuses, aux lignes maigres de son col et de sa poitrine, les signes non douteux d'une fin prématurée; quelquefois, et rien qu'à l'entendre, on souffrait. Sophie Arnould disait d'elle, un jour qu'elle l'avait entendue chanter à merveille le grand air d'*Adèle de Ponthieu* : « *Laguerre chantera jeudi chez Pluton!* »

MADEMOISELLE LALANDE.

Il y avait à peine quatre ans qu'on avait rouvert la Comédie italienne quand on résolut d'y admettre des actrices françaises. Il y a des Françaises qui aiment et parlent à l'italienne. Mademoiselle Lalande fut appelée dans le sénat comique qui venait d'outre-monts. Elle était élève de Legrand, comédien et auteur. Legrand était auteur et comédien, parce que les petits Molières pullulaient, — et notamment à la Comédie italienne, Riccoboni-Lélio, Romagnési, fils de Cinthio, Lélio lui-même; et tant d'autres à l'hôtel de Bourgogne depuis Dominique, et Dominique fils de Dominique!

Mademoiselle Lalande était elle-même une fille de Dominique et d'une actrice appelée Lalande.

Elle fut reçue à demi-part comme si elle n'avait eu qu'un demi-talent. La postérité n'a pas encore réparé cet outrage à la belle et docte Lalande. C'est encore une fois qu'il faut dire que les comédiens ne laissent que des souvenirs. Talma se prenait à pleurer quand il songeait à cette sorte de néant ou à cette réputation erronée qui attend tous les acteurs.

LANI.

Aux talents naturels que l'art soit réuni :
Telle est à nos regards la danse de Lani.
Précision, noblesse, esprit, tout s'y rassemble.
Les détails sont parfaits, sans éclipser l'ensemble.
Elle a poursuivi l'art dans ses derniers détours,
Est toujours régulière et s'embellit toujours.
Rien ne marque l'effort; et, s'ils quittent la terre,
Ses pieds sont des oiseaux effleurant un parterre.
Elle enchante l'oreille et ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.
L'illusion la suit; éloquente et muette,
Elle est des passions la mobile interprète :
Elle parle à mon âme, elle parle à mes sens,
Et je vois dans ses jeux des tableaux agissants.

MADAME LARUETTE.

Savait-elle comment l'esprit vient aux filles? Elle jouait à ses débuts sans rien comprendre à ses rôles; elle joua bientôt avec toutes les finesses du monde. Son mari commença par lui en remontrer, mais comme elle prit sa revanche!

Dieu n'a pas mis pour rien la femme sous l'arbre de la science.

MADEMOISELLE LEMAURE.

Un jour, Voltaire retourna son vers à mademoiselle Pellissier :

Lemaure par sa voix, Pellissier par son art.

Et Dorat :

La célèbre Lemaure, honneur de votre scène,
Asservissait Euterpe aux lois de Melpomène.
Elle phrasait son chant sans jamais le charger,
Ce qui languissait trop, elle osait l'abréger.
Ce long récitatif où l'auditeur sommeille
Fixait l'esprit alors, en caressant l'oreille;
Et le drame lyrique, aujourd'hui si traînant,
Avec légèreté marchait au dénoûment.

MADEMOISELLE LEVASSEUR.

Quand mademoiselle Levasseur, à la fin du deuxième acte d'*Alceste*, chanta le vers célèbre : *Il me déchire et m'arrache le cœur*, un picciniste enragé s'écria : « Ah! mademoiselle, vous m'arrachez les oreilles! » mais un gluckiste enthousiaste riposta à l'interrupteur par ces beaux mots : « Ah! monsieur, quelle bonne fortune, si c'est pour vous en donner d'autres! »

MADEMOISELLE MAILLARD.

Le maréchal de Catinat avait un cuisinier, et ce cuisinier avait une fille. Ne pouvant être ni cuisinière ni maréchale, la jeune fille

se fit raccommodeuse de dentelles. Les dentelles la menèrent aux Marionnettes. Elle entra au Jeu de Bertrand. Du Jeu de Bertrand elle sauta au théâtre de Dolet. Enfin elle voulut goûter de la province. J'oublie de dire qu'elle se maria pendant toutes ces évolutions. Elle fit à Besançon la connaissance d'un jeune homme appelé Cavé, qui portait alors le petit collet. Le petit collet eut un grand amour pour l'actrice. Un grand amour amène toujours un mariage, quel qu'il soit. Le mariage de Cavé lui fit changer son nom en celui de Maillard; de là le nom de mademoiselle Maillard resté au théâtre. Un jour que Maillard était dans une boutique de coiffeur de la foire Saint-Laurent, mademoiselle Maillard passa pour aller au théâtre; Maillard la salua. « Connaissez-vous donc cette jolie actrice? lui demande un quidam. (Il y a toujours des quidams dans les boutiques de barbiers.) — Eh, cadédis! s'écrie Maillard en contrefaisant le Gascon et un vers de comédie :

« Au gré de mes désirs j'ai goûté de la belle. »

— Touchez là! s'écrie le quidam, je puis vous en dire autant. — Ah! »

Sur ce mot, querelle et combat. Duel à l'épée. Blessure de Colin-Maillard. — Souvenez-vous, reprend le quidam, de ces vers de La Fontaine :

« Quand on l'ignore, ce n'est rien;
Quand on le sait, c'est peu de chose. »

MADEMOISELLE MÉNARD.

C'était une bouquetière des boulevards; « mais, dit Grimm, voulant se tirer de cet état qui a un peu dégénéré de la noblesse de son origine, depuis que Glycère vendait des bouquets aux portes des temples à Athènes, elle a acheté une Grammaire de Restaut, et s'est mise à étudier la langue et la prononciation françaises; après quoi elle a essayé de jouer la comédie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pendant son début, elle s'est adressée à tous les auteurs, musiciens et poëtes, pour leur demander con-

seil et profiter de leurs lumières avec un zèle vraiment infatigable et une docilité qui a eu pour récompense les applaudissements qu'elle a obtenus dans les différents rôles qu'elle a joués. M. de Péquigny, aujourd'hui duc de Chaulnes, protecteur de ses charmes, ou, en style vulgaire, son entreteneur, l'a fait peindre par Greuze. »

Qui donc possède aujourd'hui ce portrait, un chef-d'œuvre qui coûta un peu moins cher que l'original?

MADEMOISELLE DE NESLE.

Un grand nom pour de petits rôles. Mademoiselle de Nesle se réduisait en Zerbine et en Lucette. Mais c'était la plus jolie miniature de la pièce. Elle était coquette sans cesser d'être ingénue, dit un chroniqueur contemporain dont la rédaction semble ici moins coquette qu'ingénue. Est-ce à dire que mademoiselle de Nesle jouait les petites bourgeoises comme si elle n'eût pas été une fille noble?

MADEMOISELLE NESSEL.

Elle parut, et fut emportée avant la fin du spectacle par la Mort jalouse.

« Mademoiselle Nessel avait fait les délices de Paris l'année dernière, pendant la foire de Saint-Laurent. Après la réunion de l'Opéra-Comique à la Comédie italienne, elle avait quitté le théâtre pour être de la troupe de M. le prince de Conti. C'était la grâce ou plutôt les trois Grâces. »

MADEMOISELLE PELLISSIER.

Elle fut pendant quelque temps un modèle de célébrité. Mademoiselle Pellissier fut remarquée du grand faiseur de réputations au dix-huitième siècle, ce Voltaire qui était le Warwick des rois et des reines de théâtre. Voltaire dit un jour :

« Pellissier par son art, Lemaure par sa voix! »

LA PICCINELLI.

La Piccinelli ne fit que passer et disparaître à la Comédie italienne. Mais elle y entra triomphalement et elle en sortit de même. Elle personnifia pendant toute une saison la cantatrice italienne, dans une comédie qui portait elle-même ce nom de la *Cantatrice italienne*. Romagnesi la lui avait dédiée. On porta aux nues la comédienne et l'auteur. C'était justice. La Piccinelli avait un fort beau talent, et Romagnesi avait un fort bel esprit.

Un jour, on exhumera peut-être ce Romagnesi; il prendra enfin sa place dans la grande galerie littéraire du dix-huitième siècle. Mais on n'oubliera pas non plus dans le tableau la Piccinelli.

MADEMOISELLE PRÉVOST.

On l'appelait l'Admirable danseuse. Elle fut admirable pendant vingt-cinq ans. Quand elle mourut, ce fut une grande étoile qui fila : elle fut remplacée par deux astres qui n'avaient jamais eu leur pareil : c'était Sallé et c'était Camargo.

Françoise Prévost fut oubliée; car c'est à peine si au théâtre les plus grands laissent des souvenirs.

Qu'importe : c'est d'après les talents de Françoise Prévost que Sallé et Camargo inaugurèrent la danse haute et brillante. Colomb découvre un nouveau monde, mais ce sont toujours les Améric Vespuce qui lui laissent leur nom.

Pauvre Françoise Prévost!

MARTHE ROCHOIS.

Marthe Rochois commença la série des grandes chanteuses. Elle naquit bourgeoise à la ville, — elle eût été marquise à la cour, — elle fut reine à l'Opéra. — Sa gloire fut parfaite comme son éducation. Orpheline de bonne heure, la petite Marthe se vit abandonnée dans ce grand monde, sans savoir trop où donner

de la tête et de la voix. Mais l'Opéra la reçut à cause de cette voix si belle. Lulli lui-même l'admira. Un soir qu'elle jouait Aréthuse dans la pièce de *Proserpine*, on s'écria du parterre qu'elle était la fontaine Aréthuse d'harmonie. Comme vous le voyez, on ne se contentait pas de mettre la mythologie en opéra, on se la passait en jeu de mots. — Marthe Rochois fut appelée aussi un parfait modèle de déclamation. Elle effaça la réputation de toutes ses devancières; et plus qu'aux autres, on lui tint compte de ses talents : on savait qu'elle était l'héroïne de son propre mérite.

Elle avait un esprit infini, qu'elle répandait avec autant de grâce que sa voix. Marthe n'était pas fort belle, mais elle était fort brune. Sa taille était médiocre, et l'on n'eût pas cru à la divinité de Marthe hors du théâtre. Cependant elle avait de fort grands yeux, signes de toute noblesse, surtout chez les femmes. Et en outre ces yeux-là étaient pleins de feu; il n'était pas besoin que Lulli les réchauffât des sons de sa musique. C'est quand elle les faisait exprimer toutes les passions, au théâtre, que Marthe Rochois redevenait reine et divinité! Plus tard, à côté de Lekain ou de Talma, elle eût rivalisé avec ces deux maîtres dans l'art de placer noblement la tête. Elle avait le geste admirable, encore un signe distinctif! La pantomime demande d'être sublime comme la parole, — quand il s'agit d'œuvres sublimes. Quand Marthe Rochois ne chantait pas, on s'en consolait au moins en la voyant marcher; lorsqu'elle marchait, on se suspendait à ses pas comme aux notes de son gosier divin. On ne voyait qu'elle sur la scène. Elle y paraissait cependant, — dans *Armide*, — entre les deux plus opulentes beautés de l'Académie de musique, la Moreau et la Desmâtins.

Après vingt ans de triomphe, en 1698, elle demanda mélancoliquement à se retirer de la scène. Paris assista à regret au coucher lumineux de cet astre. — L'Opéra lui fit une pension de mille livres; le duc de Sully lui en présenta une autre de cinq cents.

Retirée de la ville en philosophe, elle se prit à tenir table artistique à la campagne. Tous ses anciens camarades du théâtre allaient la voir. Elle garda les vieux toujours pour amis, et elle

instruisit des élèves parmi les jeunes. C'est de l'école de Marthe Rochois que sortirent Marie Antier et Françoise Journet.

L'illustre Marthe Rochois mourut le 9 octobre 1728, à une époque où l'Opéra avait bien besoin d'illustrations de tous genres. On conduisit son cercueil à Saint-Eustache, et on l'enterra aux sons d'une musique accomplie.

Marthe Rochois, qui était maréchale à l'Opéra comme Turenne était maréchal de France, laissa, comme Turenne, sa monnaie après sa mort. — La mort d'une actrice, c'est sa retraite. — On nomma à la fois mademoiselle Desmâtins, mademoiselle de Maupin et mademoiselle Fanchon-Moreau.

MADEMOISELLE ROLAND

A deux titres à la célébrité. Elle était fille du fameux danseur Roland, qui avait soulevé le dernier règne, et elle-même dansait à ravir la nouvelle cour. En outre, elle joua les Colombines, sous prétexte de métaphysique amoureuse. Son début, aurore qui valait un midi, se fit dans *Colombine avocat pour et contre.* C'était matière, en effet, à déployer autant d'esprit que la princesse Portia dans le *Juif de Venise,* de Shakspeare.

Shakspeare était peut-être plus connu des Italiens que des Français, puisqu'on dit que Shakspeare a beaucoup copié sur les anciens canevas italiens.

MADEMOISELLE ROSALIE.

Une des folies amoureuses de la Comédie italienne. Elle n'a laissé qu'un souvenir. Jetée à la Force sur la requête d'un bourgeois de Paris, Denis Tupineau, qu'elle avait un peu roué : « Mais son carrosse était si léger ! » elle s'amusa à donner la clef des champs à dix prisonniers pour dettes, à peu près comme si elle eût ouvert la porte d'une volière. Après cela, vous ne me demanderez pas si elle avait du talent.

LOUISE REY.

Louise Rey eut le malheur de se marier avec un nommé Pitrot. « Ce Pitrot se peint en roi de théâtre, disait sa femme, mais il agit en héros de coulisses. »

Il paraît que Pitrot dégradait même ce héros de coulisse, quoi qu'il fût maître de ballets à la Comédie italienne. Il en voulut un jour aux appointements de sa moitié, qui était première danseuse à la même Comédie. La chose n'est pas nouvelle et sera toujours jeune.

Voici cette histoire, dont les épisodes peignent bien le théâtre du dix-huitième siècle et de tous les âges. Pitrot avait tenu un langage séduisant à Louise derrière la scène; il s'était montré là, en effet, un héros de coulisses. La réputation de Louise, qui commençait à se faire brillante, séduisait Pitrot lui-même. Louise devait cette réputation à Roch, à Guy, tous deux si habiles, et surtout au célèbre Javillier. Le Pitrot ne lui avait guère donné que deux mois de leçons. Mais l'éternel roman du professeur et de l'élève, de Saint-Preux et de Julie, se renouvela pour Pitrot et Louise Rey.

Pitrot était veuf de la Rabon, une fille de théâtre dont il avait su se rendre l'héritier. Passer des bras d'une figurante dans les bras d'une première danseuse était un honneur qui flattait la vanité du petit maître de ballets. Louise prêta l'oreille à ses discours; Ève est toujours en exemple. Pitrot parla d'amour mieux encore que le serpent. La pomme tomba.

Quelles sont celles — celles du dix-huitième siècle — qui ne succombent pas au milieu des dangers de la Comédie italienne? Louise devint mère comme si elle avait appartenu à l'Opéra. A l'entendre, Pitrot donnait encore des leçons à Louise; Louise le remercia par un gros garçon.

On baptisa l'enfant. Dans l'extrait de baptême, on dénomma Louise Rey la femme de Pitrot, quoiqu'elle ne le fût pas. Pitrot n'en était pas moins père. Il était fier aussi de posséder le cœur de la jolie maman. Mais une chose le chagrinait, c'est qu'il

n'était point possesseur des bijoux de l'actrice. De l'amour de la personne il voulut passer à l'amour de ses biens. Pitrot dansait bien, mais il voyait encore plus juste : il avait été bien aise que Louise Rey ne mourût pas sans héritier.

Il ne voulut cependant l'épouser à Paris; d'ailleurs ni prêtres ni notaires de cette ville morale ne voulaient remplir les projets de Pitrot. Il insinua à Louise que les plus grands avantages l'attendaient en Pologne. Le propre des passions nous aveugle, si basses qu'elles soient : Louise s'abandonna de plus en plus à son Pitrot. Il la conduisit à Varsovie; mais elle n'y fut reine que comme Henri d'Anjou y fut roi, c'est-à-dire avec passablement d'ennui. Un beau jour, Louise eut une grande surprise. De maître de ballets qu'était Pitrot, elle le vit tout à coup métamorphosé en notaire polonais. Pitrot notaire lui présenta un papier écrit de sa main, qu'il dit être leur contrat de mariage. Puis, vers le soir, il fit paraître la victime à l'autel, devant un prêtre aussi complaisant qu'un mari de l'époque. L'hymen eut lieu sans permission du curé; je ne sais plus si l'Amour donna sa bénédiction. Sans publication de bans, sans consentement de la famille, sans que Louise eût signé aucun acte, Pitrot fit ainsi de sa maîtresse sa femme. L'événement prenait les proportions d'un opéra-comique; mais j'ignore si les époux chantèrent d'accord.

Les voilà donc monsieur et madame Pitrot. Leur royauté polonaise s'évanouit bientôt; on quitta Varsovie pour Paris. La demeure fut commune, mais elle ne le fut pas longtemps; le mariage avait tout gâté. Pitrot emporta la moitié du mobilier et des bijoux de Louise. Aux récriminations de la pauvrette, Pitrot répondit ce mot farouche : « Je suis votre mari! » A quoi il ne manquait pas d'ajouter : « Je suis votre maître! » Pitrot voulait être maître et seigneur des meubles et des bijoux. Il ne s'occupait pas de savoir si Louise était une perle.

Il y eut procès; les avocats laissèrent tomber de leur bouche des rubis d'éloquence. Mais il y eut un arrêt « qui déclare qu'il n'y a abus dans la célébration du mariage, et déboute la demoiselle Rey de ses demandes. »

Voilà comme Thémis a toujours parlé. S'il n'y avait pas eu de

notaires à Varsovie, il y avait des juges à Paris. Pitrot fut mis à la tête des biens, meubles et conquêts immeubles de la communauté.

Mais ce qu'il ne partagea jamais avec sa femme, ce sont les bravos que Louise Rey remportait tous les soirs à la Comédie italienne.

Louise Rey a été l'une des grandes danseuses du siècle. Elle avait suivi la tradition de Javillier et de Jouan, cette tradition qui avait fait école de grâce et de légèreté, de précision et de force.

MADEMOISELLE SALLÉ.

Voltaire a chanté les charmes de mademoiselle Sallé la danseuse :

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
De Diane c'est la prêtresse
Dansant sous les traits de Vénus.

L'abbé Prévost a été mordu au vif par ces beaux yeux.

« Point de compliments pour votre Psyché, écrit-il à Thiériot. Je ne veux la revoir que lorsque j'aurai cent mille francs de rente : alors je pourrai l'aimer, le dire et être bien reçu. »

Cent mille francs! Si elle avait lu *Manon Lescaut*, elle aurait pleuré, et il aurait eu son moment.

Mais elle ne savait pas lire!

MADAME SALLÉ.

Mademoiselle Sallé dansait, madame Sallé chanta. Elle fit d'abord, avec ses beaux yeux, les délices des Opéras de province; elle avait « un arpent de gueule », disaient les mauvaises langues de la troupe, mais quand elle chantait, on ne voyait que ses dents. Elle vint débuter à l'Opéra, où on décida qu'elle avait une fort belle voix pour une voix de province. On lui dit donc de retourner d'où elle venait. Elle n'alla pas si loin; elle prit pied à la Comédie française, où elle gagna sa pension avec plus de peine que de talent.

SILVIA.

Silvia chantait l'amour avec une voix moins belle que Flaminia; mais elle n'éprouvait pas cet amour moins tendrement. Si Flaminia était aimée de Lélio, Silvia était adorée de Mario. Lélio-Riccoboni s'était marié à Hélène Baletti, mais Mario Baletti avait épousé Jeanne-Rose Benozzi.

Rose Benozzi était une Silvia par excellence. Elle s'éternisa sous ce joli nom et ce joli talent. Elle joua pendant quarante-deux ans les amoureuses. Flaminia ne les a jouées que pendant trente-six ans. Laquelle est la première ou la seconde, de Flaminia ou de Silvia? Toutes les deux étaient sœurs par la grâce, comme elles étaient belles-sœurs par le sang.

MADEMOISELLE DE TRAISANNE.

Si elle eût été marquise, ainsi que sa particule le voudrait, mademoiselle de Traisanne eût pris plaisir à filer de ces nœuds qu'au dix-huitième siècle on appelait des *parfait-contentement*. Au théâtre, elle brodait son chant. Ce fut cette aristocratie minaudière qui lui tint lieu de talent. — Étant toute jeune, on lui avait demandé : « Veux-tu être carmélite? — Non, je veux être comédienne, » répondit-elle. Mademoiselle de Traisanne eût pu devenir abbesse au couvent des Carmélites, à cause de son joli nom : — elle resta chanteuse du second ordre à la Comédie italienne.

MADAME TRIAL.

Madame Trial débuta en 1766, sous le nom de mademoiselle de Mandeville. Elle fut donc deux fois célèbre, et sous le nom de Mandeville et sous le nom de Trial. Figurez-vous le prince de Condé débutant par le duc d'Enghien! Duchesse, princesse, reine, elle passa par toutes les puissances et toutes les victoires. Sa voix était l'or le plus pur. Elle prenait l'oreille, et elle allait jusqu'à l'âme, comme la musique des grands maîtres.

Son histoire est un opéra-comique : « Un vieux commis aux fermes, appelé Comolet, l'avait fait élever, lui avait fait apprendre la musique, l'avait ensuite épousée et fait débuter à la Comédie italienne. Le parterre lui trouvait la voix fort jolie, un goût de chant très-bon, mais le jeu un peu triste; c'est que sa vie l'était. M. Comolet tenait madame Comolet enfermée sous la clef, et ne la relâchait que pour le temps où elle avait à jouer en public. Mais M. Comolet a eu le bon esprit de mourir, et sa veuve est devenue en peu de temps une autre personne; sa figure est embellie, sa physionomie s'est éclaircie; elle a joué le rôle de Louise dans *le Déserteur* avec tant de succès, que madame Laruette n'a plus osé le reprendre. Elle vient de donner un successeur à M. Comolet dans la personne de M. Trial, acteur de ce théâtre. On peut remarquer que messieurs les comédiens italiens ordinaires du roi ont le droit et la facilité de s'épouser en légitime nœud et en face de l'Église. M. Arlequin a épousé madame Arlequin très-solennellement à la paroisse Saint-Sauveur. M. et madame Laruette ont suivi cet exemple, M. et madame Trial viennent de le suivre. Il s'en faut bien que messieurs les comédiens français ordinaires du roi aient le même privilége, et M. l'archevêque de Paris, leur refusant le sacrement du mariage, les réduit au concubinage sans miséricorde; ainsi il n'y a point de péché ni d'excommunication de jouer la comédie sur la rive droite de la Seine, mais on est à tous les diables quand on la joue sur la rive gauche. »

VIOLETTE.

Quand on rencontrait mademoiselle Violette hors du théâtre, elle se faisait appeler la signora Rusca. C'était Susanne tranchant de la grande dame à la ville. La grande dame, en effet, avait toute la légèreté de Rosine : elle aurait écouté le Barbier, faute d'Almaviva; elle eût souri au Docteur, faute de Chérubin, tant elle était bonne fille au fond! Son talent n'était guère que beaucoup de vivacité; mais la vivacité au théâtre, c'est ce que Voltaire appelait le diable au corps.

Violette était bien le plus malin diable rose de la Comédie italienne à sa résurrection.

On dit que les diables et les monstres n'ont pas de postérité : cependant Violette eut une enfant charmante, du nom mystérieux de Sidonie. Cette Sidonie, quand elle eut vingt ans, se fit applaudir assez follement dans *la Folle raisonnable*. Violette, ce soir-là, se dit qu'elle avait eu raison d'être folle, puisque c'était la folie qui lui avait donné sa fille.

Qui encore? Madame Savi, une belle amoureuse; mademoiselle Nielle, qui dansait comme une cigale; mademoiselle Mandeville, qui s'appelait l'Art de plaire; la Sanareni et la Bacelli, qui chantaient l'éloge de la folie; la Paganini, qui a légué son âme dans un violon de Stradivarius à celui qui nous a tous émerveillés.

Qui encore? Combien de belles visions qui n'ont pas écrit leur nom sur leur chapeau de fleurs! Combien de douces voix qui n'ont pas eu d'écho! Combien de Terpsichores qui ont replié leurs ailes sans même avoir une épitaphe!

FIN.

TABLE.

PRÉFACE. III

I.

ADRIENNE LECOUVREUR. 1

II.

MADEMOISELLE LA THORILLIÈRE. 20

III.

LA DEMOISELLE PREVOST. 43

IV.

MADEMOISELLE DUCLOS. 57

V.

MADEMOISELLE DE CAMARGO 64

VI.

MADEMOISELLE GAUSSIN. 91

VII.

LES CONFESSIONS DE MADEMOISELLE GAUTIER. . 108

VIII.

MADEMOISELLE DE SEYNE. 132

IX.

MADEMOISELLE SYLVIA 139

X.

MADAME DE LA POPELINIERE. 143

XI.

MADEMOISELLE DE MAUPIN. 175

XII.

MADAME FAVART 183

XIII.

MADEMOISELLE OLIVIER. 198

XIV.

MADEMOISELLE QUINAULT. 203

XV.

MADEMOISELLE CLAIRON 207

XVI.

MADEMOISELLE DANGEVILLE. 246

XVII.

MADEMOISELLE GUIMARD. 254

XVIII.

FLEUR-D'ÉPINE. 273

XIX.

LA MARQUISE ET LA COMÉDIENNE. 282

XX.

LES SÉVIGNÉS DES COULISSES. 309

XXI.

LES APRÈS-SOUPERS DE FRANÇOISE LES BAS BLEUS. . . . 318

XXII.

SOPHIE ARNOULD 340

XXIII.

MADEMOISELLE LANGE. 357

DICTIONNAIRE HUMORISTIQUE DES PRINCESSES ET DÉESSES.

I.

COMÉDIE FRANÇAISE. 369

MADEMOISELLE AUBERT. — MADEMOISELLE BALICOURT. — LA BARON. — MADEMOISELLE BARON. — LA BEAUBOURG. — MADEMOISELLE BEAUCHATEAU. — MADEMOISELLE BEAUPRÉ. — LA BEAUVAL. — MADEMOISELLE BÉJART. — LA BÉJART. — LA BELONDE. — MADEMOISELLE BELLECOURT. — LA BELLEROSE. — MADEMOISELLE BOCCAGE. — MADEMOISELLE BRILLANT. — MADEMOISELLE CAMOUCHE. — MADEMOISELLE CANDEILLE. — LA CHAMPMESLÉ. — MADEMOISELLE CLÈVES. — MADEMOISELLE CONTAT. — LA DANCOURT. — MIMI DANCOURT. — MADEMOISELLE DANCOURT. — LA DAUVILLIERS. — LA DE BRIE. — MADEMOISELLE DESBROSSES. — MADEMOISELLE DESBROSSES. — LA DESMARES. — MADEMOISELLE DESROSIERS. — MADAME DROUIN. — MADEMOISELLE DUBOIS. — LA DUCLOS. — MADEMOISELLE DUGAZON. — LA DUMESNIL. — LA DUPARC. — MADEMOISELLE DURANCY. — MADEMOISELLE DURIEU. — LA D'ENNEBAUT. — MADEMOISELLE DESGARCINS. — MADEMOISELLE FANIER. — LA GAUSSIN. — MADEMOISELLE GAUTIER. — LA GRANDVAL. — MADEMOISELLE GUÉANT. — LA GUYOT. — LA BELLE HORTENSE. — MADEMOISELLE HUSS. — MADEMOISELLE JOLY. — MADEMOISELLE JOUVENOT. — MADEMOISELLE LABAT. — MADEMOISELLE LAMOTTE. — MADAME LOISILLON. — MADEMOISELLE MÉLANIE. — MADEMOISELLE MEZERAY. — MADEMOISELLE DE MONTFLEURY. — MADAME MOLIÈRE. — MADEMOISELLE O'CONNELL. — MADEMOISELLE DES OEILLETS. — MADEMOISELLE OLIVIER. — MADAME POISSON. — MADAME PRÉVILLE. — MADEMOISELLE QUINAULT. — MADAME RAISIN. — MADEMOISELLE RAUCOURT. — MESDEMOISELLES SAINVAL. — MADAME DE LA TRAVERSE. — URLIS. — MADEMOISELLE VANHOVE. — MADAME VESTRIS.

II.

OPÉRA. 404

MADEMOISELLE ARNOULD. — MARIE ANTIER. — MADEMOISELLE AURORE. — MARIE AUBRY. — MADEMOISELLE ALLARD. — MADEMOISELLE BEAUMÉNARD. — MADEMOISELLE BEAUMESNIL. — MADEMOISELLE BEAUPRÉ. — THÉRÈSE BIANCOLELLI. — MADAME BELMONT. — MADEMOISELLE DE LA BARRE. — LA CARTON. — MADEMOISELLE CLÉOPHILE. — MADEMOISELLE DE CASTILLY. — LA CHANTERIE. — MADEMOISELLE CAMARGO. — MADEMOISELLE CÉCILE. — CIFOLELLI. — CATINON. — LES DEUX COLOMBE. — MADEMOISELLE CAMILLE. — DÉLICE. — MADEMOISELLE DEROUVILLE. — MADEMOISELLE DERVIEUX. — MADAME DESBROSSES. — MARIE DESCHAMPS. — MADEMOISELLE DOZON. — ROSE DUGAZON. — MADAME FAVART. — MADEMOISELLE FAY. — MADEMOISELLE FEL. — FLAMINIA. — MADAME GARDEL. — MADAME GAVAUDAN. — LA GAZELLE. — GERTRUDE LA BELLE TOURNEUSE. — MADEMOISELLE GUIMARD. — ROSA GURRINI. — MADEMOISELLE HEINEL. — MADAME SAINT-HUBERTI. — MADEMOISELLE JOLY. — LA JOURNET. — MADEMOISELLE DE LA GARDE. — MADEMOISELLE LAGUERRE. — MADEMOISELLE LALANDE. — LANI. — MADAME LARUETTE. — MADEMOISELLE LEMAURE. — MADEMOISELLE LEVASSEUR. — MADEMOISELLE MAILLARD. — MADEMOISELLE MÉNARD. — MADEMOISELLE DE NESLE. — MADEMOISELLE NESSEL. — MADEMOISELLE PELLISSIER. — LA PICCINELLI. — MADEMOISELLE PRÉVOST. — MARTHE ROCHOIS. — MADEMOISELLE ROLAND. — MADEMOISELLE ROSALIE. — LOUISE REY. — MADEMOISELLE SALLÉ. — MADAME SALLÉ. — SILVIA. — MADEMOISELLE DE TRAISANNE. — MADAME TRIAL. — VIOLETTE.

FIN DE LA TABLE.

TAYLOR INST. OXFORD

67603592